

GUIDE
DU
MARÉCHAL;
OUVRAGE

CONTENANT une connoissance exacte du Cheval,
& la maniere de distinguer & de guérir les maladies.

ENSEMBLE

UN TRAITÉ DE LA FERRURE

QUI LUI EST CONVENABLE.

Par M. LAFOSSÉ, Maréchal des Petites Ecuries du Roi.

Avec des Figures en Taille-douce.



DE VALMALETE.



A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foïn, la premiere porte
cochere à droite en entrant par la rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

GUIDE
DU
MARÉCHAL ;

OUVRAGE

CONTENANT une connoissance exacte du Cheval, & la maniere de
distinguer & de guérir les maladies.

ENSEMBLE

UN TRAITÉ DE LA FERRURE

QUI LUI EST CONVENABLE.

Par M. LAFOSSE, Maréchal des Petites Ecuries du Roi.

Avec des Figures en Taille-douce,

DEVALMALETE.



A PARIS,

Chez DESAINT, Libraire, rue du Foin, la premiere porte cochere à droite en
entrant par la rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.



A SON ALTESSE CHARLES EUGENE DE LORRAINE,

Prince DE LAMBESC , Pair & Grand Ecuyer de France, Gouverneur &
Lieutenant Général pour SA MAJESTÉ en la Province d'Anjou ,Gouverneur

Particulier des Ville & Château d'Angers & du Port de Cé ,& Grand Sénéchal héréditaire de Bourgogne, & c.

MONSEIGNEUR,

LE desir d'être utile m'a fait entreprendre cet uvrage, que je ne crains point d'offrir à un jeune Prince, formé sous les yeux d'une Mere respectable, dont les lumieres & le discernement égalent le rang & la naissance. La matiere qui y est traitée & les détails où je suis entré paroîtroient falidieux à tout autre ; mais les connoissances que vous acquerez tous les jours, MONSEIGNEUR, vous mettent à portée d'en sentir l'utilité & d'en connoître les défauts. Heureux si mes soins & mon travail l'ont rendu digne de votre sufrage ! Daignez au moins le recevoir comme un tribut de ma reconnoissance, & comme un témoignage du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, LA FOSSE,

PREFACE.

J'AI toujours conçu tant de difficulté à mériter le nom d'Auteur, si commun aujourd'hui, que si la feule vanité de l'être étoit le motif qui m'eut fait écrire, je n'aurois jamais rien publié. Comme cette vanité s'attache à tout, s'insinue dans les motifs les plus purs, la simplicité de mes vues n'empêchera peut-être point qu'on ne me soupçonne de n'en être pas plus exempt que les autres ; je ne puis en tout cas en tirer beaucoup d'un Ouvrage qui n'est qu'utile & fait principalement pour les gens du métier. Au reste, il suffira d'exposer les raisons qui m'ont porté à écrire, pour frire au moins approuver & l'objet de mon travail & les efforts de mon zele.

1^o. Je n'ai rien lu de satisfaisant dans les Auteurs qui ont écrit fur la Maréchallerie ; ils font remplis d'idées vagues, de raisonnemens faux, d'opinions absurdes, de systèmes superstitieux, & d'une doctrine dangereuse ; ce qui peut s'y trouver de bon est tellement noyé, qu'il n'est pas possible d'en tirer beaucoup de fruit.

2^o. Le défaut de connoissance en cette matiere faisant commettre beaucoup de fautes, également honteuses pour la Profession & funestes aux Particuliers, j'ai cru devoir employer mes foins à éclairer ceux qui ont besoin de lumieres.

3^o. Je n'ai pu voir fans chagrin qu'un grand nombre de Seigneurs fussent séduits tous les jours par les fausses promesses de prétendus possesseurs de

secrets, qu'ils honorent de leur confiance ; & j'ai voulu les prémunir contre l'imposture & la charlatanerie.

4^o. Enfin je n'ai pu refuser d'obéir à des personnes de la plus grande considération, qui m'ont engagé à publier les recherches que j'ai faites sur l'Art du Maréchal.

Je ne cherche donc point ici à établir ma réputation aux dépens de qui que ce soit, ni à décrier mes Confreres, en relevant leurs fautes ; je ne cherche au contraire que leur amitié, & j'espere l'obtenir par les efforts que j'ai faits pour répandre quelques lumières sur l'Art qui m'est commun avec eux. Si quelquefois je suis obligé d'exposer les erreurs des Anciens & des Modernes, c'est dans la seule vue d'instruire, & non pour le plaisir malin de critiquer. Ce que je dis, en parlant des fautes qui se commettent journellement, ne tombe sur personne en particulier ; je n'attaque que les mauvaises pratiques de la Maréchallerie, non les Maréchaux. Je fais d'ailleurs que ceux de Paris sont éclairés dans leur Profession, & irréprochables dans leur méthode.

Comme c'est sur-tout pour les jeunes Maréchaux & pour les Aspirans à la Profession que j'ai travaillé, je me suis appliqué à me rendre intelligible à mettre les choses à leur portée. Je ferai court, pour ne pas rebuter les Commencans ; d'ailleurs je me propose de donner par la suite quelque chose de plus étendu. Ainsi la clarté, la simplicité, l'exactitude & la précision font tout le mérite de cet Ouvrage ; & je n'ai point d'autres prétentions. La Maréchallerie est encore, pour ainsi dire, dans son enfance ; elle a plus besoin de nourriture & de force que d'ornemens.

Après la Médecine & la Chirurgie, la Maréchallerie est sans contredit la Profession la plus utile à l'Etat, puisqu'elle a pour objet la conservation du Cheval, l'animal dont l'homme tire les services les plus réels & les plus importants. L'éloge du Cheval entraîne nécessairement celui de la Maréchallerie ; mais il a été fait par tant d'habiles gens, qu'il n'y a plus rien à désirer sur cette matière ; & ce que je pourrais dire seroit fort au-dessous de ce qu'on a dit avant moi.

L'utilité de la Maréchallerie est d'ailleurs d'une telle évidence, qu'il seroit bien superflu de vouloir démontrer une vérité dont tout le monde est

convaincu. Le seul but que je me propose est de la tirer, autant qu'il dépendra de moi, des ténébres où elle est plongée, c'est-à-dire d'en réformer les abus, de la réduire à des regles, à des principes certains, par le moyen desquels on puisse parvenir sûrement & facilement à la guérison de l'animal qui en est l'objet.

Le moyen le plus sûr de conduire la Maréchallerie au degré de perfection où font parvenus tous les autres Arts qui fleurissent en France, ce seroit l'établissement d'une Ecole de Maréchallerie, où les Maréchaux pussent recevoir les principes les connoissances qui regardent leur état. On y formeroit des Eleves, à qui l'on enseigneroit l'anatomie du Cheval, la nature, les causes & les signes des différentes maladies auxquelles il est sujet, & les remedes propres à les combattre ; on leur montreroit le siege des maladies, par l'ouverture des corps. En sacrifiant quelques Chevaux, pour faire des expériences de certains remedes, on parviendrait infailliblement à en découvrir pour des maladies que l'on a regardées jusqu'à présent comme incurables. Cette Ecole fourniroit dans le besoin à chaque Régiment de Cavalerie des Eleves instruits, dont on a grand besoin ; & à chaque Province, des Maréchaux dignes de la confiance du Public.

Toutes les connoissances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie, sont fondées sur la connoissance des parties qui composent le Cheval ; or, l'Hyppotomie ou l'Anatomie en est la base ; c'est l'Anatomie qui nous conduit à la connoissance intime des maladies, à celle de leur siege, de leur nature & de leurs causes. D'après cette vérité, que j'ai reconnue de bonne heure, je me suis livré tout entier à cette partie fondamentale.

Comme personne n'a donné aucune description exacte des parties qui composent le Cheval, en faisant ce petit Ouvrage je me suis interdit la lecture des Auteurs qui ont écrit sur cette matiere. Pour ne rien produire que d'exact, j'ai voulu examiner chaque partie par moi-même. Les parties du Cheval ne diffèrent de celles de l'homme que par la situation, la figure & le volume : il est de même composé de fibres, de nerfs & de vaisseaux, dont la mécanique est entièrement semblable à la nôtre. Je me suis donc appliqué d'abord à l'Anatomie, ou, pour mieux me faire entendre, à connoître la

structure de l'homme ; j'ai suivi plusieurs années le célèbre M. FERREIN. J'ai passé de l'Anatomie humaine à celle du cheval ; j'en ai examiné attentivement chaque partie ; j'ai comparé les parties de l'homme avec celles du cheval, & par ce travail, je crois être parvenu à une connoissance exacte de l'Hyppotomie. Je m'étois d'abord proposé d'en donner un Traité complet ; je me suis restreint à l'Abrégé que j'ai mis au commencement de cet Ouvrage. De plus, pour ne point surcharger la mémoire des Commençans, ni les rebuter par trop de détails, je n'y ai fait entrer que ce qui m'a paru indispensablement nécessaire au Maréchal ; j'ai retranché tout ce qui pouvoit répandre quelque obscurité ou être inutile ; & je me réserve à donner quelque jour un Corps d'Hyppotomie.

Mon Ouvrage est divisé en cinq Parties. La première comprend l'Hyppotomie ou l'Anatomie du Cheval, précédée de la dénomination des parties extérieures de l'animal, & d'une Table qui sert d'explication aux chiffres du Tableau que j'en mets sous les yeux.

J'expose dans la seconde Partie les erreurs des Anciens & des Modernes sur la connoissance du Cheval, & les fraudes des Charlatans. Je traite dans la troisième des maladies internes. Ici, comme les Chevaux ne peuvent expliquer ce qu'ils sentent, ni seulement indiquer le siège du mal, la connoissance n'en est jamais évidente on est donc obligé de les traiter sur de simples conjectures. Or la meilleure pratique est celle qui est fondée 1^o. sur les observations les plus exactes & les plus suivies. 2^o. Sur l'usage des remèdes les mieux approuvés par le succès. Mon Père s'est appliqué à faire un Recueil d'Observations sur toutes les maladies des Chevaux. C'est d'après lui, d'après ma propre expérience que j'en vais traiter.

Je parle dans la quatrième Partie des maladies externes, des opérations les plus essentielles, & des maladies des yeux. Les procédés que je donne sur les maladies, je les ai tirés de la Chirurgie, & je les ai pratiqués moi-même. J'ai fait plusieurs cours d'opérations, & j'ai long-tems assisté aux pansemens des Hôpitaux, afin de fonder mon Hyppiatrique ou ma Médecine du Cheval, sur la meilleure théorie & sur la plus saine pratique.

Cet Ouvrage est terminé par un Traité de la Ferrure. Je commence ici par démontrer les défauts des différentes Ferrures qui sont usitées en différens

Pays ; ensuite j'en établis une que je crois être préférable à toutes celles qu'on a pratiquées jusqu'à présent. J'y joins les Ferrures particulieres qu'il faut mettre en usage en différens cas, suivant le besoin. Gomme le pied est la partie qu'il est le plus important de connoître, parcequ'elle est une des plus sujettes aux maladies, je me fuis attache à en donner une description exacte.



GUIDE

INTRODUCTION.

DU CHEVAL CONSIDÉRÉ EXTÉRIEUREMENT.

COMME toutes les parties du cheval sont sujettes aux maladies, il est à propos de donner la dénomination de chaque partie extérieure, afin de mettre tout le monde en état de connoître, nommer, déterminer & montrer l'endroit affecté. C'est pourquoi je vais donner la division des parties du cheval considéré extérieurement ; j'y joindrai le tableau du cheval avec des chiffres sur chaque partie, & une Table pour les expliquer.

Dénomination des parties extérieures du Cheval.

Le cheval, considéré extérieurement, se divise en avant-main, en corps & en arrière-main.

L'avant main est composée de la tête, du col, du garrot, du poitrail & des jambes de devant.

Dans la tête on considère la nuque, le toupet, les oreilles, les tempes, le front, le zigoma, les salières, les yeux (dans lesquels on distingue le grand & le petit angle, les paupières, les cils & l'onglet), le chanfrein, les joues, les naseaux, la bouche, la levre supérieure, la levre inférieure, la commissure des lèvres, les aînes ou glandes parotides, la mâchoire inférieure, le menton & la ganache.

Le col comprend la crinière & le gosier.

Le poitrail est formé du devant de la poitrine & de la fossette.

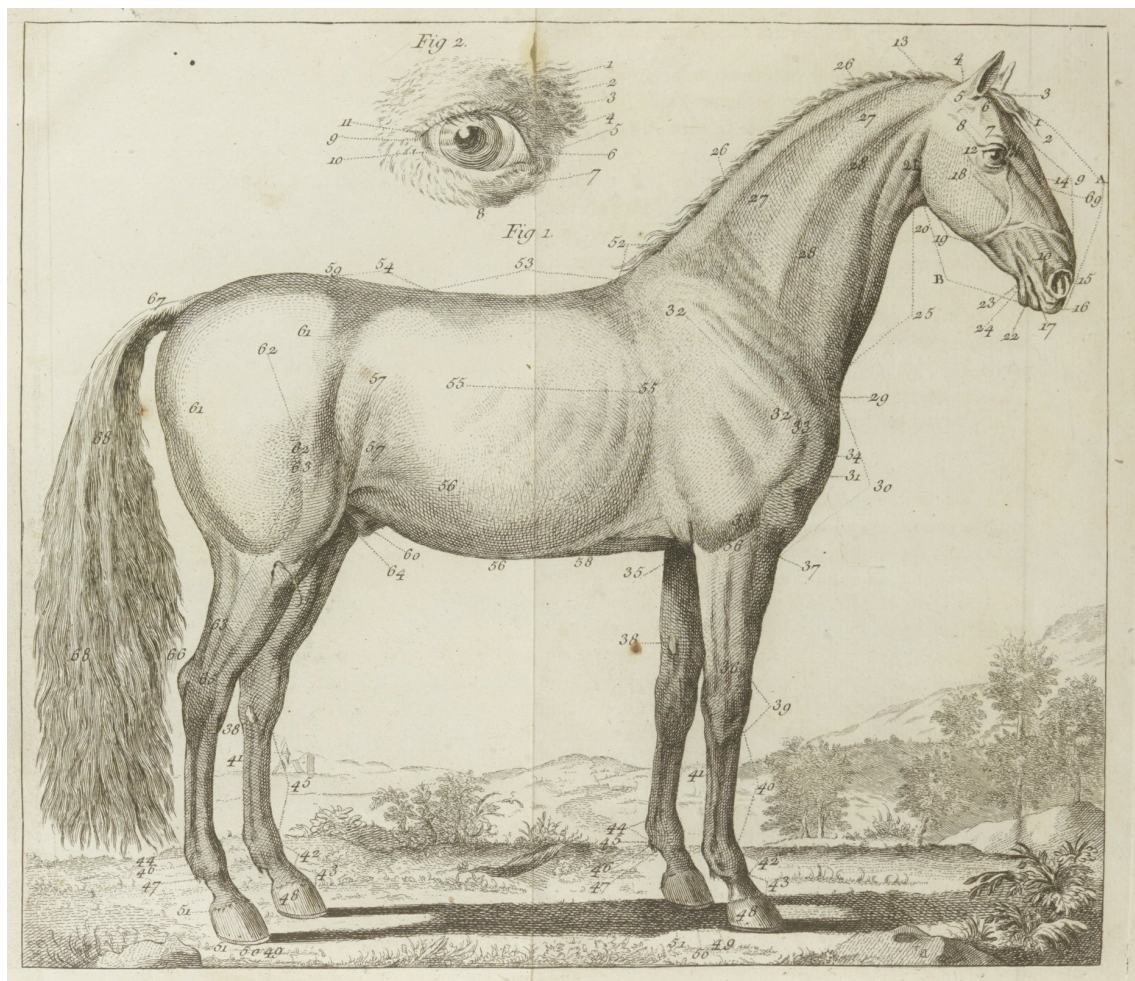
Les jambes de devant font composées chacune de l'épaule, du bras, du coude, de l'avant-bras, de la chataigne, du genou, du canon, du tendon, appelle vulgairement nerf, du boulet, du fanon, de l'ergot, du paturon, de la couronne, de la muraille, de la pince, des quartiers, des talons, de la folle de la pince, de la solle des talons, & de la fourchette.

Le corps est composé de la poitrine & du ventre.

La poitrine est composée du dos & des côtes.

Le ventre est composé des reins, des flancs, de la verge & du fourreau dans les chevaux, & des mammelles dans les jumens.

L'arriere-main comprend la croupe, les hanches, les fesses, le tronçon de la queue, le fouet de la queue, l'anus, le vagin dans les jumens, les aines, la cuisse, le plat de la cuisse, le grasset, la jambe, le jarret, la chataigne, le canon, le boulet, le fanon, l'ergot, le paturon, la couronne, la muraille, la pince, les quartiers, les talons, la folle de la pince, la folle des talons, & la fourchette.



TABLE

POUR servir d'explication aux chiffres du Tableau du Cheval.

FIGURE PREMIERE.

A. La Mâchoire supérieure.

LE front 2

Le toupet. 3

La nuque. 4

L'oreille.

Les tempes. 6

Les salieres. 7

Le zigoma. 8

Le chanfrein. 69
Le conduit du nez. 9
Les naseaux 10
Le grand angle de l'œil 11
Le petit angle de l'œil. 12
La paupière supérieure 13
La paupière inférieure. 14
Le bout du nez. 15
La levre supérieure. 6
La bouche. 17

B. La Mâchoire inférieure.

La joue. 18
La ganache. 19
L'angle de la mâchoire inférieure. 20
Les glandes parotides ou avives 21
La levre inférieure. 22
Le menton. 23
Le gosier 25
La crinière. 26
L'encolure. 27
Le col. 28
La fossette. 29
L'étendue du poitrail. 30
La partie majeure du poitrail. 31
L'étendue de la situation de l'épaule. 32
L'étendue du bras. 33
L'articulation du bras avec l'épaule. 34
Le coude. 35
L'avant-bras. 36
L'articulation du bras avec l'avant-bras. 37
La châtaigne. 38 & 38
Le genou 39

Le canon. 40
Le tendon, appelle vulgairement nerf, 41
Le boulet. 42 & 42
Le paturon. 43 & 43
La partie postérieure du boulet. 44 & 44
Le fanon. 45
L'ergot. 46 & 46
Le paturon. 47 & 47
Le sabot. 48 & 48
Muraille de la pince. 49 & 49
Muraille des quartiers. 50 & 50
Muraille des talons. 51 & 51
Le garrot 52
Le dos. 53
Les reins. 54
Les côtes 55 & 55
Le bas-ventre 56
Les flancs. 57 & 57
La partie inférieure du poitrail. 58
La croupe. 59
Le fourreau. 60
La fesse. 61 & 61
La cuisse. 62 & 62
La jambe. 63 & 63
Le grasset. 64
Le jarret. 65
La pointe du jarret. 66
Le tronçon de la queue. 67
Le fouet de la queue. 68

FIGURE II.

Les poils qui environnent l'orbite. 1
La paupiere supérieure. 2
Les cils de la paupiere supérieure. 3

Le grand angle. 4
La caroncule lacrymale. 5
L'onglet 6
La paupiere inférieure. 7
Les cils de la paupiere inférieure. 8
Le petit angle. 9
La cornée transparente. 10
La cornée opaque. 11

DE LA DIFFERENCE DES POILS,

Et des marques naturelles des Chevaux.

Il n'est personne qui ne connoisse les poils du cheval, ainsi je ne les définirai point ; & fans m'arrêter à leur origine, leur structure & leur accroissement, je passerai à la variété de leur couleur. Pour la désigner on se sert du terme de poil, c'est un usage établi, au lieu de dire qu'un cheval est de telle couleur, on dit, il est de tel poil ou de telle robe.

Les poils se divisent en simples & en composés. Les simples sont ceux qui ont la même couleur, c'est-à-dire, une couleur uniforme : les poils composés, sont ceux qui sont de différentes couleurs.

Je commence par le cheval bai ; le poil bai est celui qui approche de la couleur d'une châtaigne : c'est un poil très-commun ; ses nuances varient beaucoup ; on en distingue de plusieurs espèces, le bai clair, le bai doré, le bai sanguin, le bai à miroir, le bai châtain & le bai brun.

Le bai brun est précisément un poil noir, mal teint ; le cheval a des marques rouges au nez, aux flancs & au bas des fesses, & l'on dit alors, marqué de feu.

Le bai châtain est de la couleur de la châtaigne.

Le bai à miroir, ou mirouetté, se connoît à des marques plus claires & plus brunes, qui se trouvent sur le dos & sur la croupe du cheval, & qui forment, pour ainsi dire, des ondes sur le reste du poil ; il y a

certaines chevaux noirs-jais, certaines chevaux gris, fur qui on observe ces fortes de marques ; ce qui contribue beaucoup à la beauté de leur robe.

Le bai sanguin approche de la couleur de la cerise ou de l'écarlate.

Le bai doré tire fur le jaune.

Le bai clair ou peu foncé.

Le poil alsan est celui qui tire fur le roux ou fur la canelle. Il en est de plusieurs fortes : l'alsan clair est blond ou doré ; lorsque les crins font blancs ou de la même couleur, on l'appelle alsan poil de vache ; alfan lavé, quand le poil est pâle & non roux. L'alfan brûlé est obscur & brun, les extrêmités & les crins font noirs ; il y en a qui ont les crins & la queue blanche. L'alsan cerise est le plus roux de tous.

Le poil gris est un mélange de blanc & de noir ; ce poil varie aussi beaucoup. On le distingue en gris pommelé, qui se reconnoît à de grandes marques blanches noires, moins foncées que le reste du poil, parsemées fur le corps & fur la croupe : en gris brun, lorsqu'il y a-plus de noir que de blanc, & qu'il y a moins de blanc que de gris sale. Plusieurs chevaux de ce dernier poil ont les crins blancs & en font d'autant plus agréables. S'il se trouve du poil bai parmi le gris, on l'appelle gris vineux ou sanguin. Le fond du poil est – il d'un blanc luisant mêlé d'un gris vif, on l'appelle gris argenté ; apperçoit-on par-tout le corps un grand nombre de petites taches rouges ou noires, parsemées assez régulièrement fur un poil blanc, on appelle ce poil, gris truité, tigré ou moucheté ; approche-t-il de la couleur d'une grive, on l'appelle gris tourdille, & gris étourneau s'il est de la couleur de cet oiseau.

Le gris souris, ressemble à la peau de cet animal. Il y en a qui ont les jambes & les jarrets rayés de noir ; d'autres, ont feulement une grande raie fur le dos ; quelques-uns ont les crins plus ou moins noirs, ainsi que la queue.

L'isabelle est un poil plus jaune que blanc ; ses nuances varient ; elles font plus claires ou plus foncées : il y en a qui ont les crins & les extrêmités noires, & une raie noire le long ; du dos, comme les mulets.

Le soupe-de-lait, est un poil plus blanc que jaune, mais qui participe de ces deux couleurs.

Le poil louvet, ainsi nommé de la ressemblance qu'il a avec celui des loups, est un isabelle roux mêlé avec un isabelle plus foncé ; quelques-uns des chevaux de ce poil, ont une raie noire sur le dos, & ont les extrémités noires.

Le poil de cerf ressemble assez au poil de cet animal ; c'est une couleur fauve ; ces fortes de chevaux ont souvent une raie noire, de même que les extrémités & les crins.

Le poil pie est un fond blanc mêlé de grandes taches de poil noir, alsan ou bai, ce qui fait appeler le cheval, pie noir, pie alsan, pie bai.

Le poil gris, mêlé de taches bleuâtres, est celui qu'on appelle porcelaine, parceque ce poil approche de la couleur de ces fortes de vases.

Les chevaux dont le poil est exactement d'une même couleur, sans aucun mélange, ni marque d'aucune autre, sont appelés zains.

Si on aperçoit des poils blancs, semés çà & là, sur quelque endroit du corps, sur-tout aux flancs des chevaux noirs, bais ou alsans, on les appelle rubicans.

Le poil mêlé de blanc, gris & bai, s'appelle rouan ; si le poil bai est plus vif, plus doré & en plus grande quantité, pour lors, c'est un rouan vineux, & si le cheval a les extrémités & la tête noire, on le nomme cap de more.

Le poil blanc ; il y a des chevaux qui naissent avec ce poil, & d'autres qui deviennent blancs par la vieillesse ; ce qui est ordinaire aux chevaux gris.

Le poil noir ; il y en a de deux sortes : l'un mal teint, parcequ'on y aperçoit une couleur roussâtre ; l'autre noir-jais ou jayet, celui-ci est plus foncé & d'un très-beau noir ; mais le premier est le plus commun.

Il faut convenir qu'il est difficile de faire sentir la différence de ces couleurs ; l'usage & l'oeil en apprennent plus que toutes les définitions qu'on pourroit en donner.

Les marques naturelles des chevaux, sont l'étoile ou la pelotte, l'épi, le chanfrein & la balsane.

L'étoile ou la pelotte, est une marque blanche placée au-dessus des yeux, sur le front du cheval.

L'épi ou molette, est un poil rebroussé ou tourné à contre-sens, ou bien une espece de poil frisé.

L'épée romaine, est un épi ou molette assez rare, elle est placée le long & au-dessus de l'encolure ; elle se trouve quelquefois d'un seul côté, quelquefois des deux.

Le cheval qui a le chanfrein blanc, est celui qui a le devant de la tête, depuis les yeux jusqu'au nez, recouvert de poils blancs, on l'appelle belleface. Si le blanc descend jusques fur la levre supérieure, on dit que le cheval boit dans fon blanc.

La balsane, est une marque blanche fur les jambes du cheval, autour du canon ou d'une partie seulement.

Le cheval balsan, est celui qui a une ou plu sieurs jambes blanches.

Si, à l'endroit où le poil blanc se termine, on apperçoit des irrégularité en forme de scie, c'est une balsane dentelée, & si elle est mouchetée de noir, on l'appelle herminée.

Si le cheval a deux pieds blancs du même côté, on l'appelle travat ; & s'il a les deux pieds blancs, l'un de devant & l'autre de derriere & d'un côté opposé, on l'appelle trastravat.

De la Connoissance de l'Age du CHEVAL.

Le moyen le plus fur & le plus particulier de connoître l'âge du cheval, c'est l'inspection des dents.

Les dents, font, comme tout le monde fait, ces petits os qui garnissent le bord alvéolaire des deux machoires. Ce font les parties les plus blanches & les plus dures du squelette.

Elles font au nombre de quarante dans les chevaux, & de trente-six dans les jurmens ; elles font logées dans des cavités appelées alvéoles, comme des chevilles dans des trous.

On les divise en incisives, en crochets & en molaires ou machelieres ; les premieres se divisent en dents de la pince, en mitoyennes & en coins ; chaque mâchoire a deux dents de la pince, deux dents mitoyennes, deux coins, deux crochets & douze machelieres.

Chaque dent se divise en deux parties, savoir, le corps & la racine ; le corps est la partie que l'on voit, & qui est séparée de la racine par un petit cercle presque insensible, où se termine la racine de la dent. La racine est deux tiers plus enchassée que le corps ; les dents de la pince & les crochets font d'une figure pyramidale, & les molaires, quarrées. Les dents de la pince & les crochets n'ont qu'une racine ; les dents molaires n'en ont qu'une de même ; mais elles se bisurquent, & paroissent former cinq à six petites racines ; à chaque racine se trouve un trou, qui laisse passer une artere, une veine & un nerf pour la nourriture de la dent.

Formation des Dents.

Les dents, dans leur premier état de formation, font mucilagineuses, d'une couleur jaune, recouvertes par une forte membrane, qui, venant à s'ossifier, forme le commencement de la dent, de façon qu'elles se forment dans leur circonférence premierement, & non pas dans leur centre, comme le disent quelques Auteurs. La partie de la dent qui se forme la premiere, est l'émail, qui paroît être formé au bout de six semaines, & qui prend de l'accroissement & de la consistance vers le quatrieme mois, dans le ventre de la mere. Les dents étant en partie formées, restent enfermées dans leurs alveoles jusques vers les dix ou douze premiers jours de la naissance du poulain : pour lors la membrane qui les revêt, se déchire, & il en paroît quatre, deux en haut & deux en bas, qui font les deux de la pince. Les mitoyennes paroissent un mois, six semaines après ; les coins viennent trois ou quatre mois ensuite, plus ou moins ; cela varie. Le cheval relie dans cet état jusqu'à l'âge de deux ans & demi, trois ans ; pour lors les quatre premieres dents de lait tombent & font place à quatre autres, qu'on appelle pareillement les pinces : à trois ans & demi, quatre ans, les mitoyennes tombent, & il en vient quatre autres, appelées de même mitoyennes : à quatre ans & demi, cinq ans, les coins tombent, & font place à quatre autres, nommées aussi les coins : ce qui forme les dents de cheval.

La différence qu'il y a entre les dents" de lait & celles de cheval, est que les premieres font d'un blanc clair, qu'elles sont pleines, & que leur racine est creuse, au lieu que celles de cheval font creuses au dehors & pleines, & se terminent en pointe à leurs racines ; à quatre ans & demi, assez sou

vent à cinq ans, les crochets percent ; rarement percent-ils à trois ans & demi.

La connoissance de l'âge, peut se tirer de toutes les dents ; mais les coins & les crochets de la mâchoire inférieure, sont celles auxquelles on doit principalement s'attacher.

A cinq ans, les coins ne forment qu'un petit cercle d'émail en dehors ; le dedans de la dent, est plein de chair recouverte de la gencive : les crochets sont un peu élevés, & forment une pointe aiguë. A cinq ans & demi, les coins paroissent se renverser en dedans, pour former la muraille interne de la dent ; les crochets commencent à laisser appercevoir deux petites cannelures en dedans. A six ans, la muraille de la dent est formée intérieurement ou presque formée, & la dent est creuse ; sa muraille extérieure est sillonnée inégale. Le crochet se trouve formé à six ans & demi ; le coin commence à se remplir ; la muraille interne a pris plus d'épaisseur, ainsi que l'externe : les inégalités néanmoins subsistent ; les crochets, de même sont toujours aigus. Le cheval reste dans cet état, jusqu'à l'âge de sept ans & demi, huit ans : quelquefois à sept, les dents commencent à changer de forme ; les coins s'usent, ainsi que les autres dents ; le peu de vuide disparoît pour l'ordinaire, quoiqu'il y ait des chevaux qui les ont toujours creuses, ce que l'on appelle bégut ; les cannelures s'effacent, les gencives se retirent & font paroître la dent plus longue, & comme si elle plongeait en avant, le crochet s'émousse & s'arrondit. Le tartre se met souvent aux dents : plus l'animal avance en âge, plus ces signes sont sensibles. L'usage de voir les chevaux fait assez connoître l'âge qu'ils ont, passé huit ans.

PREMIERE PARTIE.

L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.

LE CHEVAL est composé de parties dures & de parties molles ; les premières fervent de bases aux dernières.

Les parties dures font les os ; les molles font les chairs ; c'est à la connaissance de ces parties que l'on a donné le nom d'Hippotomie.

L'Hippotomie se divise en ostéologie & en sarcologie.

L'ostéologie, est la connaissance des os.

La sarcologie, est la partie de l'Hippotomie qui traite des parties molles.

La sarcologie se divise en miologie, en angéologie, en névrologie, en splanchnologie & en adénologie.

La miologie traite des muscles.

L'angéologie traite des vaisseaux.

La névrologie traite des nerfs.

La splanchnologie traite des viscères.

L'adénologie traite des glandes.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'OSTEOLOGIE.

L'OS est une partie blanche, solide & élastique, qui sert d'appui & de soutien aux autres parties du corps. L'assemblage des os s'appelle squelette.

Le squelette est naturel ou artificiel. Naturel quand les os sont attachés ensemble par leurs propres ligaments ; artificiel, lorsque les os sont attachés ensemble, par des liens artificiels, comme le fil d'archal, &c.

On divise le squelette en tête, en tronc & en extrémités.

La tête, comprend la mâchoire supérieure & la mâchoire inférieure.

Le tronc, est composé de l'épine, du thorax & du bassin.

Les extrémités, comprennent les jambes de devant & les jambes de derrière.

ARTICLE PREMIER.

De la Tête,

ON divise la tête en mâchoire supérieure & en mâchoire inférieure.

La mâchoire supérieure comprend le crâne & la face.

Le crâne est une boîte osseuse, formée par l'assemblage de onze os ; ces os sont les frontaux, l'occipital, les pariétaux, la partie écailleuse des temporaux, la partie pierreuse des temporaux, ou autrement appelée la roche, le sphénoïde & l'éthmoïde.

La face est composée de treize os, qui sont les os du nez, les os du grand angle, les os de la pomme, les os maxillaires supérieurs ou postérieurs, les os maxillaires inférieurs ou antérieurs, les os palatins & le vomer.

Tous ces os, ainsi que ceux du crâne, s'unissent entre eux dans les vieux chevaux, de façon que la mâchoire supérieure semble n'être formée que d'une seule pièce.

La mâchoire inférieure est formée de deux os dans les poulains, & d'un seul dans les vieux chevaux.

Chaque mâchoire est ornée de vingt dents.

Ces dents se divisent en dents incisives, en crochets & en machelières ou molaires.

Les incisives se divisent en pinces, en mitoyennes & en coins.

Les pinces font au nombre de deux, elles sont situées en avant au milieu des autres.

Les mitoyennes font au nombre de deux, une de chaque côté ; elles sont situées entre les coins & les pinces.

Les coins font au nombre de deux, un de chaque côté.

Les crochets sont sur les côtés, éloignés des incisives & des machelières, & font au nombre de deux, un de chaque côté.

Les machelières sont placées supérieurement, & font au nombre de douze, six de chaque côté, & quelquefois treize.

Remarquez que les jeunes n'ont ordinairement point de crochets ; je dis ordinairement, parcequ'il y a des jeunes qui en ont.

Il se trouve encore entre les deux branches de la mâchoire inférieure ; un os qu'on appelle os hyoïde, c'est un os propre à la langue.

ARTICLE II.

Du Tronc.

Le tronc est composé de l'épine, du thorax & du bassin. L'épine est une colonne osseuse, composée de trente-un os, appelés vertèbres.

Les vertèbres se divisent en vertèbres du col ou cervicales, en vertèbres du dos ou dorsales, & en vertèbres des lombes ou lombaires.

Les vertebres du col, font au nombre de sept ; celles du dos, font au nombre de dix huit, & celles des lombes, au nombre de six.

A l'extrêmité de l'épine se trouve un os appelé os sacrum, il est composé de cinq pièces dans les poulains, & d'une feule dans les vieux chevaux.

La queue est formée de dix-sept & quelquefois de dix-huit os, dont les trois ou quatre premiers ressemblent aux vertebres.

Le thorax est composé du sternum & des côtes.

Le sternum est un pièce en partie osseuse & en partie cartilagineuse, située à la partie inférieure du thorax, composée de six os dans les jeunes chevaux, & d'un seul dans les vieux.

Les cotes font au nombre de trente-six, dix-huit de chaque côté : on les distingue en vraies & en fausses.

Les vraies font celles dont le cartilage répond au sternum.

Les fausses, font celles dont le cartilage va répondre au cartilage des vraies côtes.

Le bassin est formé de six os, trois de chaque côté ; ces os font l'ileum en devant, l'ischium postérieurement & le pubis inférieurement : ces trois os ne forment qu'une pièce dans les vieux chevaux.

ARTICLE III.

Des Extrêmités.

LES jambes de devant & celles de derrière forment les extrêmités.

La jambe de devant, est composée de l'épaule, du bras, de l'avant-bras, du genou, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

L'épaule, est composée d'un seul os plat, appelé *paleron* ou *omoplate*.

Le bras est formé d'un seul os, appelé *humerus*.

L'avant bras est formé de deux os appellés, l'un *cubitus* ou coude, l'autre *radius* ou rayon ; ces deux os ne forment plus qu'un seul os, dans les

chevaux de huit ou neuf ans.

Le genou, est formé de six os, de figure irrégulière, qui n'ont point de nom particulier. Derrière le genou, se trouve un os concave, hors de rang, que j'appelle *os crochu*.

Le canon est formé de trois os : l'un antérieur, & le plus considérable, se nomme os du *canon* : les deux autres sont placés postérieurement, & ont la forme d'un stilet ; je les appelle, à raison de leur figure, *os stiloïdes*.

Le boulet, est formé de deux petits os triangulaires : situés derrière l'os du canon, à la partie inférieure ; ces deux os ont à peu près le même usage que la rotule.

Le paturon, est formé d'un seul os, appelé os du *paturon*.

La couronne, est formée d'un seul os, appelé *os coronnaire*.

Le pied est formé de deux os, de l'os du pied & de l'os de la noix.

Des Extrémités postérieures.

La jambe de derrière, est composée de la cuisse, du grasset, de la jambe, du jarret, du canon, du boulet, du paturon, de la couronne & du pied.

La cuisse est formée d'un seul os, nommé *semur*.

Le grasset, est formé d'un petit os, nommé os quarré ou rotule.

La jambe est formée de deux os, dont un plus considérable est nommé *tibia*, & l'autre plus petit, situé à côté, est appelé *peroné*.

Le jarret, est formé de six os, dont deux plus considérables sont nommés, l'un, l'os du *jarret*, l'autre, l'os de la *poulie*. Les quatre autres n'ont point de nom particulier.

Le reste de la jambe de derrière, est semblable à celle de devant. Le canon, est formé de trois os ; le boulet de deux ; le paturon d'un seul ; la couronne d'un seul, & le pied de deux, de même que dans les extrémités de devant.

Si l'on veut savoir combien il y a d'os dans le squelette du cheval, il est facile de s'en instruire :

Il y en a 24, à la tête.

87, au tronc. .

82, aux extrémités.

Ce qui fait 193.

Et si l'on veut compter les quarante dents, les quatre cornets du nez & les huit osselets de l'ouïe, le nombre se montera à 245.

ARTICLE IV. *Des Os en général.*

IL y a cinq choses à considérer dans les os en général ; leur conformation, leur substance, leur usage, leur connexion & leur mouvement.

De la Conformation.

On entend par conformation, tout ce qui paroît extérieurement sur la surface de l'os, sans le casser, comme la couleur, la figure, les éminences & les cavités.

La couleur des os est rouge dans les poulains, & blanche dans les chevaux.

Quant à la figure, les uns sont ronds, les autres plats, les autres larges ; il y en a de longs, de carrés, il y en a d'une figure irrégulière.

De leur Volume.

A l'égard du volume, les uns sont gros, les autres petits, les autres sont épais, les uns ont beaucoup d'étendue, les autres n'en ont que très-peu.

De leur Eminence,

Les éminences, sont des élévations plus ou moins considérables que l'on remarque sur la surface des os.

Il en a de deux sortes ; les unes se nomment apophyses, les autres épiphyses.

Les apophyses sont des éminences qui ne sont qu'un même corps avec l'os.

Les épiphyses, font des éminences soudées avec l'os, de manière qu'on peut les en séparer ; elles ne se trouvent que dans les poulains ; dans les chevaux, elles ne font qu'un même corps avec l'os, dont elles font inséparables.

Les apophyses prennent différens noms, à raison de leur figure, de leur situation & de leur usage : à raison de leur figure, on les appelle tête, condyle, tubérosité, crête & épine.

La tête, est une petite éminence, qui a une figure arrondie.

Le condyle, est une tête aplatie.

La tubérosité, est une faillie raboteuse.

La crête, est une éminence en dos d'âne.

L'épine, est une éminence qui forme une pointe.

On les appelle encore stiloïdes, lorsqu'elles ressemblent à un stilet, mastoïdes, lorsqu'elles ressemblent à un mamelon, & c.

A raison de leur situation, on les appelle transverses, obliques & épineuses.

Il n'y a que le grand & le petit trochanter du fémur, qui tirent leur nom de leur usage.

De leurs Cavités.

On entend par cavité, tout enfoncement dans l'os.

Les cavités font de plusieurs sortes ; les unes fervent à loger la moëlle ; les autres fervent aux articulations, & les autres n'ont point d'usage déterminé.

Les cavités de la moëlle, font de deux fortes. Les unes font de grands enfoncemens qui fervent à loger le corps de la moëlle, telles font celles des os longs ; les autres font des porosités médullaires, qu'on trouve sur-tout à l'extrémité des os longs ; elles sont formées par un tissu de fibres osseuses ; on appelle ce tissu *meditullium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne.

Les cavités qui fervent aux articulations, s'appellent *cotiloïdes*, *glenoides*, *rainure* & *alvéolé*. Cotiloïdes, lorsqu'elles font profondes & larges, ressemblant à un gobelet.

Glenoïdes, lorsqu'elles n'ont pas assez de largeur & de profondeur pour mériter le nom de cotiloïde.

La rainure est une espece de sillon dans l'os, qui sert à l'articulation.

L'alveole est une cavité étroite & profonde, dans laquelle les dents font logées.

Les cavités qui n'ont point d'usage déterminé, font la fosse, l'échancrure & le trou.

La fosse est une cavité borgne, qui n'a point de sortie,

L'échancrure est une entaille dans l'os.

Le trou est une cavité qui perce l'os de part en part.

La fosse est de deux fortes ; la fosse proprement dite, & le sinus.

La fosse proprement dite est une cavité, dont l'ouverture est plus grande que le fond.

Le sinus est une cavité dont l'entrée est plus étroite que le fond ; telle est celle des sinus maxillaires, frontaux & sphénoïdaux, & c.

L'échancrure est de deux fortes, l'une s'appelle felure, & l'autre goutiere.

La felure est une espece de fente.

La goutiere est un demi canal creusé dans un os.

Il y a quatre fortes de trous, le trou proprement dit, le conduit, la sinuosité & la fente.

Le trou est une ouverture qui perce tout de fuite l'os.

Le conduit est un trou qui fait un chemin considérable dans l'os.

La sinuosité est un conduit tortueux & oblong.

La fente est un trou long & étroit.

De la substance des Os.

Les os font composés de fibres extrêmement serrées, & étroitement unies les unes avec les autres ; c'est de cette étroite union entr'elles que résulte leur dureté & leur solidité,

Le corps de l'os est toujours plus solide que les extrémités ; les fibres qui composent l'os partent du centre vers la circonférence dans les os plats, & s'étendent du milieu vers les extrémités dans les os longs.

Les os en général font composés de trois substances, de la substance compacte, de la substance reticulaire & du tissu spongieux.

La substance compacte forme le corps de l'os.

La substance reticulaire est un tissu de fibres osseuses qui occupent les grandes cavités des os longs, pour servir de soutien à la moelle.

Le tissu spongieux est un entrelacement de fibres osseuses qui se trouve à l'extrémité des os longs ; on l'appelle *medullium* dans les os du corps, & *diploë* dans les os du crâne, comme je l'ai dit ci-dessus.

Des Cartilages.

Les os avec mouvement font enduits à leur extrémité d'une substance blanchâtre, unie & polie, qu'on appelle Cartilage. Leur usage est de garantir les os du frottement, d'en empêcher l'écornement, & de faciliter le mouvement des articulations.

Du Périoste.

Les os font revêtus d'une membrane fine & blanchâtre, d'un tissu fort serré, qu'on appelle Périoste.

Le Périoste recouvre tous les points de la surface de l'os, excepté à l'insertion des tendons, dans les surfaces articulaires & dans la partie extérieure des dents ; par-tout ailleurs on trouve le Périoste : à la tête on l'appelle pericrâne.

Les os sont percés d'une infinité de trous presque imperceptibles, pour donner passage aux vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui vont se distribuer dans la substance des os & de la moelle.

Usage des Os.

Les os forment la charpente du corps du cheval, & fervent de soutien & de base aux parties molles. C'est leur principal usage ; mais il y en a qui ont des usages particuliers ; les uns fervent de levier, comme la rotule ; les autres fervent de boîte & de défense aux parties molles, comme les os du crâne, les côtes ; d'autres de poulie, comme les os sesamoïdes du boulet, & c.

De la Connexion des Os.

On entend par connexion la maniere dont les os font liés ou soudés ensemble ; la premiere s'appelle *articulation* ; la seconde s'appelle *symphise*.

L'articulation est avec mouvement, ou fans mouvement.

L'articulation avec mouvement est de quatre fortes ; l'articulation de genou, l'articulation de charniere, l'articulation de pivot, & l'articulation de coulisse.

L'articulation de genou, lorsqu'un os est reçu dans une cavité avec mouvement en tout sens. Telle est celle de l'humerus avec l'omoplate, ou celle du semur avec les os innominés.

L'articulation de charniere, lorsqu'elle se fait avec flexion & extension ; telle est celle de l'avant-bras avec le bras.

L'articulation de pivot, lorsqu'une éminence est reçue dans une cavité, au milieu de laquelle elle tourne ; telle est celle de la premiere vertebre du col avec l'apophise odontoïde de la seconde vertebre du col.

L'articulation de coulisse, lorsqu'un os glisse fur un autre de devant en arriere, ou de haut en bas ; telle est celles des vertebres entr'elles, ou de la rotule fur les condiles du fémur.

De l'Articulation sans mouvement.

Elle est de quatre especes, la future, l'harmonie, l'enchassement & la gomphose.

On l'appelle future, lorsque deux os s'entrelassent ensemble, par des espèces de dents, comme les os pariétaux.

Harmonie, lorsqu'une surface est appliquée fur l'autre, fans dentelure ; telle est celle de l'os du palais avec l'os maxillaire.

Enchassement, quand un os est enchassé dans un autre ; c'est ainsi que le bec du sphénoïde est enchassé dans le vomer.

Gomphose, lorsqu'un os s'implante dans un autre, comme les dents dans leurs alvéoles.

De la Symphise.

La symphise, est la maniere dont deux os font soudés ensemble, par le moyen d'un cartilage ou d'un ligament ; c'est ainsi que les deux os de la mâchoire inférieure font soudés ensemble dans les chevaux, par le moyen d'un cartilage qui s'offie avec le tems,

Des Ligamens.

Les articulations avec mouvement, se font par le moyen de liens d'un tissu serré, blancs & élastiques, qu'on appelle ligamens.

Les principaux ligamens font les latéraux, les capsulaires, les croisés, les suspenseurs, les annulaires & les intermédiaires.

Les ligamens latéraux font des cordons ligamenteux, situés aux cotés des articulations de charniere.

Les capsulaires font des especes de vessie, qui enveloppent toute l'articulation ; ces ligamens font seuls pour l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, & se trouvent à toutes les articulations de charnieres & de genou, accompagnées de latéraux.

Les ligamens croisés font des cordons ligamenteux. qui passent les uns sur les autres ; on les trouve à l'articulation du fémur avec le tibia, entre les deux os.

Les ligamens suspenseurs, font ceux qui tiennent les os suspendus, comme celui qui se trouve dans la cavité cotiloïde des os innominés, qui soutient le fémur.

Les ligamens annulaires, font ceux qui contiennent des tendons & font les fonctions d'anneau ; tel est celui du jarret, qui laisse passer le tendon extenseur de l'os du pied ; tel est le ligament annulaire commun, qui est derriere le genou.

Les ligamens intermédiaires, font ceux qui se trouvent entre deux os ; tels font ceux qui unifient le corps des vertebres entr'eux.

De la Synovie.

On trouve aux recoins de toutes les articulations avec mouvement, de même qu'aux parois internes des ligamens capsulaires, des glandes qui filtrent une liqueur gluante, jaunâtre & visqueuse, comme le blanc d'œuf ;

on appelle cette liqueur synovie : son usage est de lubrefier la surface des os, afin de rendre le mouvement plus aisé & d'empêcher l'érosion des os.

CHAPITRE II.

DE LA SARCOLOGIE.

ARTICLE PREMIER.

De la Myologie.

LA partie de l'Hippotomie qui traite des muscles, s'appelle myologie.

Le muscle est un organe destiné à exécuter tous les mouvemens du corps. Il est composé de petits faisceaux de fibres joints ensemble par une membrane commune qu'on appelle tissu cellulaire. Ce tissu s'insinue dans tous les interstices de paquets de fibres & leur sert d'enveloppe.

On considere dans le muscle, la partie charnue & la partie tendineuse.

La partie charnue, forme le corps du muscle ; elle est parsemée de vaisseaux sanguins ; c'est ce qui lui donne la couleur rouge.

La partie tendineuse, forme l'extrémité du muscle, on l'appelle *tendon* ; elle paroît n'avoir que des vaisseaux lymphatiques, c'est ce qui lui donne la couleur blanche.

On distingue dans le muscle, le commencement, le milieu & la fin. Les Anciens appelloient le commencement, la tête du muscle ; le milieu, le ventre ; & la fin, la queue.

On distingue encoré le point fixe & le point mobile.

Le point fixe est celui qui est attaché à la partie qui a plus de résistance, & moins de mobilité.

Le point mobile est celui qui est attaché à la partie qui a plus de mobilité, & moins de résistance. Ainsi c'est la fixité ou la mobilité de la partie à laquelle le muscle est attaché, qui détermine le point fixe & le point mobile du muscle.

Différences.

Il y a des muscles qui n'ont point de tendon ; il y en a qui n'en ont qu'un, d'autres en ont deux, d'autres en ont trois & même quatre.

Les muscles font plusieurs différences, à raison de leur figure. Ils font droits, quarrés, triangulaires, spiraux, orbiculaires, rhomboïdaux, penniformes, glomiformes, & c.

Il y a beaucoup de muscles droits, orbiculaires, & rhomboïdaux, peu de spiraux ; il n'y a que le cœur de glomi-forme.

A raison de leur figure, on les appelle *biceps*, lorsqu'ils ont deux têtes, ou deux principes ; *triceps*, lorsqu'ils en ont trois.

Il n'y a point de différence entre les muscles, par rapport à leur composition ; ils sont tous composés de paquets de fibres enveloppées du tissu cellulaire.

Le tendon est composé d'autant & des mêmes fibres que le corps du muscle ; mais les fibres du tendon font plus déliées & plus ferrées ; on n'y apperçoit point de vaisseau sanguin : lorsque l'injection paroît dans les vaisseaux du tendon, c'est qu'elle a pénétré dans les vaisseaux lymphatiques.

Lorsque le tendon s'épanouit, on l'appelle aponevrose.

Les muscles font capables de trois fortes de mouvemens, du mouvement élastique, du mouvement musculaire & du mouvement tonique.

Le mouvement élastique, c'est la propriété qu'ont les fibres de se rétablir dans leur état, lorsqu'elles ont été distendues.

Le mouvement musculaire, c'est la propriété qu'ont les fibres charnues de se racourcir.

Le mouvement tonique est un diminutif du mouvement musculaire, c'est la propriété que les fibres ont de se froncer, lorsqu'elles sont piquées ou irritées.

Usage du Muscle.

L'usage du muscle est de mouvoir toutes les parties du corps. Les uns fervent à mouvoir les parties dures, c'est-à-dire, les os ; les autres fervent à mouvoir les parties molles ; tels sont les muscles des yeux, des paupières, des oreilles, des lèvres, du sphincter, de l'anus, & c. Les autres servent à mouvoir les fluides, comme le cœur.

ARTICLE II.

De l'Angiologie.

L'ANGIOLOGIE est la partie de l'Hippotomie qui traite des vaisseaux.

Les vaisseaux sont des canaux qui fervent à contenir les liqueurs qui circulent dans le corps du cheval.

Ces vaisseaux sont communs ou propres ; les communs ont différents noms, à raison des différentes liqueurs qu'ils contiennent, & à raison de leurs fonctions.

À raison des liqueurs qu'ils contiennent, on les appelle sanguins, lymphatiques & caïériens.

À raison de leurs fonctions, on les appelle sécrétoires, excrétoires, absorbans, & c.

Les vaisseaux sanguins . sont les vaisseaux destinés à la circulation du sang ; ils sont de deux sortes, les artères & les veines.

Les artères sont les vaisseaux qui reçoivent le sang du cœur, pour le distribuer dans toutes les parties du corps.

Les veines sont les vaisseaux qui rapportent au cœur le sang des artères.

Les vaiffeaux lymphatiques font des vaisseaux blancs, destinés à la circulation de la lymphe.

Ces vaisseaux font aussi distingués en arteres & en veines ; les arteres portent la lymphe, & les veines la rapportent.

Les vaisseaux aëriens font les vaiffeaux qui contiennent l'air de la respiration ; il n'y en a que dans les poumons.

Les vaisseaux sécrétoires font des canaux destinés à séparer du sang quelque liqueur particuliere.

Les vaiffeaux excrétoires font des canaux destinés à recevoir les liqueurs qui ont été séparées du sang par les vaisseaux sécrétoires.

Les vaisseaux absorbans font de petits tuyaux destinés à repomper certaines humeurs.

Les vaiffeaux propres font les vaisseaux de chaque humeur particuliere, comme de la salive, de la mucosité du nez, du suc intestinal, du chyle, de l'urine, de la transpiration, & c.

Je ne m'arrête pas ici à détailler chaque vaisseau, parce que j'aurai occasion d'en parler dans la Splanchnologie & dans l'Adenologie.

ARTICLE III. *De la Nevrologie.*

LA NEVROLOGIE est la partie de l'Hippotomie qui traite des Nerfs,

Les nerfs font des cordons blancs, destinés a porter le fluide animal dans toutes les parties du corps.

Les nerfs viennent de la moelle allongée & de la moelle de l'épine, & vont se distribuer dans toutes les parties du corps.

Ils font composés de filets, où l'on ne voit point de cavité ; mais il est probable qu'ils font creux, ou du moins disposés de façon à laisser couler les esprits animaux.

On considere dans les nerfs, leurs enveloppes, les ganglions, les plexus, & leur communication entr'eux.

Les enveloppes des nerfs font les mêmes que celles du cerveau, c'est-à-dire, des productions de la dure mere & de la pie mere, qui accompagnent les nerfs jusqu'à leur derniere division.

Les ganglions font de petites éminences ou de petits tubercules dans les nerfs.

Les plexus font des divisions des nerfs, qui forment des entrelacemens signuliers.

Les communications des nerfs se font par le moyen des branches d'un nerf qui vont se réunir avec celles d'un autre ; c'est par-là qu'on explique la sympathie.

L'usage des nerfs est de donner le mouvement & le sentiment à toutes les parties.

ARTICLE IV.

De la Splanchnologie.

LA SPLANCHNOLOGIE est la partie de l'Hippotomie qui traite des visceres.

Les visceres font des organes plus ou moins considérables par leur volume, renfermés dans quelque cavité considérable du corps, & destinés à quelque fonction particuliere.

On distingue trois cavités dans lesquelles les visceres font enfermés : la tête, la poitrine & le ventre. Les Anciens les appelloient ventre supérieur, ventre moyen & ventre inférieur.

Ces cavités, ou ces trois ventres, ont des parties ou des tégumens communs, qui font l'épiderme, la peau & la membrane graisseuse.

De l'Epiderme.

L'Epiderme est une pellicule très fine, qui recouvre toute l'habitude du corps ; elle s'élève lorsqu'on met quelque chose de chaud sur la peau du cheval, & forme des vessies ; elle est insensible.

De la Peau.

Il n'est pas nécessaire de dire ce que c'est que la peau ; tout le monde le fait assez ; elle est composée de fibres tendineuses disposées en tous sens, & d'un tissu extrêmement ferré ; elle est fort épaisse en certains endroits, comme à la crinière, sur le dos, au jarret, à la queue, au boulet, & c. elle est fort mince dans d'autres, comme aux lèvres, aux paupières, & c.

Quoiqu'elle ne soit percée que dans quelques endroits d'une manière sensible, elle est cependant percée d'une manière imperceptible dans toute son étendue, pour donner passage aux poils, & à la matière de la sueur & de la transpiration. Elle a des vaisseaux sanguins, des vaisseaux lymphatiques, des nerfs & des glandes : elle est très-sensible.

De la Membrane Graisseuse.

La membrane grasseuse, n'est autre chose que le tissu cellulaire, dont j'ai parlé ci-dessus. Ce tissu cellulaire, est composé d'une infinité de vésicules adossées les unes aux autres ; destinées à contenir la graisse, qui est la crème du chyle, ou une huile figée, qui vient du sang.

Du Ventre supérieur ou la Tête.

La tête a des parties contenantes & des parties contenues. Les parties contenantes font les tegumens communs & les os du crâne. Les parties contenues font les membranes du cerveau, le cerveau, le cervelet & la moelle allongée.

Les principales membranes du cerveau font au nombre de deux, l'une s'appelle dure mère, & l'autre pie mère.

La dure mère, appelée aussi pericrâne interne, c'est cette membrane qu'on voit dès qu'on a ouvert le crâne ; elle est fortement attachée à toute la

surface interne du crâne ; elle se replie à la partie antérieure, supérieure & moyenne du crâne, & forme une séparation, qu'on appelle la faux de la dure-mere ; cette faux s'enfonce assez avant dans la substance du cerveau, & le partage en deux parties égales. A la partie antérieure de la faux, sous l'articulation des os pariétaux, il y a un canal qui reçoit tout le sang du cerveau, on l'appelle *sinus longitudinal* ; cette membrane forme plusieurs autres sinus dans son étendue.

Dans la partie supérieure, elle forme une espèce de plancher, qu'on appelle *tente du cervelet* ; elle enveloppe toute la substance du cerveau, du cervelet & de la moelle allongée, & se prolonge hors du cerveau pour accompagner les nerfs.

La seconde membrane est la pie-mere ; on la sépare aisément de la dure-mere ; elle est beaucoup plus mince : elle s'enfonce dans toutes les anfractuosités du cerveau & du cervelet.

Du Cerveau.

Le cerveau est un organe mol, qui remplit la plus grande partie du crâne ; il se divise en deux hémisphères : chaque hémisphère se divise en trois lobes ; en lobe supérieur, en lobe moyen & en lobe inférieur.

Le cerveau est composé de deux substances ; l'une extérieure, grise, nommée *corticale* ou *cendrée* ; l'autre intérieure, blanche, nommée *médullaire*.

En séparant les deux hémisphères, on voit au-dessous, un corps blanc, qu'on appelle corps calleux : on remarque dans le cerveau plusieurs éminences & plusieurs cavités, dont je ne fais pas ici la description, pour ne pas sortir des bornes que je me suis prescrites dans cet abrégé.

Du Cervelet.

Le cervelet est situé au-dessus du cerveau, & un peu en arrière ; il est enveloppé des mêmes membranes que ce viscère, & il est composé, comme lui, de la substance *corticale*, & de la substance médullaire ; mais ces deux substances sont plus fermes dans le cervelet que dans le cerveau : il est

beaucoup plus sensible que le cerveau. On y remarque plusieurs éminences, & sur-tout des prolongemens qui partent de la substance pour aller former, avec pareilles productions du cerveau, la moelle allongée.

De la Moëlle.

La moelle allongée est placée au-dessous du cerveau & du cervelet ; elle s'étend depuis la partie moyenne du cerveau, jusqu'au trou occipital. C'est une production de la substance médullaire du cerveau & du cervelet. C'est de la moëlle allongée que partent de petits cordons blancs, qui font les dix paires de nerfs qui viennent de la tête, & qui vont se distribuer dans différentes parties du corps.

L'usage du cerveau & du cervelet, est de filtrer une liqueur très-subtile, appelée esprit animal, qui est distribuée, par le moyen des nerfs, dans toutes les parties du corps, pour leur donner le mouvement & le sentiment.

La moëlle allongée, à la sortie du crâne, prend le nom de moëlle épinière ; celle-ci s'étend depuis le trou occipital jusqu'à la queue, passant sur le corps de chaque vertèbre, qui toutes ensemble forment le canal vertébral.

La moëlle de l'épine, qui s'étend depuis le trou occipital, jusqu'à la première vertèbre du dos, s'appelle moelle cervicale. Celle qui s'étend depuis la dernière vertèbre cervicale, jusqu'à la première vertèbre des lombes, s'appelle *dorsale* ; celle qui occupe l'espace des vertèbres des lombes, s'appelle *lombaire* ; celle qui occupe le canal de l'os sacrum, s'appelle *sacrée*. Ces différentes portions, fournissent dans leur trajet des cordons blancs, plus ou moins gros, qui font autant de nerfs.

La moelle cervicale fournit de chaque côté sept nerfs, qui se réunissent & forment les nerfs brachiaux, qui vont se distribuer aux jambes de devant.

La moëlle épinière du dos, fournit dix-huit nerfs de chaque côté.

La moelle épinière des lombes, fournit six paires de nerfs, qui vont se distribuer aux muscles du bas-ventre.

Celle de l'os sacrum, fournit cinq gros nerfs, qu'on appelle *sacrés*, qui, en se réunissant, forment un gros nerf, le plus considérable des nerfs du cheval, qu'on appelle *nerf sciatique* ; ce nerf continue sa route le long de la cuisse, & va fournir aux jambes de derrière.

L'extrémité de la moelle de l'os sacrum, fournit plusieurs nerfs, qui vont se distribuer à la queue & au dedans du bassin.

De la Poitrine, ou du Ventre moyen.

La cavité de la poitrine est bornée antérieurement par les deux premières côtes, postérieurement par le diaphragme, supérieurement par les vertèbres du dos, inférieurement par le sternum, & latéralement par les côtes & les muscles intercostaux.

Les parties qui forment la cavité de la poitrine, sont ou contenant ou contenues.

Les parties contenant sont la peau, les muscles, les côtes & le sternum.

Les parties contenues sont la plevre, les poumons, le péricarde, le cœur, une partie de l'œsophage & les gros vaisseaux.

De la Plevre.

La Plevre est une membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine ; elle est composée de deux sacs qui, venant s'adosser au milieu de la poitrine, forment une cloison, qu'on appelle *Médiastin*. Cette membrane est d'une épaisseur médiocre ; transparente, fort sensible, & parsemée d'une infinité de nerfs & de vaisseaux ; son usage est de tapisser l'intérieur de la poitrine, & de filtrer une liqueur qui l'humecte, & qui empêche l'adhérence du poumon à la plevre,

Du Poumon.

Le Poumon est l'organe de la respiration ; c'est un viscère considérable par son volume, mollasse, spongieux, composé de vésicules, de glandes & de vaisseaux.

Le poumon est divisé en deux lobes principaux, l'un droit, & l'autre gauche ; les deux lobes sont séparés par le médiastin ; on en trouve un troisième, moins considérable, entre les deux lames du médiastin. Chaque lobe du poumon occupe une grande partie de chaque cavité de la poitrine.

Le poumon est attaché supérieurement aux corps des vertèbres par un tissu cellulaire ; il est soutenu inférieurement par le médiastin & le cœur, qu'il embrasse, & sur lequel il est comme couché.

Les vaisseaux du poumon sont de deux sortes ; les uns servent à la circulation du sang, les autres fervent à la res

piration ; ces derniers s'appellent vaisseaux aériens ; ce sont des tuyaux composés d'anneaux cartilagineux, qui se divisent & se subdivisent comme les vaisseaux sanguins, & se terminent en de petites vésicules qui sont la principale substance du poumon.

Ces vaisseaux aériens, appelés aussi les *bronches*, sont la continuation d'un gros canal cartilagineux, qui s'étend depuis le larynx jusqu'au poumon, qu'on appelle *trachée artère* ; c'est par ce gros canal que l'air passe de la bouche dans les poumons.

L'usage du poumon est de servir à la respiration & à la perfection du sang.

Du Péricarde.

Le péricarde est un sac membraneux, placé entre les deux membranes du médiastin, qui sert d'enveloppe au cœur ; il est attaché antérieurement aux vaisseaux du cœur, & postérieurement au diaphragme.

Il est composé de deux membranes ; l'une commune, qui vient du médiastin ; l'autre propre, qui vient des gros vaisseaux du cœur ; il a des nerfs, des vaisseaux sanguins & lymphatiques ; on croit qu'il a des glandes.

Son usage est de servir de bourse au cœur, de le défendre, & de filtrer une liqueur pour l'humecter.

Le péricarde se colle quelquefois au cœur.

Du Cœur.

Le coeur est un muscle creux, placé au milieu de la poitrine, destiné à la circulation du sang. Sa figure approche de celle d'un cône, ou d'une pyramide ; sa base regarde les vertèbres, & sa pointe de sternum.

On considère dans le coeur quatre cavités, deux de chaque côté ; l'une s'appelle *oreillette*, & l'autre, *ventricule* ; ainsi il y a une oreillette droite & une oreillette gauche, un ventricule droit & un ventricule gauche. Ces quatre cavités sont séparées par une cloison charnue, de sorte qu'il n'y a aucune communication des droites avec les gauches. Ces cavités fervent à recevoir successivement le sang qui vient au coeur par les veines. Voici comment se fait la circulation du sang.

Le sang qui a été distribué par les artères dans toutes les parties du corps, est repris par les veines, qui, après plusieurs réunions, viennent enfin former deux troncs principaux ; l'un qui rapporte le sang des parties de devant, & l'autre celui des parties de derrière ; ces deux troncs s'appellent veine cave antérieure & veine cave postérieure. Ces deux veines viennent apporter le sang dans l'oreillette droite du coeur ; de l'oreillette droite, le sang passe dans le ventricule droit, de-là il entre dans l'artère pulmonaire, qui se divise en deux branches, l'une pour le lobe droit du poulmon, l'autre pour le gauche. Le sang est rapporté de toute la substance du poulmon, par quatre veines principales, dans l'oreillette gauche du coeur ; de-là le sang passe dans le ventricule gauche, & du ventricule gauche dans l'artère aorte, qui va le porter dans toutes les parties du corps. Cette artère, à quelque distance de sa sortie du coeur, se divise en deux branches considérables, l'une qui va distribuer le sang aux parties de devant, & je l'appelle aorte antérieure ; l'autre se recourbe le long des vertèbres du dos, & va fournir aux parties de derrière ; je l'appelle aorte postérieure.

L'aorte antérieure se divise en quatre branches ; deux vont à la tête, une de chaque côté du col ; elles se nomment carotides : les deux autres vont aux jambes de devant ; elles se nomment axillaires.

L'aorte postérieure, à sa sortie du coeur, se recourbe, & on appelle cette courbure, la *crosse de l'aorte*. Elle continue sa marche le long des vertèbres du dos, & fournit dans ce trajet plusieurs branches pour les viscères. Les principales distributions font au nombre de trois ; le tronc cœliaque, l'artère

mésentérique antérieure, & la mésentérique postérieure. Ces trois troncs se divisent en une infinité de ramifications, pour fournir aux viscères contenus dans le bas-ventre ; tels que l'artere hépatique, qui va au foie ; la gastrique, qui va à l'estomach ; la splénique, qui va à la rate ; la pancréatique, qui va au pancréas, & c.

Le tronc de l'aorte postérieure, arrivé aux dernières vertèbres des lombes, se divise en deux branches, qui prennent, dans cet endroit, le nom d'*arteres iliaques* ; à la sortie du bas ventre, elles prennent le nom de *crurales* : ces artères vont enfin se distribuer aux parties de derrière, par une infinité de divisions & de subdivisions répétées.

Le sang arrivé aux dernières divisions des artères, est repris par l'extrémité des veines, qui vont s'aboucher aux extrémités des artères ; les veines d'abord divisées à l'infini, comme les artères, se réunissent pour former des branches un peu considérables ; ces branches, par des réunions répétées, viennent enfin former des deux troncs principaux, dont j'ai parlé ci-dessus ; c'est-à-dire, la veine cave antérieure & la veine cave postérieure, qui viennent apporter le sang, comme je l'ai dit, dans l'oreillette droite du cœur, & c. C'est ainsi que recommence toujours la circulation du sang, jusqu'à ce que la vie cesse.

Du Bas-Ventre ou Ventre inférieur.

La cavité du bas-ventre est terminée supérieurement, par quelques vertèbres du dos & par celles des lombes ; inférieurement, par les muscles du bas-ventre, & les tegumens communs ; antérieurement par le diaphragme, qui est une cloison en partie charnue, en partie tendineuse, qui sépare le ventre de la poitrine ; postérieurement & latéralement, par les os du bassin.

Pour comprendre plus facilement la situation des viscères contenus dans le bas-ventre, il est à propos de distinguer trois régions ; une antérieure, appelée épigastrique, l'autre moyenne, appelée ombilicale, & la troisième postérieure, appelée hypogastrique.

La région antérieure s'étend, depuis le sternum jusqu'à six ou sept travers de doigt de l'ombilic.

La région moyenne ou ombilicale, s'étend depuis la précédente, jusqu'à six ou sept travers de doigt au-dessous de l'ombilic.

La postérieure ou hypogastrique, s'étend depuis la précédente, jusqu'aux os pubis.

Ces différentes régions, se subdivisent encore chacune en trois autres régions.

Les parties renfermées dans la région épigastrique, sont l'épiploon, le foie, le pancréas, le commencement des boyaux grêles, une partie des gros, & la rate.

Dans la région moyenne ou ombilicale, sont contenus une partie des gros & petits intestins, les reins, une partie des uretères.

Dans la région hypogastrique, sont contenus le dernier boyau, une partie des uretères, la matrice & les ovaires dans les jumeaux, & la vessie,

Le bas-ventre est tapissé intérieurement d'une membrane fine, lisse & polie, appelée Péritoine, qui recouvre la plus grande partie des viscères que je viens de nommer.

De l'Œsophage.

Quoique l'œsophage ne soit pas contenu dans le bas-ventre, cependant comme il est le commencement des boyaux, je crois que c'est ici le lieu d'en parler.

Au fond de la bouche commencent deux canaux ; l'un situé antérieurement, appelé larynx ; l'autre situé derrière celui-ci, appelé pharynx.

Le larynx est le commencement de la trachée artère ; il y a une ouverture, pour donner passage à l'air de la respiration : cette ouverture s'appelle glotte ; elle est recouverte d'un couvercle cartilagineux, qu'on appelle épiglote. Au bas de la glotte commence la trachée artère, qui est un canal composé d'anneaux cartilagineux, destiné à porter l'air dans les poumons ; ce canal règne le long du col intérieurement : arrivé aux poumons, il se divise en deux branches principales, qui se divisent à leur tour, en une infinité de ramifications, pour former les vaisseaux aériens dont j'ai déjà

parlé : on appelle ces divisions les bronches du poumon ; mais ce n'est pas de ce canal qu'il s'agit ici.

Le pharynx est le commencement de l'œsophage ; c'est une espece d'entonnoir situé au fond de la bouche, pour recevoir & ramasser les alimens, lorsqu'ils ont été broyés par les dents. Le pharynx se rétrécit, & forme un canal qui descend derriere la trachée artere, le long des vertebres du col, entre dans la poitrine, descend le long des vertebres du dos, jusqu'au diaphragme, & porte dans toute cette étendue, le nom d'œsophage : ensuite il perce le diaphragme, se dilate & forme un grand sac membraneux, qu'on appelle estomach ; ce sac se rétrécit & forme le commencement des boyaux ou intestins.

Quoique les boyaux ne fassent qu'un même canal, on les divise en plusieurs parties, & on leur a donné différens noms, à raison de l'espace qu'ils occupent.

On divise les boyaux en grêles & en gros.

Les grêles font le commencement du canal intestinal, & les gros en font la fin.

Les intestins grêles font au nombre de trois ; le premier s'appelle *duodenum*, le second *jejunum*, & le troisieme *ileum*.

Les gros boyaux font aussi au nombre de trois ; le premier s'appelle *cæcum*, le second *colon*, & le troisieme *rectum*.

Ainsi on voit que le pharynx, l'œsophage, l'estomach, les gros & les petits boyaux ne font qu'une même continuité & un même canal, qui s'étend depuis la bouche jusqu'à l'anus. Ce canal est composé de quatre tuniques ; la premiere est celluleuse ; ce n'est autre chose que le tiflii cellulaire ; la seconde est charnue, composée de fibres charnues ; la troisieme est la nerveuse, & la quatrieme est la veloutée.

On remarque dans la membrane veloutée des intestins, 1^o. Des glandes, qui fervent à filtrer le suc intestinal. 2^o. La racine des veines lactées, qui font de petits orifices donnant passage à la partie la plus fine & la plus fluide des alimens, appelée *chyle*.

Les boyaux font tenus ensemble, par une espece de fraise grasseuse, qu'on appelle *mésentere*. La partie du mésentere, qui lie les intestins grêles,

s'appelle *mesereum* ; celle qui lie les gros boyaux, s'appelle *mesocolon*.

Le mésentère est composé de deux lames du péritoine, & d'une troisième cellulaire, qui est au milieu. C'est dans cette duplicature, que sont les glandes qui reçoivent le chyle des veines lactées.

De l'Epiploon.

Dès qu'on a ouvert le bas – ventre, on apperçoit une membrane graisseuse, assez souvent transparente, mince, composée de vésicules ; c'est *l'épiploon*.

Il ressemble à une gibecière, dont le fond est en bas ; il s'attache d'un côté à la grande courbure de l'estomach, de l'autre au foie & à une partie des intestins.

Son usage est de recouvrir les intestins, de filtrer une espèce de rosée pour leur donner de la souplesse, & pour empêcher qu'ils ne se collent ensemble.

De l'Estomach.

L'estomach ou le ventricule, est un sac membraneux, formé par la dilatation de l'œsophage.

- On y remarque l'orifice antérieur & l'orifice postérieur, la grande & la petite courbure, ses tuniques, & les glandes.

L'orifice antérieur, est l'entrée de l'œsophage dans l'estomach ; on l'appelle aussi orifice *cardiac* : les fibres de cet orifice sont orbiculaires & obliques ; elles se croisent & forment un 8 de chiffre, ou une cravate.

L'orifice postérieur, appelé autrement *pylore*, est le passage de l'estomach dans l'intestin *duodenum* ; on y remarque un rebord qui est abattu & tourné du côté du duodenum ; c'est un muscle orbiculaire, formé par les fibres orbiculaires, & recouvert de la tunique veloutée. Ce muscle fait un rétrécissement qui empêche le retour des aliments dans l'estomach.

Les tuniques de l'estomach sont à peu près les mêmes que celles des intestins ; mais elles sont un peu plus fortes : on observe dans l'estomach

des glandes, qu'on appelle glandes *gastriques*, destinées à filtrer le suc gastrique, pour servir à la digestion.

L'usage de l'estomach est de servir à la digestion..

Des Boyaux.

Les boyaux font la continuation de l'estomach.

Leur usage est de recevoir les alimens de l'estomach, d'en achever la digestion, de servir à l'élaboration du chyle, de le faire passer dans les veines lactées, & de conduire les matieres fécales hors du corps. Le mouvement qui sert à ces usages, s'appelle mouvement péristaltique.

Du Foie.

Le foie est un viscere très – considérable, destiné à la sécrétion de la bile ; il est situé derriere le diaphragme dans la région épigastrique : il est divisé en trois lobes principaux ; l'un droit, l'autre gauche, & l'autre moyen.

On appelle le lobe droit, le grand lobe du foie ; le lobe gauche, s'appelle le petit lobe du foie ; le lobe moyen, répond au lobe de Spigellius dans l'homme.

Il est attaché par trois ligamens ; l'un antérieur, les deux autres latéraux.

L'usage du foie est de séparer la bile.

La bile séparée dans le foie, est reçue par des pores biliaires qui, en se réunifiant tous, viennent former un canal, qui va porter la bile dans l'intestin duodenum : ce canal est nommé canal *choledoc*.

Du Pancréas,

Le pancréas est un viscere d'une figure plate, assez irréguliere, destiné à la sécrétion d'un suc blanc savoneux & limpide, appelé suc pancréatique.

Il est situé au milieu de la région épigastrique, collé à une partie des gros & des petits boyaux ; il est composé d'une infinité de petits corps ronds, unis ensemble par une membrane qui s'insinue dans l'interstice de chaque lobule : il part de ces petits corps ronds de petits tuyaux, qui

forment, par leur réunion, un canal blanc assez considérable, qui va décharger dans le duodenum, à l'endroit de l'insertion du canal choledoc, le suc pancréatique.

L'usage du pancréas est de filtrer une liqueur muqueuse, blanche, ressemblante à la salive, pour servir à la digestion.

Des Reins.

Les reins font deux visceres qui ont la figure d'un haricot, destinés à séparer l'urine du sang. Ils sont situés dans la région lombaire, derrière le péritoine, collés aux côtés des vertèbres des lombes.

Quand on les ouvre, on voit de petites cavités, rangées en lignes demi-circulaires ; c'est de ces cavités que tombe l'urine séparée, qui passe de-là dans une cavité plus considérable, appelée le bassin du rein : cette cavité se rétrécit & forme le commencement d'un canal, appelé *uretere*, qui descend à côté du corps des vertèbres lombaires, & va s'insérer à la partie postérieure de la vessie.

De la Vessie.

La vessie est un sac membraneux, ressemblant à une bouteille, destinée à contenir l'urine. Elle est située dans la partie inférieure du bassin : elle a trois ouvertures ; deux pour l'insertion des deux ureteres, & l'autre, qui est le commencement de l'uretere, pour la sortie de l'urine.

Son col se continue dans les chevaux, par dessous les os pubis, pour former le commencement de l'uretre qui rampe le long de la verge.

De la Matrice.

La matrice est un viscere propre à la jument. Elle est destinée à la génération.

On la divise en corps & en branches ou cornes : le corps est au milieu, & les branches sont appliquées aux os des isles.

Elle est attachée par des ligamens.

Son usage est de servir de demeure & d'enveloppe au fœtus.

Des Ovaires.

Les ovaires font deux petits corps ronds, blanchâtres, attachés aux côtés de la matrice.

Leur usage est de contenir, selon le sentiment le plus reçu, le germe du fœtus.

Des Testicules.

Les testicules font des corps ovales, destinés à la sécrétion de la semence.

Les testicules font composés de petits vaisseaux blancs, entortillés & repliés sur eux-mêmes, nommés vaisseaux séminaires : ce font ces vaisseaux qui séparent du sang la semence.

Les testicules ont deux membranes ; l'une externe, qu'on appelle vaginale ; l'autre interne, qu'on appelle albuginée.

On trouve sur les testicules, un corps long, ressemblant à un ver à foie, qu'on appelle épидидime ; du milieu de l'épididime, il part un gros tuyau, nommé canal déférent : ce canal va porter la semence qui a été séparée dans les testicules, dans les vésicules séminaires, qui font deux réservoirs placés derrière le col de la vessie.

ARTICLE V.

DE L'ADÉNOLOGIE.

J'AI cru devoir dire ici quelque chose des glandes, pour faciliter l'intelligence de ce que je vais dire sur la formation du chyle.

L'Adénologie est la partie de l'Hippotomie qui traite des glandes.

Des Glandes.

Les glandes font des corps ronds & mollasses, destinés à séparer du sang quelque liqueur, ou à la perfectionner.

On les distingue en glandes conglomérées & en glandes conglobées.

Les glandes conglomérées font destinées à la sécrétion de quelque humeur.

Les glandes conglobées, font celles qui font destinées à la perfection de la lymphe & du chyle.

Il y a autant d'especes différentes de glandes conglomérées, qu'il y a d'humeurs différentes dans le cheval.

Ces différentes humeurs font la mucosité du nez, la chassie des yeux, les larmes, la cire des oreilles, la salive, la mucosité du gosier, le suc gastrique, le suc pancréatique, le suc intestinal, la bile, l'urine, la semence, la synovie, la transpiration ; je pourrois ajouter la moelle, la graisse, & c.

C'est pourquoi, j'appellerai glandes conglomérées, les glandes de la membrane pituitaire, qui filtrent le mucus du nez ; celles des yeux, qui filtrent l'humeur qui arrose le globe de l'oeil ; celles des oreilles, qui filtrent la cire des oreilles ; les parotides ou avives, les maxillaires & celles qui tapissent l'intérieur de la bouche, qui filtrent la salive ; les glandes gastriques, qui séparent une liqueur blanche, semblable à la salive, pour servir à la digestion ; le pancréas, qui sépare une humeur à-peu près de la même nature, & qui a le même usage ; les glandes intestinales, parfemées dans l'intérieur des boyaux, qui séparent un suc destiné à faciliter la sortie des excréments ; le foie, qui sépare la bile destinée à la perfection de la digestion ; les reins, qui séparent l'urine ; les testicules, qui séparent la semence ; les glandes synoviales, qui séparent la synovie ; & les glandes du tissu cellulaire, qui séparent la graisse & la moelle.

Les glandes conglomérées, ont une cavité au milieu, pour recevoir de la circonférence, la matiere de la sécrétion, & un tuyau excrétoire, qui prend l'humeur au milieu de la cavité, pour la porter dehors.

Les glandes conglobées, ou les glandes lymphatiques, font en très-grand nombre ; il y en a dans toutes les parties du corps : elles fervent à la perfection de la lymphe, & à en favoriser la circulation. Ceci m'engage à dire quelque chose de la circulation de la lymphe & des vaisseaux lym-

De la Lymphé.

La lymphé est la partie la plus ténue du sang, destinée à la nutrition de toutes les parties du corps.

La lymphéa, de même que le sang des artères & des veines. Les artères lymphatiques prennent naissance des extrémités capillaires sanguines.

Chaque extrémité capillaire sanguine se divise en deux rameaux : l'un, plus large, pour donner passage aux globules rouges, & c'est le commencement d'une veine sanguine ; l'autre, plus étroit, par lequel entre une grande partie de la lymphé contenue dans le sang, & c'est le commencement d'une artère lymphatique. Les artères lymphatiques vont distribuer la lymphé dans toutes les parties : elles se divisent & se subdivisent de même que les artères sanguines ; & le résidu de la lymphé est repris par les veines lymphatiques qui, après des réunions répétées, forment enfin des troncs considérables, qui rapportent le reste de la lymphé nourricière de la circonférence & des extrémités du corps au centre : voici comment cela se fait.

Ces veines lymphatiques considérables ne font pas, comme les veines sanguines, un canal continu ; c'est un canal noueux, coupé de nœuds d'intervalle en intervalle. On appelle ces nœuds glandes conglobées : elles ont d'un côté une ouverture pour recevoir la lymphé que la veine lymphatique y apporte : de l'autre côté, recommence un autre tuyau, qui va porter la lymphé dans une autre glande : ainsi de glandes en glandes, la lymphé est portée comme d'entrepôt en entrepôt des parties de derrière dans un réservoir commun au chyle & à la lymphé, situé sur la première des lombes, appelé *réservoir du chyle* ou *réservoir de Pecquet*. De-là la lymphé est reprise par un canal qui monte le long des vertèbres du dos, derrière l'aorte, appelé *canal thorachique*, & va enfin se mêler avec le sang dans la veine sous-clavière gauche.

La lymphé des parties de devant, va de même de glande en glande, se décharger dans la veine sous-clavière gauche, & se mêle intimement avec le

sang, pour recommencer toujours de même la circulation.

L'usage des glandes lymphatiques est, 1^o. de séparer de la lymphe une liqueur qui y est mêlée : 2^o. de favoriser le progrès & la circulation de la lymphe.

Des Sécrétions.

On entend par sécrétion, la fonction par laquelle il se sépare du sang quelque liqueur.

Les organes des sécrétions sont les glandes. Je ne parlerai pas ici du mécanisme des sécrétions, 1^o. Parcequ'on ne peut rien dire que de systématique sur cet article : 2^o. Parce que je dois en parler plus au long, dans un Livre que je me propose de donner dans quelque tems. Ce que je viens de dire des glandes, facilitera l'intelligence de la digestion, de la chyliification & de la route du chyle.

De la Digestion.

La digestion comprend la mastication & la déglutition.

La mastication est la préparation que les alimens reçoivent dans la bouche.

La déglutition est le passage des alimens dans l'estomach.

Les alimens sont coupés par les dents incisives ou dents de la pince, broyés & moulus par les dents molaires ou machelieres, tournés & retournés dans la bouche par la langue, humectés & pénétrés par la salive, qui est apportée dans la bouche par les canaux salivaires, soit des glandes parotides, soit des maxillaires, soit des sublinguales, & de toutes celles qui tapissent l'intérieur de la bouche. Les alimens, ainsi broyés, divisés, humectés, sont reçus sur le dos de la langue & portés au fond de la bouche, que j'ai appelé *pharynx* : de-là ils passent dans l'œsophage, & ensuite dans l'estomach, où ils reçoivent une seconde préparation qu'on appelle digestion.

La digestion dépend, des sucs digestifs, de l'action de l'estomach, de l'air contenu dans les alimens, & de l'action des parties voisines.

Les alimens descendus dans l'estomach font des impressions fur ses parois, sollicitent ses membranes à des contractions alternatives. L'estomach presse par des impulsions continuelles, les alimens ; les sucs digestifs les macerent & les humectent ; l'air qu'ils contiennent en dissout par son ressort les parties. Le diaphragme & les muscles abdominaux, aident l'action de l'estomach ; la chaleur du foie, des intestins & des parties voisines, favorise la sortie de Pair, & la division des parties des alimens. Par toutes ces causes, les alimens font réduits en une espece de pâte ou de bouillie, & passent enfin dans les intestins, où ils reçoivent la derniere préparation par la bile & le suc pancréatique qui pénètrent dans l'intestin *duodénum*, par deux canaux que j'ai appel lés, l'un canal *choledoc*, & l'autre, *canal pancréatique*. Les alimens se divisent en deux parties ; l'une plus fine & liquide, appelée chyle ; l'autre groffiere, connue fous le nom *d'excrément*. Le chyle est obligé d'enfiler de petits trous qui s'ouvrent dans toute la surface des intestins, qui font la racine des veines lactées. Ces veines percent les membranes des intestins, se réunissent dans le mesentere, & vont porter le chyle dans les glandes mésentériques. De ces glandes il part d'autres tuyaux, plus considérables, qu'on appelle veines lactées du second ordre ; elles vont porter le chyle dans le réservoir de Pecquet : de-là il passe dans le canal thorachique, ensuite dans la veine sonsclaviere, & enfin passe avec le sang dans l'oreillette droite du coeur, où il se mêle intimement avec lui, & est porté dans ses vaisseaux, jusqu'aux divisions capillaires, où il fournit la matiere de la lymphe, de la maniere que je l'ai dit ci-dessus. L'usage du chyle est de réparer les pertes qui se font tous les jours.

De la Respiration.

La respiration comprend l'inspiration & l'expiration.

Dans l'inspiration, l'air entre dans les poumons ; dans l'expiration il en est chassé.

L'inspiration se fait machinalement par le moyen des muscles ; les côtes s'élèvent, le diaphragme s'abaissé ; la capacité de la poitrine devient plus grande, & l'air extérieur pressé par le poid de l'athmosphere, entre dans la poitrine & enfle les poumons.

L'expiration se fait par le seul ressort des parties ; les muscles font dans l'inaction, les côtes se remettent dans leur état, le diaphragme remonte, le poumon se rétrécit, & l'air est obligé d'en sortir.

Je n'entre pas ici dans le détail des causes de la respiration ; je serois infini.,

J'omets ici à dessein bien des articles physiologiques, tels que celui de la génération, de la transpiration, des sueurs, des esprits animaux, & c. comme étant purement systématiques & peu importans pour la connoissance des maladies dont je vais parler.

Je vais finir l'article de l'anatomie, par la description des organes des sens ; mais je le ferai avec le plus de précision qu'il me fera possible, me réservant d'en donner une description plus étendue, dans un autre tems.

CHAPITRE III.

DES SENS.

LES Sens, font au nombre de cinq ; la vue, l'ouïe, l'odorat, le gout & le toucher.

ARTICLE PREMIER.

De l'Organe de la Vue.

L'Organe de la vue est l'oeil. Il est d'une figure ronde, semblable à une boule, & placé dans une cavité nommée orbite ; il est recouvert par deux membranes, qu'on appelle *paupieres* ; l'une supérieure, l'autre inférieure.

Au bord de chaque paupiere, il y a un cartilage qu'on appelle *tarse*. Dans ce cartilage, font implantés des poils qu'on appelle *cils*, du moins à la paupiere supérieure ; ils fervent à garantir l'oeil des ordures, & à rompre les rayons du soleil. On trouve dans l'étendue du tarse, des glandes qui fervent à filtrer l'humeur de la chassie.

Sur tous les côtés de l'oeil, proche le grand angle, on trouve un petit corps triangulaire nommé *onglet*.

L'œil est entouré de beaucoup de graisse.

Il est mû par le moyen de six muscles, dont l'un l'élève, l'autre l'abaisse ; deux le portent sur les côtés, l'un à droite, l'autre à gauche ; les deux autres le font tourner ; il y en a un septieme, qui le retire au fond de l'orbite.

Le globe de l'oeil est composé de membranes & d'humeurs.

Les membranes font communes ou propres.

Il n'y a qu'une membrane commune, c'est la conjonctive, elle rapide l'intérieur des paupieres, & se replie pour recouvrir la partie antérieure de l'oeil.

Les membranes propres font au nombre de trois ; la sclérotique, la choroïde & la rétine.

La sclérotique est la plus extérieure, on la divise en segmens ; l'un antérieur, que l'on appelle *cornée transparente* ou *cornée vitrée* ; l'autre postérieure, nommé *cornée opaque*. Ce dernier segment est ce qui paroît blanc, qu'on appelle blanc de l'oeil.

La seconde membrane est la choroïde ; on la divise de même en deux segmens ; l'un postérieur, qu'on appelle choroïde ; il occupe autant d'espace que la cornée opaque : l'autre antérieur qu'on appelle *uvée* ou *iris* ; celle ci est percée au milieu d'un trou ovale, qu'on appelle *pupille* ou *prunelle* ; on l'appelle *iris*, à cause de ses différentes couleurs.

L'uvée est ce qui est gris dans certains chevaux, blanchâtre ou noir dans d'autres : cette membrane est parsemée de vaisseaux sanguins & de nerfs,

La troisième membrane est la rétine ; elle est la plus intérieure & la plus fine : c'est une continuation de la substance médullaire du nerf optique. Elle est composée de traits médullaires du nerf optique, & parsemée d'une

grande quantité de vaisseaux sanguins. C'est elle qui fournit une membrane au cristallin ; elle l'embrasse antérieurement & postérieurement : elle est l'organe immédiat de la vision ; c'est fur elle que se font les impressions des objets.

ARTICLE II.

Des Humeurs de L'œil.

LES humeurs de l'oeil font au nombre de trois ; l'humeur aqueuse, l'humeur cristalline & l'humeur vitrée.

L'humeur aqueuse, est celle qui est renfermée entre l'uvée & la cornée transparente ; cet espace a été nommé *chambre antérieure* : elle est terminée fur les côtés par un petit cercle blanc, qu'on appelle *ligament ciliaire*.

L'humeur cristalline, ou le cristallin, est une humeur épaisse, transparente, qui forme un corps lenticulaire. Il est plus applatie par fa partie antérieure, que par la postérieure ; fa consistance augmente en avançant vers le milieu.

Le cristallin est enfermé dans une membrane qui vient de la rétine ; on trouve un peu de liqueur entre le cristallin & fa membrane.

L'humeur vitrée remplit la cavité postérieure de l'oeil ; elle paroît avoir la transparence d'un verre. Elle est enfermée dans deux membranes, l'une commune, l'autre propre.

La commune la recouvre dans toute fa circonférence.

La propre, forme de petits sacs, qui enveloppent chaque petite goutte d'humeur. Cette humeur est extrêmement fluide ; c'est la membrane propre qui la fait paroître épaisse.

ARTICLE III.

De l'Organe de l'Ouïe.

L'OREILLE est l'organe de l'ouïe : sa situation est assez connue.

On divise l'oreille en oreille externe & en interne. L'oreille externe est formée par trois portions cartilagineuses, par les muscles qui la meuvent, & la peau qui la recouvre ; elle est séparée de l'oreille interne par une membrane nommée *membrane du timpan*.

L'oreille interne est composée de différentes parties cachées dans la partie pierreuse de l'os temporal. Il seroit trop long & inutile d'en parler ici ; inutile, parcequ'il n'est pas possible d'en donner une connoissance suffisante sans en démontrer les parties.

ARTICLE IV.

De l'Organe de l'Odorat.

LE NEZ est l'organe de l'odorat.

On distingue le nez, en nez externe & en nez interne. Le nez externe est une espece de pyramide renversée. On y remarque la racine, le dos, les aîles, & la colonne qui est l'entre deux.

La charpente du nez est en partie osseuse, & en partie cartilagineuse.

L'osseuse est formée par les deux os du nez : la cartilagineuse forme le reste.

Le nez interne est compose de parties osseuses & de parties membraneuses.

Les parties osseuses font les os propres du nez, les cornets du nez & l'os ethmoïde.

Chaque fosse nasale est terminée supérieurement par l'os ethmoïde, antérieurement par les os du nez, latéralement par les os maxillaires, postérieurement par les os palatins & le sphénoïde.

Elles sont séparées par une cloison cartilagineuse, formée par la lame perpendiculaire de l'os ethmoïde qui s'enchasse dans le vomer.

On y observe plusieurs ouvertures : savoir, deux qui vont de devant en arrière au fond de la bouche ; celles des sinus frontaux, ethmoïdaux, sphénoïdaux & maxillaires ; & l'ouverture du conduit nasal, qui est au dessous du cornet antérieur du nez.

Dans chaque fosse nasale, on trouve deux feuillets isseux, qui forment, en se repliant, des espèces de cornets ; on les appelle, à cause de cela cornets du nez. L'un est antérieur, & l'autre postérieur. On en trouve encore un troisième qui forme une éminence en forme de côte de melon, qui n'est qu'une apophyse de l'os ethmoïde. Toutes les parties osseuses, de même que tous les sinus sont recouverts d'une membrane mince, spongieuse & molle, qu'on appelle membrane pituitaire.

La membrane pituitaire est composée de deux feuillets ; l'un qui est adhérent à l'os, & lui sert de périoste ; l'autre extérieur, qui est la membrane pituitaire, proprement dite : elle est parsemée de vaisseaux sanguins, qui ont des tuniques extrêmement minces, de nerfs & de glandes. Ces glandes servent à séparer du sang, la mucosité du nez ; elles ont des tuyaux excrétoires assez longs, qui vont verser dans la cavité des narines, la mucosité séparée dans les glandes. C'est cette membrane qui est le siège de la morve.

L'usage du nez, est : de servir d'émonctoire au sang, de donner passage à l'air de la respiration, & de servir à l'odorat.

ARTICLE V.

De l'Organe du Gout.

LA langue est : l'organe du gout.

On y distingue, 1^o. Sa base qui est sa partie supérieure. 2^o. La pointe, qui est : la partie inférieure.

Elle est : attachée à l'os hyoïde, au larynx & à la mâchoire inférieure.

La langue est : recouverte de tégumens communs, de l'épiderme, du corps réticulaire & de la peau.

On y remarque un grand nombre de papilles, qui sont de petites élévations formées par des prolongemens de la peau ; ce font ces papilles qui font l'organe du goût.

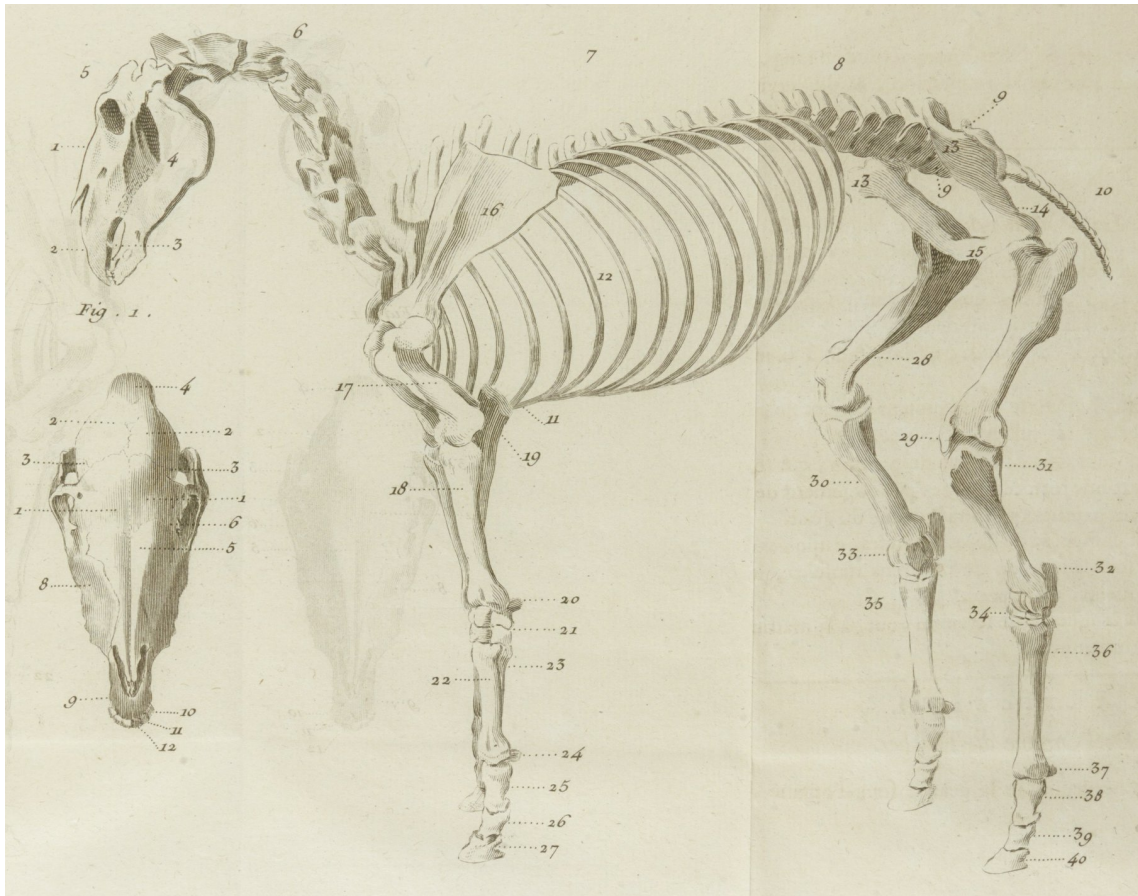
La langue est : composée de fibres charnues, disposées en tous sens, qui font la réunion de différens muscles, lesquels font recouverts de la peau.

L'usage de la langue est : de servir au gout, à la mastication & à la déglutition.

ARTICLE VI.

De l'Organe du Toucher.

LES papilles nerveuses de la peau, font l'organe du toucher.



EXPLICATION DE LA PLANCHE SECONDE.

FIGURE PREMIERE.

- 1 LES frontaux.
- 2 Les pariétaux.
- 3 Les temporaux.
- 4 L'occipital.

- 5 Les os du nez.
- 6 Les os du grand angle.
- 7 Les os de la pommette.
- 8 Les os maxillaires supérieurs.
- 9 Les os maxillaires inférieurs.
- 10 La dent du coin.
- 11 La dent mitoyenne.
- 12 La dent de la pince.

FIGURE II.

- 1 Les os du nez.
- 2 Les os maxillaires inférieurs,
- 3 Les crochets.
- 4 La mâchoire inférieure.
- 5 L'occipital.
- 6 Les sept vertebres cervicales.
- 7 Les dix-huit vertebres du dos.
- 8 Les six vertebres lombaires.
- 9 L'os sacrum.
- 10 Les dix-sept noeuds de la queue.
- I I Le sternum.
- 12 Les côtes.
- 13 Les os ilium.
- 14 Les os ischion.
- 15 Les os pubis.
- 16 L'omoplate.
- 17 L'humerus.
- 18 Le radius.
- 19 Le cubitus.
- 20 L'os crochu.
- 21 Les os du genou.
- 22 L'os du canon.

- 23 Les os styloïdes.
- 24 Les os sésamoïdes.
- 25 L'os du paturon.
- 26 L'os coronaire.
- 27 L'os du pied.
- 28 L'os femur.
- 29 La rotule.
- 30 Le tibia.
- 31 L'os péroné.
- 32 L'os du jarret.
- 33 L'os de la poulie.
- 34 Les quatre os plats du jarret.
- 35 L'os du canon.
- 36 Les os styloïdes.
- 37 Les os sésamoïdes.
- 38 L'os du paturon.
- 39 L'os coronaire.
- 40 L'os du pied.

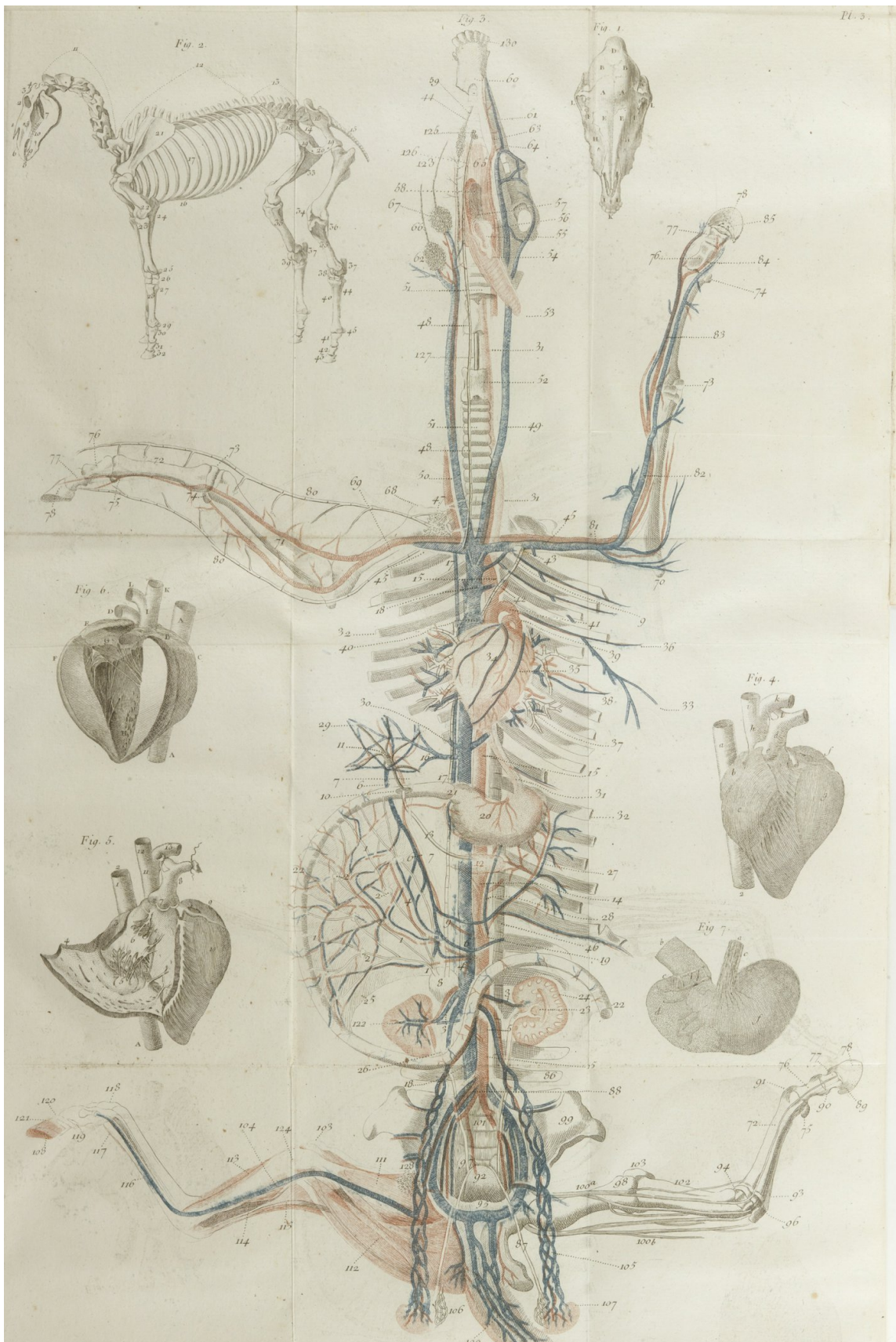


Figure Anatomique représentant le cours des alimens et la route qu'ils observent dans le corps du Cheval pour procéder à la circulation du Sang.

EXPLICATION

DE LA PLANCHE TROISIEME.

TABLE, par ordre numérique, des noms des parties détaillées dans la Planche de l'Anatomie du CHEVAL en entier. Savoir,

FIGURE PREMIERE.

a-a LES OS frontaux.

b-b Les os pariétaux.

c – c Les os temporaux.

d L'os occipital.

e – e Les os du nez.

j – f Les os du grand angle.

l – l Les os de la pomette.

h-h Les os maxillaires antérieurs.

k Les dents incisives ou de la pince.

j – j Les maxillaires inférieurs.

FIGURE II.

1 Les os du nez.

2 Les os frontaux.

3 Les pariétaux.

4 L'os occipital,

- 5 Les os maxillaires supérieurs antérieurs.
- 6 Les os maxillaires inférieurs.
- 7 La mâchoire inférieure.
- 8 Les dents de la pince ou incisives,
- 9 Les crochets.
- 10 Les dents maxillaires ou molaires.
- 11 Les vertèbres cervicales.
- 12 Les vertèbres dorsales.
- 13 Les vertèbres lombaires.
- 14 L'os sacrum.
- 15 Les noeuds de la queue.
- 16 Le sternum.
- 17 Les côtes.
- 18 Les os ilium.
- 19 Les os ischion.
- 20 Les os pubis.
- 21 L'épaule ou l'omoplate.
- 22 Le bras ou l'humérus.
- 23 L'avant-bras ou le radius.
- 24 Le coude ou le cubitus.
- 25 L'os crochu.
- 26 Les six osselets du **genou**.
- 27 Les os styloïdes.
- 28 L'os du canon.
- 29 Les os triangulaires ou sesamoïdes.
- 30 L'os du paturon.
- 31 L'os coronaire.
- 32 L'os du pied.
- 33 Le fémur.
- 34 La rotule ou l'os quarré.
- 35 Le tibia.
- 36 Le péroné.
- 37 L'os du jarret, proprement dit.

- 38 L'os de la poulie.
- 39 Les trois autres os plats du jarret.
- 40 L'os du canon,
- 41 L'os du paturon.
- 42 L'os coronaire.
- 43 L'os du pied.
- 44 Les os styloïdes.
- 45 Les os triangulaires ou sesamoïdes.

FIGURE III.

- 1 Les veines lactées.
- 2 Les glandes mésentériques.
- 3 Les artères & veines émulgentes.
- 4 Les artères mésentériques supérieures.
- 5 Les artères mésentériques inférieures.
- 6 Les veines portes.
- 7 Artères hépatiques.
- 8 Le réservoir du chyle.
- 9 Le canal thorachique.
- 10 L'entrée du canal pancréatique dans le duodenum.
- 11 Le canal choledocque ou biliaire, se rendant avec le précédent, dans le duodénum.
- 12 Le pancréas.
- 13 Son canal pancréatique.
- 14 Artères diaphragmatiques.
- 15 Artères aortes descendantes.
- 16 Veines hépatiques.
- 17 Veines azigos.
- 18 Veines caves.
- 19 Artères céliaques.
- 20 L'estomach.
- 21 Le pilore, commencement du boyau.

- 22 Duodenum, premier boyau.
- 23 Le bassinot des reins.
- 24 Les mamelons des reins.
- 25 Le mésentere.
- 26 Les ureteres.
- 27 Arteres & veines de la rate, ou spléniques.
- 28 Arteres stomachiques ou gastriques.
- 29 Le Foie.
- 30 Veines du diaphragme, ou diaphragmatique.
- 31 L'œsophage.
- 32 Les côtes.
- 33 La veine de l'éperon, ou mammaire externe,
- 34 Le coeur.
- 35 Les arteres coronaires du coeur.
- 36 Les arteres intercostaux.
- 37 Bronche du poumon.
- 38 Arteres & veines anastomosées.
- 39 Arteres pulmonaires.
- 40 L'oreille droite.
- 41 Aorte descendante & fa crosse.
- 42 Continuation du canal thorachique.
- 43 Embouchure du canal thorachique dans la veine axillaire gauche.
- 44 Sillons du palais.
- 45 Arteres & veines axillaires.
- 46 Les vertebres du dos.
- 47 Glande axillaire.
- 48 Canal lymphatique.
- 49 Veines jugulaires,
- 50 Carotide.
- 51 Trachée artere.
- 52 Vertebres du col.
- 53 La langue.
- 54 Epiglote.

- 55 L'ouverture de la trachée artère.
- 56 La glotte.
- 57 L'œsophage.
- 58 Fosses nasales.
- 59 Canal salivaire sublingual.
- 60 Mâchoire inférieure.
- 61 Mâchoire supérieure & les dents.
- 62 Glandes parotides.
- 63 Arteres maxillaires.
- 64 Veine jugulaire.
- 65 Le voile palatin.
- 66 Canal salivaire de la glande parotide.
- 67 Glande maxillaire.
- 68 Articulation de l'os de l'avant-bras avec le paleron.
- 69 L'artere brachiale.
- 70 L'os du coude.
- 71 L'os de l'avant-bras.
- 72 L'os du canon.
- 73 Les os plats du genou.
- 74 L'os crochu.
- 75 Les os sésamoïdes.
- 76 L'os du paturon.
- 77 L'os coronaire.
- 78 L'os du pied.
- 79 L'uretre,
- 80 Veine lymphatique.
- 81 Veine du bras & de ses arteres.
- 82 Avant-bras, arteres & veines.
- 83 Arteres & veines du canon.
- 84 Veines du paturon.
- 85 L'os de la noix.
- 86 Les vertebres des lombes.
- 87 Vaisseaux déférens.

- 88 Arteres iliaques.
- 89 Ligament de l'os coronaire avec l'os du pied.
- 90 Ligament de l'os du paturon & de l'os coronaire
- 91 Ligament de l'os du canon & de celui du paturon.
- 92 La vessie.
- 93 Les os styloïdes.
- 94 L'os de la poulie & os plat du jarret.
- 95 L'os pubis.
- 96 L'os du jarret.
- 97 Les vésicules séminales.
- 98 Le fémur.
- 99 Les os des isles.
- 100-a Le nerf crural.
- 100-b Le nerf sciatique.
- 101 L'os sacrum.
- 102 L'os de la jambe.
- 103 La rotule.
- 104 Veines du plat de la cuisse, ou crurale externe.
- 105 Veines & arteres spermatiques.
- 106 Les épидидimes.
- 107 Les testicules.
- 108 La folle charnue.
- 109 Arteres & veines honteuses.
- 110 La verge.
- 111 Muscle extenseur de la cuisse.
- 112 Muscle fléchisseur de la cuisse.
- 113 Muscle fléchisseur de l'os du canon.
- 114 Muscle fléchisseur du pied.
- 115 Muscle extenseur du jarret.
- 116 Tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 117 La gaine du tendon d'Achilles.
- 118 Le tendon extenseur qui s'attache fur la partie supérieure de l'os du pied.

- 119 Le cartilage du pied.
- 120 La chair de la couronne.
- 121 La chair cannelée.
- 122 Les veines & artères des reins, ou émulgentes.
- 123 Le canal salivaire.
- 124 Les tendons de plusieurs muscles.
- 125 Les glandes lymphatiques de la morve.
- 126 Son canal lymphatique.
- 127 La moelle épinière.
- 128 Les glandes des aînes.
- 129 Les dents.

FIGURE IV.

Représentant le coeur en place.

- a* La veine cave supérieure.
- 2 La veine cave inférieure.
- b* L'oreillette droite.
- c* Le ventricule droit.
- d* L'artère pulmonaire.
- e* Les valvules sigmoïdes,
- f* L'oreillette gauche.
- g* Le ventricule gauche.
- h* L'artère aorte.
- i* L'artère aorte ascendante.
- k* L'artère aorte descendante.
- l* Le trou botal.

FIGURE V.

Représentant le ventricule droit du coeur ouvert.

- 1 La veine cave supérieure.
- 2 L'entrée de la veine cave supérieure.
- a* La veine cave inférieure.
- 3 L'oreillette droite du coeur.
- 4 Le ventricule droit.
- 5 Les bandes tendineuses.

- 6 Les valvules tricuspides.
- 7 Les valvules sigmoïdes.
- 8 L'artere. pulmonaire.
- 9 L'oreillette gauche.
- 10 Le ventricule gauche.
- 11 L'artere aorte.
- 12 L'artere aorte descendante.
- 13 La crosse de l'aorte descendante.

FIGURE VI.

Représentant le ventricule gauche du coeur ouvert.

- a* La veine cave supérieure & inférieure.
- b* L'oreillette droite.
- c* Le ventricule droit.
- d* L'artere pulmonaire.
- e* L'oreillette gauche.
- f* Le ventricule gauche.
- g* Les valvules tricuspides.
- h* Les anfractuosités du ventricule où se brise le sang.
- j* L'aorte.
- k* L'aorte ascendante.
- 1 L'aorte descendante.

FIGURE VII.

Représentant l'estomach retourné du CHEVAL.

- a* L'œsophage.
- b.* Le commencement du premier boyau, appelle duodenum.
- c* Les brides cannelées de l'œsophage.
- d* La membrane veloutée de l'estomach.
- e* Les bandes tendineuses & veloutées de l'orifice du pilore.
- f* Les fibres tendineuses de la grande courbure de l'estomach.

SECONDE PARTIE.

ERREURS DE LA MARÉCHALLERIE.

LES erreurs de la Maréchallerie font aussi anciennes que les Maréchaux. Le tems qui détruit tout, n'a fait que les fortifier ; bien loin de se dissiper en vieillissant, elles n'ont fait que prendre de la force & de l'accroissement ; elles ont trouvé des Sectateurs & des Partisans crédules, qui nous les ont transmises, non-seulement telles qu'elles étoient dans leur origine ; mais on peut dire qu'elles ont fait des progrès entre, leurs mains. Elles se font tellement multipliées, qu'un volume entier suffiroit à peine pour en faire l'énumération.

Ces erreurs ont été enfantées par l'ignorance ; c'est par l'ignorance qu'elles ont été perpétuées.

Les Anciens, peu instruits sur la connoissance des parties, & encore moins sur la nature des maladies, n'ont pu faire & n'ont fait que des raisonnemens dénués de fondement ; ils ont donné essor à leur imagination ; ils ont mis au jour des idées extravagantes, donné des assertions folies, & enfanté des systèmes superstitieux : de-là est venu ce cahos de sentimens ridicules ; cet amas d'opinions absurdes, qui deshonnorent, qui avilissent & qui décréditent la Maréchallerie.

Les uns ont avancé que le Cheval n'avoit point de cerveau ; les autres que la lune avoit des influences sur le corps du cheval, & quelle étoit la source de plusieurs maladies.

'autres ont prétendu, qu'il y avoit dans le cheval, un ver, qui s'étend depuis la tête jusqu'à la queue ; que ce ver est la cause d'une infinité de maladies, & ont conseillé de mettre au dessus du toupet, des pointes de feu pour le brûler, & l'empêcher de gagner le cerveau.

D'autres ont prétendu, qu'il ne falloit pas saigner dans certains jours du mois ; que les douze signes du zodiaque, avoient chacun sous leur direction une partie du corps : que le bélier gouvernoit la tête ; le taureau, le col ; les gemeaux, les épaules & les bras ; le cancer, l'estomach, & c. que le cheval n'a qu'une veine qui va dans le foie, qui est la fontaine d'où partent les ruisseaux, qui courent par toutes les parties du Corps.

D'autres ont recommandé, pour guérir du farcin, d'attacher au crin du cheval avec de la ficelle neuve, deux onces d'arsenic, enveloppées dans de la toile crue. D'autres recommandent encore, d'attacher des araignées ; & parce que souvent les chevaux ont guéri, ils se font féliciter du succès de leur remède, lui attribuant la guérison qui n'étoit que l'ouvrage de la nature & du tems.

D'autres ont conseillé, pour faire venir du boyau, de rompre deux petites cordes que le cheval a auprès des bourses.

D'autres ont recommandé, pour guérir un cheval encloué, de retirer le clou, de prendre un peu de crin de la queue du cheval, de l'entortiller autour de la pointe du clou, & de jeter le tout au feu, ou de le planter dans un mur, ou à un arbre, ou à quelque autre chose : le cheval guéri, ils ont publié la vertu & l'infailibilité du remède, fans faire attention que l'enclouure étoit fans danger, & que le cheval a guéri de lui-même.

D'enlever les glandes de-la ganache, quand un cheval est morveux.

D'introduire dans le nez, pour les étourdissemens, un morceau de drap trempé dans le savon de Barbarie.

De jeter dans les yeux, pour guérir la toux, de l'eau de fontaine, où l'on aura fait tremper pour deux sols de couperose & de poudre d'iris de Florence.

De prendre les avives ou glandes parotides, dans les tranchées, & de les arracher avec des tenailles pour substituer du sel dans les trous. D'autres ont conseillé de les battre ; d'autres, de les ouvrir pour les arracher, comptant que c'est du gravier.

De couvrir un cheval morfondu, de linges mouillés, & de lui mettre deux plumes d'oie dans les naseaux.

D'autres ont dit que la morve est une maladie engendrée par un vieux rhume, qui pénètre jusqu'au milieu du cerveau ; où il entre beaucoup de vent & de froid, contre lequel la chaleur naturelle ne peut résister. Ce rhume, disent-ils, en se multipliant, attaque les parties nobles, & le corps est grandement infecté de cette humeur : les vapeurs contraignent la cervelle de lui faire place, elle se congele de façon que le cheval ne peut respirer. Alors la nature opposant toutes ses forces à les repousser, le cheval tombe en langueur. La curation répond à la description de la maladie : Il faut faire, disent-ils, manger en bas, afin que les humeurs aient cours ; & donner des parfums au cheval, avant que de l'abreuver, tous les matins, & en engraisser un drapeau, qu'il faut mettre dans les naseaux du cheval.

D'autres ont dit que le cheval mange quelquefois l'escargot : ce qui se connoit, disent-ils, lorsque le cheval a le membre toujours roide & étendu : il faut lui faire prendre, disent-ils, une poignée de poivre, de pyrethre & de staphisaigre en poudre, mêlée avec la tierce partie de vinaigre.

Je ne finirois pas, si je voulois rapporter toutes les absurdités qu'on trouve dans les anciens Auteurs, qui ont écrit sur la Maréchallerie. Les exemples que je viens d'exposer, suffisent pour faire voir dans quel pitoyable état étoit la Maréchallerie dans son origine il n'est pas besoin d'en faire la critique : tout le monde en sent assez le ridicule.

Cependant ces sentimens, quelque absurdes & quelque ridicules qu'ils soient, n'ont pas laissé de trouver des sectateurs. Les Maréchaux du second âge, personnages sans études, sans connoissances, sans teinture même de leur profession ; bien loin de chercher des lumières dans l'Hippotomie, & de fouiller dans les entrailles du cheval, pour en examiner l'économie, & fonder leur Pratique sur une fautive Théorie, ne se font pas

même avisés de raisonner ; ils ont cru avec une aveugle soumission tout ce qu'ils ont trouvé dans les Livres de leurs Prédécesseurs ; ils ont pus pour régie de leur conduite, les égaremens de leurs peres ; ils ont adopté avec entêtement leurs systêmes, & suivi scrupuleusement leur doctrine : pleins de vénération pour les vieilles idées, ils auroient cru manquer à l'obeissance & à la soumission qu'ils leur devoient, s'ils s'étoient écartés des préceptes qu'ils en avoient reçus, & s'ils n'avoient fait, par respect pour leur mémoire, les mêmes fautes qu'eux.

C'est par un travers de cette nature, que s'est conservée dans la Maréchallerie cette foule d'abus qui se commettent tous les jours, & la pratique meurtriere, qui est encore en usage chez la plupart des Maréchaux.

Ainsi il n'est pas rare de voir encore aujourd'hui attribuer, d'après Solleisel & Garsaut, la cause d'une certaine maladie inflammatoire, qui survient ordinairement au-dedans de la cuisse du cheval, à la morsure ou piquûre d'un petit animal, qu'on appelle *Musaraigne* ; & ordonner en conséquence, de *battre fortement la partie malade, avec une branche de groseiller blanc, après avoir lié fortement la partie, de peur que l'enflure ne gagne*. On a peine à revenir de cette erreur ; quoique mon Pere ait démontré le siège & la cause de la maladie, dans un Mémoire qu'il a donné à l'Académie Royale des Sciences, & qu'il en ait trouvé le remede, qu'il a rendu public par le même Mémoire, qui a été lu, examiné & approuvé par l'Académie.

On barre encore aujourd'hui, pour chef-d'œuvre, la veine en haut & en bas ; comme il la ligature supérieure étoit de quelque utilité ; fans faire attention que la ligature de la veine, arrête la circulation du sang ; que le sang arrêté, la sérosité se sépare de la partie rouge, transude à travers les tuniques de la veine, se dépose dans le tissu cellulaire, & forme l'œdème ou l'engorgement de la jambe.

On soutient encore, d'après Solleisel, & Solleisel l'a dit, d'après Garsoni, que *certaines inflammations de l'oeil, dans lesquelles le dessous de la prunelle est de couleur de feuilles mortes, c'est-à-dire de couleur jaune. viennent des influences de la lune* ; & en conséquence de ce préjugé Solleisel défend les saignées, qui sont le remede le plus efficace dans cette

maladie : il faut être bien ignorant dans l'histoire des maladies, pour s'en prendre à la lune. Pourquoi accuser la lune d'une maladie qui n'a rien d'extraordinaire ? il faudroit donc aussi l'accuser d'être la cause de presque toutes les inflammations ; car dans les inflammations un peu fortes, le sang force les vaisseaux lymphatiques, pénètre dans leur cavité, se mêle intimement avec la lymphe, & lui donne fur la fin de l'inflammation cette couleur jaune. Le larmoyement qui existe dans cette maladie vient de l'irritation que produit l'inflammation.

On voit encore couper, par un autre abus, un prolongement des gencives, naturel & assez ordinaire aux jeunes chevaux, qu'on appelle *lampas ou fêve*. Cet abus vient du peu de connoissances des parties du cheval, de leurs différens progrès & états.

Solleisel conseille, pour les avives ou tranchées, (& plusieurs suivent son conseil) « *de pincer les glandes pa» rotides, avec les triquoises ; & de battre tout doucement*

» *la tumeur avec le brochoir, afin de corrompre & de broyer* » les glandes, & de faire sortir les esprits flatueux par l'insen» sible transpiration : » mais on ne fait par-là, que faire souffrir le cheval, augmenter le mal, & détruire un des principaux organes de la salive.

Il n'est rien de plus ordinaire que de voir percer le palais, avec une corne de chamois, bien pointue, pour déchirer les tégumens du palais ; dans l'intention de remédier au dégoût : comme si la cause du dégoût étoit dans le palais. Dans cette opération on déchire souvent l'artere palatine, & on cause une hémorrhagie, qu'on a bien de la peine à arrêter.

Pour les écarts, on lie un pied sain pour faire appuyer le cheval sur le pied malade ; ou bien on fait coucher le cheval, suivant le conseil de Solleisel, & on le gêne de façon qu'il ne puisse pas se mouvoir, afin qu'on puisse lui broyer l'épaule avec un grais ou une brique, jusqu'à ce que l'épaule soit meurtrie, & cela pour détacher la peau ; ensuite on fait deux ouvertures par lesquelles on pousse deux spatules de bois, jusqu'à la crinière ; après quoi on introduit de grandes plumes d'oie, chargées de basilicum, pour détacher, dit-on, la pituite qui est attachée & qui cause la maladie. On ne peut rien voir de plus cruel & de plus absurde : le pauvre

cheval est la triste victime des égaremens de celui qui a inventé une telle pratique, & de l'ignorance de celui qui la fuit. Les écarts font plus rares qu'on ne pense : on place souvent dans l'épaule le mal qui a son siège dans le pied ; & lorsqu'il se fait un écart, ce font les muscles du bras qui font affectés, & non ceux de l'épaule.

Dans la sourbure, on ferre fortement les jambes avec des liens de paille, ou avec un ruban, pour empêcher la sourbure de descendre dans le sabot ; comme si la sourbure étoit un animal qui court dans le corps du cheval, ou une humeur hors des routes de la circulation, à qui il faut couper chemin : quelle absurdité ! La ligature forte n'a d'autre effet, que de favori l'enflure, & souvent la gangrené, en empêchant la circulation du sang & de la lymphe.

Il y a un autre usage, qui n'est pas moins dangereux : on suspend un cheval qui ne peut pas se soutenir sur les jambes ; qu'arrive-t il ? Le cheval s'abandonne sur sa croupe, les visceres sont comprimés, la circulation du sang est gênée, & il y a grand danger de gangrene & de suffocation.

On est encore en usage d'énervier, c'est-à-dire, de couper un tendon qui est au bout du nez. L'effet de cette opération, est de priver la levre supérieure d'une grande partie de son mouvement, & de causer bien souvent une si grande inflammation dans l'oeil, que le cheval en perd quelquefois la vue.

On est encore aujourd'hui dans la croyance, qu'il y a un ver dans la tête du cheval, qui est la cause du vertigo ; c'est pourquoi on perce le toupet proche l'occipital, avec un fer rouge, pour détruire ce prétendu ver. On brûle souvent dans cette opération, le ligament cervical, & on fait un grand mal, sans faire aucun bien. C'est une idée superstitieuse de croire qu'il y ait un ver dans la tête du cheval. L'ouverture du crâne des chevaux, morts de cette maladie, prouve évidemment cette superstition.

J'ai vu enfoncer un porreau dans la bouche d'un cheval, pour guérir une toux, qu'on croyait venir d'une plume qu'il avoit avalée ; une partie de ce porreau entra dans la trachée artère, & le cheval périt dans l'opération : j'en fis l'ouverture ; & je trouvai en effet des parcelles du porreau, jusques dans les bronches du poulmon. On est dans une pleine persuasion que, lorsque le

cheval tousse, il a avalé une plume. Cependant il est certain que c'est la cause la moins ordinaire ; car j'ai fait avaler souvent des plumes avec du foin, fans qu'il soit arrivé aucun accident, & fans causer la toux.

On voit quelquefois des Maréchaux qui, pour guérir des écarts & des efforts, font des incisions fur la peau ; comme si le mal étoit dans la peau.

Saigner dans le mois de Mai, fans nécessité, des chevaux qui se portent bien ; c'est un abus. Il faut saigner dans tous les tems, lorsque le cas l'exige ; & ne jamais saigner fans nécessité, dans un tems plutôt que dans un autre.

On dit souvent d'un cheval qui boîte, qu'il est froid dans les épaules, ou qu'il est pris des épaules : mais il est rare que la cause qui fait boiter le cheval, soit dans les épaules ; elle est bien plus souvent dans les articulations. Ce qui me le persuade, c'est que les chevaux attaqués de ce mal, ont le mouvement des épaules libre, & celui des articulations au-dessous du genou, pris & gêné. Mon Pere a fait des observations fur ces maladies ; il a presque toujours trouvé dans ces cas, la synovie diminuée & altérée dans les articulations du sabot : je l'ai aussi observé dans plusieurs chevaux que j'ai ouverts.

Il y a certaines maladies, où le cheval est triste & abattu ; on croit alors qu'il veut jetter, & on est dans l'usage de lui mettre, dans l'oreille, du beurre frais ou de l'huile d'amandes douces ; mais si on savoit qu'il ne peut rien passer de l'oreille externe dans l'interne, puisqu'elles font séparées par une membrane appelée membrane du tympan, on verroit que cela est tout au moins inutile : je dis au moins inutile, parceque ces drogues peuvent fort bien relâcher la membrane du tympan, déranger l'organe de l'ouïe, & rendre le cheval sourd.

On est dans l'usage de faire aux chevaux poussifs, *un rossignol*, c'est-à-dire, un trou au-dessus de l'anus. Cela ne guérit pas la cause, puisqu'elle est dans la poitrine, & qu'il n'y a point de communication de la poitrine avec le bas-ventre.

On s'imagine que pour délasser un cheval fatigué, il faut le déferer des quatre pieds ; on se trompe. 1^o. Cela est inutile, parceque le cheval déferé a ses pieds fur le pavé ou fur la terre, qui font des corps presque aussi durs que

le fer. 1^o. Cela est dangereux, parce qu'on risque de faire éclater la corne, sur-tout si le pied est mauvais, & si la folle est nouvellement parée.

On voit des Maréchaux qui ôtent la graisse des sallieres, pour remédier, disent-ils, à la vue grasse. C'est ignorer totalement l'usage des parties.

La plupart des Maréchaux pensent que le siège de la morve est dans les reins, dans le foie, dans la rate, ou dans l'estomach ou dans le poumon. C'est un abus fort commun, mais que j'ai allez démontré & réfuté dans un Mémoire que j'ai donné & lu moi-même à l'Académie des Sciences ; au mois d'Avril 1761. Je crois avoir convaincu un grand nombre de Curieux & de Maréchaux, que la morve, proprement dite, a son siège dans la membrane pituitaire, par l'ouverture des chevaux morveux, que j'ai faite plusieurs fois à Paris & à Versailles.

On voit, par ce que je viens de dire, dans quelles ténèbres la Maréchallerie étoit plongée dans son origine ; qu'elle n'étoit guere plus éclairée dans le second âge, & qu'elle est encore infectée d'une infinité d'abus & d'erreurs, qu'il seroit trop long de rapporter ici. Je me suis contenté d'exposer les plus ordinaires, moins pour en faire la critique, que pour les réformer, s'il est possible, & pour les faire connoître aux Curieux, afin qu'ils puissent eux-mêmes les empêcher. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces abus, quelque absurdes qu'ils soient, ont enfanté en leur faveur des préjugés qu'il n'est pas facile de détruire. On voit tous les jours nombre de personnes qui se piquent d'être connoisseurs, publier comme des merveilles les recettes dont j'ai parlé ci-dessus, & préconiser des remèdes qui n'ont aucun rapport avec les maladies pour lesquelles ils les conseillent. J'ai vu, par exemple, plusieurs fois des Particuliers préoccupés du préjugé que leurs chevaux étoient boiteux d'un écart, faire appeler mon Pere pour les visiter, & s'emporter contre lui, parcequ'après les avoir examinés, il déclaroit que le mal étoit dans le pied. Quoique mon pere fût bien assuré que le mal n'étoit point dans l'épaule, & qu'il eût pour lui ses observations & l'expérience sur ces maladies, ces Particuliers persistoient opiniâtement dans leur préjugé, parcequ'ils avoient lu dans les anciens Auteurs que le cheval fait souvent des écarts, ce qui est cependant

contraire à la vérité & à l'expérience, & faisoient appliquer inutilement des remèdes sur l'épaule, tandis que le mal étoit dans le pied.

Comme la Maréchallerie est remplie d'ignorans, il n'est pas difficile de se faire passer pour savant dans la Médecine des chevaux. Quantité de personnes, pour s'attirer cette réputation, ont feuilleté, lu & relu avec avidité tous les livres de la Maréchallerie, ont copié servilement certaines recettes qu'ils ont trouvé intitulées *bonnes pour telle maladie*, & ont conçu pour ces recettes un tel préjugé, qu'ils ont juré, sur la foi des Auteurs qu'ils ont copiés, qu'ils avoient un remède infaillible pour telle maladie. Mais bien loin d'être devenus habiles dans la Médecine des chevaux, ces personnes n'ont appris qu'à faire les fautes de ceux qu'ils ont copiés, & ne font enfin, si j'osois le dire, que de mauvais Maréchaux & de dangereux Charlatans. C'est ce qui fait qu'on voit tous les jours faire dans certaines maladies des remèdes qui, s'ils ne font pas nuisibles, font du moins si étrangers à la maladie, qu'on ne peut s'empêcher d'en rire.

Ce qui a trompé les Amateurs, c'est qu'ils se sont imaginés que les Anciens avoient des connoissances dans la Maréchallerie, que les Modernes n'ont pas : c'est à la faveur de ce préjugé qu'on voit tous les jours ces prétendus possesseurs de secrets si bien accueillis des Curieux dont ils viennent surprendre la crédulité. Ces imposteurs, pour accréditer leur secret, & pour gagner plus sûrement la confiance des Amateurs, ne manquent pas de dire que c'est le fruit des méditations pénibles de quelqu'un de leurs Ancêtres qui a passé toute sa vie à en chercher la composition ; que c'est un bien héréditaire dans leur famille ; que c'est un remède pour toute sorte de maladies ; qu'il n'y entre que des simples, qu'il purifie la masse du sang, qu'il évacue les mauvaises humeurs & les impuretés du corps. Ces grands mots, qui ne disent rien & qui n'offrent aucune idée nette, ne manquent pas d'avoir l'effet qu'il en attendent ; ces Amateurs, prévenus & bien disposés à se laisser tromper, leur donnent toute leur confiance, deviennent leurs protecteurs & les préconisateurs de leur mensonge ; ils sont si préoccupés du mérite du prétendu secret, qu'ils lui prêtent avec prodigalité des vertus qu'il n'a pas ; s'il vient à produire de mauvais effets, comme cela arrive ordinairement, ils ont toujours des

raisons prêtes pour les excuser ; c'est toujours la faute ou des remèdes qui ont précédé, ou de ce qu'on n'a pas mis en usage le secret assez tôt ; mais ce n'est jamais la faute du secret. En vain voudroit-on leur opposer le raisonnement, & leur démontrer que le secret ne peut pas avoir la vertu de remplir les indications que présente la maladie : il seroit même dangereux de le faire ; on ne veut pas de représentations ni de raisonnements ; c'est un secret ; la raison est inutile ; on ne raisonne pas contre le mystère. Si le cheval, malgré le secret, vient à mourir, on se tait ; on n'aime pas à faire voir qu'on a été la dupe de son trop de crédulité ; on est intéressé à ne rien dire. Mais si, malgré le secret, le cheval vient à guérir, comme il arrive presque toujours dans les maladies de peu de conséquence, on ne cesse de crier au miracle ; on prodigue les louanges au secret. Cependant toute l'obligation qu'on doit lui avoir, c'est de n'avoir pu empêcher la guérison du cheval.

Mais voici un cas où l'on croit ne devoir pas douter de l'efficacité du secret.

Je suppose ce qui m'est arrivé : un Particulier me donne à traiter un cheval d'une maladie fâcheuse & longue : la plaie va bien ; mais comme la partie a beaucoup souffert & a été délabrée par l'inflammation & la suppuration qui ont précédé, la guérison va lentement. Le Particulier à qui appartenait le cheval, lassé de voir que cela va pas assez vite, retire son cheval d'entre mes mains, & le met entre celles d'un homme à secret : on applique le secret, & dans peu de temps le cheval guérit. Dans ce cas je passai pour un ignorant, & le Charlatan est un homme à talent ; il n'est pas permis de douter de l'efficacité de son remède. Cependant dans ce cas-ci, comme dans tous les autres, l'homme à secret n'est qu'un imposteur, & son secret qu'une tromperie ; le cheval a été guéri, non par le secret, mais par la suite de l'effet des remèdes dont je me suis servi ; il a été guéri en peu de temps, parceque la guérison, parvenue à un certain degré, s'achève promptement. On donne alors à ce Charlatan les louanges qu'on m'a données quelquefois sans les avoir méritées, c'est-à-dire pour avoir guéri, sans y toucher, des chevaux qui avoient été très bien traités par mes Confrères, mais qu'on

avoit retires d'entre leurs mains, pour les mettre entre les miennes fur la fin de la guérison.

J'ai eu souvent à traiter des maladies qui avoient résisté aux remedes les plus propres & le mieux appliqués : lassé du traitement, & désespérant de guérir, je les abandonnois. La Nature les guérissoit : on étoit surpris ; je l'étois moi-même ; on me donnoit des louanges que j'avois honte de recevoir. Dans la plupart des maladies, je dois ce témoignage à la vérité, la Nature fait les trois quarts de la guérison ; les remedes font le reste. Tout l'art consiste à aider la Nature, & à ne point s'opposer à ses opérations.

Enfin je dis, 1^o. qu'il n'y a point de secret. Car on entend par secret un remede spécifique pour telle ou telle maladie. Or la découverte d'un tel remede suppose la connoissance des plantes & des drogues, de leurs vertus & de leur dose, & de la nature des maladies ; bien plus, elle suppose la science des différens cas & du tems où le remede doit être appliqué, & des préparations qui doivent précéder ou accompagner l'usage du remede. Personne n'ignore que toutes ces qualités ne se trouvent pas dans les possesseurs de secrets ; que ce font ordinairement des ignorans, fans étude, fans lettres, & souvent fans bon sens ; que ce sont des gens qui font profession de tromper ; qui couvrent leur ignorance du voile de secret, à la faveur duquel ils tâchent de surprendre la crédulité de ceux qui donnent témérairement leur confiance à des personnes qu'ils ne connoissent pas. Je ne nie pas cependant qu'il ne se fasse des découvertes dans la Maréchallerie ; mais elles se font par des personnes éclairées dans cette profession ou dans la Médecine ; & ces personnes, bien loin de faire un secret de leurs découvertes, se font un honneur d'en faire part au Public & d'enrichir leur Patrie du fruit de leurs travaux.

Je dis, 2^o. que les secrets ne font les uns que des recettes absurdes & souvent dangereuses, tirées des vieux livres de Maréchallerie, que j'ai mis au nombre des anciens abus. Les autres font des recettes, bonnes à la vérité dans quelques maladies, mais feulement dans certaines circonstances, qu'on ne peut employer que dans certain tems & avec ménagement & précaution. Ces recettes font tirées des livres de Maréchallerie, de Médecine ou de Chirurgie, & connues des Maréchaux.

Les autres enfin font une combinaison informe de drogues inventées par l'ignorance ou l'intérêt, souvent par l'un & l'autre.

Je dis, 3^o. qu'il ne peut pas y avoir de secret pour toute sorte de maladies, parcequ'un même remède ne peut pas guérir des maladies différentes & contraires, puisqu'il n'y a aucun corps dans la nature qui ait en même tems la vertu de rafraîchir & d'échauffer, de relâcher & de fortifier, d'adoucir & d'irriter ; ce qui seroit cependant nécessaire pour guérir toute sorte de maladies.

Je dis, 4^o. que les secrets ne peuvent être d'aucune utilité, mais qu'ils peuvent faire beaucoup de mal ; ils ne peuvent être d'aucune utilité, parceque, supposé qu'ils soient bons dans quelque maladie, ils font connus & mis en usage par les Maréchaux : ils peuvent faire beaucoup de mal, parceque les meilleurs remèdes entre les mains de ceux qui ne savent pas s'en servir, deviennent un poison.

Je dis, 5^o. que les possesseurs de secret sont intéressés à cacher la composition du secret. Le secret fait tout le mérite de leur secret ; la révélation de leur imposture leur attiseroit bientôt la honte & la punition qu'ils méritent.

TROISIEME PARTIE.

DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.

SI la connoissance des maladies internes du corps humain est difficile, celle des maladies internes du cheval ne doit pas être aisée ; puisque le cheval ne peut ni expliquer sa maladie, ni désigner l'endroit de sa douleur. Aussi la Médecine des chevaux, il faut l'avouer, est pleine de difficultés, & est souvent bien aveugle par rapport au siège de la maladie. Souvent elle n'a gueres de moyens de distinguer & de reconnoître sûrement la partie affectée : on ne peut alors que tirer des conjectures, & se guider par les observations qu'on a faites ; & , dans ce sens, la Maréchallerie est totalement conjecturale & empirique. Celui qui aura plus de bon sens, de justesse & de discernement, tirera des conjectures plus justes ; celui qui aura fait plus d'observations, éclairées par une bonne théorie, c'est-à-dire, par la connoissance de l'œconomie animale, aura une pratique plus sûre ; celui qui réunira ces deux points, fera le meilleur Maréchal. Mais quoique la Maréchallerie, ou la connoissance des maladies internes, soit difficile, il ne faut pas croire que ce soit une science incertaine ; elle a des principes certains & des regles certaines, par lesquels elle appuie ses préceptes. Ces

principes font l'Hippotomie, la Physiologie & la Pathologie, qui font la source de toutes les connoissances qu'on peut acquérir dans la Maréchallerie, & la base sur laquelle doivent être appuyés tous les raisonnemens qu'on peut faire.

Quoiqu'elle soit moins évidente que la Médecine humaine, il ne faut pas la rejeter ; on ne doit pas rejeter tout ce qui n'est pas parfaitement certain : il y a une infinité de degrés entre le faux & l'évidence. Les sciences les plus démonstratives se fervent du probable & du possible toutes nos connoissances viennent de conjectures ; la réunion des vraisemblances concourt à former une certitude.

De même que dans une grande obscurité, on ne doit pas rejeter une petite lumière, parcequ'il vaut mieux être éclairé un peu, que de ne l'être point du tout ; cette petite lumière, à la vérité, ne répand pas une grande clarté, & ne dissipe pas entièrement les ténèbres ; mais elle nous aide à nous conduire : si on réunit cette petite lumière à plusieurs petites lumières semblables, elles formeront par leur réunion, un flambeau qui repandra de tous côtés une lumière éclatante, qui nous guidera sûrement dans la route que nous voudrons prendre. De même dans la Maréchallerie, quoiqu'un signe seul d'une maladie, ne fasse pas une certitude, il répand cependant un peu de lumière sur cette maladie, & nous marchons à la faveur de ce signe, avec plus de sûreté dans le traitement de cette maladie, que si ce signe n'y étoit pas. Ce signe forme une probabilité ; cette probabilité jointe à une autre, en forme une plus grande ; & la réunion de plusieurs signes ou de plusieurs probabilités, forme une certitude plus ou moins grande, selon la quantité ou l'évidence des signes, ou des probabilités qui la forment.

Ainsi quand un cheval bat des flancs, on a un soupçon. que la circulation n'est pas libre dans les poumons ; s'il y a fièvre, la conjecture devient plus forte ; enfin, s'il y a des sueurs, abattement, tristesse & difficulté de respirer, on est assuré que c'est une maladie inflammatoire de la poitrine : la réunion des symptômes fait une certitude sur l'existence & la nature de cette maladie.

Il y a des cas où l'on connoît la maladie sans craindre de se tromper ; c'est lorsqu'elle est accompagnée de symptômes qui lui sont propres, qui

caractérisent spécialement telles ou telles maladies, qui ont été constamment observés & vérifiés par l'ouverture des cadavres ; telle est la pousse caractérisée par les grandes inspirations habituelles, & l'expiration en deux tems ; la rupture de l'estomach, caractérisée par le vomissement.

Il y a d'autres cas où, fans être certain de la maladie, d'une certitude physique, on est cependant assuré moralement du siège & de la nature de la maladie, par la réunion des vraisemblances & des probabilités tirées des accidens & des circonstances de la maladie : ainsi lorsqu'un cheval a en même-tems la fièvre, une toux, une difficulté de respirer, qu'il est en fueur, dans l'abattement & la tristesse, on est moralement certain que c'est une pleuresie. C'est de la Médecine Dogmatique, qu'on tire ces secours ; c'est de la connoissance des maladies, de leurs causes & de leurs symptômes, de l'action des solides & des fluides, & de leur rapport entr'eux, en un mot, c'est de la Physiologie & de la Pathologie, qu'on tire ces lumieres fur la nature & le siège des maladies.

Il y a d'autres cas ou, fans erre assuré moralement de la nature de la maladie, on a cependant de fortes raisons de croire que c'est telle maladie ; c'est lorsqu'il n'y a que des signes communs, mais que ces signes font toujours les mêmes & en même nombre dans cette maladie. Ainsi lorsque le cheval se leve & se couche, qu'il se tourmente, qu'il bat la terre avec le pied de devant, on n'est pas assure que le cheval est attaqué de tranchées, mais on a de fortes raisons de le croire.

Il y a d'autres cas enfin, ou il n'est pas possible de connoître l'espece de la maladie ; par exemple, lorsque le cheval est simplement triste, avec dégout, fans fièvre, fans sueur & fans aucun symptome propre à telle maladie ; dans ce cas, on est fort embarrassé, & c'est l'écueil de la Maréchallerie. Cependant dans ce cas même, la Médecine fournit des moyens de donner du soulagement ; pour cela il faut se comporter suivant les régies du bon sens ; & puisqu'il n'est pas possible de reconnoître l'espece de la maladie, il faut tâcher de connoître le genre, & mettre en usage les remedes généraux, tels que les lavemens, les saignées & les décoctions adoucissantes, si l'on prévoit que ces remedes ne peuvent

produire aucun mal, & qu'ils peuvent au contraire produire un bien, en remplissant les indications qu'on croit appercevoir.

Avant que de parler des maladies, je vais faire quelques réflexions qui pourront servir de préceptes généraux pour la Pratique.

Pour faire la Médecine des chevaux avec lumière, certitude & succès, il faut appuyer la Pratique sur la Théorie, c'est-à-dire sur la connoissance des parties, de leur structure & de leur usage, des maladies, & des vertus des médicamens ; sans cela on ne peut travailler qu'en aveugle, & s'exposer à faire des fautes continuellement.

Si les Maréchaux ne veulent pas s'instruire pour se mettre en état de guérir, qu'ils le fassent au moins pour s'abstenir du mal qu'ils font tous les jours par une ignorance qui n'est pas pardonnable.

En effet, n'est-il pas honteux pour la Maréchallerie, bien triste pour le Public, de voir tous les jours des chevaux conduits chez les Maréchaux que le Public honore de sa confiance, parcequ'il leur suppose des connoissances dans leur profession, non pour être guéris, mais pour y être estropiés, souvent pour y recevoir la mort.

Comme ils n'ont fait pour la plupart aucune étude des maladies, ni des médicamens, & qu'ils ne connoissent par conséquent ni le siège ni la nature de la maladie, ni les remèdes qui y sont convenables ; ils sont par ignorance des fautes, presque toutes les fois qu'ils entreprennent d'y remédier. Ils n'ont qu'un petit nombre de remèdes, dont ils ne connoissent ni les vertus, ni la dose, ni même le nom des drogues qui entrent dans leur composition, qu'ils donnent indistinctement dans toute sorte de maladies, sans considérer si elles répondent aux indications de la maladie, & sans savoir si elles y sont propres ou contraires.

C'est presque toujours un breuvage ou un cordial, qu'ils répètent souvent, parcequ'ils croient qu'ils ne font pas assez d'effet, jusqu'à ce que la mort du cheval leur apprenne que le breuvage ou le cordial a fait effet.

C'est par une suite de cette ignorance, qu'on voit donner si souvent des cordiaux dans les tranchées, & dans la dysenterie causée par des purgatifs trop violens ou donnés à trop grande dose ; sans faire attention que les tranchées & la dysenterie viennent toujours de l'inflammation des

intestins, & que les cordiaux ne sont qu'augmenter le mouvement du sang, & par conséquent l'inflammation & la maladie. Je dois cet aveu à la vérité, & cet avertissement à ceux de mes Confreres qui font disposés à recevoir mes avis, comme je suis disposé à recevoir les leurs.

Ce que je viens de dire, ne regarde qu'une partie des Maréchaux. Je fais qu'il y en a un grand nombre, sur-tout à Paris, dont je respecte la probité & le savoir, qui, animés d'une louable émulation, se font livrés tout entiers à leur profession, y ont acquis de grandes lumieres, l'exercent avec distinction, & font honneur à la Maréchallerie.

2^o. Il faut s'appliquer à connoître les indications que présente la maladie.

3^o. Il faut remplir avec soin chaque indication : s'il y a inflammation & chaleur, il faut rafraichir ; s'il y a tension, il faut relâcher ; si les vaisseaux sont trop pleins, il faut les désemplir ; s'il y a relâchement, il faut rétablir le ton des parties, & c.

4^o. En remplissant les indications, il faut suivre les règles du bon sens, c'est à-dire que, s'il y a à la fois plusieurs indications à remplir, il faut commencer par les plus pressantes, & par celles qu'on peut remplir sans aller contre les autres indications. Je suppose, par exemple, qu'on ait à traiter une pleurésie, ou il y a toux, inflammation, fièvre, difficulté de respirer : il faut examiner chaque indication ; la toux demande les adoucissans ; l'inflammation indique les rafraichissans ; la fièvre indique les rafraichissans & les purgatifs ; la difficulté de respirer indique la saignée ; comment dois-je me comporter ? Les purgatifs sont irritans, échauffans & capables d'augmenter la toux, l'inflammation & la difficulté de respirer ; la raison & le bon sens me dictent, que je ne dois pas commencer par ceux-là. Les rafraichissans, les saignées & les adoucissans n'augmentent pas la fièvre ; la raison me dicte qu'il faut commencer par la saignée, par les rafraichissans & les adoucissans, après quoi je pourrai venir sans rien craindre aux purgatifs. C'est ainsi qu'on doit se comporter dans le traitement de chaque maladie ; considérer chaque indication à part, & commencer par les plus pressées.

5°. Quand la maladie est : de peu de conséquence, & qu'elle ne se déclare par aucun symptôme évident, il vaut mieux s'abstenir des remèdes forts & dangereux, que d'en donner. Il faut attendre qu'elle se manifeste, & ne donner en attendant, que des remèdes innocens, qui ne puissent faire aucun mal, tels que font les lavemens.

CHAPITRE PREMIER. DE LA PATOLOGIE.

LA partie de la Médecine qui traite des maladies, s'appelle Pathologie.

On entend par maladie, l'état du cheval où l'exercice de quelques fonctions est perdu ou diminué.

On considère dans les maladies, la cause, les symptômes, le diagnostic, le pronostic & la curation.

La cause de la maladie, est : ce qui produit la maladie.

Les symptômes font les accidents qui accompagnent la maladie.

Le diagnostic ; ce font les signes qui font connoître la maladie.

Le pronostic ; ce font les signes qui font connoître les suites de la maladie.

La curation, ce sont les remèdes qu'on emploie pour guérir la maladie.

On considère encore les indications & les contrindications.

On entend par indication, l'insinuation de ce qu'on doit faire.

On entend par contre-indication, la défense, pour ainsi dire, de faire tel remède qu'il seroit à propos de faire s'il n'y avoit pas tel accident. Par exemple, dans les tranchées, les purgatifs sont indiqués pour évacuer les matières des intestins qui en font la cause ; mais ils sont contre-indiqués par l'inflammation & l'irritation des intestins, qu'ils ne manqueroient pas d'augmenter.

On doit distinguer dans les maladies le genre & l'espece.

Le genre comprend plusieurs maladies ; l'espece n'en comprend qu'une.

On peut rapporter l'espece au genre ; & on doit toujours le faire, quand on ne peut pas connoître l'espece : par exemple, si les lignes, qui font connoître que le cheval est attaqué d'une maladie inflammatoire, ne suffisent pas pour faire connoître si l'inflammation a son siege dans la poitrine ou dans le ventre, & quelle partie du ventre ou de la poitrine est attaquée, il faut alors rapporter la maladie aux maladies inflammatoires en général, & employer les remedes de l'inflammation ; ce qui suffit. Ce moyen est d'un grand secours dans la Maréchallerie, parceque souvent il est : difficile de s'assurer du siège de la maladie.

On distingue les maladies à raison des parties qu'elles affectent ; en maladies de la tête, maladies de la poitrine, & maladies du ventre.

A raison des lignes, on les distingue en maladies évidentes, en maladies presque évidentes, & en maladies obscures.

Eu égard au tems, on distingue le commencement, le progrès, l'état, le déclin & la fin.

SYMPTOMES EN GÉNÉRAL,

Qui font connoître que le Cheval est malade.

1°. Le cheval est dégoûté, & perd l'appétit,

2°. Il est triste, & porte la tête basse.

3°. La langue seche.

4°. Le poil hérissé.

5°. Le cheval ne fléchit pas les reins lorsqu'on le pince fur cet endroit.

6°. La fiente seche & par marrons plus detachés qu'à l'ordinaire, couverts quelquefois de glaires, qu'on prend souvent pour graisse ; ce qu'on appelle gras fondu.

7°. L'urine de couleur rouge.

8°. L'urine crue & claire comme l'eau pure.

9°. Le coeur battant plus qu'à l'ordinaire.

- 10°. Le battement trop foible du coeur & des arteres.
- 110. Le cheval se leve, se couche, & ne peut trouver une position agréable.
- 12°. Il regarde souvent son flanc, & plus souvent un coté que l'autre.
- 13°. Quelquefois il jette une humeur jaunâtre par les narrines
- 14°. Sa marche est chancelante.
- 15° La vue triste & abbatue, & les yeux larmoyans.
- 16°. Difficulté d'uriner, dont on s'apperçoit dès que le cheval se présente pour uriner.
- 17°. Le cheval est enflé, se tourmente & lache des vents.
- 18°. Battement des flancs & difficulté de respirer.

Symptomes dangereux.

- 1°. Lorsque le cheval se tient foiblement sur ses jambes, hésite à se coucher, tombe comme une masse, & se relève de tems en tems.
- 2°. La moufle fort de la bouche & des narrines.
- 3°. L'oeil est tourné de façon que l'on voit beaucoup de blanc.
- 4°. L'urine s'écoule goutte à goutte, sans que le cheval se présente pour uriner.
- 5°. Le cheval jette par le nez une matiere sanguinolente, & quelquefois brune comme une espece de pus.
- 6°. Un dévoiement qui ne fait rendre que des matieres glaireuses & sanguinolentes.
- 7°. Le cheval se leve & se relève en regardant ses reins.
- 8°. Le cheval regarde fixement son flanc & sa poitrine, & a une grande difficulté de respirer.

Remarquez que ces symptomes ne se rencontrent pas tous à la fois dans une seule maladie : ce sont les symptomes des différentes maladies, rassemblés ici pour apprendre à connoître l'état de maladie du cheval.

CHAPITRE II.

MALADIES INCURABLES.

PIERRE dans les reins.

Hydropisie de poitrine.

Hydropisie du ventre postérieur.

Hernie ou étranglement de boyaux dans les bourses.

Bésoard dans les intestins.

Estomach crevé.

Diaphragme crevé.

Mauvaise haleine.

Bouche mousseuse.

Pulmonie invétérée.

Mâchoire inférieure resserrée de façon qu'on ne peut pas l'ouvrir.

SYMPTOMES DES MALADIES INCURABLES.

Symptomes de la Pierre dans les Reins.

Le cheval regarde son dos, plie les reins par la douleur qu'il y ressent, se couche & se leve à chaque instant, & pisse peu à la fois.

Symptomes de l'Hydropisie de poitrine.

Le cheval se couche & se leve à chaque instant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, & a une grande difficulté de respirer.

Symptomes de l'Hydropisie du bas-ventre.

Les côtes font en mouvement, comme d'le cheval étoit poussif ; le cheval a de la peine à respirer, parceque les eaux contenues dans la cavité du ventre font remonter le diaphragme, diminuent la capacité de la poitrine, & gênent

les poumons. Le ventre est gonflé & tendu ; le cheval ne fait de quel côté se tenir couché.

Symptomes de la Hernie, ou étranglement des Boyaux.

Le cheval se tourmente, se tient fur le dos étant couché, on sent un relâchement dans les bourses, en y portant la main.

Symptomes de l'Estomach crevé.

Le cheval allonge le gosier & jette par le nez les alimens.

Symptomes du Bésoard dans les intestins.

Le cheval se tourmente par intervalle, & regarde fon ventre de tems en tems.

Symptômes du Diaphragme crevé.

Le ventre & la poitrine montent & s'élevent en même-tems, de façon que l'on croiroit que ces deux cavités n'en font qu'une.

Symptomes de la Bouche mousseuse.

Il y a de grands battemens de flancs, les yeux font pour l'ordinaire hagards.

Symptomes de la Pulmonie invétérée.

Le cheval jette par le nez une matiere sanginolente, & quelquefois rousse & fluide.

REMEDES GÉNÉRAUX,

Qui conviennent assez communément dans toutes les Maladies curables.

Retrancher le foin & la paille, mettre le cheval à l'eau blanche, c'est-à-dire à l'eau tiède où l'on a fait bouillir du son ; saigner, & donner des lavemens adoucissans, des breuvages faits avec les plantes émollientes, telles que la mauve, la guimauve, la pariétaire, la mercuriale, la brancursine, l'aigremoine, la laitue, & c. tenir chaudement & bien couvert. Je

mets ici ces remedes généraux ; parce que j'y renverrai souvent dans le détail des maladies ; & je me dispenserai souvent de les nommer l'un après l'autre.

Comme les maladies inflammatoires font les plus ordinaires & les plus connues, je vais dire quelque chose de l'inflammation en général, afin de faciliter l'intelligence & la curation de ces maladies.

CHAPITRE III.

DE L'INFLAMMATION.

L'Inflammation est un engorgement des vaisseaux sanguins, avec douleur, chaleur, tension, & quelquefois fièvre.

On distingue trois degrés dans l'inflammation : le premier qu'on appelle phlogose, est lorsqu'il y a une simple stagnation du sang dans les vaisseaux capillaires.

Le deuxieme qu'on appelle plegmon, est lorsque le sang à force de distendre les vaisseaux, dilate les orifices des vaisseaux lymphatiques, & pénètre dans leur cavité.

Le troisieme qu'on appelle inflammation par extravasion, est lorsque le sang, à force de distendre les vaisseaux, les rompt & s'extravase.

Causes.

Il faut se rappeler ici ce que j'ai dit ci-dessus, en parlant de la circulation.

Le sang est porté dans toutes les parties du corps par les arteres ; après plusieurs divisions, les arteres se terminent par des ramifications

extrêmement fines, ressemblant à des cheveux, qu'on appelle à cause de cela *extrêmités capillaires* ; chaque extrêmité capillaire se divise en deux branches ; l'une, qui est : la continuation de l'artere sanguine, & qui va former le commencement d'une veine sanguine ; l'autre est le commencement d'un artere lymphatique. Ce font ces extrêmités capillaires, qui font le siège de l'inflammation ; c'est l'arrêt du sang dans ces petits vaisseaux, qui en est : la cause.

L'arrêt du sang dans ces dernieres divisions, vient de la difficulté qu'il trouve à y passer ; cette difficulté que le sang trouve à passer dans les extrêmités capillaires, vient ou du vice du sang, ou du vice des vaisseaux, ou du vice du sang & des vaisseaux tout à la fois.

1^o. Le vice du sang vient, ou de son épaissement, ou de son acrimonie, ou de sa trop grande quantité, ou de sa raréfaction.

Lorsque le sang est trop épais, il a peine à passer dans les extrêmités capillaires ; il s'y appesantit, y fait de fortes impressions, qui font crispier & resserrer les dernieres divisions des arteres, en diminuent le calibre, & obligent le sang de s'arrêter & de s'accumuler ; de-là l'inflammation.

Lorsqu'il y a plethore, le sang se porte dans les extrêmités capillaires, en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, s'y arrête, s'y accumule, distend les vaisseaux & produit l'inflammation.

Lorsque le sang est raréfié, il occupe plus d'espace, distend les vaisseaux, s'accumule dans les extrêmités capillaires, & produit les mêmes effets que la plethore & l'épaississement : voilà les trois causes de l'arrêt du sang. Ces trois causes ont chacune des causes subalternes.

L'épaississement du sang vient du trop grand repos, ou du trop violent exercice du cheval : lorsque le cheval ne fait aucun exercice, le sang est moins divisé, & s'épaissit : lorsqu'il fait de trop violents exercices, il se fait une grande déperdition de la substance séreuse du sang, il ne reste que les parties les plus grossieres ; de-là l'épaississement. L'épaississement du sang peut encore venir des mauvaises digestions, de la mauvaise nourriture : les digestions fournissent alors un chyle mal élaboré, visqueux & épais, qui communique au sang ce caractere, & l'épaissit.

2°. La plethore, ou la trop grande quantité du sang, vient de la grande quantité d'alimens bien digérés & du trop grand repos. Alors il se fait plus de réparation par les alimens, qu'il ne se fait de perte par l'exercice.

3°. La raréfaction du sang vient des exercices violens & du grand mouvement du sang.

A ces causes générales de l'inflammation, il faut ajouter les causes locales, qui font des dispositions préalables à l'inflammation : tels font les tubercules du poumon, qui compriment les vaisseaux sanguins, rétrécissent leur calibre, & disposent à l'inflammation ; les ulcères du poumon ; le tiffi foible & délicat du poumon, qui n'a pas assez de ressort pour favoriser la circulation, & permet par-là, l'engorgement des vaisseaux.

L'irritation des parties, qui fait resserrer les extrêmités capillaires & cause l'arrêt du sang.

Le froid extérieur, qui épaisit le sang & fait resserrer les veines ; la grande ardeur du soleil, qui raréfie le sang.

Le vice des vaisseaux, vient de leur compression, de leur obstruction, de leur déchirure & de leur meurtrissure.

Lorsque les vaisseaux font comprimés, comme par les glandes engorgées, la circulation n'est pas libre, le sang s'amasse & cause l'inflammation dans les parties voisines.

Lorsque les vaisseaux font resserrés par quelque cause irritante, comme il arrive dans les piquûres, brulures & l'application des caustiques, la circulation est ; arrêtée.

Lorsque les vaisseaux font bouchés par quelque liqueur qui s'est épaisse dans leur cavité, comme il arrive dans les tumeurs, la circulation est : interrompue.

Lorsque les vaisseaux font déchirés, ils ne font plus propres à la circulation ; l'extrêmité des vaisseaux rompus se resserre & ferme le passage au sang ; de-là l'inflammation dans les bords des playes.

Lorsque les vaisseaux font meurtris & contus, par quelque coup, ils perdent leur ressort, font incapables d'oscillations, & de favoriser la circulation. Cette cause est très ordinaire ; car il arrive souvent que les chevaux font attaqués de maladies inflammatoires, à cause des coups qu'ils

ont reçus des Palfreniers ou des garçons Maréchaux, qui frappent inconsidérément les chevaux sur toutes les parties, au moindre mouvement qu'ils font.

Symptomes.

L'inflammation produit la tension, le gonflement, la douleur, la rougeur, la chaleur de la partie, & la fièvre lorsqu'elle est : considérable.

L'inflammation produit l'épaississement de l'humeur qui se sépare dans les parties voisines de l'inflammation ; ainsi dans la pleurésie, l'inflammation du poulmon produit l'épaississement de l'humeur des bronches.

La chaleur & l'oscillation des parties enflammées dissipent les parties aqueuses ; les parties les plus grossières s'épaississent, & forment des tubercules sur la surface du poulmon ; on en trouve presque toujours sur les poulmons des chevaux morts de pulmonie.

L'inflammation produit souvent la fièvre, qui consiste, comme je le dirai ci après, dans une constriction des extrémités capillaires.

Diagnostic.

On reconnoît l'inflammation des parties internes, car c'est de celle-ci qu'il s'agit à présent, par la douleur qui se manifeste assez par les mouvemens & l'agitation du cheval, par les grands mouvemens du coeur, souvent par la fièvre, la toux & la difficulté de respirer, si l'inflammation attaque le poulmon.

Prognostic.

L'inflammation est plus ou moins dangereuse, suivant les parties qu'elle attaque & l'étendue qu'elle occupe.

L'inflammation des parties internes est plus dangereuse que celle des parties externes.

Elle est plus dangereuse lorsqu'elle occupe les parties essentielles à la vie, comme le poulmon, & lorsqu'elle occupe une étendue considérable.

L'inflammation se termine de quatre manieres, par résolution, par suppuration, par obstruction & par gangrene.

Elle se termine par résolution, lorsque la matiere de l'inflammation reprend les routes de la circulation ; c'est la voie la plus salutaire. Lorsqu'elle se fait, la douleur, la tension, la chaleur, la fièvre, & les autres accidens diminuent ; elle se fait ordinairement dans l'espace de sept jours.

Lorsque les accidens subsistent après huit jours, on doit attendre la suppuration, l'augmentation des accidens l'annoncent ; c'est la voie la plus salutaire après la résolution.

Elle se termine par obstruction, lorsque les parties les plus séreuses du sang ayant été dissipées par la chaleur de la partie enflammée, la partie la plus épaisse du sang se coagule, bouche les vaisseaux & forme des tubercules.

La gangrene est la mortification de la partie ; c'est la terminaison la plus sèche. On doit la craindre, lorsqu'au bout de huit ou neuf jours les symptomes subsistent ou augmentent sans aucun signe de suppuration. On conçoit que la gangrene est survenue, lorsque la peau se relâche, se flétrit & se noircit.

Curation,

1°. L'amas du sang dans les vaisseaux sanguins demande qu'on en diminue la quantité par les saignées & la diete.

2°. La raréfaction demande qu'on apaise la chaleur & le mouvement du sang par les tempérans & les rafraîchissans.

3°. La tension des parties demande qu'on la diminue par les relâchans.

4°. L'arrêt du sang demande qu'on rétablisse la circulation par les discussifs & les atténuans. Il faut donc d'abord saigner, & réitérer les saignées suivant la violence du mal & la force du cheval. Les saignées sont utiles dans les commencemens ; elles le font peu dans l'état, & souvent nuisibles dans le déclin de la maladie, parceque la tension que les fibres ont soufferte, & les saignées précédentes leur ont fait perdre leur ressort.

5°. Il faut mettre le cheval à la diete blanche, ne lui donner presque point de soin, le tenir au son & à l'eau blanche, lui faire avaler des décoctions faites avec les plantes adoucissantes, relâchantes & rafraîchissantes, comme les racines de mauve, guimauve, chicoree sauvage, les feuilles de bouillon blanc, de branc-ursine, de pariétaire, de laitue, de mercuriale, d'oseille, & c.

Il ne faut pas oublier les lavemens faits avec les mêmes herbes, qui, en nettoyant les gros boyaux, font un bain intérieur, & fervent admirablement à diminuer l'inflammation.

Sur le déclin, on peut donner l'infusion des fleurs de melilot, de camomille & de sureau, qui font adoucissantes & un peu résolutive en même-tems.

Si l'inflammation attaque les parties externes, il faut s'appliquer d'abord à détendre & à relâcher la partie enflammée, afin de rendre la souplesse aux vaisseaux, & favoriser par-là, la résolution. Pour cela, il faut fomentier la partie avec les décoctions émollientes & relâchantes, dont je viens de parler, ou bien y appliquer les cataplasmes avec le lait & la mie de pain, & les changer souvent, parceque la chaleur de la partie enflammée desseche l'emplâtre, & fait aigrir le lait, qui perd alors sa vertu adoucissante & devient irritant.

Il faut toujours éviter les emplâtres, les huiles & les graisses, parce qu'ils bouchent les pores de la peau, arrêtent la transpiration, augmentent la chaleur, favorisent la suppuration & s'opposent à la résolution.

Lorsque la résolution commence à se faire, ce qu'on connoît par la diminution des accidens, il faut la favoriser par quelque léger résolutif, comme l'emplâtre des quatre farines résolutive, bouillie dans du vin, ou avec la pulpe de racines de guimauve, arrosée d'un peu d'eau vulnéraire, ou fomentier la partie avec un peu d'eau de vie camphrée, ou avec l'eau de vie & le savon.

Si malgré tous ces remedes, les accidens subsistent, & qu'on ne puisse pas procurer la résolution, il faut provoquer la suppuration, si l'inflammation est externe, par les emplâtres, les onguens & les remedes convenables.

Si l'inflammation se termine par gangrene ou par obstruction, il faudra employer le traitement dont je parlerai lorsque je traiterai des maladies externes.

CHAPITRE IV,

DE LA FIEVRE EN GÉNÉRAL,

LA FIEVRE consiste dans la fréquence des contractions du coeur, & dans le dérangement des fonctions.

Pour mieux entendre la cause de cette fréquence, il faut observer 1^o. que les mouvemens mécaniques qui le font dans le corps du cheval sont fournis à certaines règles, que la nature leur prescrit pour parvenir au but qu'elle se propose.

2^o. Que les mouvemens ont une cause excitante ; par exemple, le mouvement peristaltique des intestins reconnoît pour cause l'impression que les alimens font sur les intestins : c'est la nature qui a établi cette loi pour chasser les excréments hors du corps.

3^o. Que ces mouvemens sont réglés sur le besoin de la nature & sur la qualité de la cause qui les excite. Sur le besoin de la nature ; par exemple, s'il aborde au coeur ou aux poumons une grande quantité de sang, ces deux organes auront besoin de faire de grandes & de fréquentes contractions, pour chasser la grande quantité de sang contenu dans leur capacité. Sur la qualité de la cause qui les excite ; par exemple, si le sang qui aborde au coeur est visqueux, glutineux, épais & mal élaboré, il s'appesantira sur les parois du coeur, s'y attachera, s'y collera pour ainsi dire, enfin, y fera de

fortes impressions qui détermineront le coeur à faire de grandes & de fréquentes contractions pour l'élaborer, le perfectionner & le chasser de ses cavités.

4°. Que les mouvemens du coeur dépendent des impressions que le sang fait sur le coeur.

5°. Que ces impressions dépendent de la quantité ou de la qualité du sang qui aborde au coeur.

De la quantité ; lorsque le volume du sang est trop considérable, comme dans la plethore, ou, lorsque trouvant quelque obstacle dans la circulation, il est obligé de refluer vers le coeur.

De la qualité ; comme lorsqu'il est trop chaud, lorsqu'il est chargé de parties salines, âcres, ou d'impuretés à cause de quelque humeur repercutées en dedans, ou de quelque évacuation supprimée, ou lorsqu'il est chargé de viscosités, de glutinosités provenant du vice des digestions. Dans tous ces cas, le sang fait de fortes impressions sur le coeur, l'oblige à faire, des mouvemens plus grands & plus fréquens ; de-là, la grandeur & la fréquence des contractions des arteres. On appelle cet état du coeur, fièvre.

Cela étant posé, on voit déjà que la cause de la fièvre est tout ce qui peut augmenter le mouvement du coeur : or, la cause du mouvement du coeur est l'impression que le sang fait sur les parois des oreillettes & des ventricules du coeur. La cause de cette impression est la quantité ou la qualité du sang : la quantité, lorsque le volume du sang est trop considérable, comme dans la plethore ; ou lorsque trouvant obstacle dans sa route, il est obligé de refluer vers le coeur ; ou lorsque sans être en trop grand volume, il est raréfié, & occupe autant d'espace que s'il péchoit par quantité.

La qualité, lorsqu'il est âcre, chaud, visqueux, glutineux, mal élaboré & chargé d'impuretés.

Le sang aborde en grande quantité dans le coeur, par les violens exercices, comme les courses & les grandes fatigues. Le sang est alors dans un grand mouvement, & se porte avec rapidité & abondance au coeur.

2°. Dans les inflammations, la douleur, la compression & le déchirement des vaisseaux. Dans ce cas la circulation n'étant pas libre, le sang est obligé de s'arrêter, & de se porter en grande quantité vers le coeur.

3°. Dans l'irritation & la douleur considérable : il se fait alors un resserrement tonique dans les parties, qui diminue le calibre des vaisseaux, interrompt la circulation & oblige le sang de s'accumuler dans le coeur.

Ainsi, dans l'inflammation des reins, des ureteres, de la vessie, du poumon, de la plevre & de tous les visceres, le sang doit aborder en grande quantité au coeur, le solliciter à des contractions fortes & fréquentes, & produire la fièvre.

Ainsi, lorsqu'on fait boire froid à un cheval qui a chaud, le froid subit fait crispier & resserrer les extrêmités capillaires des vaisseaux, empêche le passage du sang, & cause la fièvre.

Le sang est visqueux, glutineux, mal élaboré, lorsque le cheval a mangé de mauvais fourrage, comme du foin moisi & pourri. Lorsque les digestions se font mal, lorsque l'estomach ne fait pas bien ses fonctions, lorsqu'il s'est fait un amas de mauvaises humeurs dans les premieres voies. Dans tous ces cas le chyle est mal élaboré ; il est visqueux, glaireux & glutineux ; se mêle avec le sang, chargé de ces mauvaises qualités ; parvenu au coeur, il fait de fortes impressions sur ses parois, l'oblige à faire des mouvemens grands & fréquens, & produit la fièvre.

Le sang est acre, chaud, chargé de parties salines & impures, lorsqu'on a repercuté en dedans quelque'humeur, extérieure, comme lorsqu'on guérit la galle ou le farcin sans préparation, par des remedes forts & caustiques, qui font resserrer les tuyaux excrétoires de la peau, & refluer l'humeur de la galle ou du farcin dans la masse du sang ; ou lorsqu'on expose un cheval qui a chaud, à un froid subit, qui fait resserrer les pores, arrête l'humeur de la transpiration, & la fait refluer dans la masse du sang.

Ces particules âcres & impures, mêlées avec le sang, picotent les parois du coeur, le sollicitent à des contractions fortes & fréquentes, & produisent la fièvre.

Symptomes.

Les effets de la fièvre, en général, sont en très petit nombre.

1°. la fréquence du battement du coeur & des arteres.

2°. L'abattement, la tristesse, les yeux abattus, la tête baissée.

3°. *Le vice* de digestion, le vice des sucs digestifs ; de-là le vice des humeurs & des sécrétions.

4°. La chaleur.

5°. Les effets de la maladie qui cause la fièvre.

Diagnostic.

On reconnoit la fièvre par le battement fréquent des arteres ; le pouls est fréquent, grand, plein & tendu.

On sent le battement du coeur, en mettant la main sur la région des côtes qui répond au coeur.

On sent le battement des arteres en portant la main sur l'artere maxillaire, au-dessous de l'angle de la mâchoire postérieure, ou bien sous les aînés, sur l'artere crurale à sa sortie du bassin.

Souvent on sent le battement de l'artere aorte, quand on met la main sur le dos.

Prognostic.

La fièvre par elle-même n'est pas dangereuse ; mais le danger se prend de la maladie qui produit ou qui accompagne la fièvre.

Curation.

En général la fièvre demande la diète, parceque la fièvre affoiblit l'estomach, altere les sucs digestifs, & affoiblit les forces digestives.

Il faut tenir le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le soin, la paille & l'avoine, lui faire boire l'eau de son, & l'inviter à se coucher par une bonne litière.

2°. Il faut diminuer la quantité du sang, détendre & désemplir les vaisseaux par la saignée.

3°. Modérer la chaleur & le mouvement du sang par les rafraîchissans & les adoucissans ; pour cet effet on donne les décoctions faites avec les feuilles de mauve, guimauve, chicorée sauvage, laitue, pariétaire, graine de lin, & c.

4°. Tenir les gros boyaux nets, les humecter, les rafraîchir par les lavemens émolliens ; mais il faut sur-tout s'appliquer à la curation de la maladie qui est la cause de la fièvre.

CHAPITRE V. MALADIES DE LA TÊTE.

ARTICLE PREMIER.

Du Vertigo.

LE VERTIGO est une maladie dans laquelle le cheval est comme étourdi, porte la tête de côté en avant ; il la tient quelquefois dans l'ange & l'appuie contre la muraille de manière qu'il semble faire effort pour aller en avant ; il a les yeux étincelans, il est chancelant de tous ses membres, se laisse tomber comme une masse tourne les yeux de tous côtés, ne boit ni ne mange. Il y a lieu de croire qu'il a la vue trouble, puisqu'il se donne de la tête de côté & d'autre, & est toujours en danger de se la casser.

Causes.

Les causes ne sont pas faciles à connoître ; mais il est vraisemblable que le vertigo vient du battement considérable des artères, de la rétine & de l'engorgement du cerveau. Le battement des artères étant trop fort, ébranle les fibres des nerfs qui vont se distribuer sur la rétine, & qui font l'organe de

la vision ; cet ébranlement produit un tournoiement, une confusion, & une obscurité dans la vue. Le battement trop fort des arteres reconnoît pour cause l'engorgement des vaisseaux du cerveau, qui fait refluer le sang en plus grande quantité dans les arteres de la rétine.

Diagnostic.

Il est facile de reconnoître cette maladie par la description que je viens d'en faire.

Prognostic.

C'est une maladie qui vient de l'engorgement du cerveau, & par conséquent toujours dangereuse.

Curation.

Il faut faire d'abord les remedes généraux, mettre le cheval à la boisson blanche, lui retrancher tout aliment solide, & l'attacher de façon qu'il ne puisse pas le blesser la tête.

Ensuite il faut tacher de remédier à l'engorgement du cerveau, qui est la cause de la maladie, 1^o. par les saignées, qui doivent être promptes & copieuses, & faites sur-tout à l'arriere-main, c'est-à-dire au plat de là cuisse, ou à la queue, pour déterminer le sang à se porter vers les parties de derriere, & dégager par-là la tête.

On peut envelopper la tête de linges imbibés de décoction émolliente. Il faut faire avaler abondamment de la décoction des plantes rafraîchissantes, pour délayer & détremper le sang, le rendre plus propre à circuler dans ses vaisseaux, & en même-tems pour diminuer la raréfaction du sang, si elle est la cause de la maladie. Pour cet effet on fait bouillir légèrement la racine de nénuphar, les feuilles d'endive, de pourpier, de laitue, de chicorée sauvage, de bourrache, de buglose, de bouillon blanc, de pariétaire, de mercuriale, de mauve, & c. On met cette décoction avec un peu de son, ou un peu de farine d'orge, pour engager le cheval à la boire, ou bien on la lui fait avaler.

Il faut donner par jour un ou deux lavemens faits avec la même décoction ; on peut les rendre purgatifs, en y faisant dissoudre quatre onces de moelle de casse, afin de tenir le ventre libre, & d'évacuer les matieres des gros boyaux qui compriment les vaisseaux sanguins, obligent le sang à se porter en plus grande quantité vers le cerveau, & contribuent à l'engorgement.

Il est bon de faire deux setons au col, afin de détourner une partie de l'humeur qui cause la maladie. Pour faire ces setons, on passe un ruban de fil dans une grande aiguille plate & tranchante par l'autre extrêmité ; on souleve la peau, de peur de piquer les parties qui sont sous la peau, ce qui causeroit une inflammation ; on fait passer l'aiguille entre la peau & le tissu cellulaire, observant de ne pas blesser les membranes ou les muscles qui sont dessous, ensuite on fait une contre-ouverture, on tire l'aiguille, & on laisse le ruban dans la plaie ; on tire un peu chaque jour le ruban, afin de le changer de place, & on a soin de le graisser avec un peu de basilicon : on le laisse jusqu'à la fin de la maladie ; lorsqu'on le retire, on ne fait que baigner l'ouverture avec un peu de vin mêlé avec l'eau tiède.

ARTICLE II. *Mal de Cerf.*

ON donne ce nom à une maladie dans laquelle le cheval est roide de tous ou d'une partie de ses membres, comme le cerf lorsqu'il tombe roide de lassitude & de fatigue, après avoir été vivement poursuivi à la chasse.

Si la maladie attaque le col, le cheval ne peut remuer ni le col ni la tête ; si elle attaque les vertebres, il ne peut pas remuer les reins ; si elle attaque l'avant-main, toutes les parties de devant sont roides & sans mouvement ; si elle attaque toutes les parties, le cheval semble être tout d'une piece, il est roide de tous ses membres. Ce dernier cas est rare ; j'en ai cependant vu des exemples. Quelquefois les muscles de l'oeil sont en contraction, & l'oeil

tourne fans cesse dans l'orbite ; il fait de grands mouvemens, & l'onglet s'élève jusques fur la cornée transparente.

Causes.

La cause immédiate de cette maladie est la contraction permanente des muscles, qui tient les parties roides.

Pour faire mieux entendre la cause de cette contraction, il est nécessaire de dire quelque chose des esprits animaux.

On fait que le mouvement & le sentiment de toutes les parties viennent des esprits animaux. Ces esprits ayant été séparés du sang dans la substance corticale du cerveau, passent de cellules en cellules dans la substance médullaire, & de-là dans un réservoir commun, d'où ils se distribuent dans les nerfs, pour être portés dans toutes les parties du corps, & leur donner le mouvement & le sentiment.

Les esprits animaux, séparés dans la substance corticale, & parvenus au réservoir commun, sont portés dans les nerfs, 1^o. par l'action des membranes du cerveau, c'est-à-dire-de la dure-mere & de la pie-mere ; ces membranes se contractent, & compriment légèrement les cellules de la substance du cerveau, & le réservoir où les esprits animaux font contenus, & obligent par cette compression légère & réglée, les esprits animaux à se porter d'une maniere uniforme dans toutes les parties du corps, pour leur donner la vie.

Le battement des arteres du cerveau, est la seconde cause de l'impulsion des esprits animaux dans les nerfs. Les arteres se dilatent & se resserrent ; en se dilatant, elles soulevent la substance du cerveau ; lorsqu'elles se resserrent, le cerveau retombe par son propre poids, & comprime légèrement les cellules & le réservoir des esprits animaux, & les obligent à couler dans les nerfs. Ainsi l'influx des esprits animaux, dépend de l'action des membranes du cerveau, & du battement des arteres.

Si la compression est réglée, modérée & égale, les esprits animaux se distribueront également, & dans une quantité modérée, dans toutes les parties du corps ; & c'est l'état de santé.

Si la compression est plus forte, les esprits animaux couleront en plus grande quantité, & avec plus de force dans toutes les parties, & la contraction des muscles sera plus forte. Si la compression est permanente, la contraction des muscles fera permanente ; si la compression se fait successivement, la contraction se fera de même. Si la compression est inégale, l'influx des esprits se fera d'une manière inégale, & la contraction des muscles se fera dans une partie & non dans une autre. Si la compression se fait d'une manière permanente, sur une partie seulement du réservoir commun, il se fera une contraction permanente dans une partie du corps seulement. Si la compression se fait sur tout le réservoir commun, il se fera une contraction dans les muscles de toutes les parties du corps, il y aura roideur de tous les membres.

Cela étant posé, il est facile de voir que la contraction permanente des muscles dans le mal de cerf, vient de la trop grande quantité d'esprits animaux, qui coulent d'une manière permanente dans les nerfs qui vont se distribuer aux muscles qui font en contraction, & que cet influx permanent du liquide animal dépend de la compression des membranes & de la substance du cerveau, causée par le battement des artères qui s'y distribuent. Cette compression vient de l'engorgement des vaisseaux du cerveau ; cet engorgement vient de l'épaississement du sang & de sa trop grande quantité, ou de sa raréfaction. Les causes de l'épaississement sont les violents exercices, les sueurs immodérées, qui dissipent les parties les plus fluides du sang, dessèchent, pour ainsi dire le sang, & ne laissent que les parties les plus grossières & les plus épaisses. Le sang s'épaissit aussi par le défaut de boisson, par le froid, les pluies & l'humidité de l'endroit que le cheval habite.

La trop grande quantité de sang vient de la trop grande quantité d'aliments bien digérés, du défaut d'exercice ; il se fait alors plus de sang qu'il ne se fait de déperdition.

La raréfaction du sang vient du trop grand exercice, des courses trop longues, de la chaleur excessive, de la fièvre ; de l'âcreté du sang & de son trop grand mouvement.

Diagnostic.

Cette maladie se reconnoît aisément par la roideur des membres.

Prognostic.

C'est une maladie toujours dangereuse, parcequ'elle attaque une partie essentielle à la vie.

Curation.

Il faut d'abord mettre le cheval à une diète exacte, & mettre en usage les remedes généraux, ensuite venir à la saignée, qui doit être répétée suivant le besoin.

Il faut faire à-peu-près les mêmes remedes que dans le vertigo ; mais comme l'engorgement du cerveau est plus considérable que dans le vertigo, il faut plus insister sur les saignées.

Il faut faire avaler abondamment de la décoction délayante, humectante & rafraichissante, dont j'ai parlé dans la curation du vertigo, afin de détremper le sang, & de lui rendre la fluidité nécessaire pour le faire circuler librement dans les vaisseaux du cerveau, & pour appaiser en même-tems la raréfaction du sang, si elle est : la cause de l'engorgement. Les lavemens émolliens font très utiles ; ils appaisent l'ardeur & le mouvement du sang, & diminuent la tension des fibres.

Après avoir fait précéder ces remedes, il faut faire quelques setons, pour détourner de ce coté une partie de l'humeur qui se porte à la tête.

Lorsque le cheval est en voie de guérison, il seroit bon de donner un purgatif, pour nettoyer les premieres voyes, qui font toujours chargées, dans ces maladies, d'un mauvais levain qui passé dans le sang, & entretient la maladie ; mais comme les chevaux font difficiles à purger, qu'on ne peut guere connoître la dose juste des purgatifs, je ne suis gueres partisan des purgatifs, & je ne suis pas ardent à les conseiller ; ils font cependant indiqués dans ces maladies.

On peut donner en toute fureté, quelques lavemens purgatifs, faits avec la décoction des plantes émollientes, dans laquelle on ajoutera quatre onces de pulpe de casse, avec trois grains de tartre stibié, afin de nettoyer les gros

boyaux, qui font paresseux, & qui contiennent des matieres pourries & fermentées, qui favorisent la maladie.

ARTICLE III.

Du Mal de feu, ou Mal d'Espagne.

ON appelle mal-de-feu, une maladie dans laquelle le cheval a la tête basse, est toujours triste, ne se couche que rarement, & s'éloigne toujours de la mangeoire, avec une fièvre considérable, qu'on reconnoit par le battement fréquent & la palpitation du coeur, qu'on sent en portant la main sur la poitrine, du côté de l'épaule : on sent même quelquefois battre l'artere aorte, en portant la main sur les reins. On donne presque toujours le nom de mal-de-feu à la fièvre.

Causes.

Le mal-de-feu vient de la stagnation du sang dans les vaisseaux du cerveau : la stagnation du sang est ordinairement causée par la fièvre. Dans la fièvre le sang est en mouvement, & ne circule pas librement dans les extrêmités capillaires, il est obligé de se porter en grande quantité & avec rapidité au cerveau ; il y engorge les vaisseaux, & produit la pesanteur de tête, la tristesse & l'abattement du cheval : ainsi dans les maladies inflammatoires, dans lesquelles la circulation est interrompue dans certaines parties, comme dans la pleurésie & la péripneumonie, le sang se porte en grande quantité au cerveau, & y cause le mal-de-feu.

Les engorgemens du cerveau font fréquens ; & cela n'est pas surprenant, 1°. Parceque le cerveau est un viscere mol & presque sans ressort, qui permet aisément la stagnation du sang. 2°. Parcequ'il se porte une grande quantité de sang au cerveau, par les deux arteres carotides & par les deux vertébrales. 3°. Parcequ'il y est porté avec rapidité ; la force des contractions du coeur étant considérable & le cerveau fort proche du coeur,

le sang y doit être porté avec rapidité. 4°. Parceque le retour du sang se fait dans le cerveau, d'une maniere différente que dans les autres parties du corps. La nature y a retardé la circulation à dessein, afin de faciliter la sécrétion des esprits animaux. Cette disposition du cerveau, lorsqu'elle est jointe à quelque cause déterminante, donne souvent lieu aux engorgemens de ce viscere, qui font la cause du mal-de-feu.

Ainsi tout ce qui augmentera le mouvement du sang, & qui l'obligera de séjourner dans les vaisseaux du cerveau, doit être regardé comme la cause du mal-de-feu.

Diagnostic.

Cette maladie se connoît par la description que j'en ai faite.

Prognostic.

Le prognostic est à-peu-près le même que celui du vertigo.

Curation.

L'engorgement des vaisseaux du cerveau, demande qu'on le diminue par les saignées, les breuvages rafraichissans, les lavemens émolliens ; mais il faut sur-tout s'attacher à guérir les maladies, dont le mal-de-feu n'est qu'un symptome : ainsi s'il y a fièvre, pleurésie, & c. il faut s'appliquer à guérir la fièvre & la pleurésie.

Il y a probablement plusieurs autres maladies, dont la tête du cheval peut être attaquée ; je n'en parle pas, parcequ'elles font peu connues, & que je me suis proposé de ne donner dans cet abrégé, que ce qu'il y a de bien sûr & de bien connu. Au reste, presque toutes les maladies de la tête viennent de l'embarras des vaisseaux du cerveau, & peuvent se rapporter à ce que j'ai dit en parlant du vertigo & du mal-de-cerf.

CHAPITRE VI.

DES MALADIES DE LA POITRINE.

ON comprend dans les maladies de la poitrine, celles qui attaquent le larynx & la trachée artère.

ARTICLE PREMIER.

De la Gourme.

LA Gourme est l'écoulement d'une humeur qui se fait ordinairement par le nez dans les jeunes chevaux.

Cette humeur a plus ou moins de consistance, & différentes couleurs, suivant le degré d'inflammation & d'engorgement des glandes qu'elle affecte. Tantôt elle est gluante & blanche comme le blanc d'oeuf, tantôt elle est épaisse & jaunâtre, quelquefois elle est cuite & ressemble au pus. Tantôt l'humeur coule par le nez, tantôt elle forme un dépôt sous la ganache ; quelquefois il y a écoulement par le nez, & dépôt sous la ganache en même-temps ; quelquefois le dépôt se forme du côté des parotides. Quelquefois l'écoulement est abondant, & jette hors du corps toute la matière de la gourme ; quelquefois il est peu abondant, & ne donne issue qu'à une partie du venin de la gourme ; quelquefois l'inflammation gagne l'arrière-bouche & le larynx.

Ces variétés ont donné lieu à la distinction de trois especes de gourme ; l'une bénigne, l'autre maligne, & l'autre fausse.

La gourme bénigne est une évacuation totale de l'humeur de la maladie, qui se fait soit par le nez seulement, soit par un abcès fous la ganache, soit par ces deux voies en même-tems.

La gourme maligne est celle dont le venin est plus abondant ou plus acre, & qui attaque des parties importantes, comme le larynx ou quelque viscere.

La fausse gourme est celle dans laquelle il ne s'évacue qu'une partie du levain, ce qui occasionne ensuite un dépôt fur quelque'autre partie.

Cause.

La gourme est aux chevaux ce que la petite vérole est aux hommes.

C'est un venin d'une nature inconnue, qui circule dans la masse du sang, jusqu'à ce que la nature faisant effort pour s'en débarrasser, il vient se fixer fur une partie, qui est ordinairement le nez ou la ganache.

Diagnostic.

On soupçonne que le cheval va jetter fa gourme, lorsqu'il est jeune, qu'il ne l'a pas encore eue, qu'il est triste, dégoûte & abattu, qu'il tousse & qu'il commence à se former une grosseur fous la ganache.

On reconnoît, que c'est la gourme, par l'écoulement qui se fait par le nez, ou par la grosseur qui occupe ordinairement toute la ganache.

La gourme se distingue de la morve, parceque dans la gourme il y a toux, tristesse, & une grosseur mollasse qui occupe tout l'intervalle de la mâchoire inférieure, & que cet engorgement n'affecte ordinairement que les glandes saliva ires ; au lieu que dans la morve, le cheval est gai, ne tousse pas, & qu'il n'y a engorgement que dans les deux glandes lymphatiques qui font aux deux côtés intérieurs du milieu de la mâchoire postérieure, & que le cheval boit & mange comme à l'ordinaire.

Prognostic.

Lorsque la gourme est bénigne, elle est salutaire & fans danger.

La gourme maligne n'est jamais fans danger.

Lorsqu'elle attaque le larynx, que l'inflammation est considérable, que la respiration est gênée, ce qui se connoît par le râle, & par le peu de souffle qui fort par le nez, ou par la bouche, car dans ce cas le cheval ne fait presque pas remuer la lumière de la chandelle par le souffle de la respiration, alors le danger est très grand.

Lorsque l'écoulement est peu abondant, & qu'il se forme ensuite un dépôt sur quelqu'autre partie, le danger est proportionné à l'importance des parties sur lesquelles le dépôt se fixe. Si c'est le poumon, il produit la pulmonie ; s'il se fixe sur les glandes parotides, le danger est moindre. .

Curation.

Dès qu'on s'apperçoit que la ganache est pleine, ce qu'on appelle *ganache chargée*, il faut mettre le cheval à l'eau blanche, lui retrancher le foin & l'avoine ; ensuite le but qu'on doit se proposer est de favoriser l'écoulement de l'humeur de la gourme ; pour cela, il faut d'abord saigner une ou deux fois, pour prévenir les accidens de l'inflammation ; il faut tenir le cheval chaudement, le couvrir, envelopper la ganache avec une peau d'agneau, la scmenter avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, guimauve, branc-ursine, bouillon blanc, pariétaire ou graine de lin, & c.

Il faut faire bouillir du fon ou de l'orge dans l'eau, & en faire respirer la vapeur en le mettant dans un sac, qu'on attache à la tête.

On peut appliquer sous la ganache un cataplasme émollient. Ces remèdes détendent & relâchent les vaisseaux des glandes, favorisent par-là l'écoulement de l'humeur qui engorge les glandes, & diminuent l'inflammation.

Si l'engagement subsiste, qu'il se forme au milieu de la grosseur une pelotte dure, & que la douleur soit vive, ce qu'on connoît par les mouvemens que le cheval fait lorsqu'on la touche, c'est une preuve que la suppuration se fait ; il faut la favoriser, en frottant la tumeur avec quelque suppuratif, comme le basilicon, ou avec quelque graisse, ou le beurre.

Lorsque la matiere est venue à suppuration, ce qu'on reconnoît lorsqu'en appuyant le doigt sur la grosseur, le pus fait une espece de fluctuation, ou lorsqu'on sent une petite pointe blanchâtre saillante, il faut ouvrir l'abcès, & ne pas toujours attendre qu'il perce de lui-même, parceque le pus enfermé entretient l'engorgement & l'inflammation des parties voisines, & fait souvent du ravage. Il faut toujours l'ouvrir dans l'endroit où l'abcès fait une pointe, & dans la partie la plus déclive, afin de donner issue à la matiere.

Il faut presser un peu les bords de la plaie, pour exprimer le pus qui est enfermé, mettre, pour premier appareil, des étoupes seches, fans les tamponner. Le lendemain on y introduit deux ou trois plumaceaux chargés de digestif fait avec la térébenthine & le jaune d'œuf. Il faut entretenir l'ouverture de la plaie jusqu'à ce que la matiere se soit entierement écoulée ; ensuite la faire cicatriser en la bassinant avec du vin tiede, & y appliquant des étoupes seches. De cette maniere on parvient facilement à la guérison parfaite de la gourme bénigne, on délivre le cheval d'un germe nuisible à sa santé, lorsqu'il ne fort pas entierement de son corps.

Mais si on néglige de remédier à l'inflammation par ces remedes, ou si, malgré ces remedes, l'inflammation, augmente & gagne l'arriere-bouche & le larynx, les accidens augmentent, les muscles de l'épiglotte & de la glotte s'enflamment, font resserrer l'entrée de l'air ; de-là la difficulté de respirer, & quelquefois la suffocation. Quelquefois l'inflammation gagne la trachée artere, les bronches, & même la substance du poumon, c'est ce qu'on appelle gourme maligne.

ARTICLE II,

De la Gourme Maligne.

ELLE est assez connue par ce que je viens de dire. Elle est : accompagnée d'une difficulté de respirer plus ou moins grande, suivant le degré d'inflammation ; le cheval touffe beaucoup, & avec peine, est triste, abattu, dégoûté, & ne sent pas quand on le pince sur les reins ; il y a une fièvre considérable,

La gourme maligne attaque ordinairement le fond de la bouche, & surtout le larynx. L'inflammation n'occupe quelquefois que la glotte, quelquefois elle gagne l'intérieur de la trachée artère, quelquefois elle s'étend jusqu'au poumon. Cette inflammation se termine, ou par gangrene, & cause la mort, ou par suppuration, qui se forme dans plus ou moins de parties, suivant l'étendue de l'inflammation qui l'a précédée. Ainsi il se forme quelquefois un dépôt au larynx seulement, quelquefois au larynx & au commencement de la trachée artère en même-temps ; quelquefois dans toute l'étendue de la trachée artère ; quelquefois la suppuration s'étend jusqu'au poumon. Lorsque la suppuration occupe toute l'étendue de la trachée artère, il se forme de petits dépôts dans toutes les glandes lymphatiques de cette partie, & même dans les glandes propres de la membrane intérieure de la trachée artère ; j'en ai vu plusieurs exemples dans les chevaux morts de cette maladie. J'ai vu souvent dans la trachée artère, après l'avoir ouverte, de petits dépôts de matière bien formée de distance en distance dans toute l'étendue de la trachée artère, & même dans les bronches.

Lorsque le dépôt, formé au larynx, perce en dedans de la trachée artère, il tombe dans les bronches, s'oppose à la sortie de l'air & à la respiration, & suffoque le cheval.

Lorsque les abcès qui se forment dans la trachée artère, sont considérables, ou qu'ils percent plusieurs à la fois, ils ont le même effet.

Lorsque l'abcès du larynx s'ouvre dans l'arrière-bouche, le pus monte par-dessus le voile palatin dans le nez, & s'écoule par les naseaux.

Lorsque la suppuration de la trachée artère est peu abondante, l'air de la respiration chasse le pus, & le fait monter le long de la trachée artère jusques sur le voile palatin, & de-là dans le nez.

Lorsque le pus est âcre, ou qu'il acquiert de l'âcreté, en séjournant dans les fosses nasales, il devient caustique, il corrode la membrane pituitaire, y forme des ulcères, & produit la morve proprement dite.

Curation.

Comme il y a inflammation dans la gourme maligne, on sent bien qu'il faut mettre en usage, tous les remèdes de l'inflammation, dont je viens de parler dans la curation de la gourme bénigne ; mais comme l'inflammation est plus considérable, & qu'elle attaque des parties essentielles à la vie, il faut employer ces remèdes plus promptement & avec plus d'attention ; il faut saigner tout de suite, réitérer la saignée suivant le besoin, il n'y a point de remède plus efficace pour réfoudre ou diminuer l'inflammation : faire des fomentations émollientes sous le col & la ganache ; faire respirer au cheval, pendant long-temps, la vapeur des décoctions des plantes mucilagineuses & adoucissantes ; envelopper le gosier avec le cataplasme de lait & de mie de pain, un jaune d'oeuf, & un peu de safran. Faire boire tiède ; retrancher tout aliment solide ; donner des lavemens émolliens ; enfin, employer tout ce qui peut détendre, relâcher & diminuer l'inflammation.

Lorsque le dépôt a percé, & que le pus s'écoule par le nez, il faut faire dans le nez des injections détersives pour empêcher que les particules acres du pus, ne s'attachent à la membrane pituitaire, ne la corrodent, n'y forment des ulcères, & ne produisent la morve.

Pour cela, il faut avoir une seringue, d'une grandeur médiocre, dont la cannule soit de bois, arrondie par le bout ; la placer le long de la cloison du nez & boucher l'autre narine, de peur que l'injection ne revienne : de cette façon, l'injection est obligée de se porter sur le voile palatin ; elle lave & déterge les parties sur lesquelles le pus passe.

Cette injection se fait avec la décoction d'orge, de feuilles d'aigremoine, où l'on ajoute un peu de miel.

Mais si l'écoulement de la gourme, n'est pas assez abondant pour chasser hors du corps tout le virus de la gourme, ce virus fermentera dans le sang,

en viciera les humeurs qu'il contient, & formera un dépôt fur quelque partie, comme fur les glandes parotides, fur le poumon, ou fur quelque autre viscere : c'est ce que j'appelle fausse gourme.

ARTICLE III.

De la fausse Gourme.

C'EST un dépôt formé par un relie de virus de la gourme.

Curation.

Si ce dépôt n'attaque que des parties externes, il faut le traiter comme un abcès simple ; s'il attaque quelque viscere, il faut mettre en usage les remedes généraux, & abandonner le relie à la nature.

ARTICLE IV.

De la Morfondure,

LA Morfondure est un écoulement de mucosité qui se fait par le nez, comme dans la gourme.

L'humeur qui coule est transparente, allez fluide au commencement, ensuite elle devient plus épaisse : dans cette maladie le cheval est triste, perd l'appétit & tousse.

Causes,

C'est ordinairement le froid ; lorsqu'après avoir en chaud le cheval est exposé au froid, au vent & à la pluie, la transpiration qui se fait à la tête,

s'arrête tout-à-coup ; le froid condense la peau, resserre les pores fit fait refluer l'humeur de la transpiration dans le nez : c'est la morfondure commençante.

Le froid arrête non-seulement la transpiration de la tête, mais il fait encore resserer les vaisseaux sanguins fit lymphatiques de la tête ; oblige le sang à se porter en plus grande quantité dans les vaisseaux de la membrane pituitaire, & les engorge d'autant plus facilement, qu'elle est d'un tissu spongieux, mol fit presque sans ressort. L'inflammation, comme je l'ai dit plus haut, épaisit les humeurs ; de-là l'épaississement de la mucosité qui s'écoule alors par le nez ; le sang se portant en plus grande quantité dans les parties enflammées, fit l'action des vaisseaux sécrétoires étant plus confiderable, il doit se faire une sécrétion plus abondante de la mucosité du nez ; de-là, l'écoulement plus abondant de cette humeur. Cette maladie a beaucoup de ressemblance avec le rhume dans l'Homme.

Symptomes.

Le cheval touffe, ce qui prouve que les glandes du larynx sont engorgées.

Le cheval jette par les deux narines, une humeur quelquefois séreuse, quelquefois épaisse ; séreuse au commencement, parceque l'humeur de la transpiration reflue dans le nez, fit s'écoule par-là ; épaisse sur la fin, lorsque la mucosité est cuite & épaissie par l'inflammation de la membrane pituitaire,

Diagnostic.

Il est fort difficile de distinguer cet écoulement, d'avec celui de la morve, sur-tout de la morve commençante.

Mais ce qui distingue sûrement la morfondure de la morve, c'est que la morfondure ne dure pas au-delà de quinze jours ; lorsqu'elle passe ce tems, on doit craindre la morve. Lorsque l'écoulement dure au-delà d'un mois, la morfondure a dégénéré en morve : il faut dans ce cas, mettre en usage les remèdes de la morve commençante, dont je parlerai ci-après.

Curation.

Il faut saigner le cheval, le mettre à l'eau blanche, le tenir chaudement, lui donner du son détrempé dans une grande quantité d'eau, lui en faire respirer la vapeur, afin de détacher les matieres & de diminuer l'engorgement des glandes.

Si le cheval jette depuis quinze jours, s'il est glandé, & sur-tout, s'il n'est glandé que d'un coté, il y a tout lieu de croire que c'est la morve. Il faut faire pour lors, dans le nez, des injections, premierement adoucissantes, avec les feuilles de mauve, guimauve, pariétaire, mercuriale, & c. ensuite les rendre détersives avec l'orge, les feuilles d'aigremoine & le miel : continuant toujours de faire respirer au cheval, la vapeur de l'eau de son, & des herbes , qui auront servi a la decoction adoucissante ; on les mettra pour cela dans un sac, qu'on attachera à la tête du cheval.

ARTICLE V.

De la Morve.

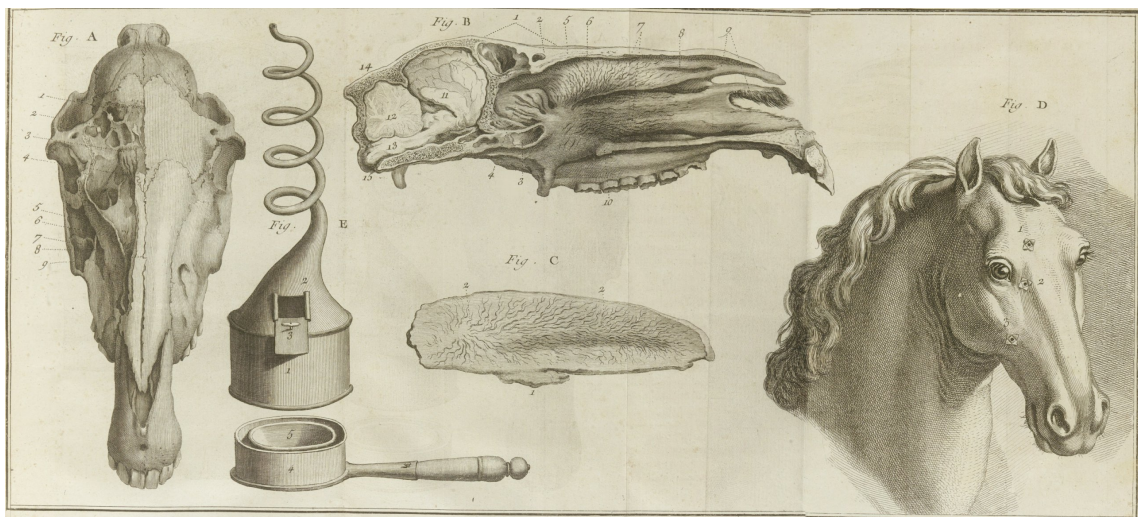
LES Anciens ont ignoré aussi long-tems le siège de la morve que le remede : ils ont placé la morve, les uns dans le cerveau, les autres dans le poumon, les autres dans le foie, les autres dans les reins, les autres dans l'estomach ; & confondant tous les écoulemens, ils ont donné le nom de morve à tous ceux qui se font par le nez.

Soutenir que la morve a son siège dans les poumons, c'est une opinion en quelque façon pardonnable, 1^o. parcequ'il y a une communication du poumon avec le nez. 2^o. Parcequ'il se fait quelquefois réellement par le nez, un écoulement qui vient du poumon ; c'est dans une maladie que j'appelle pulmonie. 3^o. Parceque l'écoulement qui vient du poumon, ressemble assez à celui qui vient de la membrane pituitaire. 4^o. Parceque la morve est souvent compliquée avec la pulmonie, ou ce qui est la même chose, l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire, est souvent compliqué

avec l'écoulement qui vient du poulmon. Les anciens Maréchaux, peu scrupuleux dans leurs recherches, peu éclairés fur la nature des maladies, se font laiffé tromper par l'apparence ; la ressemblance des deux maladies, leur en a imposé : ils étoient dans la bonne-foi ; ils n'ont péché que contre la distinction.

Mais soutenir que la morve est dans les reins, dans la rate, dans le foie, ou dans le cerveau, c'est pécher contre les premieres connoissances de l'Hippotomie ; c'est ignorer qu'il n'y a point de communication de ces parties avec le nez, & qu'il est par conséquent impossible, qu'il se fasse par le nez, un écoulement qui vienne de ces parties ; c'est pécher par une ignorance grossiere, contre les obligations de son état. Soutenir ces absurdités, parcequ'on les a avancées ; les soutenir par malice & par jalousse, après que la sauseté en a été démontrée ; les soutenir pour s'opposer à la vérité, & pour entretenir le Public & les Amateurs dans l'erreur, c'est être de mauvaise foi ; c'est sacrifier le bien public à son amour propre ; c'est un entêtement, je ne crains pas de le dire, c'est un entêtement punissable.

Pl. III



Mon Pere, convaincu par les lumières de l'Hippotomie, du ridicule & de l'erreur des Maréchaux fur le siège de la morve, s'appliqua à en chercher le

siège. Après plusieurs recherches pénibles, réitérées & dispendieuses, il découvrit enfin, en 1749, le véritable siège de la morve, dans la membrane pituitaire, & rendit publique sa découverte & ses observations sur cette maladie, par un Mémoire qu'il donna à l'Académie Royale des Sciences. Ce Mémoire fut examiné par MM. Bouvard & Hérissant, Médecins nommés Commissaires, & approuvé par l'Académie Royale des Sciences.

La plupart des Maréchaux se croyant outragés par la découverte de mon Pere, bien loin de se rendre à l'évidence, se mutinerent, persisterent dans leur système, & soutinrent que la morve avoit son siège dans les reins, le foie, le poumon, & c.

On a peine à revenir des préjugés avec lesquels on est né, avec lesquels on a été nourri, & avec lesquels on a vieilli ; y renoncer, c'est renoncer à une partie de soi-même : on n'aime point à voir qu'on a passé sa vie dans l'erreur ; l'amour propre souffre à convenir qu'on ne fait rien. Aussi les défenseurs de la vieille morve, résolurent bien de soutenir avec fermeté leur système, dont la ruine entraînoit avec elle, la perte de leur réputation. Cela fit une dispute, & la chose demeura pendant quelque tems indécise dans l'esprit du Public. Mais la vérité se fait jour tôt ou tard, & perce à travers les ténèbres les plus épaisses : mon Pere, plus animé par le zèle du bien public, par l'honneur d'être utile à sa patrie, & par l'amour de sa profession, que par l'intérêt, poursuivit ses recherches, & parvint à faire la distinction des différens écoulemens qui se font par le nez : il en distingua sept fortes, & démontra en 1752, par un second Mémoire, qu'il n'y en a qu'un qui mérite le nom de morve proprement dite : ce Mémoire fut vérifié par MM. Morand & Bouvard, nommés pour en faire l'examen ; & fut approuvé de même que le premier par l'Académie Royale des Sciences.

Depuis ce tems, j'ai ouvert une infinité de chevaux morveux, & j'ai toujours reconnu la vérité de la découverte de mon Pere : j'ai toujours trouvé la membrane pituitaire affectée ; je l'ai démontré nombre de fois à plusieurs Amateurs, Ecuyers & Maréchaux, sur des chevaux que j'ai ouverts ; je l'ai enfin démontré à Versailles deux fois, l'an 1759, par ordre de MM. les Ecuyers, en présence de M. de Brige, Commandant des Grandes Ecuries du Roi, de M. de Croasmare, Commandant des Petites-

Ecuries du Roi, de M. Lieutaut, Médecin des Enfants de France, de M. Lasone, premier Médecin de la Reine, de M. Malhouin, Médecin de la Reine, & de plusieurs Seigneurs & Maréchaux. De forte que tout le monde est bien convaincu actuellement, que la morve a son siège dans la membrane pituitaire. Au mois d'Avril 1761, j'eus l'honneur de présenter à l'Académie des Sciences un Mémoire sur ce sujet, que je lus en présence de Messieurs les Académiciens, qui me nommèrent pour Commissaires MM. Morand & Tenon. L'ouverture des chevaux morveux, que j'ai faite si souvent, les démonstrations que j'en ai faites tant de fois aux Amateurs, aux Ecuyers & aux Maréchaux, les expériences enfin que mon Pere a faites, & moi après lui, sur les chevaux sains que nous avons rendu morveux en injectant sur la membrane pituitaire une liqueur corrosive, ne permettent pas de douter que le siège de la morve ne soit dans la membrane pituitaire. Il ne faut qu'avoir des yeux pour se convaincre de cette vérité : il n'y a plus que quelques vieux Maréchaux entêtés qui refusent, de mauvaise foi, & par malice, leur témoignage à l'évidence & à la vérité.

Le siège de la morve étant une fois bien connu & établi, il est facile de la définir.

La morve est un écoulement de mucosité par le nez, avec inflammation ou ulcération de la membrane pituitaire.

Cet écoulement est tantôt de couleur transparente, comme le blanc d'oeuf, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre ; tantôt il est purulent, tantôt sanieux, mais toujours accompagné du gonflement des glandes lymphatiques, qui font fous la ganache.

Ces glandes font quelquefois engorgées toutes deux en même-tems, quelquefois il n'y en a qu'une. Tantôt l'écoulement ne se fait que par un naseau, & alors il n'y a que la glande du côté de l'écoulement qui soit engorgée. Tantôt l'écoulement se fait par les deux naseaux, & alors les deux glandes font engorgées en même-tems. Tantôt l'écoulement vient du nez seulement, tantôt il vient du nez, de la trachée artère, & du poulmon en même tems. Ces variétés ont donné lieu aux différences suivantes.

I. Je distingue la morve à raison de sa nature ; 1°. en morve proprement dite, & en morve improprement dite.

La morve proprement dite est l'écoulement qui vient de la membrane pituitaire ; il n'y a, à proprement parler, pas d'autre morve que celle-là.

La morve improprement dite, est tout écoulement qui vient d'une autre partie que de la membrane pituitaire : ce n'est pas la morve ; c'est à tort qu'on lui a donné ce nom.

2°. Je la distingue en morve contagieuse & en morve non-contagieuse.

La morve contagieuse est celle qui se communique d'un cheval morveux à un cheval sain. Il n'y a que la morve proprement dite & la gourme qui soient contagieuses, les autres ne le font pas.

La morve non-contagieuse est celle qui ne se communique pas, telle que la morve de morfondure & la pulmonie.

II. La morve proprement dite se distingue, 1°. en morve simple & morve composée.

2°. En morve primitive & en morve secondaire.

3°. En morve commençante, en morve confirmée & en morve invétérée.

La morve simple proprement dite, est celle qui ne vient que de la membrane pituitaire.

La morve composée est celle qui vient de la membrane pituitaire & de la trachée artère. ou du poulmon en même-tems.

La morve primitive est celle qui est indépendante de tout autre écoulement.

La morve secondaire est celle qui succede à la morve improprement dite, , comme à la pulmonie ou à la morfondure.

La morve commençante est celle où il n'y a qu'une simple inflammation.

La morve confirmée est celle où il y a exulcération de la membrane pituitaire.

La morve invétérée est celle où l'écoulement est purulent & sanieux.

La morve improprement dite est de trois fortes ; la morve de gourme, la morve de morfondure & la morve de pulmonie.

J'ai parlé plus haut de la morve de gourme & de la morve de morfondure, je parlerai ci-après de la morve de pulmonie & de la pousse.

Causes.

Les causes premières de la morve ne nous sont pas connues. Il y a quelques personnes qui croient que c'est un virus d'une nature âcre & acide ; d'une nature acre, parcequ'il fait crisper & resserrer les vaisseaux sanguins de la membrane pituitaire, & qu'il cause l'inflammation des parties qu'il affecte ; d'une nature acide, parcequ'il épaisv sit la lymphe, & qu'il rend calleux les bords des ulcères : mais cela est hypothétique.

Je ne m'arrêterai pas à examiner les causes premières de la morve ; je me contenterai de rapporter les causes secondes qui sont évidentes & incontestables.

Il est certain que dans la morve proprement dite, il y a inflammation dans les glandes de la membrane pituitaire ; cette inflammation fait séparer une plus grande quantité de mucosité ; de-là l'écoulement abondant de la morve commençante.

L'inflammation subsistant, fait resserrer les tuyaux excrétoires des glandes, la mucosité ne s'échappe plus, elle est obligé de séjourner dans la cavité des glandes, elle s'y échauffe, y fermente, se putréfie & se convertit en pus. De-là l'écoulement purulent de la morve confirmée.

L'inflammation épaisv la lymphe contenue dans les vaisseaux lymphatiques, qui sont en grande quantité dans la membrane pituitaire ; de-là la callosité des ulcères.

Le pus en croupissant devient acre & corrosif, ronge les parties voisines, carie les os, & rompt les vaisseaux sanguins, le sang s'extravase, se mêle avec le pus ; de-là, l'écoulement purulent, noirâtre & fanieux.

La cause évidente de la morve, est donc l'inflammation. L'inflammation reconnoît, comme je l'ai dit plus haut, des causes générales, & des causes particulières.

Les causes générales de l'inflammation de la membrane pituitaire, sont la trop grande quantité, la raréfaction & l'épaississement du sang.

A ces causes générales, il faut ajouter des causes particulières ou locales, qui déterminent l'inflammation dans la membrane pituitaire, plutôt que dans les autres parties du corps. Ces causes particulières sont, 1°. le défaut de ressort des vaisseaux de la membrane pituitaire, causé par quelque coup

fur le nez. Les vaisseaux ayant perdu leur ressort, n'ont plus d'action fur les liqueurs qu'ils contiennent, & favorisent le séjour de ces liqueurs ; de-là, l'engorgement & l'inflammation,

2°. Le déchirement des vaisseaux de la membrane pituitaire, par quelque corps poussé de force dans le nez . les vaisseaux étant déchirés, les extrêmités se ferment & arrêtent la circulation ; de-là l'inflammation.

. Les injections âcres, irritantes, corrosives & caustiques, faites dans le nez : elles font resserrer & crisper les extrêmités capillaires des vaisseaux de la membrane pituitaire ; de-là, l'engorgement & l'inflammation.

4°. Le froid, lorsque le cheval est échauffé ; il condense la lymphe & le sang, il fait resserrer les vaisseaux, il épaisit la mucosité, engorge les glandes ; de-là, l'inflammation.

5°. Le farcin ; l'humeur du sarcin s'étend & affecte successivement les différentes parties du corps : lorsqu'elle vient à gagner la membrane pituitaire, elle y forme des ulcères, & cause la morve proprement dite.

Symptomes.

Les principaux symptomes, font l'écoulement qui se fait par les naseaux, & l'engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache.

1°. L'écoulement est plus abondant que dans l'état de santé, parceque l'inflammation irrite les fibres, les sollicite à de fréquentes oscillations, & fait séparer une grande quantité de mucosité. Ajoutez à cela, que dans l'inflammation, le sang abonde dans la partie enflammée & fournit plus de matière aux sécrétions.

2°. L'écoulement est de couleur naturelle, transparent comme le blanc d'oeuf dans la morve commençante, parcequ'il n'y a qu'une simple inflammation sans ulcère.

3°. L'écoulement est purulent dans la morve confirmée parceque l'ulcère est formé ; le pus qui en découle se mêle avec la morve.

4°. L'écoulement est sanieux & noirâtre dans la morve invétérée, parceque le pus ayant rompu quelques vaisseaux sanguins, le sang s'extravase & se mêle avec le pus.

5°. L'écoulement diminue quelquefois, & cesse même quelquefois (ce qui est presque toujours un signe certain de la morve proprement dite), parceque le pus a pénétré dans quelque grande cavité, comme le sinus maxillaire, d'où il ne peut sortir, que lorsque la cavité est : pleine.

6°. La Morve attaque tantôt les sinus-frontaux, tantôt les sinus-maxillaires, tantôt les cornets du nez, tantôt deux ou trois de ces parties, tantôt toutes ces parties en même-tems, selon que la membrane pituitaire est enflammée dans un endroit plutôt que dans un autre, ou que l'inflammation occupe plus ou moins d'étendue ; ainsi la morve fera dans les sinus-frontaux, si la membrane pituitaire est enflammée dans cette partie ; elle fera dans les sinus-maxillaires, si la membrane est : enflammée dans ces sinus ; elle fera dans les cornets du nez, si la membrane est : enflammée dans les cornets ; elle fera enfin dans toutes ces parties en même-tems, si la membrane pituitaire est enflammée dans toute son étendue.

L'engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache, m'a longtems embarrassé ; je ne pouvois comprendre pourquoi ces glandes ne manquoient jamais de s'engorger dans la morve proprement dite ; mais après bien des réflexions, j'en ai enfin trouvé la cause. Les observations que mon Pere a faites sur la nature de ces glandes, m'ont ouvert le chemin à cette découverte.

Assu ré que ces glandes sont, comme mon Pere le dit, non des glandes salivaires, puisqu'elles n'ont point de tuyau qui aille porter la salive dans la bouche, mais des glandes lymphatiques, puisqu'elles ont chacune un tuyau considérable, qui part de leur substance, & qui descend pour aller se rendre dans un gros tuyau lymphatique qui rampe le long de la trachée artère, & va enfin verfer la lymphe dans la veine sousclavière, je remontai à la circulation de la lymphe, & à la structure des glandes des veines lymphatiques.

Nous avons dit, en parlant de la circulation de la lymphe, que les veines lymphatiques font des tuyaux cylindriques, qui rapportent la lymphe nourricière des parties du corps dans le réservoir commun, nommé *réservoir de Pecquet*, ou dans *la veine sousclavière* ; que ces veines font coupées d'intervalle en intervalle, par des glandes qui fervent comme

d'entrepôt à la lymphe ; que chaque glande a deux tuyaux, l'un qui est la fin de la veine lymphatique, qui apporte la lymphe dans la glande ; l'autre, par lequel la lymphe sort de la glande, pour être portée plus loin.

Les glandes lymphatiques de dessous la ganache ont, de même, deux tuyaux, ou, ce qui est la même chose, deux veines lymphatiques ; l'une qui apporte la lymphe de la membrane pituitaire dans ces glandes ; l'autre qui reçoit la lymphe de ces glandes, pour la porter dans la veine sousclavière.

Il n'est pas difficile d'expliquer par cette Théorie l'engorgement des glandes de dessous la ganache.

Dans l'inflammation, comme nous l'avons dit, toutes les humeurs qui se filtrent dans les parties voisines s'épaississent, la lymphe de la membrane pituitaire doit donc contracter un caractère d'épaississement ; comme les glandes sont composées de vaisseaux qui ont mille contours, la lymphe épaissie doit y circuler plus difficilement, s'y arrêter enfin, & les engorger.

2°. Lorsque la membrane pituitaire est ulcérée, le pus se mêle avec la lymphe, lui donne une qualité âcre ; cette âcreté de la lymphe irrite les vaisseaux des glandes, les fait resserrer, & c'est une seconde cause de leur engorgement.

Il n'est pas difficile d'expliquer par la même Théorie, pourquoi dans la gourme, dans la morfondure & dans la pulmonie, les glandes lymphatiques de dessous la ganache, sont quelquefois engorgées, quelquefois ne le sont pas, ou, ce qui est la même chose, pourquoi le cheval est quelquefois glandé, quelquefois ne l'est pas.

Dans la morfondure, les glandes de dessous la ganache ne sont pas engorgées lorsqu'il y a un simple reflux de l'humeur de la transpiration dans le nez, sans inflammation de la membrane pituitaire ; elles sont engorgées lorsque l'inflammation gagne les glandes de cette membrane.

Dans la gourme bénigne, le cheval n'est pas glandé, parce que la membrane pituitaire n'est pas affectée, mais dans la gourme maligne, où il se forme un abcès dans le larynx, le pus, en passant par les naseaux, y séjourne quelquefois, corrode & ulcère la membrane pituitaire, alors le cheval devient glandé.

Dans la pulmonie le cheval n'est pas glandé, parceque le pus qui vient du poulmon est d'un bon caractere, & n'est pas assez acre pour ulcerer d'abord la membrane pituitaire ; mais à la longue, en séjournant dans le nez, il acquiert de l'âcreté, irrite les fibres de cette membrane, l'enflamme, & alors les glandes de dessous la ganache s'engorgent.

Dans toutes ces maladies le cheval n'est glandé que d'un seul coté, lorsque la membrane pituitaire n'est affectée que d'un côté ; au lieu qu'il est glandé des deux côtés lorsque la membrane pituitaire est affectée des deux côtés ; la raison de cela est que les vaisseaux & les glandes d'un côté ne communiquent pas avec l'autre.

Ainsi dans la pulmonie & la gourme, lorsque le cheval est glandé, il l'est ordinairement des deux côtés, parceque l'écoulement venant de l'arriere-bouche ou du poulmon, monte par-dessus le voile du palais, entre dans le nez également des deux côtés, & affecte également la membrane pituitaire. Cependant dans ce cas même il ne seroit pas impossible que le cheval fût glandé d'un côté & non de l'autre, soit parceque le pus, en séjournant plus d'un côté que de l'autre, affecte plus la membrane pituitaire de ce côté-là que de l'autre ; soit parceque la membrane pituitaire peut être plus disposée à s'enflammer d'un côté que de l'autre, par quelque vice local comme par quelque coup.

Diagnostic.

Rien n'est plus important, & rien en même-tems n'est plus difficile, que de bien distinguer chaque écoulement qui se fait par le nez ; il faut pour cela un grand usage & une longue étude de ces maladies. Pour décider avec sûreté, il faut être familier avec ces écoulemens ; autrement on est exposé à porter des jugemens faux, & à donner à tout moment des décisions qui ne font pas justes. L'oeil & le tact font d'un grand secours pour prononcer avec justesse sur ces maladies.

La morve proprement dite, étant un écoulement qui se fait par le nez, est aisément confondue avec tous les autres écoulemens qui se font par le même endroit. La couleur de l'écoulement n'est pas un signe distinctif suffisant ; elle ne peut pas servir de regle. Un signe seul ne suffit pas pour la

distinguer, il faut les réunir tous pour faire une distinction sûre de cette maladie.

Lorsque le cheval jette par le nez, fans tousser, qu'il est glandé & gai, comme à l'ordinaire, qu'il boit & mange comme de coutume, qu'il est gras & qu'il a bon poil, il y a lieu de croire que c'est la morve proprement dite.

Lorsque le cheval, fans tousser, fans être triste, boit & mange comme de coutume, qu'il n'est glandé que d'un côté, qu'il jette peu, on est presque certain que c'est la morve proprement dite.

Lorsqu'avec tous ces signes, l'écoulement subsiste depuis plus d'un mois, on est certain que c'est la morve proprement dite.

Lorsqu'au contraire l'écoulement se fait également par les deux naseaux, que cet écoulement est simplement purulent, que le cheval tousse, qu'il est triste, abattu, dégouté, maigre, qu'il a le poil herissé, & qu'il n'est pas glandé, c'est la morve improprement dite.

Lorsque cet écoulement succède à une inflammation de poitrine, il vient du poumon, & c'est la morve de pulmonie, dont je parlerai ci-après.

Lorsque cet écoulement succède à la gourme, & qu'il vient d'un dépôt formé au larynx, c'est la morve de gourme.

Lorsque le cheval jette une mucosité transparente, & que la tristesse & le dégoût ont précédé cet écoulement, on a lieu de croire que c'est la morfondure ; on en est certain lorsque l'écoulement ne dure pas plus de douze ou quinze jours.

Lorsque le cheval commence à jetter également par les deux naseaux une morve mêlée de pus, ou le pus tout pur, fans être glandé, c'est la pulmonie seule ; mais si le cheval devient glandé par la fuite, c'est la morve composée, c'est-à-dire la pulmonie & la morve proprement dite tout à la fois.

On connoit la morve commençante proprement dite, lorsqu'il y a écoulement d'une simple mucosité avec engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache.

On connoît que la . morve proprement dite est confirmée, lorsque l'écoulement est purulent, qu'il y a ulcere dans la membrane

pituitaire, & que le cheval est glandé.

On reconnoît que la morve proprement dite est invétérée, lorsque l'écoulement est sanieux, & que le cheval est glandé.

Prognostic.

Le danger de la morve est plus ou moins grand, suivant la nature de l'écoulement & l'état de la maladie.

La morve de la gourme bénigne & celle de la morfondure ne font pas dangereuses, elles ne durent ordinairement que douze jours, pourvu qu'on fasse les remedes convenables ; lorsqu'elles font négligées, elles peuvent dégénérer en morve proprement dite.

La morve de pulmonie invétérée est incurable.

La morve proprement dite commençante peut se guérir ; lorsqu'elle est confirmée, elle ne se guérit que difficilement ; lorsqu'elle est invétérée, elle est incurable jusqu'à présent.

La morve simple est moins dangereuse que la morve composée.

Il n'y a que la morve proprement dite qui se communique.

Il est important de bien distinguer les différentes especes de morve, afin de remédier à celles qui peuvent se guérir, pour ne pas faire des dépenses inutiles en traitant celles qui font incurables, & fur-tout afin d'arracher à la mort une infinité de chevaux qu'on condamne mal à-propos, & d'empêcher la contagion, en condamnant avec certitude ceux qui font morveux.

Curation.

J'ai parlé plus haut de la gourme & de la morfondure ; je parlerai ci-après de la pousse & de la pulmonie : il ne s'agit ici que de la véritable morve, ou de la morve proprement dite.

La morve proprement dite se guérit assez souvent dans les commencemens, lorsqu'on employé les remedes convenables.

La cause de la morve commençante étant l'inflammation des glandes de la membrane pituitaire, il faut mettre en usage les remedes de l'inflammation. Ainsi, dès qu'on s'apperçoit que le cheval est glandé, il faut

le saigner & répéter la saignée selon le besoin ; c'est le remede le plus efficace.

Il faut ensuite tâcher de détendre & de relâcher les vaisseaux, afin de leur rendre la souplesse nécessaire pour la circulation, Pour cet effet, il faut faire des injections dans le nez, avec la décoction des plantes adoucissantes & relâchantes, de mauve, guimauve, bouillon-blanc, brancursine, pariétaire, mercuriale, de fleurs de melilot, de camomille & de sureau.

Il faut faire respirer la vapeur de cette décoction, & sur-tout la vapeur de l'eau tiede ou l'on aura fait bouillir du son, ou de la farine de segle ou d'orge. Pour cela on attache à la tête du cheval un fac, ou l'on met le son tiede ; il est bon de donner quelques lavemens rafraîchissans, pour tempérer le mouvement du sang, & l'empêcher de se porter avec trop d'impétuosité à la membrane pituitaire.

Il faut retrancher le foin au cheval, & ne lui faire manger que du son chaud, mis dans un sac de la maniere que je viens de dire ; la vapeur qui s'en exhale, adoucit, relâche & diminue admirablement l'inflammation.

Dans la morve confirmée, l'indication que l'on a, est de déterger les ulceres, de fondre les callosités, de faire suppurer ces ulceres, afin de les conduire ensuite à cicatrice.

La premiere indication demande les détersifs, afin de nettoyer les ulceres, de faire venir les bonnes chairs & procurer la cicatrice. Pour cela, on injecte par le nez une décoction faite avec les feuilles d'aristoloche, de gentiane, de centaurée.

Lorsque l'écoulement change de couleur & devient blanc, épais & d'une louable consistance, il faut injecter de l'eau d'orge, dans laquelle on fait dissoudre un peu de miel rosat.

Enfin, pour dessécher, il faut injecter l'eau seconde de chaux afin de finir la guérison : mais comme cette injection a de la peine à pénétrer dans tous les sinus, en la poussant par le nez, mon Pere a imaginé un moyen de les porter fur toutes les parties ; c'est le trépan ; c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La maniere dont on doit faire l'opération, n'est pas de se servir de la couronne de trépan, dont parle M. Bartlet, dans son livre intitulé, *the Gentleman s sarriery*, mais d'une grosse vrille, qui puisse faire une ouverture suffisante pour pouvoir introduire une cannule. J'avois pratiqué il y a long-tems, la méthode qu'indique M. Bartlet, mais j'ai toujours trouvé que le pus qui s'écouloit des ulceres étoit noirâtre & sanieux, que les bords de la membrane pitui – taire a l'endroit ou j'avois appliqué le trépan étoient calleux, & que le pus qui en découloit étoit de mauvaise nature ; & jamais cette opération ne m'a réussi. J'ai trouvé que l'air entrant en aussi grande quantité & avec autant d'action, faisoit autant d'impression fur la membrane pituitaire, qu'auroient fait des injections trop chaudes, des stiptiques ou de légers caustiques. J'ai commencé à m'en appercevoir dans le traitement, par l'abondance & l'épaississement du mucus du nez ; ce que je n'avois pas vu dans les chevaux que j'avois trépanés à la façon de mon Pere. J'en fus convaincu entierement, à l'ouverture des uns & des autres : je trouvai les premiers dans le même état que je viens de citer ci-dessus, & les autres, dans l'état ordinaire propre à la maladie ; & c'est le moyen le plus sûr de guérir la morve confirmée.

La seconde indication est de fondre les callosités des ulceres ; cette indication demanderoit les caustiques : les injections fortes & corrosives rempliroient cette intention si on pouvoit les faire fur les parties malades seulement, mais comme elles arrosent les parties saines de même que les parties malades, elles irritent les parties qui ne sont pas ulcérées & augmentent le mal ; de-là l'impossibilité de guérir la morve par les caustiques.

Les fumigations sont un très bon remède ; j'en ai vu de bons effets. Pour faire recevoir ces fumigations, mon Pere a imaginé une boîte dans laquelle on fait brûler du sucre, ou toute autre matière détersive ; la fumée de ces matières brûlées est portée au nez, par le moyen d'un tuyau long adapté à la boîte.

Dans la morve invétérée, où les ulceres sont en grand nombre, profonds & fangeux, où les vaisseaux sont rongés, les os cariés, & la membrane pituitaire épaisse, je ne crois pas qu'il y ait de remède ; le

meilleur parti est de tuer les chevaux, pour éviter les dépenses inutiles qu'on pourroit faire pour tenter leur guérison.

ARTICLE VI.

De la Toux.

LA toux, est un mouvement de la poitrine, excité par la nature pour chasser avec l'air ce qui gêne la respiration.

Causes de la Toux.

La toux vient de l'impression qui se fait sur les nerfs du larynx, de la trachée artère ou des bronches. Comme la nature a établi une sympathie, c'est-à-dire une communication entre ces parties & les muscles expirateurs, l'impression se communique à ces muscles qui entrent tout d'un coup dans de violentes contractions, font resserrer la poitrine, compriment le poulmon, & en chassent l'air avec secousse & violence. C'est ce mouvement convulsif, excité par la nature pour se débarrasser de ce qui peut lui nuire, qu'on appelle *toux*.

Cette impression sur les nerfs du larynx, de la trachée artère & des bronches, vient ou de la disposition de ces parties, ou de tout ce qui peut ébranler & irriter les nerfs de ces parties.

I. De la disposition de ces parties, c'est-à-dire de leur trop grande sensibilité ; cette sensibilité vient de la sécheresse ou de la délicatesse des fibres. Lorsque les fibres font seches, elles deviennent roides & tendues, elles sont susceptibles de la moindre impression ; de-là la sensibilité & la toux.

II. L'impression vient de tout ce qui peut ébranler ou irriter les fibres nerveuses de ces parties, comme, 1^o. l'âcreté du pus qui vient du poulmon ; c'est par cette raison, que le cheval tousse dans la pulmonie.

2^o. L'âcreté de l'humeur qui humecte la surface interne de la trachée artère, ce qui arrive lorsque le sang est acre & chargé d'impureté, comme dans le farcin ; cette humeur participe des qualités du sang, d'où elle émane.

3^o. L'inflammation de la glotte, de la trachée artère ou des bronches : dans l'inflammation les fibres font tendues s'ébranlent facilement ; de-là la toux. C'est par cette raison que le cheval tousse dans la morfondure & la gourme maligne.

4^o. De tout ce qui entre dans la trachée artère ; c'est par cette raison que le cheval tousse, lorsqu'en lui donnant un breuvage, il en entre quelque partie dans la trachée artère, ou lorsqu'en tenant le cheval dans une situation gênante, les remèdes qu'on lui fait avaler font de fortes impressions sur la glotte, soit par leur poids, soit par leur âcreté : c'est ainsi que l'on tousse, lorsqu'on mange quelque chose de poivré ou d'irritant.

5^o. Les tubercules du poulmon, qui compriment les nerfs & excitent la toux.

Curation,

La toux venant de la tension des fibres ou de leur irritation, demande les relâchans les adoucissans : les relâchans font la saignée & les boissons copieuses ; les adoucissans font les décoctions de mauve, guimauve & bouillon-blanc : on peut donner à manger au cheval des feuilles de bouillon blanc.

Les farineux font de bons remèdes pour la toux simple ; tels que l'eau blanche, l'eau de son, ou l'eau où l'on aura délayé un peu de farine d'orge ou de seigle ; mais comme souvent la toux n'est qu'un symptôme d'une autre maladie, il faut plutôt s'attacher à guérir la maladie, que la toux. En ôtant la cause de la toux, la toux cessera bientôt.

ARTICLE VII.

De la Pleurésie.

C'EST une inflammation de la plevre, avec fièvre ; difficulté de respirer & souvent toux.

Souvent l'inflammation de la plevre gagne la substance du poumon, & c'est alors la pleurésie composée de la péripleurésie.

Causes.

Les causes sont générales ou particulières. Les causes générales sont la plethore, la raréfaction & l'épaississement du sang : je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces trois causes, en parlant de l'inflammation. Les causes particulières sont le froid subit après le chaud ; le froid fait resserrer les pores de la transpiration, la supprime, la fait refluer intérieurement : lorsque cette humeur se jette sur la plevre, elle cause la pleurésie.

On peut ajouter aux causes précédentes, la boisson froide, la pluie, le grand vent & la disposition du côté, comme si le cheval a reçu quelque coup sur la poitrine qui ait meurtri la partie, & diminué le ressort des vaisseaux ; la constitution lâche des fibres de la plevre,

Diagnostic.

On reconnoît la pleurésie par la tristesse, l'abattement & le dégoût du cheval, par la fièvre, par la grande difficulté de respirer, par les grandes expirations, & parcequ'il regarde sa poitrine.

Prognostic.

La pleurésie étant une maladie inflammatoire qui attaque des parties essentielles à la vie, est toujours dangereuse.

La simple est moins dangereuse que la composée.

La pleurésie se termine comme les maladies inflammatoires, par résolution, par suppuration & par gangrène.

La résolution est la voie la plus salutaire.

La suppuration est fâcheuse, & souvent incurable.

La gangrène est mortelle.

Curation.

La pleuresie étant une maladie inflammatoire, il faut mettre en usage les remèdes de l'inflammation : comme c'est une maladie dangereuse, il faut les faire promptement & avec beaucoup d'attention.

Comme la résolution est la voie la plus salutaire, & que c'est le seul moyen de guérir d'une manière complète, il ne faut rien oublier pour la procurer.

Pour y parvenir, il faut saigner promptement le cheval, répéter la saignée de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, suivant le besoin, la violence de la maladie & les forces du cheval. On peut saigner jusqu'à six fois dans deux jours. .

Remarquez que deux saignées au commencement font plus d'effet que six dans l'état de la maladie ; les saignées font tout au moins inutiles après le sixième jour.

Il faut faire avaler copieusement de l'eau blanche, ou la décoction des plantes rafraichissantes, ou de graine de lin ; on peut aussi lui faire avaler une livre de miel delayée dans de l'eau de son, ou bien on met le miel sur la langue avec un spatule pour le faire avaler.

Il faut donner cinq ou six lavemens émolliens par jour.

Après le quatrième ou le cinquième jour, si la fièvre, la douleur & la difficulté de respirer diminuent, c'est à-dire, si la résolution commence à se faire, il fera bon de la savouriser par quelque léger cordial, comme l'eau de son, dans laquelle on aura fait bouillir légèrement un peu de canelle, ou deux poignées de baies de genévrier concasfées ; ces remèdes raniment un peu les forces, rétablissent la circulation & favorisent admirablement la résolution.

Lorsque les accidens subsistent encore le septième & le huitième jour, c'est une preuve que la résolution ne se fait pas. La pleuresie se termine alors pour l'ordinaire par suppuration, c'est-à-dire qu'il se forme un abcès, qui se rompt ensuite & tombe dans les bronches, & le pus fort par le moyen

de l'air & de la toux, par la trachée artère : c'est ce qui constitue la pulmonie à la suite de la pleurésie, dont je parlerai ci-après.

ARTICLE VIII.

De la Courbature.

LA courbature est à-peu-près la même maladie que la pleurésie c'est une inflammation du poulmon, qui vient d'une fatigue outrée ou d'un travail forcé. Le cheval tient la tête basse, est dégoûté, a difficulté de respirer, tousse & jette par le nez une humeur glaireuse, quelquefois jaunâtre, quelquefois sanguinolente avec une fièvre considérable.

Causes.

Le sang étant mis en mouvement, échauffé & raréfié par le trop grand exercice, se porte en grande quantité dans le poulmon, & y engorge les vaisseaux. 2^o. Le sang étant dans un grand mouvement, s'appauvrit par les sueurs abondantes, devient épais, circule difficilement & engorge les vaisseaux capillaires du poulmon ; de-là l'inflammation & la courbature.

Prognostic.

Lorsque l'inflammation se termine par résolution, le sang reprend son cours ordinaire, les accidens cessent & le cheval guérit : mais lorsque la résolution ne se fait pas, elle se termine, ou par suppuration, & produit la pulmonie de courbature dont je parlerai ci-après, ou par gangrene, & cause la mort.

Curation.

La curation est la même que celle de la pleurésie.

ARTICLE IX.

De la Pulmonie.

LA pulmonie est une ulcération du poutmon, avec écoulement du pus par le nez.

Le cheval tousse, est gai jusqu'à ce qu'il soit devenu phthisique, boit & mange comme à l'ordinaire, & ne souffre pas ; lorsqu'on l'abandonne a lui-même, il maigrit peu-à-peu, & périt enfin de consommation.

Causes.

La cause de la pulmonie est toujours l'inflammation du poutmon, qui a précédé, & qui s'est terminée par suppuration.

Ainsi les causes de la pulmonie font : 1°. les tubercules du poutmon, lorsqu'ils viennent à suppuration.

2°. La pleuresie & la courbature, terminées par suppuration.

3°. La fausse gourme, qui s'est jettée fur les poutmons.

4°. L'humeur du farcin, repercutée & fixée fur les poutmons.

5°. Enfin, toutes les maladies inflammatoires de la poitrine, qui se font terminées par suppuration.

Différence.

Il y a quatre especes de pulmonie, à raison des causes qui la produisent.

1°. La pulmonie qui succede à la pleurésie.

2°. La pulmonie de courbature.

3°. La pulmonie de fausse gourme.

4°. La pulmonie de farcin.

La pulmonie qui succede à la pleurésie, & que j'appelle *pulmonie proprement dite*, est un ulcere qui se forme aux poumons, lorsque la pleurésie se termine par suppuration.

La pulmonie de courbature est une ulcération du poumon à la fuite de la courbature.

La pulmonie de fausse gourme est une ulcération au poumon, causée par un reste du virus de la gourme, qui s'est fixée sur ce viscere.

La pulmonie de farcin est une ulcération du poumon, causée par une humeur farcineuse.

Diagnostic.

On connoît que l'écoulement qui se fait par le nez vient du poumon, lorsque cet écoulement est simplement purulent, lorsque le cheval tousse, & qu'il n'est pas glandé : cependant à la langue le pus, en passant par le nez, ulcere quelquefois la membrane pituitaire, & cause la morve proprement dite ; le cheval devient glandé, & la pulmonie est alors composée.

Prognostic.

La pulmonie, qui succede à la pleurésie & à la courbature, est moins dangereuse que les autres ; elle peut le guérir. Celle qui vient de fausse gourme, d'humeur farcineuse & de tubercules suppurés, est incurable.

La pulmonie dégénéré souvent en morve proprement dite.

Curation.

On ne doit tenter la guérison que de celle qui vient à la fuite de la pleurésie ou de la courbature. Il faut dans ce cas favoriser l'expectoration, ou l'éjection du pus, par la décoction des feuilles d'hyssope, de lierre terrestre, ou de marrube blanc ; on fait infuser une poignée de ces feuilles dans deux pintes d'eau, qu'on fait avaler au cheval le matin une fois par jour.

1^o. Il faut en même-tems corriger l'âcreté du pus, par les boissons adoucissantes donc j'ai parlé si souvent.

3°. Enfin déterger l'ulcere, le dessécher en même-tems par de legers détersifs, dessicatifs & astringens ; tels quels baume de copahu, qu'on fait avaler une fois par jour, à la dose de trente gouttes pendant dix ou douze jours, ou bien trente-six grains de baume de soufre térébenthiné dans un peu de décoction détersive. De cette façon on réussit à guérir radicalement la pulmonie qui succede à la pleurésie ou à la courbature.

Pour celle qui vient de tubercules suppurés, de fausse gourme, ou de farcin, elle est incurable.

ARTICLE X.

De la Pousse.

LA Pousse est une difficulté de respirer, fans fièvre.

Elle ressemble assez à l'asthme de l'homme. Le cheval touffe, mais foiblement ; il fait de grandes inspirations, les muscles inspireurs entrent dans de fortes contractions, les côtes s'élèvent avec force & difficulté en même-tems.

Causes.

Les causes de la pouffe font l'épaississement du sang, le relâchement des vesicules du poumon, & les tubercules du poumon.

Le sang étant épais circule lentement, s'arrête & s'appésantit sur les vaisseaux capillaires du poumon, fait de fortes impressions sur ce viscere ; les impressions se continuent jusqu'aux nerfs qui vont se distribuer aux muscles inspireurs, & les sollicitent à de fortes inspirations.

Les glandes du poumon qui séparent continuellement une humeur mucilagineuse qui sert à humecter la substance du poumon, étant relâchées, s'engorgent de cette liqueur, compriment les vaisseaux sanguins, & produisent la difficulté de respirer.

Lorsque l'humeur des bronches est amassée en grande quantité dans les vesicules du poumon, elle bouche, pour ainsi dire, le passage à l'air, qui, en faisant effort pour sortir, produit assez souvent un gargouillement ; c'est ce qu'on appelle cheval siffleur.

Le sifflement vient aussi quelquefois du resserrement de la glotte : ce qui arrive souvent lorsqu'on fait baisser la tête au cheval en le ramenant, & qu'il est rené trop court.

Diagnostic.

1°. On connoît la pouffe par la difficulté de respirer qui n'est pas accompagnée de fièvre.

2°. Parcequ'on voit les fausses côtes s'élever & s'abaisser en deux tems.

3°. Par le râlement ou le sifflement.

4°. Le cheval jette souvent par le nez une humeur tamponnée, qui vient des vésicules du poumon, lorsqu'elle s'est amassée en grande quantité à l'arriere-bouche, ou dans la trachée artère : le cheval la jette par pelotons & par flocons.

Prognostic.

C'est un mal très difficile à guérir, pour ne pas dire incurable. On peut cependant l'adoucir par le régime, en retranchant au cheval le soin, & en lui faisant faire un exercice modéré. Lorsque le cheval râle ou siffle, parcequ'il est gêné & rené trop court, il faut le mettre à son aise.

ARTICLE XI.

De l'Hydropisie de Poitrine.

C'EST un amas d'eau dans la cavité de la poitrine.

Causes.

Les causes de l'hydropisie font l'épaississement & la stagnation du sang. Lorsque le sang est épais, il circule difficilement & lentement, les parties rouges du sang se rassemblent, les parties séreuses & aqueuses se séparent des parties rouges, transudent à travers les tuniques des vaisseaux, & il se fait alors une extravasation de férosités dans la cavité de la poitrine.

Les causes de la stagnation du sang dans les vaisseaux de la poitrine font, 1^o. les maladies inflammatoires des parties contenues dans la poitrine, telles que la pleurésie, la péricardite, la courbature, & c.

2^o. La pousse & les tubercules du poulmon.

Différences.

Quelquefois l'hydropisie se forme dans le péricarde, quelquefois entre les deux lames du médiastin, quelquefois dans la cavité de la poitrine.

Diagnostic,

On reconnoît l'hydropisie de poitrine par la difficulté de respirer ; dans la respiration les côtes s'élèvent avec force, le cheval regarde la poitrine, le couche tantôt d'un coté, tantôt de l'autre.

Curation.

Cette maladie ne peut se guérir que par l'opération ; on ouvre avec un trois-quarts la poitrine, pour donner écoulement aux eaux qui y font contenues. Mais comme souvent, après avoir vuidé les eaux, la cause subsiste, cette maladie doit être mise au nombre des maladies incurables.

CHAPITRE VII.

MALADIES DU BAS-VENTRE.

ARTICLE PREMIER.

Des Tranchées en général.

ON donne ordinairement le nom de *tranchées* à bien des maladies qui ne méritent pas ce nom, telles que la rupture de l'estomach, la suppression & la rétention d'urine, l'hydropisie de poitrine & de bas-ventre. Ces maladies ne font pas des tranchées, elles demandent (du moins quelques-unes) un traitement bien différent.

Les tranchées font une maladie inflammatoire des intestins.

Causes.

Les causes en général des tranchées son en grand nombre.

- 1°. La boisson d'eau froide, vive ou crue, après le chaud.
- 2°. L'indigestion.
- 3°. Les crudités des premières voies.
- 4°. Les alimens, ou plutôt le séjour des excréments dans les boyaux.
- 5°. Les vents contenus dans les intestins.
- 6°. Les vers contenus dans l'estomach ou dans les intestins.
- 7°. Le bésoard arrêté dans les intestins.

Toutes ces causes produisent l'inflammation des intestins, les unes en faisant crispeter & resserrer les extrémités capillaires des vaisseaux qui vont se distribuer aux intestins : les autres, en comprimant les vaisseaux des intestins ; les autres enfin, en irritant les fibres nerveuses des intestins. L'inflammation engorge les vaisseaux, distend les fibres nerveuses, produit la douleur, de-là les tranchées.

Diagnostic en général.

On connoît que le cheval est attaqué de tranchées. lorsqu'il se couche & se leve, qu'il s'agite & se tourmente, qu'il racle la terre avec le pied de devant, & ne demeure jamais en place.

Prognostic.

Le danger des tranchées dépend de la nature de la cause, de l'étendue & du degré de l'inflammation.

Elle se termine ou par résolution, & le cheval guérit ou par gangrene, & le cheval meurt.

Curation.

Il faut 1°. retrancher tout aliment solide, le soin, l'avoine & la paille.

2°. Mettre en usage les remedes de l'inflammation, saigner suivant la violence du mal & les forces du cheval, donner plusieurs lavemens rafraîchissans & émolliens, faits avec la décoction de son ou des plantes émollientes, ou de farine d'orge, ou avec l'huile d'olive récente, ou le beurre frais ; faire boire tiède l'eau blanche, ou la décoction des plantes émollientes, ou de graine de lin.

Différences.

On distingue les tranchées à raison de leurs causes, en tranchées d'eau froide, tranchées d'indigestion, tranchées de vents, tranchées de vers, & tranchées de bésoard.

ARTICLE II.

De la Tranchée d'eau froide.

ON conjecture que le cheval est attaqué de tranchées d'eau froide, lorsque cette maladie survient après que le cheval a bu une grande quantité d'eau de fontaine froide, ou de puits, sur-tout ayant chaud.

Causes.

L'eau froide fait une vive impression sur les nerfs de l'estomach ; cette impression fait resserrer les vaisseaux, y cause une inflammation ; de-là la douleur & les tranchées.

Prognostic.

Cette maladie n'est pas dangereuse.

Curation.

Il faut couvrir le cheval, le tenir bien chaudement ; si la douleur continue, au bout d'une demi-heure il faut le saigner & lui donner des lavemens.

ARTICLE III.

Des Tranchées d'indigestion.

ON doit conjecturer que le cheval a une indigestion, lorsqu'on voit qu'il a mangé beaucoup de grains, & foin ou d'autres alimens, & que les tranchées font survenues quelque tems après le manger.

2°. Lorsqu'il y a difficulté de respirer, & que le cheval est appesanti.

Curation.

Il faut bien se garder de saigner, parcequ'on diminueroit les forces digestives, & on exposeroit le cheval à périr de suffocation. Il faut lui

donner un peu de thériaque délayé dans un demi-septier de vin, ou lui faire avaler cinq ou six pintes d'eau tiède dans l'espace de deux heures, & lui donner plusieurs lavemens simples, ou légèrement purgatifs, en y faisant dissoudre quatre onces de pulpe de casse.

ARTICLE IV,

Des Tranchées de vent, ou Tranchées venteuses.

LES vents occasionnent assez souvent les tranchées ; on les reconnoît parceque le cheval rend des vents, & qu'il a souvent le ventre enflé.

Causes,

Les causes les plus ordinaires font les mauvaises digestions, la putréfaction, la fermentation des alimens & la chaleur qui raréfie l'air qui fort des alimens.

Le relâchement des fibres des intestins, est aussi une cause des tranchées venteuses ; les fibres n'ont pas allez de force & de ton pour chasser les vents.

Curation.

Sans m'arrêter aux différens remedes qui peuvent chasser les vents, je conseille le remede suivant, qui m'a toujours bien réussi.

On prend un oignon, on le hache bien menu, avec un morceau de savon gros comme un oeuf, on y mêle deux pincées de poivre, on l'introduit avec la main dans l'anus, le plus avant qu'il est possible ; on fait promener le cheval tout de fuite : quelque tems après on lui donne un lavement, composé d'une once de savon noir, dissout dans de l'eau : si les tranchées ne s'appaisent pas, il est : a propos de saigner. On peut se servir des

carminatifs propres à chasser les vents, comme de la semence d'anis, de cumin, la racine d'angélique, d'impératoire, & c.

ARTICLE V. *Des Tranchées de Vers.*

ON reconnoît ces tranchées, parceque le cheval rend des vers avec les excréments.

Les vers qui causent les tranchées font de deux fortes ; les uns font ronds & courts, ceux-là s'enfoncent dans la membrane veloutée de l'estomach & des intestins ; les autres font longs & pointus par les deux extrémités : j'en ai vû une si grande quantité de cette dernière espece dans l'estomach & les intestins d'un cheval que j'ai ouvert, qu'un seau auroit eu peine à les contenir. Le cheval ne faisoit point de mouvement, & ne se tourmentoit pas comme dans les tranchées ordinaires, mais il étoit dégouré, mangeoit peu & dépérissoit tous les jours ; il tenoit les jambes de devant fous la mangeoire, & celles de derrière fort reculées ; de forte que son ventre touchoit presque à terre : il restoit toujours dans cette attitude.

Curation.

Tous les amers font bons dans les tranchées de vers ; ainsi on peut donner la décoction de gentiane, de petite centaurée, d'absynthe & de fougere. Je donne ordinairement trois onces de fuie de cheminée, dans un demi-septier de lait : ce remède me réussit fort bien.

ARTICLE VI.

Tranchées de Bésoard.

LE besoard est une espece de boule plâtreuse, qui se forme dans les intestins ; il est formé de couches appliquées les unes sur les autres, qui se durcissent avec le tems : on ne trouve ordinairement le besoard que dans le *cæcum*. Il comprime quelquefois les vaisseaux sanguins, quelquefois il arrête les excréments & cause l'inflammation & les tranchées. On soupçonne cette maladie, lorsque le cheval regarde souvent son ventre, sans aucune cause apparente d'une autre maladie.

Cette maladie est incurable.

ARTICLE VII.

Des Tranchées rouges.

LES tranchées, qu'on appelle ordinairement tranchées rouges, ne font autre chose que l'inflammation de l'estomach ou des intestins, dont j'ai parlé plus haut ; la seule différence est que l'inflammation est considérable & au dernier degré, dans les tranchées rouges. Le cheval se couche & se leve souvent, s'agite, se tourmente *de* & regarde son ventre.

Causes.

L'inflammation des intestins dans les tranchées rouges, vient de l'âcreté des matieres contenues dans les intestins, de l'âcreté de la bile, de l'usage des alimens irritans & échauffans, comme du mauvais foin, des purgatifs forts donnés à trop grande dose, des venins, ou des insectes venimeux que le cheval a avalés.

Toutes ces causes font des impressions fortes sur les intestins, irritent les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins, les font resserrer ; de-là l'arrêt du fang & l'inflammation ; les vaisseaux distendus compriment les nerfs ; de-là, la douleur & les tranchées rouges.

Diagnostic.

On a lieu de croire que le cheval a les tranchées rouges, lorsque le cheval se tourmente, se couche & se leve souvent, lorsqu'il sent de la douleur en le touchant fous le ventre, qu'il regarde son ventre ; sur-tout, si le mal survient après l'usage des purgatifs violens, & si on soupçonne qu'il ait mangé quelque chose d'âcre & de venimeux.

Prognostic.

L'inflammation qui vient de l'âcreté des matieres, de l'irritation des fibres nerveuses ou du venin, est toujours dangereuse. Il y a à craindre qu'elle ne se termine par la gangrene & par la mort.

Curation.

Il faut faire tons ses efforts pour remédier promptement à l'inflammation ; pour cela, il faut mettre en usage les relâchans, les émolliens & les anodins.

1^o. On saigne le cheval, & on répète la saignée suivant le besoin, pourvu qu'on soit sur que la digestion est faite ; on fait avaler des breuvages faits avec la décoction des plantes émollientes, dont j'ai parlé au Chapitre de l'inflammation, la décoction de graine de lin, & c. ou bien on fait avaler une livre d'huile d'olive, pour adoucir & lubrifier le passage des matieres & favoriser leur sortie. Il ne faut pas omettre les lavemens ; ils diminuent admirablement l'inflammation, tant en relâchant & en rafraîchissant, qu'en évacuant les matieres contenues dans les gros boyaux, qui (si elles ne font pas la cause de l'inflammation) concourent presque toujours à l'entretenir.

ARTICLE VIII.

De la Suppression d'urine.

IL y a suppression d'urine, lorsqu'elle ne se sépare pas dans les reins, ou lorsqu'elle ne s'y sépare qu'en petite quantité, ou lorsque l'urine ne trouve pas de passage libre pour aller dans la vessie.

Dans cette maladie le cheval souffre de grandes douleurs, dont il donne des preuves, par la grande agitation ou il est ; il est dans une fièvre considérable ; il plie les reins.

Causes.

La suppression d'urine vient, ou de l'inflammation des reins, ou des ureteres, ou de l'obstruction des reins ou des ureteres.

Dans l'inflammation des reins, les tuyaux sécrétoires de l'urine font resserrés, ne filtrent plus l'urine ; l'urine reflue dans la masse du sang : de-là, la suppression d'urine.

Dans l'inflammation des ureteres, ces canaux font resserrés, & ne donnent plus de passage à l'urine ; de-là, la suppression.

Dans l'obstruction des reins & des ureteres, l'urine ne trouvant pas de passage libre, ne peut plus couler dans la vessie ; de-là, la suppression.

Les causes de l'inflammation des reins & des ureteres font, 1^o. les causes générales, l'épaississement, la pléthore & la raréfaction du sang. 2^o. Les causes locales, comme quelque coup sur la région des reins qui aura endommagé, meurtri la substance des reins, relâché les vaisseaux, ou irrité les nerfs, & causé un engorgement.

Les causes de l'obstruction des reins ou des ureteres, font des calculs dans la substance des reins qui bouchent, picotent & irritent les vaisseaux sécrétoires de l'urine, ou des pierres dans les reins, ou dans les ureteres.

Diagnostic.

On reconnoît la suppression d'urine, parceque le cheval s'agite, se tourmente, plie les reins, qu'il regarde ses reins & qu'il a une fièvre considérable.

Prognostic.

La suppression d'urine qui vient d'obstruction, c'est-à-dire des calculs ou des pierres dans les reins, ou dans les ureteres, est fans remede ; celle qui vient de l'inflammation des reins, peut se-guérir, mais elle n'est jamais fans danger.

Curation.

La suppression d'urine qui vient d'inflammation, demande les remedes de l'inflammation, dont j'ai parlé si souvent, 1°. les saignées qui doivent être répétées suivant le besoin ; c'est le remede le plus efficace. 2°. Il faut éviter tout aliment solide, & tout remede échauffant. 3°. Il faut donner plusieurs lavemens émolliens & rafraîchissans, pour tempérer la chaleur, l'inflammation & l'irritation des reins ; donner des breuvages adoucissans, faits avec les décoctions de feuilles de mauve, de guimauve, ou de graine de lin.

On peut faire avaler quelques onces d'huile d'amandes douces, pour adoucir, relâcher & tempérer la douleur.

La suppression d'urine qui vient d'obstruction, est incurable.

ARTICLE IX.

De la Rétention d'urine.

LA rétention d'urine est la difficulté ou l'impossibilité d'uriner.

Le cheval se présente pour uriner, & n urine que quelques gouttes, ou n'urine pas du tout.

Causes.

La cause la plus ordinaire est le rétrécissement du col de la vessie : ce rétrécissement vient de l'inflammation de la vessie, ou des glandes prostatiques qui environnent le col de la vessie, & quelquefois de la paralysie de la vessie.

Lorsque la vessie est enflammée, les vaisseaux qui sont au col de la vessie, sont pleins, engorgés, distendus & ferment le passage à l'urine.

Lorsque les glandes prostatiques sont engorgées, elles compriment le commencement du canal de l'uretère, & empêchent l'urine de passer.

Dans la paralysie de la vessie, les fibres n'ont plus de sentiment ; elles ne sentent plus la présence de l'urine, qui ne fait plus aucune impression sur elles : l'urine s'amasse en grande quantité dans la vessie, la distend prodigieusement, & fait resserrer le col de la vessie ; de-là, la rétention d'urine.

Diagnostic.

On reconnoît la rétention d'urine, lorsque le cheval se présentant souvent pour uriner, n'urine pas, ou n'urine que très peu, & qu'en portant la main par le rectum sur la vessie, on sent qu'elle est pleine & distendue.

Curation,

Il faut éviter la Méthode de ceux qui portant la main par le rectum sur la vessie, la compriment fortement pour faire sortir l'urine, parcequ'on augmenteroit la violence du mal ; si on le faisoit, il faudroit le faire doucement.

Il faut saigner une ou deux fois, donner des breuvages & des lavemens émolliens, & employer les remèdes de l'inflammation. Il y a certains moyens qui réussissent quelquefois, comme de remuer souvent la litière sous le ventre du cheval ; le mener à une bergerie, cela le fait uriner quelquefois : il faut toujours mettre en usage ces moyens, quoique souvent inutiles, parcequ'il ne faut rien oublier pour guérir.

ARTICLE X.
De la Rupture de l'Estomach.

IL arrive quelquefois que l'estomach du cheval se rompt. On le connoît, parceque le cheval se tourmente, & sur-tout parce que le cheval vomit les alimens par le nez ; ce qui n'arrive que dans ce cas.

Causes.

L'estomach est vicié, 1^o. lorsque les glandes de l'estomach ne filtrent plus l'humeur qui est destinée à les humecter : dans ce cas, les fibres de l'estomach se dessechent, perdent leur souplesse, & font plus disposées à se rompre.

2^o. Lorsque les fibres de l'estomach font relâchées & affoiblies, par quelque cause que ce soit.

3^o. Lorsque les fibres de l'estomach ont été altérées par l'inflammation, ou la gangrene qui a précédé.

4^o. Le vice des sucs digestifs ; lorsqu'ils font altérés par quelque cause, comme par la fièvre, ils deviennent âcres, excoriant les membranes de l'estomach, les corrodent & les disposent à se crever.

5^o. Le vice des alimens, comme lorsque le cheval a trop mangé de grains, comme de l'avoine, de l'orge ou du froment ; ces grains se gonflent prodigieusement, & distendent l'estomach, jusqu'à le faire crever.

Ajoutez à cela, que les grains fermentent dans l'estomach ; l'air qui est contenu dans les grains se rarésie par la chaleur, fort avec impétuosité, & rompt par son élasticité les membranes de l'estomach. Le son récent & verd qui n'a pas fermenté, pris en grande quantité, peut être encore une cause de la rupture de l'estomach.

Diagnostic.

On connoît que l'estomach est crevé, par ce que j'ai dit ci-dessus ; le cheval se tourmente, se couche & se leve, gratte la terre avec le pied ; mais le signe certain, c'est l'éjection des matieres par le nez.

Curation.

Cette maladie est incurable. Tout ce qu'on peut dire se réduit aux précautions qu'on doit prendre pour prévenir cet accident ; c'est de ne laisser jamais manger au cheval, trop de grain & de foin récent qui n'ait pas sermenté, de même que des ordures & des infectes vénimeux.

ARTICLE XI.

De la Rupture du Diaphragme.

QUELQUEFOIS le diaphragme se rompt ; on le connoît parce que le cheval se tourmente beaucoup, se couche & se débat, a grande difficulté de respirer ; le ventre monte avec la poitrine en respirant.

Cette maladie est toujours incurable.

ARTICLE XII.

De la Crudité du Chyle.

LORSQU'UN cheval mange du foin ou de l'avoine, tout de suite après un exercice violent, l'estomach ne peut pas digérer, parcequ'il manque de force, & que les sucs digestifs font altérés par la chaleur, ou diminués par les lueurs abondantes, & la trop grande évacuation qui s'est faite par la transpiration ; les forces de l'estomach font affoiblies, les digestions font imparfaites, le chyle est mal élaboré, crud, visqueux & vappide : il passe dans le sang avec ce caractere, & produit la fièvre.

Curation.

Il faut mettre le cheval à l'eau blanche, détremper le sang par des breuvages délayans, & laisser le cheval en repos pendant quelques jours ; lui donner peu à manger jusqu'à ce que l'estomach ait repris ses forces.

ARTICLE XIII.

Du Cours de Ventre, ou Dévoiement.

C'EST une maladie dans laquelle le cheval rend les matieres fécales liquides.

Causes.

Les alimens digérés dans l'estomach se divisent en deux parties ; l'une liquide & plus saine, pompée par les veines lactées, on l'appelle chyle ; l'autre plus grossiere, qui se durcit & passe par les intestins, ce font les excréments.

Il se filtre dans les glandes intestinales un suc qui sert à détremper ce marc, & à en faciliter la sortie hors des intestins ; plus le suc intestinal est abondant, plus les excréments font liquides. Ainsi la cause du dévoiement, c'est la sécrétion trop abondante du suc intestinal. La bile & le suc pancréatique y ont beaucoup de part.

La cause de cette sécrétion trop abondante, c'est 1^o. le relâchement des glandes intestinales, ou l'irritation de ces glandes.

2^o. Le défaut de transpiration est encore une cause du dévoiement ; l'humeur de la transpiration reflue en dedans, & fournit plus de sérosité aux excréments, qu'à l'ordinaire.

Diagnostic.

On connoît le dévoiement, lorsque le cheval fiente souvent, & toujours liquide ; on connoît que le devoiement est simple, lorsque les excréments ne font que liquides fans glaires.

Prognostic.

Cette maladie n'est pas dangereuse, elle guérit souvent d'elle-même.

Curation.

Il faut lui retrancher pour quelque tems le soin, & le nourrir de son.

L'indication que l'on a, est de fortifier l'estomach, de diminuer la quantité du suc intestinal, ou de la pousser par les sueurs & la transpiration. Les stomachiques, les astringens, les cordiaux & les diaphorétiques remplissent ces indications. Ainsi on peut faire avaler la décoction des plantes stomachiques & un peu astringentes, comme les racines de gentiane, d'enula campana & de patience sauvage. Cette dernière est un peu purgative, & refférre après avoir purgé : elle convient lorsqu'on croit que le dévoiement vient des matieres des premières voies.

On peut donner une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, afin de fortifier l'estomach, & de pousser par la transpiration une partie de l'humeur intestinale.

On peut enfin mêler aux stomachiques & aux cordiaux quelque astringent, comme le cachou à la dose de quatre gros, il est en même tems stomachique & astringent.

ARTICLE XIV.

Du Gras fondu.

C'EST une excrétion de mucosités ou de glaires tamponnées.

Le cheval rend par le fondement des glaires épaisses & tamponnées ; ces glaires font quelquefois mêlées d'un peu de sang, quelquefois sans sang. C'est cette maladie que les Maréchaux ont appelé gras-fondu, parceque ces glaires étant luisantes comme de la graisse qui se fond, ils ont cru que c'étoit réellement la graille du cheval qui sortoit par le fondement.

Causes.

Je dis que la cause du gras-fondu est l'inflammation des intestins, & en particulier de la membrane veloutée des intestins ; cette inflammation occasionne l'épaississement de l'humeur intestinale, car l'inflammation, comme je l'ai dit, épaissit toujours l'humeur des parties qu'elle occupe : l'épaississement de l'humeur intestinale, produit le gonflement des glandes. Ce gonflement entretient, 1^o. l'inflammation. 2^o. Il produit des contractions fréquentes dans les intestins ; la nature fait effort pour chasser l'humeur qui engorge les glandes.

Cette contraction exprime une partie de l'humeur intestinale ; de-là, l'éjection des glaires tamponnées, & le gras-fondu.

La cause la plus ordinaire de l'inflammation dans le gras-fondu, ce font les purgatifs trop forts ou donnés à trop grande dose ; on fait que les purgatifs n'agissent qu'en irritant, ils picotent les fibres des intestins & des glandes intestinales, les sollicitent à de fréquentes contractions, & obligent les glandes à séparer une plus grande quantité de suc intestinal. Lorsque l'irritation qu'ils causent est trop grande, elle produit l'inflammation ; de-là le gras-fondu.

Si l'inflammation engorge tellement les vaisseaux, qu'il s'en creve quelqu'un, le sang se mêlera avec les glaires ; de-là, l'éjection des glaires sanguinolentes.

Diagnostic.

Cette maladie se connoît assez par les glaires & la mucosité que le cheval rend.

Prognostic.

Cette maladie est plus ou moins dangereuse, suivant le degré de l'inflammation, & la manière dont elle se termine.

Elle peut se terminer par résolution, & le cheval guérit d'une manière complète ; ou par suppuration, & le cheval rend du pus avec les glaires & les excréments ; ou par gangrène, & le cheval meurt.

Curation.

Une partie des Maréchaux font dans l'habitude de donner des cordiaux, mais rien n'est plus contraire ; ils ne font qu'augmenter l'inflammation & la douleur, en augmentant le mouvement du sang, & en l'obligeant à se porter avec plus de rapidité vers la partie enflammée.

Je dis qu'il faut faire de petites saignées répétées pour désemplir les vaisseaux, les dégorger, & diminuer l'inflammation.

2^o. Il faut tâcher d'appaiser le mouvement & la chaleur du sang, d'humecter, de détendre & d'adoucir par les breuvages & les lavemens émolliens & rafraîchissants. s.

Si l'inflammation est considérable, si les matières sont mêlées de sang, si le cheval se tourmente & souffre beaucoup ; il est à propos d'ajouter à la décoction des plantes adoucissantes, dont on se sert pour les breuvages & les lavemens, quelques têtes de pavôt-blanc, comme trois ou quatre ; rien n'est plus efficace pour calmer la douleur & remédier à la cause de la maladie.

Lorsque l'inflammation est sensiblement diminuée, il est à propos de mettre dans les lavemens, une trentaine de grains d'ipécacuanha ; c'est un remède certain pour fondre les glaires qui engorgent les glandes.

ARTICLE XV.

De l'Hydropisie du bas-Ventre.

C'EST un amas d'eau dans la cavité du ventre ; de forte que les intestins nagent dans l'eau.

L'hydropisie en général est distinguée en anasarque & en ascite ; l'anasarque est un oedème ou une bouffi dure générale, qui vient de la sérosité du sang extravasée dans le tissu cellulaire.

L'ascite est un amas de ferosités dans la cavité du bas-ventre.

Il y a encore des hydropisies particulieres, comme celles du foureau, du péricarde, du médiastin, & les hydatides, qui font de petites vessies remplies d'eau qui se forment dans l'intérieur du ventre.

Causes.

Les causes de l'hydropisie sont, 1^o. tout ce qui rallentit le mouvement du sang, & qui en empêche la circulation.

2^o. La suppression de quelque évacuation, comme de l'urine, ou de la transpiration.

3^o. L'obstruction des vaisseaux absorbans, destinés à repomper une sérosité qui transude continuellement, comme une rosée, pour les humecter & lubrifier leur surface.

Les causes qui rallentissent, ou qui empêchent la circulation du sang, font l'épaississement du sang, ou les obstructions.

Lorsque le Sang est épais, il circule lentement ; les parties dont il est composé font moins mêlées ; celles qui ont plus d'analogie ensemble, se réunifient, les globules rouges se rassemblent & s'unissent étroitement entr'elles, les parties séreuses & aqueuses se séparent des globules rouges, transudent à travers les membranes des vaisseaux, s'extravasent dans quelque cavité, & forment l'hydropisie.

Lorsqu'il y a quelque obstruction dans les vaisseaux, la circulation est : interceptée, le sang s'arrête, les parties les plus fluides, se séparent des parties grossieres, transudent à travers les vaisseaux, s'amassent dans quelque cavié ; de-là, l'hydropisie. Ajoutez à cela, que les obstructions

compriment les vaisseaux de la partie où elles se trouvent, & gênent la circulation dans cette partie.

Lorsqu'il y a suppression de quelque évacuation, l'humeur supprimée reflue dans la masse du sang, la sérosité y surabonde, humecte, relâche les vaisseaux, en diminue le ressort ; de-là, la lenteur de la circulation, la transudation de la sérosité, & l'hydropisie.

Il se filtre continuellement dans toutes les parties internes du cheval, une liqueur qui en suite, comme une espèce de rosée & de vapeur ; on pourroit l'appeler transpiration interne. Cette humeur est : repompée dans l'état de santé, par les pores absorbans ; lorsque cette vapeur n'est pas resorbée, elle s'accumule dans quelque cavité & forme l'hydropisie.

Diagnostic.

On connoît l'hydropisie du ventre, par la difficulté de respirer, par l'enflure du ventre, & par la fluctuation de l'eau contenue dans le ventre, qu'on sent en frappant un côté d'une main, & en appuyant l'autre sur le côté opposé,

Prognostic.

Cette maladie est fort difficile à guérir, parcequ'elle vient presque toujours de quelque obstruction qu'il n'est pas possible de guérir ; elle est souvent incurable.

Curation,

L'indication qu'on a, est dévacuer la sérosité contenue dans le ventre & dans le sang. Il y a trois moyens de remplir cette indication, 1^o. en poussant l'humeur surabondante par la transpiration, au moyen des diaphorétiques. Pour cela on se sert de la décoction des bois sudorifiques de squine, de gayac, de sassafras & de salsepareille, en y ajoutant environ trente grains d'antimoine diaphorétique, ou de la décoction de baies de genièvre concassées ; il faut faire boire peu, & tenir le cheval dans un endroit & dans un air secs.

2°. En poussant l'humeur surabondante par les urines ; pour cela, on met en usage les diurétiques, ils valent mieux que les diaphoniques. On peut faire avaler le suc de pariétaire à la dose de cinq ou six onces par jour, ou la décoction de racine de chardon rolland, de persil, ou des sommités de genêt, en y ajoutant trois gros de sel de nître, par pinte d'eau, ou bien la lessive des cendres de genêt avec le vin blanc.

3°. En évacuant la sérosité par le moyen des purgatifs hydragogues, tels que le jalap, le diagrede, l'iris de Florence, l'aloës, le mercure doux, & c. On peut purger avec des bols, composés d'un gros de jalap, d'un gros de diagrede, d'autant d'iris de Florence, de trois gros de nître, & d'une demi once d'aloës.

Mais comme ces remedes n'attaquent que l'hydropisie, fans toucher à la cause, ils font souvent insuffisans. Lorsque malgré ces remedes le ventre se remplit de férosité, qu'il est considérablement distendu, on pourroit tenter la ponction, c'est-à dire, faire une ouverture aux muscles du ventre avec un instrument qu'on appelle *trois-quarts*, pour vuider l'eau contenue dans, le ventre, qui fans cette opération suffoqueroit le cheval.

Dans l'hydropisie du fourreau, il faut faire des scarifications ou une ouverture, pour donner issue à l'eau.

ARTICLE XVI.

De la Rage.

L A rage est une espèce de folie ou de fureur sans fièvre, dans laquelle le cheval mord & ronge la mangeoire & ce qu'il rencontre ; il avance la tête pour mordre indistinctement toutes les personnes qui s'approchent de lui ; il ne connoît personne, il est toujours en mouvement lorsqu'il est seul, & frappe du pied ; ses yeux font rouges & étincelans ; il mange

peu & ne boit pas, il tire la langue & rend beaucoup d'écume. On distingue deux degrés dans cette maladie, la rage commençante & la rage confirmée.

Dans la rage commençante, il y a tous les symptômes dont je viens de parler : dans la rage confirmée, tous ces symptômes augmentent ; le cheval souffre considérablement & se tourmente beaucoup, il tremble de tous ses membres, le poil se hérissé, & enfin il meurt.

Causes.

La rage ne s'engendre pas d'elle même dans le cheval ; il n'y a que le chien, le loup & le renard, en qui elle s'engendre d'elle même. Le cheval ne devient jamais enragé, que parcequ'il a été mordu par un chien ou un autre animal enragé, ou parcequ'il a avalé en buvant de la salive d'un animal enragé, ou parcequ'il a mangé du foin, de la paille, du son ou de l'avoine, arrosés de la salive d'un animal enragé, ou parcequ'on lui a mis dans la bouche la bride d'un cheval enragé, ou enfin, parcequ'il aura touché avec la bouche ou avec la langue, la salive d'un animal enragé.

•

Diagnostic.

On doit craindre qu'un cheval ne devienne enragé, lorsqu'il a été pendant quelque tems avec un animal enragé, lorsqu'il y a dans la même maison un chien enragé : il est prudent dans ces cas de se défier du cheval, de prendre des précautions, & de ne pas l'approcher trop près avant quarante ou cinquante jours.

On doit soupçonner que le cheval deviendra enragé, lorsqu'il a été avec un animal enragé, & qu'il ne mange plus, & ne boit plus comme à l'ordinaire, qu'il devient triste, & qu'il a les yeux étincelans.

Le soupçon est plus fort s'il a été mordu par un animal enragé.

On est sûr que le cheval est enragé, lorsqu'après avoir été avec un animal enragé, on voit les symptômes précédens, & qu'outre cela le cheval mord la mangeoire, qu'il se jette sur tous ceux qu'il voit pour les mordre, qu'il frappe du pied, & qu'il se tourmente considérablement.

On en est encore plus sûr, lorsqu'un cheval a été mordu par un animal enragé, & qu'on voit tous les symptômes, ci-dessus.

Prognostic.

Les chevaux mordus par un animal enragé ne deviennent pas tous enragés ; sur dix mordus il y en aura trois ou quatre qui deviendront enragés.

La rage se déclare ordinairement entre le vingtième jour & le cinquantième jour, rarement avant le vingtième ; mais elle se déclare quelquefois après le cinquantième, & quelquefois même longtemps après.

Lorsqu'elle est une fois déclarée, elle fait périr promptement le cheval ; c'est une maladie fort aiguë, qui ne dure que sept jours.

La rage qui vient de la salive d'un animal enragé, est plus dangereuse que celle qui vient de la morsure, parceque la dernière est locale ; elle a son siège dans la partie mordue ; en l'emportant on remédie à la rage : au lieu que la première n'a point de place déterminée, elle passe dans la masse du sang, & devient par-là incurable.

Lorsqu'elle vient d'une morsure, elle est plus dangereuse lorsque la morsure est sur des parties tendineuses & sur les articulations, que lorsqu'elle est sur des parties charnues.

En général la rage est une maladie fort grave & fort dangereuse.

On a bien de la peine à se garantir de la rage menaçante ; la commençante est presque incurable ; la rage confirmée ne se guérit jamais.

Curation.

Tout ce qu'on a dit sur la guérison de la rage confirmée n'est que fable & mensonge. Tous les remèdes qu'on emploie sont inutiles ; elle est incurable. Les bains de la mer ont été vantés comme un spécifique pour cette maladie, mais ils sont aussi infructueux que les autres remèdes.

On auroit cru que le mercure auroit plus de succès, parceque le virus de la rage attaque spécialement la salive, & que le mercure a beaucoup

d'analogie avec elle ; mais il n'a pas répondu à l'espérance qu'on en avoit conçue.

Il est inutile de tenter des remedes pour la rage confirmée. Tous les foin s doivent se borner à la prévenir ; pour cela il faut couper en rond toute la partie mordue, si elle est charnue ; il faut outre cela y appliquer les caustiques & le feu, faire des scarifications, & exciter une suppuration abondante, afin de pousser tout le virus dehors.

Si la morsure est à une partie tendineuse ou membraneuse, il faut faire des scarifications à la peau, & appliquer dessus les ventouses, afin d'attirer tout le virus.

Si ces remedes ne réussissent pas, il faut abandonner le cheval & le faire tuer. Mais il faut toujours tenir le cheval à l'écart, & ne jamais en approcher de façon qu'on puisse en être mordu.

QUATRIEME PARTIE.

DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.

LES maladies externes se réduisent aux tumeurs & aux plaies.

Les tumeurs en général sont des élévations ou eminences au-dessus du niveau des parties voisines. Je ne parle pas ici des tumeurs causées par le déplacement de quelques os, comme il arrive dans les luxations & les fractures ; mais feulement des tumeurs formées par l'amas d'une humeur dans quelque partie. Les tumeurs font produites par le sang, ou par les humeurs émanées du sang.

Celles qui font produites par le sang prennent le nom d'inflammations, ou de tumeurs inflammatoires ; & c'est à ce genre de tumeurs que doivent se rapporter celles qui font accompagnées de chaleur, de tension & de douleur. On peut encore y rapporter les maladies érysipélateuses de la peau, qui font toujours précédées ou accompagnées d'inflammation ou de démangeaison, comme le farcin la galle, l'ébullition de sang, & c.

Celles qui font produites par la lymphe, se nomment tumeurs lymphatiques, & c'est à ce genre que se rapportent les tumeurs dures, comme les squirrhes, les tumeurs des tendons & des glandes, les porreaux, les caplets, le vessigon, les molletes, &

Lorsqu'elles sont produites par la partie séreuse du sang, elles prennent le nom d'oedème ; & sous ce nom, sont compris les engorgemens séreux, les gonflemens, & les bouffissures des jambes.

Lorsqu'elles sont produites par une matière blanche plâtreuse, ressemblant à une espèce de bouillie ou de pus mal formé, on les appelle tumeurs gommeuses, & c'est à cette classe que doivent se rapporter toutes les tumeurs de la peau, qui forment une espèce de poche ronde, remplie d'une matière telle que je viens de le dire.

Lorsqu'elles sont formées par l'épaississement du tissu cellulaire ou des membranes, elles prennent le nom de sarcomes ou de tumeurs sarcomateuses.

Ainsi les tumeurs peuvent se réduire aux tumeurs inflammatoires, aux tumeurs lymphatiques, aux tumeurs œdémateuses, aux tumeurs gommeuses, & aux tumeurs sarcomateuses.

CHAPITRE PREMIER. DES TUMEURS INFLAMMATOIRES.

ARTICLE PREMIER.

De l'Inflammation.

J'AI parlé, au commencement de ce Traité, de l'inflammation des parties internes, & par-là, je devrois être dispensé d'en parler de nouveau ; mais

j'ai cru qu'il seroit a propos de dire quelque chose de l'inflammation des parties externes, afin de faire l'histoire des ulceres, dès leur origine.

L'inflammation est une élévation au-dessus de la peau ; formée par un amas de sang dans les extrémités capillaires des vaisseaux sanguins.

On distingue l'inflammation en phlegmoneuse & en érysipélateuse, en Ample & en composée.

La phlegmoneuse est une distention des vaisseaux avec chaleur, douleur & quelquefois fièvre,

L'érysipélateuse, est une élévation superficielle de la peau, avec peu de douleur.

L'inflammation est simple lorsqu'elle est seule.

Elle est composée, lorsqu'elle est accompagnée de quelqu'autre maladie.

ARTICLE II.

Du Phlegmon.

LE Phlegmon est une tumeur avec chaleur, tension, douleur & dureté.

Cette tumeur attaque le plus souvent les parties charnues, parcequ'elles font parsemées d'un plus grand nombre de vaisseaux sanguins ; elle est souvent accompagnée de fièvre, lorsque l'inflammation est considérable & fort étendue.

On distingue dans le phlegmon le commencement, l'augmentation, l'état & le déclin.

Dans le commencement, le sang ne fait que séjourner dans ses propres vaisseaux ; la tumeur & la douleur font legeres : on appelle ce degré *phlogose*. Dans le second degré, le sang pénètre dans les vaisseaux lymphatiques ; & les accidens augmentent. Dans l'état, la tumeur, la chaleur & la douleur font considérables. Dans le déclin, les accidens diminuent.

Causes.

La cause du phlegmon est l'amas du sang dans les extrêmités capillaires des vaisseaux sanguins ; cet amas vient de la difficulté que le sang trouve à passer des extrêmités des arteres dans le commencement des veines. Cette difficulté vient du côté du sang, ou du coté des vaisseaux dans lesquels il circule : du coté du sang, lorsqu'il se porte vers les extrêmités des arteres en plus grande quantité qu'il ne peut être repris par les veines, & cela arrive, 1^o. lorsqu'il y a plethore, c'est-à-dire, lorsque la quantité réelle du sang est trop considérable, & que les vaisseaux font trop pleins. 2^o. Lorsque le sang fans être en trop grande quantité, est tellement raréfié par le mouvement & la chaleur, qu'il occupe autant d'espace que s'il y avoit pléthore réelle.

La pléthore & la raréfaction du sang ont elles-mêmes des causes ; la pléthore reconnoît pour cause la quantité d'alimens bien digérés, le repos, & c.

La raréfaction reconnoît pour cause, le battement trop considérable du coeur & des artères, la fièvre, les violens exercices, les courses longues, & c.

Le sang circule encore difficilement dans ses vaisseaux, lorsqu'il est vicié, comme lorsqu'il est épais, ou visqueux, ou acre, ou chargé d'impuretés.

Le sang épais circule lentement ; lorsqu'il est visqueux, il se colle, pour ainsi dire, aux parois des vaisseaux ; lorsqu'il est acre, il picotte les vaisseaux dans lesquels il circuse, les fait resserrer, & en diminue le calibre ; lorsqu'il est chargé d'impuretés, il fait le même effet. Dans tous ces cas, le sang a peine à circuler dans les extrêmités capillaires, il s'y amasse & produit le phlegmon.

Je dis dans les extrêmités capillaires, parceque les vaisseaux dans leurs dernieres divisions étant extrêmement fins & deliés, le passage y doit être plus difficile.

Le sang s'épaissit par les exercices violens, les sueurs, le froid, & c. c'est par cette raison que les chevaux font fort sujets à l'inflammation du poulmon, c'est-à-dire à la pleurésie & à la courbature, après les grandes fatigues & les grands froids.

Le sang devient visqueux par les mauvaises digestions, & c.

Le sang devient acre par la fièvre, la chaleur, la dissolution des parties salines qui composent le sang, & c. Le sang est chargé d'impuretés dans la suppression de quelqu'évacuation, comme de la transpiration, lorsqu'on fait rentrer dans la masse du sang quelqu'humeur viciée qui se portoit à la peau, lorsqu'on a repercuté sans préparation, par des remèdes forts, le virus du farcin, de la galle, des dartres, & c.

2^o. La difficulté que le sang trouve à passer des extrémités capillaires dans les veines vient du côté des vaisseaux dans lesquels il circule lorsqu'ils sont comprimés, obstrués, resserrés & relâchés. La compression fait rapprocher les parois des vaisseaux, & met obstacle à la circulation ; l'obstruction ferme le passage au sang. La constriction diminue le calibre des vaisseaux, & ne permet le passage qu'à une partie du sang. Le relâchement favorise le séjour du sang ; de-là la congestion du sang dans les extrémités capillaires & le phlegmon.

La compression vient des ligatures ou des tumeurs voisines.

L'obstruction vient de l'épaississement des liqueurs qui bouchent les vaisseaux.

La constriction vient ou de l'âcreté du sang, qui picotte & fait resserrer les vaisseaux, ou des caustiques, ou de la douleur. Les fibres entrent dans une contraction tonique, qui fait crisper & resserrer les vaisseaux.

Le relâchement vient des coups & des contusions qui diminuent le ressort des vaisseaux, & occasionnent par-là le séjour du sang & le phlegmon.

Plusieurs des causes ci-dessus reconnoissent des causes subalternes, dont il seroit trop long de faire l'énumération.

Symptomes.

Les principaux symptômes sont le gonflement de la partie, la tension, la douleur & la chaleur.

Il y a gonflement, parceque les vaisseaux sont pleins.

Il y a tension, parceque les vaisseaux sont distendus au-delà de leur état naturel.

La douleur est une fuite de la tumeur. Il y a chaleur, à cause du battement plus fort & plus fréquent des artères, & à cause de l'oscillation considérable des fibres.

Accidens particuliers.

1°. Dans l'inflammation commençante, il se fait une sécrétion plus abondante de l'humeur qui se filtre dans la partie enflammée soit parceque le sang, qui abonde plus alors dans la partie que hors le tems de l'inflammation, fournit plus de matière aux sécrétions, soit parceque les fibres de la partie enflammée & des organes sécrétoires ont des oscillations plus fortes & plus fréquentes ; c'est par cette raison que dans la morve commençante il se fait un écoulement plus considérable de simple mucosité par le nez.

1°. Dans l'inflammation considérable, la sécrétion qui se fait dans la partie enflammée diminue & cesse souvent totalement, soit parceque les fibres sont tellement distendues, que leur ressort est considérablement diminué, soit parce que la tension ferme l'orifice des tuyaux excrétoires, & ne permet pas la sortie de l'humeur qui a été filtrée, C'est par cette raison que dans la morve avancée l'écoulement diminue & cesse quelquefois totalement.

3°. L'humeur qui se sépare dans la partie enflammée s'épaissit, parceque la chaleur dissipe la partie la plus séreuse il ne reste que la partie la plus épaisse ; c'est par cette raison qu'il reste souvent des obstructions, lors même que l'inflammation a cessé. La connoissance de ces accidens donne l'explication de bien des phénomènes surprenans.

Diagnostic.

On connoît aisément le phlegmon, par la tumeur, la dureté, la chaleur & la douleur que le cheval ressent lorsqu'on le touche.

Prognostic.

L'inflammation est plus ou moins dangereuse, suivant l'importance des parties qu'elle occupe ; l'inflammation des parties tendineuses est plus dangereuse que celle des parties charnues ; celle des articulations est plus dangereuse que celle des autres parties.

Elle est : plus ou moins dangereuse, suivant son étendue, suivant la douleur, suivant le nombre & la violence des accidens, & suivant la maniere dont elle se termine.

L'inflammation peut se terminer par résolution, ou par suppuration, ou par induration, ou par gangrene.

Elle se termine par résolution, lorsque le sang reprend les routes de la circulation ; c'est la terminaison la plus salutaire.

Elle se termine par suppuration, lorsque le sang arrêté se convertit en pus ; c'est la terminaison la plus salutaire après la résolution.

Elle se termine par induration, lorsqu'il reste une tumeur après l'inflammation. Cette terminaison est souvent dangereuse.

Elle se termine par gangrene, lorsque les fibres ont perdu leur ressort, & sont tombées en mortification ; c'est la terminaison la plus fâcheuse.

Curation.

Les indications qu'on a dans l'inflammation sont, 1^o. de remédier à l'engorgement des vaisseaux. On remplit cette première indication par les faignées ; on doit les faire dans le commencement & dans l'augmentation de l'inflammation ; elles sont inutiles dans l'état, & nuisibles dans le déclin.

1^o. De diminuer la tension, pour empêcher la rupture des fibres. Les délayans & les humectans remplissent cette indication. Pour cela il faut faire des fomentations avec la décoction des plantes émollientes, comme la mauve, la guimauve, la branc-ursine, le bouillon blanc, la pariétaire, & c. ou avec le lait tiède. On peut aussi appliquer sur la partie enflammée le

cataplasme de mie de pain avec le lait, ayant soin de le renouveler de quatre heures en quatre heures, parceque la chaleur fait aigrir le lait, & le rend irritant.

3°. De diminuer la douleur. Les remedes précédens, en diminuant la tension, remédient à la douleur & à la chaleur.

Il faut éviter dans les commencemens les huileux & les discussifs. Les huileux bouchent les pores de la transpiration, arrêtent l'humeur de la transpiration, & augmentent l'inflammation. Les discussifs durcissent les fibres, augmentent la tension & l'inflammation.

4°. Lorsque la résolution commence à se faire (ce qu'on connoît lorsque la douleur, la tension & la chaleur diminuent), il faut la favoriser par les legers résolutifs, tels que la décoction de camomille, de mélilot & de fleurs de sureau, dans laquelle on aura fait dissoudre quelques grains de camphre, ou les cataplasmes des farines résolutes avec le saffran.

Nota. Quand l'inflammation vient du relâchement des fibres, comme après les coups & les contusions violentes, les résolutifs appliqués sur le champ rendent le ton aux fibres, obvient à l'engorgement, & préviennent l'inflammation. Les résolutifs les plus usités dans ce cas, sont le vin rouge seul, ou mêlé avec les farines résolutes, le son bouilli avec le vinaigre, les fomentations faites avec l'eau-de-vie & le savon, ou avec l'eau-de-vie camphrée.

On vient ordinairement à bout de remédier à la congestion du sang, par l'usage de ces remedes bien administrés, & alors l'inflammation se termine par résolution, qui est la terminaison la plus salutaire ; on doit toujours la favoriser, lorsque l'inflammation attaque les tendons & les articulations.

Mais si, malgré tous ces moyens, les accidens augmentent, & que l'inflammation subsiste après le huitième ou le neuvième jour il faut attendre la suppuration dont je vais parler.

ARTICLE III.

De la Suppuration.

LORSQUE l'inflammation ne se termine pas par résolution, c'est-à-dire, lorsque le sang amassé dans les extrémités capillaires, ne reprend pas sa fluidité, & ne rentre pas dans les routes de la circulation, la nature prend une autre voie pour s'en débarrasser comme d'un corps inutile & même nuisible.

L'oscillation des fibres augmente, le battement des artères devient plus grand & plus fréquent ; par ces deux causes le sang se trouve battu, atténué & brisé, il change de nature, & se convertit en pus ; c'est ce qui constitue la suppuration. La suppuration peut donc être définie, le changement du sang en pus.

Causes.

On voit déjà, par ce que je viens de dire, que les causes de la suppuration sont l'oscillation des fibres des parties voisines augmentée, le battement des artères, & le mouvement intestin des parties dont le sang est composé.

Pour que la suppuration se fasse il faut, 1^o que les 10 lides conservent la vie, (car la suppuration ne fait jamais dans une partie morte). 2^o. Que le battement des artères augmente. 3^o. Qu'il se fasse une espèce de fermentation dans les parties du sang ; fermentation nécessaire pour le changement de toutes les liqueurs.

L'oscillation des fibres & les pulsations des artères redoublées, atténuent, brisent le sang, & en mêlent intimement les parties. Le mouvement de ces parties produit la chaleur, la chaleur dissipe la sérosité.

Le broyement du sang en désunit les parties ; les parties rouges désunies perdent leur couleur, & deviennent transparentes, la couleur de la partie gélatineuse du sang domine ; de là la couleur blanche, la consistance & la formation du pus.

Symptomes.

Les symptômes sont différens, suivant les différens états de la suppuration.

Dans le commencement la tendon, la douleur & la chaleur subsistent, & même augmentent. Il y a souvent fièvre, frisson, tremblement, accablement & tristesse. C'est lorsque l'inflammation est considérable, ou qu'elle est causée par une humeur acre, ou par quelque levain de mauvaise nature, comme dans la maladie occasionnée par la musaraigne.

Ces accidens subsistent pendant deux, trois ou quatre jours, après quoi la tumeur s'élève en pointe, où la douleur semble se fixer ; c'est alors que la suppuration s'établit.

Après la suppuration établie, la tension, la douleur, la chaleur & la dureté diminuent considérablement ; on sent une espece de mollesse & de fluctuation en portant le doigt sur la tumeur.

Le pus formé, cherche à se faire une issue, il corrode le tissu des parties où il est enfermé ; les sels dissous & développés par la chaleur, le rendent caustique. Lorsqu'il ne peut pas se faire une issue à travers les tégumens, il se fixe dans une cavité & forme l'abcès. Lorsqu'il corrode les tégumens, il se fait jour & forme l'ulcère.

Diagnostic.

On connoît que la suppuration va se faire, lorsque la tension, la douleur & la chaleur subsistent après le septième ou le huitième jour de l'inflammation.

On connoît que la suppuration commence, lorsque la tumeur s'élève en pointe.

On connoît que la suppuration est établie, lorsque tous les accidens cessent, lorsque la tumeur est molle & qu'on sent, en y portant le doigt, une souplesse de la fluctuation.

Prognostic.

L'abcès est plus ou moins dangereux, suivant la nature du pus, suivant l'endroit où il est, & suivant sa profondeur.

Si le pus est : de bonne qualité, il ne creuse pas, & l'abcès n'est pas dangereux.

Si le pus est âcre & caustique, il creuse & fait du ravage ; & l'abcès est dangereux.

L'abcès simple, c'est-à dire celui qui n'a qu'une poche, est moins fâcheux que celui qui a plusieurs poches ou clapiers.

L'abcès des parties charnues est : moins dangereux que celui des parties tendineuses & des articulations.

L'abcès superficiel est moins dangereux que celui qui est profond.

L'abcès de mauvaise qualité proche les os, cause souvent la carie ; il produit fréquemment des fufées lorsqu'il est proche les tendons , ou fous des aponévroses.

La suppuration se fait dans trois ou quatre jours ; lorsqu'elle ne se fait pas dans cet espace, il y a à craindre pour la gangrene.

Curation.

Lorsque la suppuration commence à se faire, & qu'on la croit salutaire, il faut la favoriser par les suppuratifs, ou les maturatifs, comme l'onguent fait avec de la graisse, de la poix de Bourgogne ; & la farine de seigle ou d'orge dans la décoction de mauve ; avec le basilicon, l'huile de lis, les graisses, la poix de Bourgogne, le vieux levain, & c.

Lorsqu'on est sûr que le pus est formé, il faut ouvrir l'abcès avec le bistouri ou avec la pierre à cauter ; la première méthode est préférable. Il faut toujours faire l'ouverture à la partie la plus déclive, afin de donner écoulement au pus, à moins que quelque cause n'en empêche.

On commence par faire avec le bistouri, une petite ouverture à l'abcès, dans l'endroit où la tumeur s'élève en pointe, on introduit le doigt dans la plaie pour examiner le fond.

Si l'abcès est simple, c'est-à-dire s'il n'y a qu'une poche sans clapier, & s'il est dans une partie charnue, on peut continuer l'ouverture avec le bistouri seul, pour donner jour & écoulement au pus, car les plaies ne guérissent jamais mieux que lorsqu'on les a mises tout-à-fait à découvert.

Si l'abcès est composé, c'est-à-dire, s'il y a plusieurs clapiers ou poches, il faut les ouvrir tous, afin d'empêcher le pus de croupir dans les sinus, & afin de déterger chaque clapier.

Si l'abcès se trouve sur le périoste, c'est-à-dire proche d'un os, ou sur un tendon, ou sur une aponeurose, ou proche d'une artère ou d'une veine considérable, ou proche d'une articulation, il faut introduire dans l'abcès une sonde cannelée, afin de conduire le bistouri de peur d'offenser les parties voisines de l'abcès.

Si on s'aperçoit en introduisant la sonde dans l'abcès, que le pus a fusé, c'est-à-dire, qu'il a creusé & qu'il s'est étendu fort loin, on peut se dispenser d'ouvrir l'abcès suivant sa longueur, mais se contenter de faire une ouverture à l'autre extrémité ; ce qu'on appelle contre'ouverture.

REMARQUES.

Il y a des cas où il faut attendre que la suppuration soit parfaite avant que d'ouvrir l'abcès, & d'autres où il faut la prévenir.

Les cas où il faut attendre que la suppuration soit parfaite sont, lorsque l'abcès est simple & sans danger, lorsqu'il a son siège dans les parties charnues, & dans les glandes, & sur tout s'il y a des duretés ; dans ces cas il est bon d'attendre la suppuration, afin de faire ronger & détruire par le pus, tout ce qui a été lésé par l'inflammation, & fondre les duretés des glandes s'il y en a.

Les cas où il faut prévenir la suppuration parfaite sont, 1^o. lorsque l'inflammation est considérable, lorsque la matière de l'inflammation est acre & caustique, que la douleur, la fièvre & le tremblement font craindre la gangrène, & que la vie de l'animal est en danger.

2^o, Lorsque l'abcès est proche d'une cavité, & qu'il y a à craindre que le pus venant à creuser, ne pénètre dans cette cavité, comme l'abcès sur les côtes.

3^o. Lorsque l'abcès est proche d'une articulation.

4^o. Lorsque l'abcès est proche de l'os, & qu'on craint qu'il ne carie l'os, ou qu'il ne gêne un tendon, ou quelque membrane.

5°. Lorsque l'abcès se trouve sur quelque vaisseau considérable, dont on craint l'érosion.

ARTICLE IV.

De l'Ulcere.

ON comprend sous le nom d'ulcere, toutes les plaies, tant récentes qu'anciennes.

L'ulcere est une solution de continuité, avec suppuration.

Les différences de l'ulcere se réduisent aux suivantes.

L'ulcere des parties molles, & l'ulcere des parties dures.

L'ulcere benin, & l'ulcere malin.

L'ulcere simple, & l'ulcere composé.

L'ulcere calleux, l'ulcere sinueux, & l'ulcere putride.

L'ulcere des parties molles, est celui qui attaque les muscles, les tendons, les ligamens, les aponévroses, les glandes, & c.

L'ulcere des parties dures, est celui qui attaque les cartilages & les os.

L'ulcere benin est celui qui fournit un pus de bonne qualité, c'est-à-dire blanc, épais, égal, sans odeur, & c. & qui n'a rien qui s'oppose à sa guérison.

L'ulcere malin est celui qui fournit un pus de mauvaise qualité, c'est-à-dire un peu sanieux, séreux, jaune, verd, acre, corrosif, de mauvaise odeur, & c. celui qui est entretenu par un virus sarcineux, galleux, dartreux, & c. celui qui attaque les tendons, les ligamens ou les articulations ; celui enfin qui est rebelle, & dont la guérison est difficile.

L'ulcere simple est celui qui n'a qu'un foyer.

L'ulcere composé est celui qui a plusieurs foyers.

L'ulcere calleux est celui dont les bords sont durs

L'ulcere sinueux est celui qui s'étend dans les parties voisines, par des especes de canaux, qui vont aboutir à des cavités.

L'ulcere putride est celui dont les chairs font baveuses & qui rend un pus de mauvaise nature.

Causes.

Les causes de l'ulcere font, 1^o. l'abcès ouvert de lui, même, ou par l'instrument.

2^o. Les blessures venant de quelque cause que ce soit,

3^o. La brulure ou l'érosion par les caustiques, ou par quelque humeur acre.

Diagnostic.

On connoît que l'ulcere est benin, lorsque le pus est louable, & les chairs belles, grenues & de couleur rouge.

On connoît l'ulcere malin par la sanie qui en découle, par le pus séreux qu'il fournit, par les chairs baveuses, mollasses & de couleur pâle.

On reconnoît qu'il attaque un tendon ou un ligament, & qu'il pénètre dans l'articulation, par le moyen de la sonde. Il est important de s'assurer si l'ulcere est fistuleux ou sinueux, parceque bien souvent on croit que l'ulcere n'est rien, dans le tems qu'il y a le plus de danger, sur-tout lorsque le pus n'ayant qu'une petite issue, creuse en dedans, carie l'os, & fait de grands ravages. On s'en assure par le moyen de la fonde.

On reconnoît que l'os est carié, lorsqu'en portant la fonde dessus, on sent des âpretés & des inégalités.

Prognostic.

Le danger de l'ulcere est différent, suivant la nature de l'ulcere, & l'importance de la partie qu'il affecte.

L'ulcere benin est ordinairement fans danger, il guérit facilement & souvent de lui-même.

L'ulcere malin guérit difficilement sans remède ; il n'est jamais sans danger.

Lorsqu'il attaque le tendon, il est dangereux ; mais il n'est pas incurable, pourvu qu'on le traite comme je le dirai plus bas.

Lorsqu'il attaque les ligaments, il guérit très – difficilement, même par les remèdes les mieux administrés ; s'il pénètre dans l'articulation, le danger est encore plus grand, parceque la synovie s'écoule, s'extravase ou s'épaissit ; ce qui fait toujours un mal grave, pour ne pas dire incurable.

Lorsqu'il est entretenu par un virus farcineux, galleux, dartreux, & c. il résiste jusqu'à ce qu'on ait guéri la cause.

Lorsqu'il attaque le cartilage, il est incurable, je pense, il faut emporter tout le cartilage ; lorsqu'il attaque l'os, il dégénère en carie.

Curation.

L'ulcere présente quatre indications ; la première est d'entretenir la suppuration modérée, la seconde est de déterger, la troisième est d'incarner, la quatrième est de cicatriser. Il faut que la suppuration fonde & consume ce qu'il y a de mauvais ; que la détersion enlève ce que la suppuration a consumé ; que l'incarnation renouvelle les chairs pour remplir le vuide de l'abcès ; enfin que la cicatrisation ferme la plaie & termine la guérison.

Les remèdes qui répondent à ces indications, sont les digestifs qui favorisent la suppuration ; les détersifs qui nettoient la plaie ; les incarnatifs qui font pousser les chairs ; & les cicatrisants qui procurent la cicatrice.

Dans les commencemens, la suppuration doit être un peu abondante, afin de consumer ce qu'il a de gâté, afin de dégorger les vaisseaux, & de diminuer l'inflammation ; mais il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, parcequ'elle causeroit plus de perte, qu'il ne se ferait de réparation ; il faut qu'elle soit modérée : pour cet effet on se sert du digestif ordinaire, fait avec la térébenthine & le jaune d'œufs battus ensemble, ou du basilicon simple, ou de la térébenthine seule, ou du miel mêlé avec la farine d'orge ou de seigle.

Remarquez, 1^o. que lorsque l'ulcere est humide, qu'il fournit beaucoup de pus, & qu'il y a de la disposition à la pourriture & à la gangrene, il faut

éviter les suppuratifs relâchans, & employer dans ce cas les baumes & les toniques, tel que le baume de copahu.

2°. Lorsque l'ulcere attaque le tendon, il faut employer les balsamiques & les spiritueux, tels que la térébenthine & son essence.

Quand la suppuration y a mangé ce qu'il avoit de mauvais, l'ulcere se trouve ordinairement sordide, il est couvert des débris de la suppuration, & de chairs de mauvaise qualité, qui empêchent la cicatrisation ; c'est-là que commence le tems de la détersi on.

Il faut commencer par les détersifs les plus doux, de peur de supprimer la suppuration qui est nécessaire pour entretenir la souplesse des fibres & la fraîcheur de la plaie.

Les détersifs les plus doux sont la décoction d'orge avec le miel, la décoction de bugle, de sanicle, des plantes vulnéraires, des feuilles d'absynthe, d'aristoloche, le vin miellé, le mondificatif d'ache, & c.

Lorsque les chairs font baveuses, & que l'ulcere rend un pus de mavaise qualité, il faut employer les détersifs les plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloës, l'alun brûlé, le précipité rouge, l'onguent vert, la pierre infernale, ou la pierre à cautere, qu'on passe par-dessus les mauvaises chairs.

Lorsque l'ulcere est détergé, c'est le tems d'incarner. Il n y a point d'incarnatif, proprement dit ; la régénération des chairs est l'affaire de la nature : tout l'art consiste à la seconder.

Pour que les chairs se reproduisent, il faut qu'il y ait une suppuration, afin d'entretenir la souplesse & l'humidite dans les chairs ; mais il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, elle confumeroit plus de chairs que la nature n'en reproduiroit. Il faut de plus que l'ulcere soit toujours net, que les mauvaises chairs fassent place aux bonnes qui poussent par dessous ; enfin, il faut que les chairs soient toujours dans cet état de souplesse & de fermété.

Ainsi les incarnatifs font les remedes qui fécondent les efforts de la nature, en procurant une suppuration légère, en la modérant lorsqu'elle fera trop abondante, en nettoyant l'ulcere, & en donnant jour aux nouvelles chairs qui poussent au fond de l'ulcere.

Ces remedes font les suppuratifs doux, les astringens & les détersifs.

Il est difficile de trouver un remede simple, qui ait toutes ces qualités ; mais il faut choisir ceux qui ont deux ne ces qualités, & y joindre un remede qui possede celle qui leur manque ; par exemple, la myrrhe est détersive, un peu astringente & tonique, elle convient très bien dans les cas où la suppuration est trop abondante, & lorsque l'ulcere est sordide ; mais si l'on veut entretenir la suppuration, il faut y joindre un suppuratif léger, tel que le digestif ordinaire, ou le basilicon. Enfin, dans le traitement des maladies externes, comme dans celui des maladies internes, il faut se conduire selon le bon sens, & l'état de la maladie.

Les meilleurs incarnatifs font les baumes naturels, tels que celui de copahu, de canada, la térébenthine, & c. Ils font un peu suppuratifs, toniques, un peu astringens, & de bons détersifs, ils peuvent être employés dans tons les états de l'ulcere.

On peut aussi faire un mélange des suppuratifs, des astringens & des détersifs, pour en faire un onguent dont on se sert jusqu'à ce que les chairs soient belles, c'est-à-dire grénues, de couleur rouge, & de niveau avec les parties voisines.

Lorsque l'ulcere en est venu à ce point, il faut penser à le conduire à cicatrice.

Pour que la cicatrice se fasse, il faut que la suppuration diminue, qu'il ne suinte rien de l'ulcere, & que les chairs se raffermissent.

Les remedes qui répondent a ces indications, font les détersifs, les astringens & les defficatifs. On se sert de la charpie seche, des étoupes seches, ou trempées dans l'eau vulnéraire, ou dans l'eau d'alun brûlé, ou l'eau de chaux ; on peut aussi se servir des poudres defficatives, comme de l'alun brillé, de la litharge, de la céruse, & c.

Il faut aussi avoir foin, I^o. de ne jamais laisser les plaies exposées à l'air, parceque les vaisseaux se dessechent, les fibres se durcissent, & les chairs ne se régènerent pas.

2^o. De ne pas faire saigner la plaie, de peur de causer une inflammation, & de retarder la cicatrice.

Voilà quelle est la maniere de panser les ulceres en général. Mais il y a des ulceres qui demandent une méthode curative particuliere.

Curation de l'Ulcere calleux.

L'ulcere calleux est celui dont les bords font durs.

Les bords de l'ulcere se durcissent par le séjour de la lymphe, qui s'y épaisit & s'y durcit.

Cela arrive, 1^o. lorsqu'on laiss l'ulcere exposé à l'air & au froid. 2^o. Lorsqu'on panse la plaie avec des bourdonnets durs & trop ferrés. 3^o. Lorsqu'on se sert de remedes astringens & dessicatifs mal-à-propos ou trop long tems.

Le pus âcre, est aussi une cause de l'épaississement de la lymphe dans les bords de l'ulcere.

Lorsque les bords de l'ulcere font calleux, les indications se réduisent à détruire les callosités ; or cela peut se faire, 1^o. en ramollissant la lymphe par le moyeu des émolliens & des humectans, afin de la rendre fluide, de maniere qu'elle puisse circuler librement dans ses vaisseaux & reprendre son cours : pour cet effet on se sert du digestif, mêlé avec le mucilage de mauve & de guimauve, & c.

1^o. En faisant fondre les callosités par la suppuration ; pour y parvenir, on applique fur les bords de la plaie, les plus forts suppuratifs, tels que le basilicon, le diachilon & les graisses. Ces deux moyens réussissent souvent, lorsque les callosités font peu anciennes ; il faut toujours les mettre en usage, lorsque les callosités se trouvent près des tendons, du périoste, & des gros vaisseaux, parcequ'il seroit dangereux de les emporter.

Lorsque ces deux moyens font insuffisans, il faut emporter les callosités avec le bistouri, ou les détruire par le cautere.

Le moyen le plus sûr est de les emporter avec le bistouri ou les ciseaux. Lorsqu'on emploie le cautere, on se sert ordinairement du fer chaud, qu'on applique par pointes fur les callosités ; il se forme une escarre, qu'on fait tomber par le moyen de quelques suppuratifs, tels que le beurre frais, les graisses, le basilicon, & c.

Après que les callosités ont été emportées avec le bistouri, ou détruites par le caustique, il reste un ulcère simple, qu'il faut traiter de la manière que je l'ai dit ci-dessus.

Curation de l'Ulceré sinueux.

L'ulcère sinueux est celui qui s'étend dans les parties voisines, par des espèces de canaux qui vont aboutir à un ou plusieurs foyers ou clapiers.

Les ulcères deviennent sinueux lorsque le pus est acide, ou lorsque, sans être acide, il ne trouve point d'issue ; ce qui arrive lorsqu'on n'ouvre pas l'abcès assez tôt.

On s'aperçoit que l'ulcère est sinueux, lorsqu'il rend beaucoup de pus en comprimant les parties voisines ; on achève de s'en convaincre en introduisant la sonde dans les sinus.

Lorsque l'ulcère s'est creusé des sinus ou des cavités, il faut les ouvrir tous, pour les mettre à découvert, & donner la liberté de les déterger. On ouvre les sinus dans toute leur longueur, on introduit dans le sinus une sonde cannelée, par le moyen de laquelle on conduit le bistouri avec les ciseaux ; on panse ensuite le sinus comme un ulcère simple, ayant soin cependant de consumer, par la suppuration & par les détersifs un peu actifs, les mauvaises chairs qui se sont formées avant que le sinus fût ouvert.

Cette méthode doit se mettre en usage toutes les fois qu'on peut le faire sans danger, c'est-à-dire, lorsque le sinus est superficiel & qu'il n'avoisine aucune partie dont l'endommagement auroit des suites ; mais si le sinus en est proche, ou dessous un tendon, ou une artère, ou une veine, ou un nerf considérable, qu'on ne pourroit s'empêcher de couper en ouvrant le sinus, il faut prendre un autre moyen ; on se contente de dilater l'entrée du sinus avec le bistouri, ou avec la pierre à cautère ; cette ouverture donne la liberté de déterger l'ulcère, & la guérison devient facile.

Si le sinus est superficiel & fort étendu, on fait simplement une contre-ouverture pour donner écoulement au pus ; pour cet effet on introduit la sonde dans le sinus suivant la longueur, & on fait, avec le bistouri, une ouverture à l'endroit où répond l'extrémité de la sonde.

On doit rapporter a la curation de l'ulcere sinueux celle de l'ulcere fistuleux.

Curation de l'Ulcere fistuleux.

L'ulcere fistuleux est celui dont l'entrée est fort étroite & le fond très large, avec callosités dans les bords de l'ulcere. On dit alors qu'il y a du fond.

Cet ulcere en impose souvent ; on s'imagine que l'ulcere est de peu de conséquence, dans le tems qu'il y a le plus de danger. Le pus étant couvert, & n'ayant pas une issue libre, creuse, carie l'os, & produit souvent un mal incurable,

On reconnoît la fistule par les duretés des bords de la plaie, & par l'introduction de la sondé.

Lorsqu'on s'est assuré que l'ulcere est fistuleux, il faut l'ouvrir, emporter les callosités, & le panfer ensuite comme un ulcere simple. L'ulcere ouvert, il faut voir s'il attaque l'os ou non. S'il va jusqu'à l'os fans affecter l'os ni le périoste, il faut le traiter comme un ulcere ordinaire.

S'il attaque le périoste fans attaquer l'os, il faut appliquer sur le période un plumaceau imbibé de térébenthine ou de baume de Fioraventi, & panser le reste de la plaie comme un ulcere ordinaire.

Si l'os est à découvert fans être endommagé, il faut le garantir du contact de l'air & de la corruption, par le moyen d'un plumaceau imbibé d'essence de térébenthine, ou trempé dans l'esprit-de-vin.

Si l'os est carié, il faut employée les remedes de la carie, dont je parlerai ci-après.

Curation de l'Ulcere putride.

On appelle ulcere putride celui dont les chairs sont baveuses, qui rend un pus de mauvaise nature, & qui ne se cicatrise pas.

Si l'ulcere est entretenu par quelque virus, comme celui du farcin, de la galle, & c. il faut commencer par guérir la maladie qui en est la cause, & travailler en même-tems à arrêter le progrès de la pourriture. On commence par mettre en usage les détersis un peu actifs, comme la décoction des feuilles d'aristoloche, de centaurée, de noyer, d'ache, & c. le

digestif animé, c'est-à-dire, mêlé avec la myrrhe & l'aloës, afin d'empêcher la pourriture & la gangrene. On peut aussi couvrir l'ulcere de compresses imbibées d'eau-de vie camphrée, ou d'une légère dissolution de sel marin ou de vitriol blanc.

Après que l'ulcere a été suffisamment détergé par ces remedes, & que les chairs font devenues belles & grenues, il faut le conduire à cicatrice par le moyen des remedes convenables dont j'ai parlé ci-dessus.

Si, malgré ces remedes, les chairs se pourrissent & tombent en gangrene, il faut employer les remedes de la gangrené, dont je vais parler.

ARTICLE V.

De la Gangrene.

LA gangrene est la mortification des solides, avec perte de sentiment & de mouvement.

On distingue deux degrés dans la gangrene : dans le premier, la chaleur, le mouvement & le sentiment font extrêmement diminués ; mais ils ne font pas entièrement détruits, la mortification n'est qu'imparfaite : ce degré retient le nom de gangrene.

Dans le second, il n'y a plus de mouvement, ni de sentiment, ni de chaleur dans la partie, les fibres n'ont plus de ressort, elles tombent en lambeaux, rendent une mauvaise odeur ; la mortification est parfaite : ce degré se nomme sphacele.

Causes.

Les causes immédiates de la gangrene font, le défaut de ressort des parties, & la cessation des oscillations des fibres & de l'action des fluides sur les solides. Lorsque les fibres ont perdu leur ressort & leur vibration, elles ne jouissent plus de la vie, elles n'agissent plus sur les liqueurs, elles

n'en favorisent plus la circulation ; de-là, le séjour des liqueurs dans leurs propres vaisseaux, le sang arrêté fermente, se putréfie, devient septique, ronge & dissout le tissu des solides ; de-là, la gangrene.

Les fibres perdent leur ressort & leurs vibrations, lorsqu'elles ont été distendues au-delà de leur état naturel, & lorsqu'elles sont trop relâchées.

Les fibres sont distendues au-delà de leur état naturel, 1^o. dans les grandes inflammations, lorsqu'elles ne se terminent, ni par résolution, ni par suppuration.

2^o. Par les ligatures & les compressions fortes.

3^o. Par les écarts & les efforts violens, & par les luxations.

4^o. Par les coups & les contusions considérables.

Dans l'inflammation considérable, le sang ne circulant plus, s'amasse, engorge les vaisseaux, & les distend de façon qu'ils ne peuvent plus réagir sur le sang ; ils perdent leur ton & tombent dans l'inertie, de même qu'une corde de violon, distendue au-delà de son état, perd son ressort.

Dans les ligatures & les fortes compressions le sang est arrêté, & ne peut plus circuler ; les fibres des vaisseaux trop allongées, tombent dans l'atonie.

Par les écarts, les efforts violens & les luxations, les fibres souffrent une distraction considérable, qui leur fait perdre leur ressort.

Les coups & les contusions considérables, produisent le même effet.

Les fibres tombent dans le relâchement, 1^o, lorsqu'elles font abreuvées d'une férosité qui en ramollit le tissu, comme dans l'hydropisie & l'œdème.

2^o. Par l'épuisement, le défaut de suc nourricier, ou la dissipation des esprits animaux, comme il arrive après les longues maladies, les grandes fatigues, & dans la vieillesse.

Dans tous ces cas les fibres, privées de ressort & de vie, font dans l'inaction, elles ne fervent plus à la progression des liqueurs, elles n'aident plus la circulation ; de-là, le séjour des liqueurs, Les liqueurs, & sur-tout le sang, arrêtés, sermentent, se putréfient, deviennent septiques, rongent & dissolvent le tiflii des solides ; de-là la gangrene imparfaite,

Causes de la Gangrene parfaite ou sphacele.

Les causes du sphacele sont, 1°. les causes de la gangrené, portées au dernier degré.

2°. La dissolution & la rupture des fibres, lorsque le sang à force de distendre les vaisseaux les fait rompre.

3°. L'âcreté du pus qui ronge le tissu des solides,

4°. La serosité acre & faline qui abreuve & relâche les fibres.

5°. L'action des caustiques, & le feu appliqué imprudemment, ou fans ménagement.

6°. Les fractures, les coups violens, & le délabrement des parties.

Symptomes.

Dans la gangrene le sentiment & le mouvement font considérablement diminués ; dans le sphacele ils n'existent plus.

Dans la gangrene, la peau devient noire, molle & lâche ; la cuticule s'enleve, il se forme sur la peau des cloches pleines de serosité : dans le sphacele il coule de la plaie, une sanie noirâtre, & il en vient une odeur fétide & désagréable.

Diagnostic,

On reconnoît la gangrene par ce que je viens de dire.

Prognostic.

La gangrene commençante peut se guérir, les parties peuvent encore reprendre leur reffort, & se rétablir dans leur état naturel : mais dans la gangrene avancée & dans le sphacele, il n'y a point de remede : il faut en venir à l'extirpation, tous les foins doivent tendre à préserver les parties voisines de la contagion.

La gangrene des parties internes, est plus dangereuse que celle des parties externes. Celle des tendons est plus dangereuse que celle qui n'attaque que les parties charnues.

Curation.

Lorsque la gangrene est commençante, c'est-à-dire, lorsque le mouvement & le sentiment ne font qu'affoiblis sans être détruits, il faut mettre tout en usage pour rétablir les parties dans leur état, & pour couper chemin à la gangrene & en arrêter les progrès.

Pour cet effet, il faut d'abord saigner, si la gangrene vient d'inflammation, ensuite employer les anti-septiques qui font les remèdes contre la pourriture, en commençant par les plus doux, tels que la décoction des feuilles d'absynthe, de centaurée, d'aristoloche, avec laquelle on samente la partie malade.

L'infusion des plantes aromatiques, telles que le romarin, le thym, la lavande, & c.

Si la gangrene fait des progrès, il faut mettre en usage les anti-septiques plus forts, tels que la teinture de myrrhe & d'aloës, les baumes naturels de copahu, de Canada, la térébenthine, son essence, l'eau de-vie camphrée, la dissolution de sel marin, & c.

•Pendant l'usage des remèdes extérieurs, il ne faut pas négliger les remèdes intérieurs.

S'il y a fièvre, il faut saigner une ou deux fois. Comme la fièvre fait toujours dans les premières voies un mauvais levain, qui passe dans le sang, & favorise la gangrene, il est à propos de purger, sur-tout avec quelque purgatif antiseptique, comme l'aloës.

S'il y a faiblesse, frisson, & un pouls petit, il faut ranimer la circulation par quelque potion cordiale, composée, par exemple, d'une once de thériaque délayée dans une chopine de vin, ou une infusion de canelle, de noix muscade, ou de clous de girofle dans du vin.

Si la gangrene vient du relâchement des fibres abreuvées de sérosité, il faut plus insister sur les remèdes toniques pris intérieurement, c'est-à-dire, sur l'usage des cordiaux pour ranimer le mouvement du sang ; il faut aussi mettre en usage les diaphorétiques, afin de dépouiller, par les sueurs, le sang de la férosité surabondante. Les diurétiques & les purgatifs font encore fort à propos, afin d'évacuer une partie de la sérosité qui abreuve & relâche le tissu des parties.

Si, malgré ces remedes, la gangrene gagne, il faut faire des scarifications jusqu'au vif, ou presque jusqu'au vif, afin de donner écoulement à la matiere qui engorge les vaisseaux, & qui cause la gangrene, ensuite appliquer sur les scarifications des plumaceaux chargés de poudre de pierre à cautere, ou d'alun brûlé ou imbibé, de dissolution de vitriol de Chipre, observant de mettre sur le reste de la plaie, & même aux environs, des compresses trempées dans l'infusion de quelqu'une des plantes aromatiques dont j'ai parlé ci dessus, afin d'arrêter le progrès de la gangrene. Par ce moyen il se forme au-dessous de la. partie gangrenée une escarre qui cause une légère inflammation dans la partie vive ; cette inflammation se termine ordinairement par une suppuration qui détache la partie gâtée de la partie saine, & il reste un ulcere simple, qu'il faut panser suivant les regles que j'ai prescrites ci-dessus.

Curation du Sphacele.

Lorsque la gangrene est parfaite, c'est-a-dire, lorsqu'il y a dissolution des parties ou pourriture, ce qu'on connoît par la perte totale du mouvement & du sentiment, par la sanie de mauvaise odeur qui découle de la partie, le seul parti qui reste à prendre, est d extirper tout ce qui est gâté, afin de défendre les parties voisines de la contagion, & leur conserver la vie. Pour cet effet on enleve, avec le bistouri ou les ciseaux, toute la partie sphacelée, & on applique dessus les remedes que je viens d'indiquer pour la gangrene avancée, afin de procurer une escarre, dont il faut procurer la chute par la suppuration ; après quoi on n'aura à panser qu'un ulcere simple.

On peut encore mettre en usage un autre moyen, c'est de couper dans la partie morte, de laisser une portion de la partie sphacelée, & d'appliquer dessus le cautere actuel, tel que le feu, la pierre à cautere, la pierre infernale, & c. Ces remedes mordent sur la partie vive, & forment une escarre qui, étant tombée par la suppuration, laisse un ulcere simple.

Si la gangrene attaque le tendon, il faut qu'il se fasse une espece d'exfoliation, c'est à dire, que la partie gâtée se détache de la partie vive ;

après quoi il reste un ulcere simple.

Observez qu'il faut employer dans tout le tems du pansement les anti-septiques, pour empêcher le progrès de la pourriture.

Lorsque la gangrene gagne l'os ou le cartilage, elle prend le nom de carie.

ARTICLE VI.

De la Carie.

LA carie est la gangrene de l'os.

L'os étant une partie vivante, comme les autres parties du corps, il doit avoir, comme elles, les instrumens de la vie, c'est-à-dire, des fibres, des vaisseaux & des sucs nourriciers ; il doit être par conséquent sujet aux mêmes maladies, c'est à-dire, à l'ulcere & à la gangrene.

L'ulcere de l'os est une solution de continuité dans les solides de l'os avec suppuration.

La carie est l'état de l'os, où la substance se trouve rongée & divisée.

On distingue la carie en raboteuse, & en vermoulue ou vermiculaire.

Dans la carie raboteuse, on sent des âpretés & des inégalités sur la surface de l'os.

Dans la carie vermoulue, l'os est réduit en une espece de fromage ou de poudre semblable au bois rongé par les vers.

Causes.

C'est la dissolution des solides de l'os. Cette dissolution vient ou de l'impression de l'air ou de l'érosion du pus qui découle des ulceres voisins, ou des contusions fortes qui causent un délabrement dans les solides de l'os.

L'air desseche les fibres, leur ôte leur souplesse, & coagule les sucs de l'os. Le suc nourricier de l'os arrêté, s'épaissit, s'altère, devient

caustique, & ronge le tissu de l'os ; de-là la carie.

Les grandes contusions causent un déchirement & une division dans les fibres de l'os ; de-là la dissolution des parties, & la carie.

Diagnostic.

On reconnoît la gangrene de l'os par l'écoulement d'une matiere noirâtre, par la mauvaise odeur qui en vient, par la difficulté que l'ulcere a à se cicatriser, & par la pourriture des chairs qui environnent l'os.

On connoît la gangrene raboteuse par les âpretés & les inégalités qu'on sent sur la surface de l'os, en y portant la fonde.

On reconnoît la carie vermoulue, lorsque l'os est réduit en une espece de chaux.

La carie raboteuse est superficielle, & la vermoulue est profonde.

Prognostic.

La carie de l'os ressemble à la gangrene des parties molles ; le prognostic & la curation en font les mêmes,

La carie gagne & étend de même que la gangrene : il est : vrai que la carie fait des progrès plus lents que la gangrene, mais elle ronge peu à peu & insensiblement le tissu de l'os, & produit enfin la destruction de l'os, si elle est ; abandonnée à elle-même.

La carie vermoulue est plus dangereuse que la carie commençante & la raboteuse.

La carie se guérit quelquefois d'elle-même ; il se fait alors naturellement une suppuration au dessous de la carie qui sépare la partie gâtée de la partie saine.

Curation.

Les indications de la carie se réduisent à empêcher le progrès, & à faire séparer la partie cariée de la partie saine.

Pour remplir la premiere indication, il faut employer, pendant tout le tems du traitement, les conservatifs des os, c'est-à-dire les anti-septiques, pour corriger la mauvaise qualité des sucs, & arrêter les progrès de la pourriture. Les anti-septiques les plus usités, sont les plumaceaux trempés dans

l'essence de térébenthine, ou dans l'eau-de-vie camphrée, ou les baumes naturels, ou les huiles essentielles des plantes aromatiques, de romarin, d'œillet, de lavande, & c.

On peut aussi se servir de plumaceaux chargés de térébenthine seule, ou mêlée avec la poudre d'aloës & de myrrhe. Ces anti-septiques produisent souvent seuls l'exfoliation & la guérison.

Mais lorsqu'ils font insuffisants, il faut avoir recours aux remèdes plus forts & plus actifs, afin de faire séparer la partie gâtée de la partie saine ; c'est la seconde indication qu'on a à remplir,

Les remèdes qui répondent à cette indication sont les escarrotiques, tels que la pierre à cautère, la pierre infernale & le fer rongeur. Ces remèdes forment une escarre qui n'est pas contagieuse ; ils excitent au-dessous de la carie une légère inflammation, qui se termine par suppuration ; cette suppuration est une espèce de couteau, dont la nature se sert pour séparer la partie gâtée de la partie saine. Il ne reste qu'un ulcère simple, qui se cicatrise bientôt, en suivant les préceptes que je vais donner.

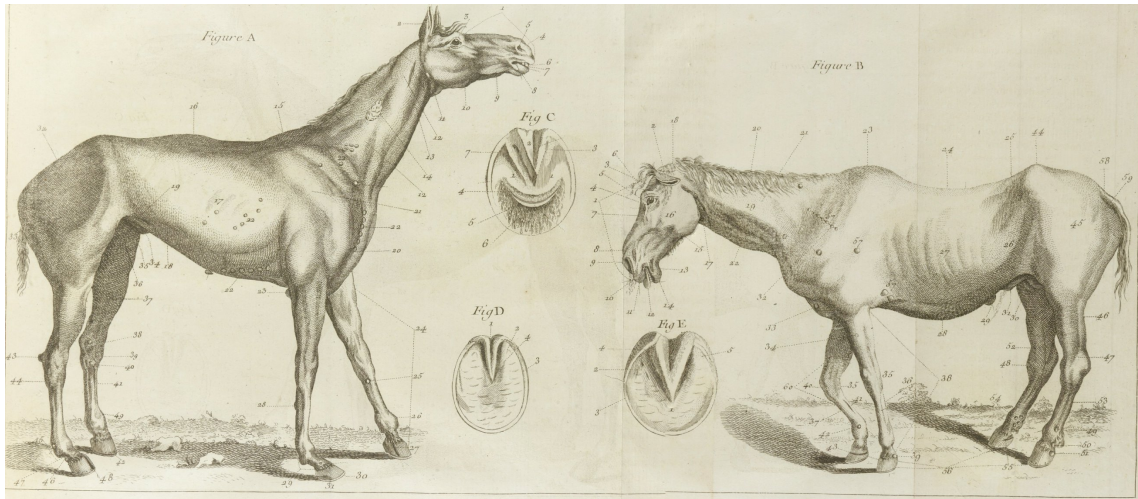
On peut encore remédier à la carie, en ratissant os avec une rugine, jusqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée (ce qu'on conçoit lorsqu'on voit quelques gouttes de sang). Lorsque l'exfoliation est faite, il reste un ulcère simple, qu'il faut traiter à-peu-près comme l'ulcère des parties molles. Pour cela il faut mettre en usage les suppuratifs, les incarnatifs & les cicatrisants ; mais il faut éviter l'usage des remèdes émolliens, & de ceux qui excitent une suppuration trop abondante.

Les remèdes les plus convenables dans ce cas sont, les baumes naturels, tels que celui du Pérou, de la Mecque, la térébenthine, son essence, le baume de Fioraventi, & c. le digestif ordinaire, animé avec la myrrhe & l'aloës. Je me fers ordinairement de la térébenthine feule ; j'en ai toujours vu de bons effets.

Lorsque la carie attaque le cartilage, il ne se fait point d'exfoliation ; il n'y a point de guérison à attendre, faut absolument l'emporter entièrement, & la partie même qui n'est pas affectée, autrement, il faudroit toujours revenir à l'extirpation de ce qu'on auroit laissé, parce que le cartilage une fois affecté & se gâte totalement.

C'est par cette raison que l'os de la noix, une fois attaqué est incurable, parcequ il est enduit d'un cartilage dans toute sa surface.

Pl. 9



Lorsque la carie a gagné la substance spongieuse de l'os, elle se guérit bien plus difficilement ; il faut avoir grand soin de mettre l'os à découvert, afin d'appliquer sur les bords de la plaie les anti – septiques dont j'ai parlé ci-dessus, pour empêcher les progrès de la carie, qui s'étend plus vite que celle de la substance compacte ; & pour appliquer sur la carie les exfoliatifs, afin de procurer l'exfoliation.

ARTICLE VII.

De la Taupe.

LA taupe est une tumeur inflammatoire, située sur le sommet de la tête, entre les deux oreilles.

Cette tumeur est dure dans le commencement, & devient molle dans la suite. Elle contient quelquefois une espèce de pus, blanc comme de la

bouillie, quelquefois une eau rousse.

Elle vient pour l'ordinaire, d'un coup donné fur la tête.

Remedes.

Dès qu'on s'apperçoit d'une grosseur sur la tête, il faut saigner le cheval, le mettre au son, frotter cette grosseur trois ou quatre fois par jour avec de l'eau salée ; il faut que l'eau ait pris tout le sel qu'elle peut prendre.

Si cette grosseur ne diminue pas au bout de cinq ou six jours, il y a lieu de croire qu'il y a du pus ou de l'eau rousse dans cette tumeur ; ce qu'on sent facilement au tact, car si on frappe d'un côté, on sent de l'autre la fluctuation qui frappe le doigt qu'on appuie fur la tumeur.

Il faut ouvrir la taupe suivant sa longueur, pour donner écoulement à la matiere qui y est contenue, & traiter la plaie comme une plaie ordinaire ; de cette façon le cheval guérit ordinairement dans l'espace de quinze jours : mais si au bout de ce tems la plaie suppure encore, il y a tout lieu de croire que le ligament cervical est endommagé. Dans ce cas, il faut ouvrir de nouveau, & continuer l'ouverture jusqu'au fond de la plaie, pour enlever toute la partie du ligament qui est gâtée. On s'assure par la fonde, si l'os occipital est carié ; dans ce cas, il faudrait procurer l'exfoliation de la maniere que je l'ai dit dans l'article de la carie.

Dans tout le tems du traitement, il faut panfer la plaie avec les baumes naturels, comme celui de copahu, de Canada, avec la térébenthine & son essence. Le baume Fioraventi est un des meilleurs remedes pour la cure de ces maladies.

On imbibe des tentes & des plumaceaux de ces mêmes baumes, que l'on fait tenir par le moyen du couvrechef, qui se fait avec une toile quarrée, percée dans sa partie moyenne, pour le passage des oreilles, & on met un cordon à chaque angle, dont deux derriere les oreilles, passent par dessous le col, & viennent passer dessus la toile, les deux autres vont sous la mâchoire inférieure.

On peut encore se servir d'une bande roulée, longue de sept à huit aulnes ; ensuite on commencera par deux tours circulaires autour du col, en croisant par dessous la mâchoire inférieure, & ensuite en remontant toujours

dans la même direction, formant le 8 de chiffre, & finissant par deux tours, circulaires autour du col, il faut avoir attention que les bandes ne se couvrent pas entierement, ce que l'on appelle en doloire, pour que cela forme une compression égale.

En suivant cette méthode, on guérit surement & fans peine cette maladie, qu'on regarde comme dangereuse ; elle ne l'est cependant que parce que le pus en fusant, gête le ligament cervical, carie l'os occipital, & quelquefois la premiere vertebre du col, & parcequ'il gête aussi assez souvent le ligament capsulaire de la premiere vertebre avec l'os occipital, & pénètre dans le canal épineux.

ARTICLE VIII.

Grosueur dans l'oreille.

IL survient quelquefois au-dedans de l'oreille une grosueur qui remplit toute la cavité de l'oreille ; cette tumeur est la suite d'un coup : elle est ordinairement remplie d'une eau rousse.

Dès qu'on s'apperçoit de cette tumeur, il faut l'ouvrir, afin de donner issue à cette eau, & panser la plaie avec des étoupes seches ; ce mal n'a pas de fuite.

ARTICLE IX.

Mal de Garot.

IL survient souvent fur le garot, des meurtrissures occasionnées par la compression de la selle ou de quelqu'autre harnois ; on les appelle mal de

garot.

Il faut saigner le cheval, & frotter la tumeur avec l'eau salée, comme ci-dessus.

Si au bout de dix ou douze jours cette grosseur ne diminue pas, & qu'on s'apperçoive qu'il y ait fluctuation, il faut l'ouvrir dans la partie la plus déclive, pour donner issue à la matiere qui y est contenue, & panser la plaie avec les baumes naturels, tels que la térébenthine & son essence ; si au bout de quinze ou vingt jours, la plaie fournit beaucoup de matiere, il y a lieu de croire que le ligament est gâté, il faut pour lors débrider la plaie, aller jusqu'au foyer du mal, & ôter ce qu'il y a de gâté. Il arrive souvent que la partie supérieure des apophises épineuses des vertebres du dos, qui font pour l'ordinaire cartilagineuses, font endommagées ; alors il faut couper ce qui est gâté, c'est-à-dire tout le cartilage, & aller jusqu'à l'os, parcequ'il ne se fait d'exfoliation que dans la partie osseuse.

Il faut panser la plaie tant qu'elle suppurera avec la térébenthine de Venise & son essence, deux fois par jour, & éviter les caustiques, qui ont toujours un mauvais effet dans ce cas.

On peut mettre pour bandage une toile quarrée, à chaque coin de laquelle il y aura un cordon ; on en passera-deux au-dessous de la poitrine, & les deux autres au devant de la poitrine ; mais si l'incision que l'on a faite est grande, il faut passer de petits cordons dans les bords de la peau, deux ou trois de chaque côté, selon que la plaie l'exige ; cela se fait par le moyen d'une éguille à peu-près de la grosseur d'une haleine ; il faut les palier de dehors au-dedans, c'est-à dire percer du côté du poil, ensuite on met son appareil, & par-dessus sept ou huit brins de paille, afin que les cordons ne se mêlent pas avec l'étaupe.

ARTICLE X.

Des Cors provenant de la foulure de la Selle ou du Bât.

LA selle ou le bât portant, fur-tout fur la partie latérale des cotes, fait fur cet endroit une compression. forte qui meurtrit souvent le dos, & y produit une tumeur inflammatoire qu'on appelle cors.

Dès qu'on s'en apperçoit, il faut tâcher d'en procurer la résolution, de la maniere que je l'ai dit à l'article de l'abcès en général. Le savon avec l'eau de vie, & l'eau salée, font très propres à produire cet effet ; ce font de puissans résolutifs, comme encore le gazon avec du vinaigre, si c'est en campagne ; je l'ai vu réussir lorsque la tumeur est : nouvelle.

Lorsque la résolution ne se fait pas, la tumeur se termine, ou par suppuration, & alors il le forme un abcès qu'il faut ouvrir quand la suppuration est établie, & panser la plaie suivant les regles que j'ai données ; ou par induration, c'est à-dire par une dureté qu'on appelle cors : ce cors est : indolent & demeure dans cet état, tant qu'on l'entretient en souplesse, par le moyen de quelqu'adoucis-Tant ou onctueux : mais *si* on continue à le comprimer avec la selle ou le bât, il se forme dans la peau une couenne noirâtre, qui n'est autre chose qu'une escarre gangreneuse. Souvent la suppuration s'établit d'elle-même au-dessous, & l'escarre tombe. Dans cette dernière terminaison, lorsque la suppuration s'établit d'elle-même, il faut la favoriser, & hâter la chute de l'escarre, par le moyen des suppuratifs les plus forts, tels que le basilicon & les graisses, ou bien l'emporter avec le bistouri. Souvent il est nécessaire de prendre ce dernier parti, fans attendre que la suppuration ait détaché l'escarre, de peur que le pus ne creuse, & ne carie les côtes, ou ne pénètre dans la poitrine ; ensuite il faut panser la plaie comme un ulcere simple.

Il arrive quelquefois qu'il y a des côtes cassées au-des-fous de la plaie, il faut dans ce cas panser la plaie avec beaucoup de ménagement, & laisser reposer le cheval, afin de donner le tems aux deux extrémités des cotes de se reprendre, & au calus de se former.

Si au bout de quinze ou vingt jours la plaie fournit beaucoup de matiere, il y a lieu de croire que le calus ne se forme pas, & même qu'il y a carie ; on

s'en assure par le moyen de la fonde : si cela est, il faut faire ouverture & mettre l'os à découvert, afin d'avoir la liberté de panser la plaie, & d'employer les remedes propres à procurer l'exfoliation de l'os, tels que le digestif ordinaire & les suppuratifs.

Dès que la plaie ne suppurera presque plus, il faudra, employer les remedes propres à faire cicatriser la plaie, tels que l'onguent Ægyptiac, & c,

ARTICLE XI.

Effort de Reins.

LORSQU'UN cheval a fait un effort de reins en tombant, ou en se relevant, ou lorsqu'il est accablé par un poids considérable ; ce qu'on connoît par un mouvement alternatif que le cheval fait sur les côtes, qu'on appelle tour-debateau, il faut d'abord mettre en usage les remedes généraux de l'inflammation, la saignée, les lavemens, & c, ensuite lui frotter les reins avec l'eau de vie, l'essence de térébenthine, & c. il faut l'empêcher de se coucher de peur qu'en se relevant il ne renouvelle l'effort, ou qu'il ne s'en donne un nouveau.

Lorsque ces remedes sont insuffisans, on applique des pointes de feu sur les reins, c'est-à-dire sur les vertebres des lombes ; ce remede est quelquefois salutaire, j'en ai vu de bons effets : mais ces chevaux ne peuvent plus servir qu'à tirer, & non à porter.

ARTICLE XII.

Des Meurtrissures du col.

IL survient souvent au col, des tumeurs occasionnées par la morsure des chevaux, ou par le collier, ou par quelqu'autre cause. Si la meurtrissure est récente, il faut la frotter avec de l'eau salée, comme ci-dessus, & saigner le cheval. Si l'enflure ne diminue pas au bout de quatre ou cinq jours, il se forme ordinairement un cors au milieu de cette grosseur ; dans ce cas il faut cesser de frotter avec l'eau salée, pour frotter la plaie avec du suppuratif ou un autre onguent.

Quand le cors fera détaché, vous vous servirez de plumaceaux chargés de suppuratif ou de digestif. Si au bout de dix ou douze jours la plaie fournit de la matière, il y a à craindre que le ligament ne soit gâté ; en ce cas il faut fonder la plaie, & si l'on trouve du fond, il faut fendre la peau, pour découvrir le mal & donner issue à la matière, enlever ce qu'il y a de gâté, & panser avec la térébenthine & son essence jusqu'à guérison.

ARTICLE XIII.

Hernies ventrales.

LORSQUE le cheval a reçu quelque coup fous le ventre, comme un coup de bête à corne, ou du bout d'un bâton, il se fait quelquefois une dilacération des muscles du bas-ventre, & les intestins tombent fur la peau ; c'est ce qu'on appelle hernie ventrale.

Il faut faire rentrer les intestins dans leur place, & les soutenir par le moyen d'un suspensoir qu'on applique fous le ventre.

ARTICLE XIV,

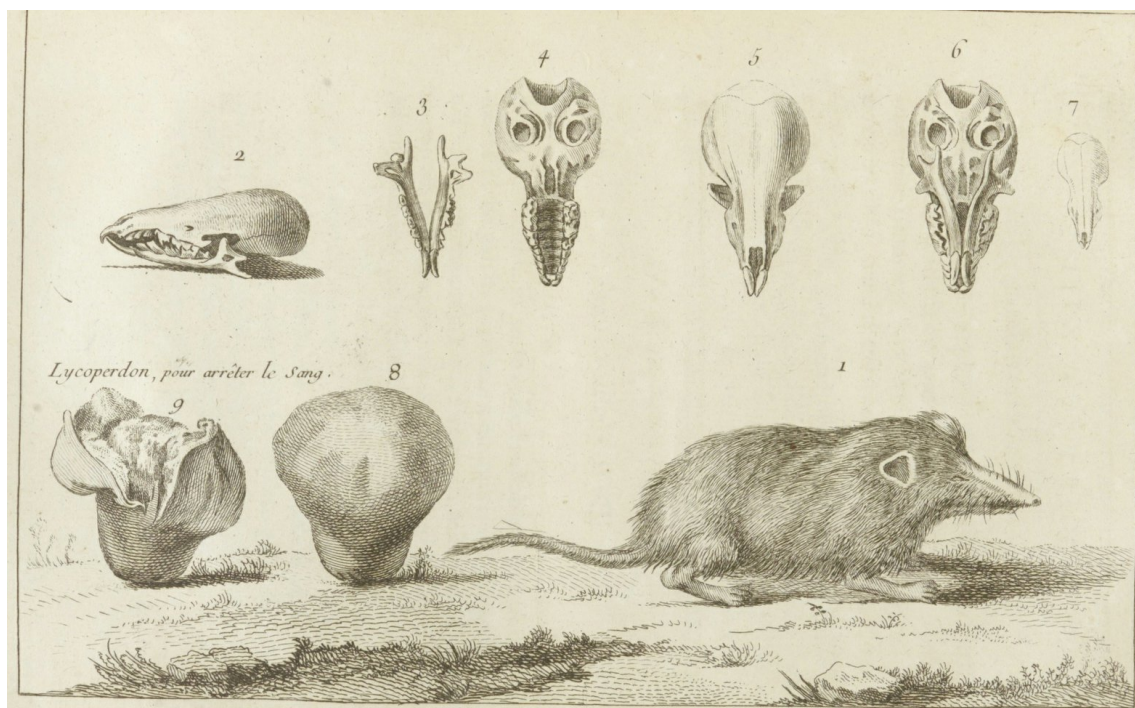
De la Hernie Crurale

LA hernie crurale est la sortie d'une partie des boyaux hors du bassin par-dessus le ligament de Poupart, c'est-à-dire par-dessus un ligament formé par des fibres tendineuses des muscles du ventre, qui s'étendent depuis l'os des îles jusqu'aux os pubis. Les boyaux dans cette hernie sortis du badin, forment une poche considérable fur les vaisseaux cruraux au-dedans de la cuisse.

Curation.

On renverse le cheval fur le dos, on tâche de faire rentrer doucement avec les doigts le boyau dans le ventre. Si on ne peut réussir de cette façon, il faut ouvrir les tégumens & débrider le ligament de Poupart, afin de faire rentrer l'intestin, & faire sur-le champ un point de future aux tégumens. J'ai vu plusieurs exemples de cette hernie ; je l'ai pratiquée : à la vérité elle ne m'a pas toujours réussi ; mais il ne m'est jamais arrivé d'accidens.

Pl. 5



Les autres hernies font rares.

ARTICLE XV.

De l'Abcès à la cuisse.

IL vient assez communément au plat de la cuisse une grosseur plus ou moins considérable, qui bientôt s'abcède par le moyen de quelque suppuratif, ce qui forme un ulcere qu'il faut panser & traiter comme une plaie simple.

ARTICLE XVI.

De la Maladie appelée vulgairement MUSARAIGNE, ou MUSETTE.

CETTE maladie se manifeste d'abord par une petite tumeur à la partie supérieure & interne de la cuisse, qui survient subitement, & qui fait boiter le cheval. Cette tumeur est accompagnée de dégoût, de tristesse, d'abattement, souvent de frissons, de la fièvre & d'une difficulté de respirer ; enfin la mort s'enfuit de près, si l'on n'y apporte un prompt remède.

Cette maladie diffère de l'abcès simple à la cuisse, en ce que dans la musaraigne il ne se fait point de suppuration, & que la gangrène y survient en moins de vingt-quatre heures, si l'on n'y remédie promptement ; au lieu que l'abcès ordinaire n'est pas mortel,

Causes.

Presque tout le monde a attribué cette maladie à la morsure ou à la piquûre d'un petit animal qui approche assez de la figure de la souris & de la taupe ; il a les yeux fort petits & fort couverts, & le museau fort allongé, on l'appelle musaraigne ; parcequ'on croit que la piquûre ou la morsure de cet animal est vénéneuse & mortelle.

Solleysel & Garsaut étoient de cette opinion ; ils ont proposé des remedes ridicules, qui n'ont aucun rapport a cette maladie.

Après avoir examiné la structure de la bouche de cet animal, j'ai reconnu qu'il ne pouvoir ni piquer ni mordre, & que cette maladie reconnoissoit pour cause une fièvre inflammatoire, dont le dépôt critique se forme à la partie supérieure interne de la cuisse, auprès des glandes inguinales. Ce dépôt, qui vient d'une humeur acre & corrosive qui se fixe dans cette partie, ressemble allez à l'anthrax dans l'homme.

Les vaisseaux lymphatiques font engorgés & gros comme des plumes à écrire. Les cellules du tissu cellulaire font remplies d'une lymphe noirâtre, coagulée & corrompue.

Curation.

Dès qu'on s'ap perçoit de ce mal, il faut coucher le cheval par terre, fendre la peau suivant la longueur de la tumeur, & enfoncer le bistouri jusqu'aux muscles, pour dégorger les vaisseaux & donner une issue libre à la lymphe qui y est contenue. Après que les scarifications font faites, il faut les bassiner avec de l'essence de térébenthine, trois ou quatre fois dans l'espace de cinq ou six heures, pour empêcher la gangrene ; ensuite bassiner la plaie avec l'eau d'alibouse ou la teinture d'aloès huit ou dix fois par jour, jusqu'à guérison. Si la respiration est gênée, il faut saigner & donner des lavemens émolliens.

Si la jambe est considérablement enflée, il faut la frotter jusqu'en bas, avec une décoction résolutive & émolliente, cinq ou six fois par jour. Dès que la plaie ne fournira plus de sérosité, & que la tumeur fera diminuée, il faudra lui faire prendre par la bouche un sudorifique, pour pousser, par la transpiration & par les sueurs, les humeurs qui pourroient n'être pas sorties. Il faut avoir attention de bien couvrir le cheval & de le tenir en lieu chaud.

Les deux premiers jours il faut donner pour toute nourriture de l'eau blanche. Les trois ou quatre jours suivans, il est à propos de donner du son & un peu de foin, ensuite d'augmenter la nourriture à mesure que le mal diminue.

Il peut se faire qu'en opérant, on coupe la veine crurale externe qui rampe au-dessous de la peau, parcequ'on ne peut gueres la voir, ni la sentir, à cause de l'inflammation ; il peut encore arriver qu'on coupe quelque artere. Pour arrêter l'hémorrhagie, il faut d'abord étancher le sang autant qu'il est possible, & appliquer à l'ouverture de l'artere ou de la veine la poudre de lycoperdon, qu'il faut tenir dessus avec la main pendant quinze minutes au moins, & pour plus grande fureté, trente minutes ; ce qui suffit pour arrêter le sang, comme mon Pere en a fait l'épreuve devant MM. Bouvard & de Jussieu, Commissaires nommés pour examiner un Mémoire qu'il a donné là-dessus à l'Académie Royale des Sciences. Le Mémoire a été lu & approuvé par l'Académie, de même qu'un autre Mémoire que j'ai donné & lu fut la maladie de la Musaraigne, le 23 Décembre 1757, qui fut examiné par MM. Morand & Buffon, Commissaires nommés, qui en firent leur rapport à l'Académie Royale des Sciences qui y donna son approbation.

ARTICLE XVII.

De la Mémarchure, ou Entorse.

ON appelle mémarchure, un mouvement contre nature, avec distension des ligamens des articulations.

Dans la mémarchure il survient un gonflement à la partie où elle se fait, & le cheval boite

La mémarchure a une infinité de degrés, elle est plus ou moins forte, suivant la diffraction plus ou moins grande des ligamens. <

Souvent le gonflement est considérable, & le cheval boite sensiblement ; souvent le gonflement est léger, on a de la peine à s'en appercevoir, & le cheval boite peu, quelquefois le gonflement n'est pas sensible du tout, & le cheval boite sensiblement.

La mémarchure peut survenir à toutes les articulations, mais elle est plus ordinaire au boulet : lorsqu'elle affecte cette articulation, on l'appelle effort du boulet.

La mémarchure est plus ordinaire qu'on ne pense ; il est certain que bien souvent le cheval boite de cette maladie, sans qu'on le soupçonne : on s'en prend à des causes qui n'ont aucune part à la boiterie du cheval. C'est une attention qu'il est important de faire.

Causes.

Les causes de la mémarchure sont ou un faux pas, ou un effort que le cheval fait pour retirer son pied, lorsqu'il est engagé dans quelque endroit, comme dans une ornière, entre deux pavés, entre deux barres de fer, dans le travail, & c.

Les causes du faux pas sont en grand nombre ; les plus ordinaires sont, 1°. lorsque le pied porte d'un côté seulement sur quelque corps pointu, inégal ou raboteux qui le fait renverser. 2°. Lorsque le cheval surpris par un coup qu'on lui aura donné subitement, fait un mouvement prompt & forcé. 3°. Lorsque le cheval guidé par le cocher détourne subitement au coin d'une rue. 4°. Les crampons qui ôtent le pied de sa situation naturelle. 5°. La mauvaise serrure, qui fait glisser le cheval sur le pavé à chaque pas, & qui le rend chancelant sur ses jambes. 6°. Enfin, tout ce qui change la situation du pied, & le mouvement des articulations.

Symptomes.

Il y a engorgement, parceque les vaisseaux distendus au-delà de leur état, ont perdu leur ressort, & permettent au sang de séjourner dans leur cavité.

Ce gonflement vient aussi quelquefois de l'épanchement de la synovie, lorsque la diffraction a été si considérable que le ligament capsulaire s'est

rompu ou allongé.

Il y a douleur, parcequ'outre la distension que les fibres ont soufferte, l'engorgement tient encore les fibres & les nerfs dans un tension considérable.

Le cheval boite, parceque le gonflement gêne l'articulation, & parceque les fibres font tirailés dans le mouvement,

Diagnostic.

On reconnoît la mémarchure, par l'enflure de l'articulation, sur-tout, si on fait que le cheval a fait un faux pas, & qu'il boite immédiatement après, par la douleur que le cheval ressent lorsqu'on la touche, & c.

Prognostic.

Le danger de la mémarchure se prend de la distraction plus ou moins grande des ligamens. Elle n'a pas ordinairement des fuites fâcheuses, pourvu qu'on emploie les remedes suivant.

Curation.

Dans la mémarchure, les fibres distendues au-delà de leur état, se relâchent & perdent leur ressort ; par conséquent la premiere indication qu'on a, est de les rétablir ; les discussifs ou les résolutifs remplissent cette indication. Pour cet effet, il faut frotter la partie malade avec l'eau de vie & le savon, ou le vinaigre mêlé avec le son, ou le gros vin, ou l'eau de vie camphrée, ou l'infusion des plantes aromatiques, ou l'eau froide simple, & c. les remedes appliqués sur le champ, aident les fibres à se rétablir dans leur état, leur rendent leur ressort, préviennent l'engorgement, & le mal guérit promptement.

Je dis ces remedes appliqués sur le champ, car si on donne le tems à l'engorgement de se faire, ces remedes bien loin de remédier au mal, deviennent nuisibles en roidissant les fibres, & en favorisant la suppuration qu'il faut toujours éviter dans les articulations. Lorsque l'engorgement est fait, il faut mettre en usage les relâchans & les émolliens, afin de diminuer

la tension des fibres & la douleur ; afin de favoriser la résolution. Lorsque l'inflammation commence à diminuer, que la douleur est moindre, & que la résolution commence à se faire, il faut l'aider en fortifiant un peu le ton des fibres, & en ranimant la circulation dans cette partie par le secours des résolutifs & discussifs ci-dessus.

Remarquez qu'il est bon de saigner, & sur-tout au commencement, afin de désempir les vaisseaux & de remédier à l'engorgement. On peut dans ce cas, saigner au plat de la cuisse, afin de faire une dérivation & de dégorger plus aisément les vaisseaux de la jambe, si l'entorse affecte la jambe de derrière ; & aux ars, si c'est à la jambe de devant.

ARTICLE XVIII.

De l'Ecart.

L'ECART approche beaucoup de la mémarchure.

L'écart est un effort violent sur le bras, qui tend à l'écarter de la poitrine.

Dans l'écart, il n'y a que les muscles qui tiennent le bras attaché à la poitrine, qui souffrent ; il se fait une distension considérable dans leurs fibres, & il survient une inflammation dans l'espace que ces muscles occupent.

On a fait beaucoup de contes sur les écarts. Solleysel prétend qu'il y a dans cette maladie des glaires, & une humeur pituiteuse endurcie, qui empêchent le mouvement du bras ; que ces glaires & l'extension des tendons de l'épaule causent la douleur que les chevaux ressentent.

Il est certain que l'inflammation & la douleur n'ont rien d'extraordinaire : l'inflammation est une suite de la distension des fibres, la douleur est : une suite de l'inflammation : les glaires qu'il dit être la cause de la douleur, ne font, supposé qu'il y en ait, que la sérosité infiltrée dans le tissu cellulaire, comme il arrive dans toutes les inflammations

considérables, ou le sang arrêté dans ses vaisseaux, laisse suinter, à travers les tuniques des vaisseaux, une sérosité qui se dépose dans le tissu cellulaire, comme je le dirai ci-après, en parlant de l'oedème.

Causes.

Les causes de l'écart sont, les chûtes lourdes, les faux pas, les coups violens dans l'endroit qu'on appelle la peinte de l'épaule, les efforts que le cheval fait en se levant, & c.

Diagnostic.

On connoît l'écart, 1^o. lorsqu'on s'est apperçu que le cheval a fait un effort, lorsque le cheval sent de la douleur quand on le touche au bras. Les écarts ne font pas si fréquens qu'on le dit. Souvent on dit que le cheval a fait un écart, lorsque le mal est dans le pied ou aux articulations inférieures de la jambe. En un mot il n'y a pas d'écart fans gonflement apparent & sensible.

Curation.

La curation qu'on trouve dans les Auteurs qui ont écrit sur les écarts, est si absurde & si opposée aux indications que présente cette maladie, qu'elle ne mérite pas de réfutation.

La curation de l'écart est à-peu-près la même que celle de la mémarchure ; il faut laisser le cheval en repos, afin de laisser reprendre peu à peu aux fibres leur ressort ; il faut saigner sur-le-champ, pour prévenir l'inflammation. Si l'on s'apperçoit d'abord de l'écart, il faut mettre en usage les résolutifs & les discutifs que j'ai conseillés dans la mémarchure, c'est le moyen d'obvier à l'engorgement. Lorsqu'il y a inflammation, il faut avoir recours aux émolliens, afin de remédier à la tension & à la douleur. Lorsque l'inflammation diminue, & que la résolution commence à se faire, il faut la favoriser par les toniques & les résolutifs, comme dans la mémarchure.

L'effort des hanches est la même chose que l'écart, la curation en est la même.

ARTICLE XIX.

Jarret enflé.

COMME l'enflure du jarret est une maladie très ordinaire, je vais en dire quelque chose, moins pour en donner ici la curation que pour l'indiquer.

L'enflure du jarret vient, ou d'une inflammation causée par quelque coup ou quelque effort, & il faut employer dans ces cas, les remèdes de l'inflammation ; ou de la sérosité qui s'est fixée dans le tiffi de cette partie, & alors il est nécessaire d'employer les remèdes de l'oedème, dont je parlerai plus bas.

Il est feulement à propos d'observer que le jarret étant une partie délicate & essentielle, il faut mettre tout en usage pour procurer la résolution de l'inflammation, parceque la suppuration de cette partie est toujours dangereuse. L'enflure du jarret qui vient de la courbe, vessigon, & varice doit être rapportée à l'article de ces maladies en particulier.

ARTICLE XX.

De la Crampe.

LA crampe est une roideur au jarret, qui fait que le cheval ne peut pas fléchir la jambe.

Il faut frotter le jarret a rebrousse poil avec l'essence de térébenthine, & faire promener le cheval.

ARTICLE XXI.

De la Nerfêrure.

LA Nersêrure n'est antre chose qu'un coup fur les tendons fléchisseurs du pied, que le cheval se donne avec le pied de derriere, cet accident arrive plus communément aux chevaux de chasse qu'aux autres ; le cheval commence par boiter, le canon & ses parties voisines s engorgent ; l'engorgement subsiste quelque tems, ensuite il diminue insensiblement ; quelquefois la peau se trouve coupée ; quelquefois il furvient à la fuite de la résolution une grofseur fur le tendon, qui consiste dans fa gâine & ses tissus : mais cet accident arrive rarement, & differe en cela de l'extension du tendon, ce qui fait que je les ai vus toujours confondus ensemble : cette maladie est beaucoup plus curable que l'extension, en ce que dans celle-ci les fibres se trouvent distendues jusqu'au dernier degré, car souvent il s'enfuit la rupture du tendon ; au lieu que dans la précédente il n'y a que contusion : aussi ai-je remarqué qu'il y avoit plus de chevaux boiteux des ganglions après le traitement que de ceux à qui javois trouvé des cicatrices blanches fur le tendon ; ce qui prouvoit que le coup avoit été violent.

Curation.

Après que l'on a ôté l'inflammation par les remedes que nous avons dit tant de fois, il faut bassiner la jambe depuis le haut jusqu'en bas, avec une décoction de thym, de romarin, de fauge, dans laquelle on jettera un tiers d'eau-de-vie camphrée. Il vaut mieux mettre des compresses imbibées de cette décoction, que l'on contiendra par le moyen d'une bande, & avoir foin de répéter l'opération, souvent & le plus chaudement que faire se pourra. Si

après avoir continué ce traitement-là pendant un mois ou cinq semaines, les jambes ne diminuent pas, qu'il y ait un ganglion, le remede le plus sûr est de mettre le feu, & de continuer à le badiner avec l'esprit-de-vin camphré.

ARTICLE XXII.

Des Varices.

VARICE est une dilatation d'une veine, qui forme une tumeur & une élévation. La varice est assez ordinaire au jarret. Je n'y connois point de remede.

ARTICLE XXIII.

Ouverture des Glandes Parotides, ou Avives.

IL arrive souvent qu'on ouvre les avives dans les tranchées, dans l'intention d'y remédier ; qu'on coupe le canal salivaire qui part de ces glandes, pour porter la salive dans la bouche, alors la salive sort en dehors par l'ouverture de ce canal coupé, au lieu de pénétrer dans la bouche, & le cheval dépérit insensiblement. Il n'y a point de remede.

ARTICLE XXIV.

De la Fistule à la Saignée du col.

LORSQUE le cheval se frotte après avoir été saigné, il survient souvent à l'endroit de la saignée une petite élévation, en forme de cul de poule, avec un léger suintement d'une eau rousse : la veine se durcit ; il se trouve toujours rempli d'une lymphe épaissie qui se trouve par couches, & qui intercepte la circulation du sang, & devient extrêmement tendue jusqu'aux glandes parotides ; c'est ce qu'on appelle sistule à la saignée du coi.

Curation.

Il faut introduire la fonde cannelée dans l'ouverture, & fendre la veine tant que la tumeur a de l'étendue, pour extraire la matiere contenue, & donner issue à la lymphe qui y séjourne, & ne pas aller plus avant, de peur d'hémorrhagie, qui seroit très difficile à arrêter, attendu que la tumeur regnant pour l'ordinaire lorsque la saignée a été bien faite jusqu'aux glandes parotides, & que les veines qui forment la jugulaire partent de l'intérieur des glandes, & qu'il ne seroit pas par conséquent possible d'en faire la ligature fans endommager les glandes & leurs canaux salivaires, elle formeroit la fistule dont nous avons parlé ci-dessus à l'ouverture des glandes parotides. On pansera la plaie avec des plumaceaux chargés de digestif ; on réunira les deux bords de la plaie avec trois ou quatre cordons qu'on passe dans la peau, afin de contenir l'appareil, & on frotte la peau avec l'onguent populeum.

On peut encore passer un seton, c'est à-dire, pousser une éguille dans l'ouverture, tant qu'on trouve du fond. Lorsqu'on sent de la résistance, on perce la peau, & on laisse dedans un ruban qu'on a eu soin d'insérer dans l'aiguille, observant de frotter tous les jours le ruban de suppuratif, & de le tourner dans la plaie.

Il arrive quelquefois que lorsqu'on tarde à faire cette opération, la veine jugulaire se remplît tellement de lymphe épaissie, qu'elle se gonfle jusques dans la bifurcation, qui ensuite porte l'inflammation aux parties voisines, &

forme une tumeur inflammatoire qui se termine en suppuration ; dans ce cas il faut traiter la plaie comme une plaie simple.

ARTICLE XXV.

Langue coupée.

LA langue peut être coupée par la longe qu'on aura mis dans la bouche du cheval. Si le cheval vient à tirer la longe sur sa langue, la corde coupera la langue. Cet accident peut encore arriver à un cheval qu'on aura attaché à la queue d'un autre, si on lui a mis la longe dans la bouche.

Dès qu'on s'aperçoit de cet accident, si la langue n'est que coupée à moitié, il faut mettre dans la bouche du cheval un billot de miel, & bassiner de tems-en-tems avec du vin miellé.

Si la langue est coupée un peu plus de la moitié, & qu'il n'y ait pas espérance de faire reprendre les parties séparées, il faut la couper entièrement, de crainte que la gangrene ne survienne, & bassiner avec du vin miellé.

ARTICLE XXVI.

Blessure des Barres.

ON appelle barres, cet espace uni & dénué de dents qui se trouve entre les dents machelières & les crochets ; c'est sur cet endroit que porte le mors de la bride : les barres peuvent être blessées par l'impression trop forte que le mors fait sur cette partie, ou par quelque saccade.

Curation.

Pour remédier à la blessure des barres, on met dans la bouche du cheval un billot enveloppé d'un linge qu'on couvre de miel d'heure en heure.

Si la blessure pénètre jusqu'à l'os, il faut détacher l'esquille de la partie de l'os qui est affectée.

Si on se sert du cheval, il ne faut point lui mettre de fer dans la bouche que l'esquille ne soit tombée, & que la plaie ne soit cicatrisée ; il convient de le laisser fans gourmette, & lui mettre feulement un billot à la bouche jusqu'à ce qu'il soit guéri.

ARTICLE XXVII.

Fistule aux Bourses.

LA fistule aux bourses est un écoulement de matiere, qui subsiste après qu'un cheval a été coupé.

Cet écoulement vient de ce qu'on a laisse une partie des épididimes, qu'on appelle amourettes ; cette partie des amourettes fournit toujours de la matiere & ne se cicatrise jamais. C'est ce qu'on appelle fistule aux bourses.

Il n'y a point de remede.

CHAPITRE III.

DE L'ERYSIPELE.

L'ERYSIPELE est une inflammation de la peau, accompagnée de chaleur, quelquefois de douleur, souvent de démangeaisons.

Causes.

Les causes de l'érysipele font ou générales ou particulieres ; les causes générales font l'âcreté, de l'impureté de la masse du sang, ou une matiere saline mêlée avec les humeurs.

Les causes particulieres font tout ce qui peut fixer l'acrimonie dans la peau, comme l'arrêt de l'humeur de la sueur & de la transpiration, occasionné ou par les remedes huileux qui bouchent les pores de la peau, ou par la crasse qui s'amasse sur la peau, ou par la compression, ou l'obstruction des tuyaux excrétoires de la peau : dans tous ces cas, l'humeur de la transpiration arrêtée, séjourne dans les glandes de la peau, s'y vicie, devient acre, corrode les tuyaux des glandes, y cause des gersures, des crevasses & des vessies pleines d'une férosité acre ; cette âcreté fait crisper les extrêmités des vaisseaux sanguins de la peau, & y cause l'érysipele.

Curation.

La curation de l'érysipele est à-peu-près la même que celle de l'inflammation ; il faut commencer par saigner afin de désemplir les vaisseaux, de remédier à l'inflammation, & de préparer le cheval aux remedes intérieurs.

Il faut éviter l'usage des graisses & des emplâtres, ils bouchent les pores de la peau, empêchent la transpiration & augmentent l'inflammation.

Il faut éviter de même l'usage des repercussifs violens, de peur de faire rentrer en dedans l'humeur de l'érysipele qui pourroit se fixer sur quelque viscere, & causer une maladie mortelle, comme un dépôt dans les poulmons, dans le sole, & c. souvent la morve.

Il ne faut employer dans les commencemens que les humectans & les relâchans, tels que la fomentation avec l'eau tiède, ou la décoction des plantes émollientes, comme de camomille & des fleurs de sureau.

Lorsque l'inflammation est un peu diminuée, on peut aider la résolution, en ajoutant aux décoctions ci-dessus, un peu d'eau de vie.

Il est à propos de purger, afin d'entraîner par les purgatifs, une partie des impuretés qui font dans la masse du sang. Il est aussi très utile de donner intérieurement quelque sudorifique, ou quelque cordial, comme la poudre de fenouil, de coriandre, mêlée avec la corne de cerf, les poudres de cumin, d'anis & de galega, à la dose de quatre onces ; on donne ces poudres dans du son ou de l'avoine, & si le cheval ne veut pas les prendre, il faut les faire avaler dans du vin.

Ces remèdes ouvrent les pores de la transpiration, poussent vers la peau, & purifient le sang des impuretés dont il est chargé.

Si l'érysipele produit la galle, les dartres, le farcin, & c. il faut mettre en usage, le traitement propre à chacune de ces maladies dont je vais parler.

CHAPITRE IV.

DES TUMEURS ERYSIPELATEUSES.

ARTICLE PREMIER.

Farcin.

LE farcin paroît sous différentes formes ; tantôt ce font des boutons durs, gros comme des noix, assez profonds qui ont leur siège dans le corps charnu ; tantôt ce font des boutons assez égaux entr'eux, formant une corde, laquelle est coupée par des intervalles comme un chapelet, ceux-ci font

situés immédiatement au-dessous de la peau, dans le tissu cellulaire ; tantôt le farcin paroît sous la forme d'une galle, formant une infinité de petits boutons qui se réunissent par la suppuration, formant une plaie très large, & qui n'attaquent que le corps muqueux de la peau, ce farcin a son siège dans les glandes milliaires ; d'autres fois le farcin occupe les glandes des aines, des aisselles, & généralement les glandes lymphatiques, les boutons de ce dernier genre font beaucoup plus gros que les autres, & font plus de tems à s'abcéder, la nature du vice en est plus difficile à guérir, & il arrive que les boutons étant percés, les bords de la plaie se renversent en arriere en cul de poule, formant le champignon.

Les boutons du premier genre de farcin occupent le col, les épaules, les côtes & les fesses. Les boutons du deuxième genre occupent le devant du poitrail, entre l'articulation de l'épaule & du bras, se continuant jusqu'au genou, & assez souvent jusqu'à la couronne, le plat de la cuisse, depuis les aines jusqu'au bas, les joues, les lèvres, les naseaux, le dessous de la ganache. Les boutons du troisième genre occupent toute l'habitude du corps, principalement le garot, le long de l'épine, la croupe, la partie interne de la jambe au-dessus du jarret, le jaret même.

Causes.

Les causes du farcin ne font gueres connues ; cependant il y a lieu de croire que c'est l'épaississement de la lymphe & son âcreté.

Curation.

Il faut saigner le cheval, le préparer pendant quelques jours aux remèdes intérieurs, en le tenant au son & à l'eau blanche, en lui donnant quelques lavemens adoucissans ; on peut le purger avec une once & demie d'aloës, & une demi-livre de miel dans une pinte d'eau.

le cheval étant ainsi préparé, il faut lui donner un breuvage composé de poudre de galega, d'anis, de cumin & de coriandre, à la dose d'une once chacune pour un cheval ordinaire, & d'une once & demie, si c'est un fort cheval ; on peut aussi donner ces poudres dans du son : on laisse jeûner le cheval pendant douze heures avant le breuvage, on lui donne à manger sept

ou huit heures après. On laisse passer deux jours, ensuite on lui donne le même breuvage.

Quelques jours après le breuvage, on peut faire travailler le cheval ; il est bon d'aider l'action des remèdes internes par les setons qu'on passe au nombre de deux ou de trois au poitrail, au col, ou à la cuisse. Si les boutons ou les cordes font fort grosses & remplies de pus, il faut les ouvrir.

Si le farcin, ou plutôt si l'humeur du farcin, se porte sur la membrane pituitaire, il produit la morve ; si elle se porte sur les poumons, elle cause la pulmonie, qui font deux maladies incurables.

ARTICLE II.

Des Dartres & de la Galle.

LES dartres & la galle font assez connues ; je ne m'arrêterai pas ici à en donner la définition : je me contenterai de dire, qu'avant d'employer les remèdes topiques pour guérir la galle & les dartres, il faut préparer le cheval par la saignée, la purgation, les lavemens, enfin, par les remèdes généraux internes ; car sans cette précaution, il seroit à craindre qu'on ne repercutât l'humeur de la galle & des dartres, & qu'elle ne se portât intérieurement sur quelque partie intéressante.

Lorsqu'on a fait les préparations dont je viens de parler, on peut frotter le cheval deux ou trois fois, avec la composition suivante : prenez trois quarterons de poudre à tirer, quatre onces de tabac, une once de poivre, une once de sel ammoniac, une livre de sel marin, quatre onces de vitriol blanc, laissez infuser le tout dans trois pintes d'eau-de-vie, pendant deux jours ; vous en frotterez le cheval pendant trois jours, une fois par jour.

L'huile de cade est aussi un bon remède, on en frotte les parties malades, pendant deux jours ; on peut aussi le servir de l'onguent gris mais le premier est le plus efficace.

ARTICLE III.

De l'Ebullition.

DANS l'ébullition, toute l'habitude du corps se trouve tout d'un coup couverte de petits boutons plus ou moins nombreux, & plus ou moins élevés ; ces boutons font surperficiels : ils fur viennent ordinairement après les grandes fatigues & les grandes sueurs ; c'est l'humeur de la transpiration qui s'accumule dans les glandes de la peau.

Ces boutons sont ordinairement sans danger, & disparaissent bientôt par le moyen de la saignée & de quelque sudorifique, & quelquefois même le fudorifique simple suffit, puisque toutes les fois que j'ai été consulté dans ces cas là, j'ai fait donner un breuvage composé d'une bouteille de vin, d'une muscade rapée, que l'on fait bouillir dans un petit verre d'eau ; l'on fait prendre cela chaudement au cheval.

ARTICLE IV.

De la Malandre.

LA malandre est au genou ce que la folandre est au pli du jarret ; c'est une crevasse qui vient au pli du genou, dont il découle une humeur acre qui corrode la peau, & qui est longue à guérir, à raison du mouvement qui la froisse & qui empêche fa réunion.

Il faut traiter la malandre, avec l'eau d'aliboure ou la teinture d'aloës.

ARTICLE V.

De la Solandre.

ON appelle solandre une crevasse au pli du jarret, d'où il découle une humeur liquide, semblable à la malandre, cette crevasse n'attaque ordinairement que la peau.

Il faut d'abord se servir de digestif simple, ensuite panser ce mal avec l'eau d'aliboure, ou la teinture d'aloës, jusqu'à parfaite guérison.

ARTICLE VI.

Arrête.

ON appelle arrête, un endroit où il n'y a plus de poil, & où il n'en revient plus.

L'arrête vient à la fuite des eaux, ou de quelqu'autre maladie, il n'y a point de remede à faire.

ARTICLE VII.

De la Mule Traversine.

EST une crevasse aux pieds de derriere, au-dessus du boulet, d'où il suinte une humeur. Je crois qu'elle tire son nom de sa position transversale.

Il faut y mettre dans le commencement des emplâtres adoucissans, & ensuite des dessicatifs, & la traiter comme la maladie qui fuit.

ARTICLE VIII.

Des Eaux aux Jambes.

ON appelle *eaux aux jambes*, un écoulement d'une sérosité acre qui suinte continuellement des jambes.

Les causes les plus ordinaires font les boues acres ; par ces boues, les tuyaux excrétoires de la sueur & de la transpiration, font irrités & bouchés. L'humeur de la transpiration arrêtée & enfermée dans les propres vaisseaux, séjourne, devient acre, corrode la peau, & y cause des gersures & des crevasses, d'où il suinte continuellement une férosité.

Ainsi les chevaux de Paris font fort sujets aux eaux, parcequ'ils ont les jambes presque toujours couvertes & imbibées des boues acres de Paris : ces boues qui font un mélange d'urine, du fer qui se détaché des roues sur le pavé, & de toutes les impuretés de cette grande Ville, font une espèce de caustique qui ronge la peau.

Ainsi les chevaux à qui on n'aura pas soin de tenir es jambes propres, seront plus sujets aux eaux ; de même que ceux qui auront les jambes couvertes de beaucoup de poils qui tiennent les boues & la crasse appliquées sur les jambes.

Le froid, la gelée & les neiges font une seconde cause des eaux ; le froid fait resserrer les tuyaux excrétoires de la peau, & arrête la transpiration, l'humeur arrêtée produit les crevasses & les eaux.

Ainsi les chevaux doivent être bien plus sujets aux eaux en hiver qu'en été.

Ajoutez à ces causes le vice du sang épais ou acre, qui communique ce vice à la lymphe, ou à l'humeur de la transpiration ; l'humeur visqueuse se

colle, pour ainsi dire aux parois de ses vaisseaux & s'arrête facilement ; l'humeur âcre, corrode & ulcere ses tuyaux, & forme des crevasses ; de-là, l'écoulement des eaux.

L'arrachement des poils en hiver, est encore une cause des eaux.

Les eaux viennent plus souvent aux paturons que par-tout ailleurs, parcequ'il y a dans cette partie beaucoup de rides à la peau ; les plis & les rides de la peau retiennent la crasse.

Curation.

Les indications qu'on a dans cette maladie font d'adoucir l'humeur qui cause les crevasses, & de guérir l'ulcere des tuyaux excrétoires. On remplit la premiere indication, par les adoucissans & les émolliens, tels que le lait, les farines, & c. On remplit la seconde indication par les suppuratifs, on peut en faire un mélange ; par exemple, en faisant un cataplasme avec les farines résolutives, la poix grade dans la décoction de guimauve & le lait, donc on peut se servir jusqu'à la fin de la guérison : fur la fin les defficatifs, tels que l'égyptiac & le blanc de Rhasis, sont utiles.

Il est bon de donner en même-tems quelque sudorifique, pour pousser par la transpiration, & évacuer par-là, une partie de la férosité, & pour corriger le sang ; il faut, sur-tout, insister fur ces remedes, si on a lieu de croire que les eaux viennent du vice du sang.

CHAPITRE V.

DES TUMEURS LYMPHATIQUES.

ARTICLE PREMIER.

Tumeurs des Testicules.

LES testicules font sujets à différentes tumeurs ; ces tumeurs prennent différens noms, suivant les différentes causes qui les produisent.

1°. La semence s'arrête & s'épaissit quelquefois dans ses propres vaisseaux sécrétoires, & cette tumeur s'appelle *spermatocele*.

2°. La lymphe nourriciere s'épaissit quelquefois dans les testicules, ou dans ses tuniques ; cette concrétion de lymphe forme une tumeur qu'on appelle *squirrhe*.

3°. Il survient quelquefois aux testicules des chairs baveuses, spongieuses & mollasses, qui en augmentent considérablement le volume ; ces chairs font quelquefois fur les tuniques seulement, & détachées du corps des testicules ; quelquefois elles sont adhérentes aux testicules ; quelquefois elles sont flottantes, & seulement dans le tissu cellulaire : ces excroissances se nomment *sarcocele*.

4°. Les tuniques des testicules se remplissent souvent d'eau, qui gonflent considérablement ces tuniques ; on nomme cette congestion d'eau *hydrocele*.

5°. Les tuniques des testicules font quelquefois gonflées distendues par le vent qui s'y amasse & remplit les vesicules du tissu cellulaire où il est enfermé, c'est ce qui constitue le *pneumatocele*.

Curation.

Le squirrhe & le spermatocele ne se guérissent gueres par les remedes internes, sur-tout, s'ils font anciens : on est ordinairement obligé d'en venir à l'amputation du testicule.

Le sarcocele se guérit facilement, lorsqu'il est flottant, c'est-à-dire, lorsqu'il a son siège dans le tissu cellulaire seulement. On ouvre les tuniques, on porte la main entre le testicule & les membranes, on détache avec la main ou avec l'instrument le farcocele, & on l'emporte aisément.

Lorsque le sarcocele a son siège dans les tuniques, il faut couper avec le bistouri, toute la partie qu'il occupe.

Lorsque l'excroissance est aux testicules, il faut la couper par tranches, pour enlever la plus grande partie & faire tomber le reste par la suppuration.

L'hydrocele & le pneumatocele demandent la ponction, ou une incision dans les membranes des testicules, pour donner issue à l'eau ou à l'air qui y est contenu. Il faut attirer la plaie en suppuration : pour cet effet on introduira des tentes enduites de digestif animé, composé de baume d'Arcæus, de styrax, de basilicum & de l'eau de-vie camphrée ; on contiendra les plumaceaux par le moyen des attaches que l'on passera dans la peau ; & on continuera jusqu'à cicatrisation.

ARTICLE II.

Du Vessigon.

LE Vessigon est une tumeur molle qui survient au jarret, entre l'os du jarret proprement dit, & la partie inférieure du tibia, tantôt en dedans, tantôt en dehors. Si cette tumeur paroît des deux côtés, on l'appelle vessigon chevillé.

Causes-

Le vessigon vient d'un effort, & est un épanchement de lymphe tendineuse.

Curation.

Le meilleur remede est d'y mettre le feu, soit par pointes, foit par raies, fur lesquelles on met de la poix grasse avec de la bourre.

ARTICLE III.

Capelet, ou Passe-Campane.

C'EST une grosseur flottante fur la pointe du jarret ; elle n'attaque que la peau & ses tissus ; ce n'est autre chose qu'un épanchement de sérosité. Les causes les plus communes sont les coups.

Elle fait rarement boiter les chevaux : le retour de la lymphe se fait difficilement, & on est souvent obligé de mettre le feu quand elle a acquis un certain volume, & qu'elle existe depuis long-tems,

ARTICLE IV.

Du Jardon.

LE Jardon est une tumeur dure qui s'étend depuis la partie postérieure & inférieure de l'os du jarret jusqu'à la partie supérieure & postérieure de l'os du canon, fur le tendon fléchisseur du pied. Sa nature tient assez souvent du phlegmon, & fait assez souvent boiter le cheval.

S'il est récent, il faut appliquer les cataplasmes émolliens ; s'il est ancien, il faut y mettre le feu par pointes, & frictionner la plaie avec l'huile de laurier, les deux premiers jours.

ARTICLE V.

De la Courbe.

LA Courbe est une tumeur qui entoure le bas du jarret. Elle vient d'un effort, ou des exercices outrés. Les fibres ayant souffert une forte distraction, perdent leur ressort & favorisent la stagnation de la lymphe ; qui, étant arrêtée, se durcit, forme une roideur & une espece d'exostose, & quelquefois réelle dans cette partie. Il faut examiner de quel genre est la tumeur : si elle est phlegmoneuse, il faut les adoucissans & les émolliens ; si elle est squirrheuse, le meilleur remede & le plus efficace, est le feu.

ARTICLE VI.

De l'Eparvin.

L'EPARVIN est une tumeur à-peu-près de la même nature que la courbe ; elle a son siege fur la partie supérieure interne de l'os du canon ; elle fait boiter pour l'ordinaire les chevaux : elle reconnoît les mêmes causes que la courbe. Quelques Auteurs ont distingué trois fortes d'éparvin, savoir l'éparvin de boeuf, l'éparvin sec & l'éparvin calleux. Je n'en distinguerai que d'une forte, attendu que l'une vient de construction, & n'est autre chose qu'une éminence arrondie de la partie supérieure de l'os du canon, qui rend ses facettes cartilagineuses plus larges pour s'articuler pareillement avec celles des os plats du jarret, & paroître donner plus d'assiette & de force au jarret. L'autre est un mouvement convulsif (fans apparence de tumeur) que fait le cheval, on l'appelle *harper*. Il y a des chevaux qui harpent des deux

jambes. Ce mouvement est agréable & doux, quand il n'est pas bien apparent.

On dit ordinairement, lorsqu'un cheval boite & qu'on n'en fait pas la cause, que c'est un éparvin qui veut sortir, & qu'il ne boitera plus dès qu'il fera sorti. C'est une erreur qui n'a point de fondement.

Il faut traiter cette tumeur comme la courbe ; mais il arrive souvent que les remedes n'y font rien, attendu qu'elle s'ossifie, & forme une exostose : pour lors il n'y a que l'extirpation de l'exostose ; mais je ne la conseille pas, parce que les chevaux en boitent rarement, quand ils en font venus à ce degré

ARTICLE VII.

Du Suros.

LE Suros est une éminence dure sur l'os du canon ; cette éminence vient ordinairement à la jambe de devant, sur la partie supérieure latérale interne de l'os du canon, à côté de la tête de l'os stiloïde.

Elle est ordinairement large & ronde comme une piece de vingt quatre sols, & alors elle retient le nom de suros.

Quelquefois le suros est oblong & descend le long de l'os stiloïde, & il prend le nom de fusée ; quelquefois il y en a des deux côtés de l'os.

Le suros ne fait pas boiter, mais la fusée fait boiter, lorsqu'elle attaque les os stiloïdes & qu'elle les grossit tellement qu'ils resserrent les tendons qui sont logés entre ces deux os.

Le suros survient plus souvent, & presque toujours, aux jeunes chevaux. Il disparoît quelquefois de lui-même. Quand il subsiste, c'est une exostose ; pour lors il n'y a rien à faire.

ARTICLE VIII.

Loupe sur le Boulet.

LA loupe sur le boulet, vient ordinairement d'une lymphe épaisse qui séjourne dans cette partie. Les causes les plus ordinaires font les efforts.

Il faut y mettre des raies de feu pour empêcher le progrès de la loupe & pour en procurer la fonte & l'extirpation.

ARTICLE IX.

De la Molette.

ON appelle molette une petite tumeur, molle & indolente, qui vient ordinairement au boulet sur le tendon, & plus souvent entre le tendon & l'os du canon ; quelquefois elle forme une tumeur en dedans & en dehors.

Les causes font la fatigue, les efforts de boulet, & c. elles font plus ordinaires aux chevaux fins.

Je ne connois point de remède plus sûr que le feu ; on peut cependant mettre en usage les bains aromatiques dans le commencement.

ARTICLE X.

Des Porreaux ou Fics.

LES porreaux en général font de petites tumeurs, dures & indolentes qui s'élevent fur la peau.

Les porreaux passent par différens degrés, ils font d'abord très petits, ils croissent peu-à-peu, & deviennent quelquefois d'une grosseur prodigieuse.

Causes.

C'est le prolongement des papilles de la peau : lorsque la lymphe nourriciere se porte en trop grande quantité dans les papilles, & que le retour de la lymphe de ces papilles n'est pas facile, elles prennent plus de nourriture & plus d'accroissement qu'il ne leur en faut.

Curation,

Il faut les couper avec le bistouri jusqu'à leur racine, c'est-à-dire le plus près de la peau qu'il est possible, ou les faire tomber, en les liant fortement avec du fil ciré ou de la foie.

ARTICLE XI.

Des Porreaux aux Paturons.

LES porreaux aux paturons, semblent être d'une autre espece que les porreaux qui viennent aux autres parties du corps ; ils viennent ordinairement à la fuite des eaux, & ils rendent continuellement une sérosité acre, d'une odeur très désagréable ; ils ne font pas ronds à leur extrêmité, comme les autres porreaux du corps, mais ils se divisent en plusieurs branches ou filets en forme de choufleur ; ils font ordinairement en très grand nombre, & font quelquefois le tour du boulet.

Curation.

Dès qu'ils commencent à pousser, il faut couper le poil le plus près de la peau qu'il est possible, & en fuite les porreaux de même, tout près de la peau, couvrir la plaie avec des étoupes trempées dans du vinaigre pour premier appareil ; le lendemain il est à propos d'y appliquer du verd-de-gris, mêlé avec le vinaigre ; de réitérer ce pansement deux fois par jour, de promener le cheval, & de continuer jusqu'à parfaite guérison.

CHAPITRE VI.

DE L'ŒDÊME EN GÉNÉRAL.

L'ŒDÊME est une tumeur formée par l'épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire ; cet amas vient de l'arrêt de la lymphe, ou de la lenteur de la circulation, ou de la surabondance de sérosité dans le sang, ou de l'obstruction des pores absorbans.

C'est une loi d'Hydraulique, que plus un liquide est en mouvement, plus les parties qui le composent se mêlent & se confondent ; dès qu'il est en repos, les parties qui ont de l'affinité entr'elles se rassemblent & se séparent de celles avec qui elles n'en ont point. C'est ainsi que l'urine reposée, dépose un marc au fond du vase ; c'est ainsi que le vin dépose une lie au fond du tonneau. Lorsque le sang est arrêté dans ses vaisseaux, les parties dont il est composé se séparent les unes des autres ; celles qui ont de l'affinité se réunissent & abandonnent celles avec qui elles n'en n'ont point : les parties les plus grossières vont au fond des vaisseaux, & les parties les plus ténues surnagent.

Alors la partie séreuse dégagée de la partie rouge, transude à travers les tuniques, s'extravase & va se déposer dans les cellules du tissu cellulaire.

Dans la circulation rallentie, il arrive à-peu-près la même chose : c'est par cette raison que dans l'inflammation, après les ligatures & les fortes contusions, on trouve le tissu cellulaire rempli d'une eau rousse ; c'est par cette raison qu'on trouve de l'eau épanchée dans la poitrine, après la courbature & l'inflammation de poitrine ; dans le bas ventre, après l'inflammation des intestins.

C'est : aussi par cette raison que, dans les grandes foiblesses, & après les longues maladies, le mouvement du coeur & du sang est ralenti ; qu'après les fréquentes saignées, le sang étant en petite quantité, & n'ayant que très peu de mouvement, le tissu cellulaire se trouve engorgé de férosité.

Lorsque la sérofité surabonde dans le sang, il n'est pas surprenant qu'elle s'épanche dans le tissu cellulaire ; c'est par cette raison qu'après la fièvre, le sang étant dissout, il furvient une boussissure presque générale.

Il se fait dans toutes les parties du corps par les extrémités capillaires des arteres, ou par les pores exhalans, un suintement de serosité en forme de rosée, qui sert à humecter toutes les parties, & à les maintenir dans une souplesse nécessaire à la vie : cette férosité est repompée dans l'état de santé par les pores absorbans, à mesure qu'elle est filtrée ; lorsque ces pores font obstrués, elle n'est plus repompée, elle séjourne & se dépose dans le tissu cellulaire.

Symptomes.

Les symptomes de l'oedème font l'enflure, la mollesse de la partie enflée, l'indolence & la diminution ou la perte du ressort des parties.

1°. La congestion d'eau dans le tissu cellulaire doit causer l'enflure.

2°. Les fibres étant abreuvées d'une grande quantité de férosité, elles doivent être molles & perdre beaucoup, ou tout à-fait leur ressort ; c'est ce qui fait que l'impression du doigt reste lorsqu'on a comprimé la tumeur.

Les fibres étant relâchées par l'humidité, & les nerfs comme noyés & engourdis, il ne doit pas y avoir de douleur, puisque la douleur consiste principalement dans la tension & la sécheresse des parties.

Diagnostic.

On connoît l'oedème à l'oeil & au tact, par l'enflure qui est égale & fans douleur, & par l'impression du doigt que la tumeur conserve après qu'on l'a comprimée.

Prognostic.

En général, l'oedème est difficile à guérir.

L'oedème ancien se guérit plus difficilement que le récent.

L'oedème qui vient d'inflammation & de ligature, se guérit de lui-même, lorsque la cause ne subsiste plus ; l'oedème qui vient de l'épaississement du sang & des humeurs, est le plus difficile à guérir.

Curation.

Les vues qu'on doit se proposer dans la cure de l'oedème sont, 1^o. de diminuer la quantité de férosités surabondante dans le sang.

2^o. De lever les obstacles qui retardent ou arrêtent la circulation.

3^o. De ranimer le cours de la circulation.

On remplit la premiere indication, en poussant par les urines une partie de la sérosité qui surabonde dans le sang, par le moyen des diurétiques ; ou en poussant par les sueurs, par le moyen des sudorifiques ; ou en évacuant, par le moyen des purgatifs. On peut employer ces remedes l'un après l'autre ; donner par exemple, un purgatif composé d'une once & demie d'aloës, mêlé avec une livre de miel délayé dans la décoction de racine de chardon rolland. Deux jours après donner un sudorifique, composé de deux noix muscades, & d'un peu de canelle écrasées dans un mortier, & mêlées dans une pinte de vin.

Lorsqu'on croit que l'oedème vient d'inflammation, il faut s'attacher à remédier à l'inflammation.

Si l'oedème vient de quelque ligature ou compression, il est aisé d'y remédier en ôtant la cause.

On remplit la troisième indication, par le moyen des toniques & des discussifs, qui raffermissent les fibres, leur rendent leur ressort, & raniment

la circulation : les principaux toniques font, les fomentations avec la décoction des plantes aromatiques, telles que le romarin, la sauge, Je thym, & c. l'eau de chaux, l'eau de forge, l'eau-de-vie camphrée.

Le mouvement & l'exercice modérés font très utiles dans ce cas.

Le frottement de la partie avec un torchon de paille, peut avoir de bons effets. Le mouvement & le frottement raniment le jeu des fibres & la circulation.

Mais le remede le plus efficace est le feu qu'on met par raies.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Jambes.

L'ENFLURE des jambes est un œdème particulier. C'est un amas de sérosité dans le tissu cellulaire des jambes.

Quelquefois cette férosité, en séjournant dans le tissu cellulaire, s'épaissit & se durcit de façon que quand on coupe la tumeur, elle ressemble à du lard.

Ces tumeurs font assez communes, & deviennent quelquefois prodigieusement grosses.

Causes.

L'oedème des jambes reconnoît pour causes celles de l'oedème en général, mais il a outre cela des causes particulières.

Pour bien entendre les causes de la boussissure, il faut faire attention, 1^o. que les jambes font composées de tendons, d'aponevroses, de membranes, & de beaucoup de tissus cellulaires, & que par conséquent ces parties font parfemées de vaisseaux lymphatiques pour leur nourriture.

1^o. Que les jambes étant fort éloignées du coeur, la circulation s'y fait lentement.

3°. Que les parties qui composent le pied, n'étant recouvertes que par la peau, elles sont fort exposées au froid.

La lymphe & la sérosité étant en plus grande quantité dans la jambe que dans les autres parties, doit s'y amasser plutôt qu'ailleurs. C'est la première cause de la bouffissure des jambes.

La circulation se faisant plus lentement dans la jambe qu'ailleurs, la sérosité doit s'épancher dans le tissu cellulaire des jambes plutôt qu'ailleurs ; & c'est la seconde cause de l'enflure des jambes.

La jambe étant plus exposée au froid que les autres parties, les vaisseaux doivent s'y resserrer & les liqueurs, y condenser, s'y arrêter & s'infiltrer dans le tissu cellulaire plutôt qu'ailleurs ; & c'est la troisième cause de l'œdème des jambes.

Ces trois dispositions sont des causes déterminantes de l'œdème des jambes.

Ainsi toutes choses étant égales, l'œdème doit être plus fréquent aux jambes que par-tout ailleurs.

Les mêmes causes qui déterminent l'œdème aux jambes plutôt qu'ailleurs, déterminent aussi l'œdème à la partie inférieure de la jambe plutôt qu'à la partie supérieure.

L'œdème occupe plus souvent le paturon & la couronne que la partie supérieure de la jambe, parce que le paturon & la couronne sont éloignés du cœur.

2°. Parce que ces parties sont comme le terme & l'égout des humeurs ; aussi les tumeurs dures sont bien plus communes à la couronne que par-tout ailleurs.

Diagnostic.

La bouffissure des jambes se connaît aisément par l'enflure, le défaut de douleur & l'impression du doigt qui reste.

Prognostic.

Il est à-peu-près le même que celui de l'œdème en général ; il est cependant un peu plus fâcheux.

La simple bouffissure peut se guérir ; mais l'oedème endurci, qui forme une tumeur ressemblant à du lard, ne se guérit guere, vu la délicatesse des parties fur lesquelles elle se trouve.

Curation.

Les remedes de la bouffissure font à-peu-près les mêmes que ceux de l'oedème.

1°. Il faut purger, afin de diminuer la quantité totale de la sérosité du corps.

2°. Il faut faire avaler quelque sudorifique, afin de pouffer par les sueurs.

3°. Il faut tâcher de ranimer la circulation du sang ; pour cet effet on foment la jambe avec la décoction des feuilles de romarin, de sauge & de laurier, ou avec l'eau de forge, ou avec le vin rouge, ou l'eau de chaux, ou l'eau-de-vie camphrée.

L'exercice est très salulaire dans ces maladies ; en donnant de legeres secousses à toutes les parties, il redonne du ressort aux fibres & ranime la circulation.

Mais lorsque la lymphe, ou la sérosité épanchée dans le tissu cellulaire s'est durcie, ces remedes font ordinairement infructueux ; il faut avoir recours au feu, qu'on met par raies assez profondément : c'est le remede le plus efficace.

Lorsque l'oedème est dans le paturon, on met le feu par pointes.

CHAPITRE VII.

DES TUMEURS SARCOMATEUSES.

ARTICLE PREMIER.

Cheval couché en Vache.

ON dit que le cheval se couche en vache, lorsqu'il se couche de façon que le coude appuie sur l'éponge de dedans, la compression de l'éponge sur le coude y fait venir souvent des tumeurs de différentes espèces.

Les unes sont pleines d'une eau rousse, les autres sont remplies de matière ; dans les autres on trouve une espèce de graisse ou de suif qu'on a peine à faire sortir lorsqu'on a ouvert la tumeur ; dans les autres on trouve une chair spongieuse.

Toutes ces espèces de tumeurs se dissipent souvent d'elles-mêmes, lorsqu'elles sont nouvelles, sur-tout, si on remédie à la ferrure.

Curation.

Lorsque ces tumeurs commencent à se former, il faut tâcher de les refondre en les frottant avec un peu d'eau salée, ou du savon avec l'eau-de-vie, & ferrer court.

Mais lorsqu'elles sont anciennes, qu'elles sont remplies d'eau rousse, ou de pus, ou d'une matière suisée ; il faut les ouvrir avec le bistouri, pour en faire sortir la matière contenue, & panser la plaie comme un ulcère ordinaire ; lorsque la tumeur est formée par des chairs spongieuses, il faut l'extirper par l'application des caustiques, ou avec l'instrument : ce dernier moyen est préférable.

Si la tumeur est considérable, il faut ménager la peau, c'est-à-dire, qu'il faut en conserver autant qu'il fera possible afin de réunir les deux bords de la plaie, lorsque l'extirpation sera faite ; emporter avec le bistouri toute la tumeur, adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum, remplir la

plaie d'étoupes seches, & contenir ce premier appareil par le moyen des cordons qu'on attache aux bords de la plaie ; le lendemain panser avec le digestif ; & le reste du pansement, comme dans les plaies ordinaires.

ARTICLE II.

Des Tumeurs au Poitrail.

IL survient encore des foulures à la pointe de l'épaule, occasionnées par la compression du collier : ces tumeurs ressemblent aux dernieres dont je viens de parler ; elles font d'une consistance de chair spongieuse dans leur centre, dure, squirrheuse dans leurs circonferences, plus ou moins grosses ; elles empêchent le cheval de tirer.

Remede.

Pour les guérir il faut les extirper s'il est possible, sinon il faut en couper une tranche ou deux, comme fi on coupoit un melon ; adoucir les bords de la plaie avec un peu de populeum ; remplir la plaie d'étoupes seches ; contenir l'appareil avec des cordons attachés au bord de la peau : pour pansement, mettre des tentes & plumaceaux enduits de digestif animé jusqu'à ce que l'ulcere soit devenu simple, ensuite la traiter avec les incarnatifs ou baumes naturels, & c.

ARTICLE III.

Cheval Tiqueux.

ON appelle tiqueux, un cheval qui met les dents de la machoire supérieure sur la mangeoire ou ailleurs ; ce qui fait ouvrir un peu la bouche, & couler la salive continuellement de la bouche ; cette perte de salive fait dépérir le cheval.

Il faut lui mettre un collier de cuir bien ferré, large de deux pouces, & le lui laisser tant qu'il est dans l'écurie.

S'il tique en mangeant l'avoine, il faut le faire manger à part, attendu que celui qui est à côté, mangeroit tout.

ARTICLE IV.

Cheval épointé.

ON appelle épointé, un cheval qui a une hanche plus basse que l'autre ; cela vient souvent d'un coup donné sur la pointe des os des îles. Il n'y a point de remède à faire.

ARTICLE V.

Flanc retroussé, ou Fortrait.

ON appelle flanc retroussé, un cheval qui mange peu, sur-tout lorsqu'il a travaillé ; ces chevaux ont communément beaucoup d'ardeur. Ce mal est : sans remède.

ARTICLE VI.

Du Cheval huché sur son derriere.

ON appelle huche fur son derriere, un cheval usé, qui porte le boulet en avant, & qui se soutient fur la pince ; cela vient du relâchement du tendon extenseur. Il n'y a point de remede.

Curation.

ARTICLE VII.

Cheval arqué.

ON appelle cheval arqué, un cheval qui a la jambe de devant repliée & recourbée en forme d'arc.

On sent au-dessous de la peau au bas du poitrail, c'est-à-dire au-dessus du bras, une espece de corde ; c'est une expansion aponévrotique, qui enveloppe presque tout le bras : c'est cette aponévrose ou cette membrane, qui étant tendue, tient la jambe arquée. Il faut fendre la peau en cet endroit, embrasser l'aponévrose avec la corne de chamois, & la couper cette opération détend la jambe, & la rétablit dans son état naturel. C'est ce qu'on appelle dénervé. Je ne donne pas cette opération comme étant toujours certaine, mais elle m'a réussi très souvent.

ARTICLE VIII.

Cheval bouleté.

ON appelle cheval bouleté, un cheval dont le tendon fléchisseur du boulet a souffert & s'est retiré. Il n'y a point de remède à faire.

ARTICLE IX.

Faire des Armes, ou montrer le chemin de S. Jacques.

ON dit que le cheval montre le chemin de S. Jacques, lorsqu'il n'a pas de fureté sur ses jambes, qu'il ne résiste pas au travail, qu'il se couche souvent, & qu'il tient, lorsqu'il est levé, les jambes en avant, tantôt l'une, tantôt l'autre ; c'est une marque de foiblesse. Il faut se défaire de ces fortes de chevaux.

ARTICLE X.

Du Cheval droit sur son devant.

C'EST un cheval usé, qui a les jambes de devant droites ; ces fortes de chevaux sont sujets à broncher. Il n'y a pas de remède.

ARTICLE XI.

Du Cheval froid & pris dans les épaules.

DESCRIPTION.

LORSQU'APRÈS une course forcée & une longue fatigue, le cheval est tout en sueur, & qu'on le met dans l'écurie, la sueur lui découle du col, du poitrail & des jambes fur les extrêmités & fur le pied. Quelque-tems après, si on lui porte la main fur les jambes on sent cette sueur refroidie, & la jambe froide, de même depuis l'épaule jusqu'en bas ; mais on sent que le froid va en augmentant à mesure qu'on descend vers le pied ; l'épaule est moins froide que le bras, le bras moins froid que l'avant bras, & ainsi jusqu'à l'extrêmité ; de forte que le pied est la partie la plus froide. C'est ce qu'on appelle cheval froid dans les épaules.

Si on laisse la sueur fur les jambes, elle se seche dessus, ou, ce qui revient au même, si on lui lave les jambes avec de l'eau froide, ou si on le mene à la riviere pour le laver, & qu'on ne l'essuie pas : le lendemain, quand on veut s'en servir, on le fait sortir de l'écurie, il a peine à marcher, les jambes de devant semblent être d'une feule pièce, les articulations ne jouent plus : c'est ce qu'on appelle cheval pris des épaules. Le cheval en marchant se déroidit, les articulations se dénouent à mesure qu'il marche ; elles reprennent peu-à-peu leur jeu, & le cheval marche fans boiter, comme s'il n'avoit point de mal.

Cette maladie n'attaque quelquefois qu'une jambe, mais le plus souvent les deux jambes de devant, en même. tems. Elle est plus ordinaire aux chevaux Anglois.

Causes du froid dans les Jambes.

La principale cause du froid des jambes, c'est la sueur refroidie.

La sueur sortant du corps par les pores de la transpiration, participe de la chaleur du sang, & doit être chaude ; mais lorsqu'elle est ramassée en gouttes sur le corps & sur le poil, elle est exposée à l'action de l'air, & elle perd de sa chaleur : plus elle demeure exposée à l'air, plus sa chaleur diminue ; ainsi plus elle sera éloignée de l'endroit d'où elle vient, plus elle sera froide.

La sueur en descendant le long de la jambe, lui communique le degré de chaleur ou de froid qu'elle a : ainsi la sueur étant moins froide vers l'épaule que sur le bras, l'épaule doit être moins froide que le bras ; la sueur étant moins froide sur le bras que sur l'avant-bras, le bras doit être moins froid que l'avant-bras ; l'avant-bras moins froid que le canon, & c. & ainsi successivement jusqu'à l'extrémité de la jambe, & c'est la première cause du froid gradué de la jambe.

Ajoutez à cela, 1^o. que le repos appaise le mouvement du sang & la chaleur ; & que les jambes n'étant composées que de parties tendineuses & de membranes, la chaleur y doit être moindre que dans les muscles, où le sang abonde. 2^o. Que les jambes étant les parties du corps les plus éloignées du cœur, la circulation y est plus rallentie, & la chaleur moindre que dans le reste du corps ; par la même raison, la chaleur doit diminuer dans les différentes parties de la jambe, suivant qu'elles sont plus éloignées du cœur.

Causes de la roideur des Articulations.

Les principales causes sont 1^o. du côté des fluides, c'est-à-dire qu'elles viennent de leur diminution & de leur épaisfissement. 2^o. Du côté des solides, de leur sécheresse & de leur roideur.

1^o. Les fluides étant diminués, les fibres des jambes n'ont plus la quantité de sérosité suffisante pour les humecter & pour les entretenir dans la souplesse nécessaire au mouvement. C'est la première cause de la roideur des articulations. Les fluides sont diminués par la chaleur ; le mouvement & les sueurs qui dissipent une grande partie de la sérosité du sang, l'appauvrissent & le rendent incapable de fournir suffisamment aux autres sécrétions : une évacuation en diminue une autre.

2°. Les fluides qui nourrissent ou qui humectent les fibres des jambes étant épaissis, s'arrêtent, engorgent les vaisseaux, & roidissent les fibres ; c'est la deuxième cause de la roideur des articulations.

Or les fluides s'épaississent dans la jambe par le froid de la sueur qui découle le long des jambes, par l'eau froide avec laquelle on lave les pieds & les jambes des chevaux, lorsqu'ils ont chaud, par la lenteur de la circulation, & par le repos. C'est une loi de la nature, que les liqueurs s'épaissiflent plus aisément, lorsqu'elles ont un certain degré de chaleur. C'est par cette raison que le lait se caille plutôt en été qu'en hiver ; c'est par cette raison qu'on le fait échauffer en hiver pour le faire cailler : ainsi le sang & les humeurs étant échauffés, s'épaissiront plus facilement.

3°. Les solides, c'est-à-dire les fibres des parties dont la jambe est composée, étant desséchés, perdent leur souplesse, leur jeu & leur ressort ; elles sont incapables de l'élasticité nécessaire au mouvement, & c'est la troisième cause de la roideur des articulations.

Les fibres se dessèchent par les sueurs excessives & la chaleur : les sueurs, de même que la chaleur, dissipent la sérosité du sang ; les fibres de la jambe participant de la sécheresse des autres parties, se trouvent privées du suc humide & onctueux qui suinte continuellement en forme de rosée des parties, pour les maintenir dans une souplesse nécessaire au mouvement & à la vie.

4°. La roideur des fibres est : une fuite de la fatigue, de la sécheresse, & de l'épaississement des humeurs ; c'est la quatrième cause de la roideur des articulations.

Les fibres distendues considérablement par la fatigue, perdent beaucoup de leur ressort & se roidissent ; les fibres desséchées, n'ont plus de souplesse, elles doivent être roides ; la lymphe nourricière étant épaissie & arrêtée dans l'intérieur des fibres, doit les tenir roides.

Ajoutez à ces causes la diminution & l'épaississement de la sinovie, & la roideur des ligaments, qui reconnoissent les causes ci-dessus. Ainsi les causes de la roideur des articulations, font la diminution & l'épaississement des fluides, la sécheresse & la roideur des fibres.

Symptomes.

Le cheval ne peut pas marcher en sortant de l'écurie, parce que les articulations ne jouent pas ; les articulations ne jouent pas, parceque les fibres des ligamens font seches, roides & engourdiés.

Le cheval marche plus aisément, à mesure qu'il fait quelques pas, parceque le mouvement met en jeu les fibres, les dégourdit, ranime la circulation & le cours du liquide animal.

Le cheval retombe dans le même état par le repos, parceque les fibres ayant une fois perdu leur ressort, ne le reprennent pas facilement, & ne se rétablissent qu'avec peine.

Diagnostic

Il est facile de connoître cette maladie, par la description que j'en ai faite.

Prognostic,

C'est un mal fâcheux : il est rare de le guérir.

Précautions.

Pour prévenir ce mal, il faut dès que le cheval revient de sa course, faire tomber la sueur avec un couteau de chaleur, essuyer avec un linge, & frotter fortement les jambes avec un bouchon de paille, de bas en haut, à rebrousse poil ; afin d'échauffer les jambes, de ranimer la circulation des liqueurs, & le jeu des fibres, afin d'empêcher l'épaississement des humeurs, & l'engourdissement des fibres : par cette précaution on préserve toujours le cheval de cette maladie. Les Anglois n'y manquent gueres, & leurs chevaux font rarement attaqués de ce mal, ou pour mieux dire, moins qu'ils ne devraient l'être, à raison des exercices qu'ils leur donnent, & de la ténuité de leurs jambes.

Curation.

On fait ordinairement des setons au poitrail, on passe des bayettes entre l'épaule, entre la peau & les muscles, au nombre de quatre ou cinq, en forme d'éventail, on appliqué les veficatoires fur les jambes. Mais ces remedes ne font que l'invention infructueuse d'une imagination qui ne fait à quoi s'en prendre : ces remedes ne font que produire une évacuation d'humeurs, & augmenter le mal, puisque les humeurs pêchent par paucité.

Les indications qu'on a à remplir dans cette maladie font, de ranimer le jeu des fibres, d'augmenter la sérosité du sang, de rendre la fluidité aux humeurs. Pour cela il faut, 1^o. donner au cheval une bonne nourriture, du son & de la farine d'orge ou de seigle délayée dans beaucoup d'eau, afin de fournir au sang beaucoup de chyle & de férosité ; les bons alimens augmentent le liquide animal & raniment par-là les parties.

2^o. Il faut fomentier les jambes avec la décoction des plantes aromatiques de feuilles de romarin, de laurier, de lavande, de fauge, & c. frotter les jambes à rebrousse poil, afin de ranimer les oscillations, le jeu des fibres & la circulation des fluides. Mais le meilleur remede que je connoisse, c'est le bain des eaux thermales, ou les boues de ces eaux ; elles mettent de la férosité dans le sang. & fortifient en même-tems les fibres, leur rendent leur ressort & rétablissent les fonctions. J'en ai vu le succès à plusieurs chevaux. Etant à l'armée en 1760, j'eus à panser de cette maladie, un cheval appartenant à M. d'Haute-ville, Directeur-Général des Vivres ; je l'envoyai aux eaux de Wisbaden, trois semaines après, il revint parfaitement guéri.

ARTICLE II.

Effort de Hanche.

L'EFFORT de la hanche est une distention des fibres charnues, qui arrive dans les muscles fessiers, à l'occasion d'un mouvement violent que fait le cheval ; & non pas un dérangement des os des îles, comme plusieurs

personnes le pensent. Ces os n'ont point de mouvement, & ne sauroient souffrir aucun dérangement fans occasionner une luxation de la dernière vertèbre des lombes, avec l'os sacrum ; laquelle luxation étant complète, comprimerait la moelle de l'épine, & ferait périr l'animal. Rien n'est plus ordinaire, que d'entendre attribuer la cause de la boiterie des chevaux, aux efforts de hanche : on cherche, on examine dans toute étendue de la jambe, & fans y avoir rien trouvé, fans y avoir aperçu aucun gonflement, aucune sensibilité, on décide que c'est un effort de la hanche. Quelle idée la plupart des Maréchaux attachent ils aux efforts de la hanche ? Ils prétendent que c'est un déplacement de la tête du fémur de la cavité cotiloïde, ils confondent ainsi l'effort de hanche avec la luxation ; mais je n'ai jamais vu arriver de telle luxation dans les chevaux. Je ne pense pas même que cela puisse se faire, parceque les liens qui tiennent cet os dans la cavité, sont trop considérables ; tels sont les tendons des différens muscles de la cuisse qui entourent la partie supérieure de cet os, & du ligament rond ou suspenseur qui le joint à la cavité. Ce n'est donc qu'une distension des fibres, & non pas une luxation.

Les remèdes qu'on apporte ordinairement à ces fortes de maux, sont de passer des setons ; mais ces setons peuvent-ils réduire la luxation, peuvent-ils apporter du soulagement à des muscles qui ont souffert ? n'est-ce pas au contraire affoiblir, irriter ces muscles, qui ne sont que distendus ? on passe des setons tandis qu'il faudrait des résolutifs !

CHAPITRE VIII.

DU TRÉPAN.

LE trépan est une opération qui se pratique sur les os du crâne, soit pour relever des pièces d'os enfoncées, soit pour donner issue aux matières épanchées dans le cerveau. Cette opération, qui se néglige communément, est pourtant très nécessaire dans certains cas, & on en voit de très bons effets.

Causes.

Des coups violens portés sur les os du crâne, ou à la face, en occasionnent souvent la fracture, & y causent souvent un épanchement de matières.

Diagnostic.

On s'en aperçoit par une tumeur inflammatoire qui ne manque pas de survenir, par le tact, par les enfoncemens des os du crâne, par des inégalités, des engourdissemens, & un sommeil continu.

Prognostic.

La fracture des os du crâne & l'épanchement des matières dans le cerveau, produisent des accidens fâcheux. Quelquefois la membrane pituitaire s'enflamme, il y survient un ulcère qui dégénère en morve proprement dite ; d'autres fois il forme des dépôts ou amas de pus qui font périr le cheval. Pour prévenir ces accidens, ou pour en adoucir la violence, il faut nécessairement en venir à l'opération.

Manière d'opérer.

Il faut d'abord s'assurer de la fracture, de sa situation, & du lieu où l'on peut appliquer la couronne de trépan. Après qu'on a préparé ses instrumens & son appareil, on jette le cheval par terre sur le côté opposé où l'on doit le trépaner, on lui met plusieurs bottes de paille entières sous le col pour lui faire tenir la tête dans une situation convenable ; on le fait contenir par plusieurs personnes ; on fait ensuite une incision cruciale avec le bistouri, & on souleve les quatre angles avec le même instrument. On prend

un autre instrument, dont le tranchant est en dos d'âne, nommé rugine, qui sert à enlever le pericrâne ; ensuite on applique la couronne de trépan, armée de sa pyramide qu'on a soin d'ôter après que l'on a fait quelques tours : dans l'intervalle de l'opération on nettoie son instrument avec une petite brosse, on prend un élévatoire, & l'on examine si la pièce est près d'être sciée ; lorsqu'elle l'est, on se sert d'un couteau lenticulaire pour extraire les pièces d'os qui restent à la circonférence du trou qu'a fait le trépan. Il faut avoir soin de ne pas toucher à la dure mère, ni avec la couronne ni avec aucun instrument aigu. Si l'on soupçonnoit, après l'opération, qu'il y eût du sang épanché, il faudroit faire une incision à la dure mère, & prendre garde de ne pas toucher à quelque artère. Dans ce cas il n'arrive jamais d'accidens, mais il est rare qu'il faille y toucher.

On met pour appareil un sindon, qui est une petite pièce de toile ronde imbibée d'eau-de-vie, entre la dure mère & le crâne, que l'on contient par un fil qui passe au milieu, & qui est contenu dans le reste de l'appareil ; on introduit ensuite un bourdonnet qui bouche exactement le trou du trépan. On applique sur le crâne un plumaceau léger de teinture de myrrhe & d'aloës ; on met sous les quatre angles de la peau un bourdonnet imbibé de même à chaque, pour les contenir élevés, & empêcher leur réunion. On applique un large plumaceau de digestif simple, & par-dessus de grandes compresses imbibées d'eau-de-vie, que l'on fait contenir par le moyen d'une bande longue de sept à huit aulnes, on l'applique comme à la taupe, si-non que les croix doivent être appliquées sur le trépan même, On lève l'appareil au bout de trois jours, pendant lesquels on doit imbiber les compresses d'eau-de-vie & d'eau. On continue le pansement jusqu'à parfaite guérison. Le trépan appliqué sur les os durs ou autres os de la face, n'a pas besoin de cet appareil, il faut simplement mettre dans l'ouverture un bouchon de liège, un léger plumaceau de digestif sur les angles, & un emplâtre de peau, au bord duquel il y aura de la poix grasse pour l'incruster dans le poil & le faire tenir.

REMARQUES.

1°. La fracture de l'os occipital est très rare. J'en ai vu cependant des exemples. J'ai guéri un cheval appartenant à M. Dupin de Francenil, d'une fracture complète de l'os occipital dans la partie supérieure & postérieure à l'attache du ligament cervical.

2°. Il arrive quelquefois que la fracture se trouve sur les sinus frontaux, sur les os du nez, ou sur les sinus maxillaires. Dans ces cas il faut appliquer une très petite couronne de trépan, pour pouvoir, avec le levatoire, remettre les pièces enfoncées dans leur situation. L'opération du trépan est d'autant plus nécessaire que le cheval devient glandé, que la membrane pituitaire s'enflamme, qu'il survient ulcère, & ensuite la morve. J'ai pansé depuis peu un cheval appartenant au Bureau des Coches de Bordeaux : il y avoit trois semaines qu'il jetoit par une narine un pus épais ; il étoit glandé d'un même côté, sans que l'autre fut aucunement attaqué ; je vis sur le côté affecté un gonflement qui régnoit depuis l'orbite jusqu'aux narines, je jugeai que c'étoit un coup qu'il avoit reçu, & que le pus qui découloit par la narine, venoit ou d'un abcès à la membrane pituitaire, ou d'un pus amassé & qui avoit croupi dans le sinus maxillaire. Je le trépanai sur les sinus maxillaires, à la racine des dents : à peine eus-je tiré mon trépan, que le pus en découla comme du vin d'un tonneau, en très grande quantité, & fort épais. J'injectai sur-le-champ une pinte d'eau tiède, qui, en sortant, étoit blanche comme du lait. J'ai fait ensuite des injections quatre fois le jour, avec des décoctions légères de mauve, d'orge & d'aigremoine : tous les symptômes de morve ont disparu, le cheval a été très bien guéri, & sert encore à présent. Je puis dire en avoir pansé quelques-uns qui étoient dans le même cas, & qui m'ont réussi.

3°. Il arrive encore qu'il y a complication de fracture & de maladie : je veux dire que le cheval peut recevoir un coup sur les sinus ; que la partie des frontaux qui recouvre les lobes inférieurs du cerveau est fracturée, & que la partie du même os qui se joint aux os du nez, l'est de même. Il faut alors appliquer deux couronnes de trépan ; l'une sur les pariétaux, & l'autre sur les sinus, ou plus inférieurement, si la fracture règne plus loin. En 1760, j'eus à panser un cheval appartenant à Madame la Maréchale de Montmorency, qui avoit reçu un coup de pied de derrière d'un

autre cheval, qui lui fractura les frontaux dans toute leur étendue ; le cheval devint considérablement glandé des deux cotés le lendemain ; & quatre à cinq jours après, il se mit à jetter. Je lui appliquai deux couronnes de trépan, une fur les pariétaux, proche la future sagitale & frontale, & l'autre fur les os du nez, proche la future transversale ; je remis chaque pièce enfoncée à fa place, le cheval fut quinze jours à guérir radicalement du trépan, & six semaines de son écoulement par la narine, & la glande disparut totalement. Mon pansement a été fait le lendemain, & tout le long du traitement, en présence de MM. Malouet & Dorigni, tous deux Docteurs de la Faculté de Médecine.

CHAPITRE IX.

MALADIES DES YEUX.

ARTICLE PREMIER.

De l'Enflure des Paupieres.

LES paupieres peuvent s'enfler par plusieurs causes, soit par des coups, soit par le frottement que se fait le cheval au ratelier, ou à la mangeoire, ou par des insectes, en un mot, par une infinité d'autres causes extérieures.

L'enflure des paupieres peut aussi être occasionnée par une cause intérieure, par un vice des humeurs, par un défaut de ressort dans les

vaisseaux, par des tumeurs qui tiennent du phlegmon, de l'inflammation, de l'érysipele, de l'oedème & du squirrhe.

Si la tumeur tient de l'inflammation, il faut avoir recours aux remedes généraux de l'inflammation, appliquer les cataplasmes émolliens faits avec la mauve, le bouillon-blanc, & c. Si la tumeur dégénere en abcès, il la faut traiter comme un abcès, & faire en forte de ne pas enduire trop ses tentes de médicamens, de peur que cela ne tombe sur le globe de l'oeil. Si la tumeur perce en dedans des paupieres, il ne faut rien mettre dans la plaie, il faut se contenter de bassiner, de mettre dessus des compresses trempées dans du vin miellé.

Si la tumeur tient de l'érysipele, ce que l'on voit arriver quelquefois, ce que l'on connoît aux paupieres, aux salieres qui se gonflent, à l'enflure des joues, enfin par les symptomes de l'érysipele, il faut fomentier la tumeur avec les décoctions émollientes pendant quelques jours, ensuite y ajouter de l'eau de vie.

Si la tumeur est œdémateuse, il faut y appliquer des compresses trempées dans des décoctions faites avec la camomille, l'absynthe, les fleurs de sureau, l'eau-de-vie camphrée ; on peut encore se servir de romarin, de sauge & de thym.

Si la tumeur est squirrheuse, & qu'elle ne s'abscede pas, il faut simplement l'ouvrir avec le bistouri, & appliquer dessus la pierre à cauter, & la traiter ensuite comme un ulcere ordinaire.

ARTICLE II.

Des Verrues ou Poireaux.

LES verrues des paupieres reconnoissent les mêmes symptomes que celles qui viennent sur toute l'habitude du corps : leur situation sur les

paupieres est plus ordinaire à la partie inférieure, au tarse même dans les angles, plus que dans leur étendue. Il est rare qu'elles se forment en dessous des paupieres : j'en ai vu cependant dans cet endroit. La maniere de les détruire se réduit a trois, savoir en les liant, en les coupant, & en les brûlant. Il arrive moins d'accidens en les liant : il en faut faire la ligature autant qu'il y a de prise, & le plus près de la peau que faire se peut. Si on les coupe, il faut appliquer tout de suite la pierre à cauter, qui quelques jours après forme une plaie qui se guérit ensuite toute seule.

ARTICLE III.

Du Relâchement des Paupieres.

LA paupiere supérieure peut être relâchée par quelques coups, frottemens, & c. ou par une paralysie. Si le relâchement vient de causes extérieures, il faut employer les puissans résolutifs : si au contraire cela vient d'une paralysie, il faut couper de la paupiere suffisamment, de façon que l'on voit la pupille, que les rayons de lumière puissent y pénétrer : l'opération faite, il faut appliquer des compresses de vin miellé, & la plaie guérit aisément. Il faut éviter de toucher les angles dans la section, & s'en écarter le plus que l'on pourra. La même maladie arrive à cette portion triangulaire cartilagineuse que nous appellons *onglé*. Le remede le plus efficace est de la couper ; car j'ai souvent vu dans plusieurs maladies, & particulièrement dans la maladie de cerf, l'onglé recouvrir entièrement la cornée transparente, allant d'un angle à un autre, & privant le cheval entièrement de la vue.

ARTICLE IV.

De la Jonction des Paupieres.

LA jonction des paupieres arrive, soit par l'abondance des larmes, produire par quelques coups, ou par l'épaississement de la chassie, cette humeur épaisse, blanchâtre, quelquefois jaunâtre que l'on voit couler du grand angle des yeux : aussi cette jonction n'arrive-t-elle que vers le grand angle des yeux. Il est rare qu'elles se joignent entierement, fans pouvoir se séparer : il ne faut à cela pour tout remede que bassiner souvent avec de l'eau tiède.

ARTICLE V.

Maladies des Glandes des Yeux.

LES glandes des yeux peuvent être sujettes à l'engorgement, à l'inflammation, à l'obstruction, à s'abcéder & dégénérer en fistule lacrymale ; mais cette derniere maladie est très rare, parceque ces parties font garanties, non-seulement par les paupieres, mais encore par un enfoncement que produit l'orbite, & par la structure de l'os *unguis*. L'engorgement, l'inflammation & l'abcès surviennent après des coups reçus fur ces parties ; les obstructions viennent ou de coups, ou d'humeurs.

ARTICLE VI.

De l'Inflammation de la Conjonctive.

POUR peu que le cheval se froisse contre quelque corps dur, il lui survient une rougeur plus ou moins grande, & plus ou moins étendue : lorsqu'elle est peu considérable, on l'appelle *phlogose*, & lorsqu'elle l'est beaucoup, *inflammation*. Cette rougeur vient de l'engorgement des vaisseaux, tant sanguins que lymphatiques, de la conjonctive : il est rare que cette partie s'abcede, & qu'il y survienne des ulceres, à moins qu'il n'y ait une cause qui les occasionne, comme un vice dans la masse du sang, le farcin, un vice scrophuleux, & c. Dans ce cas, il faut commencer par purifier le sang, ensuite traiter les ulceres suivant leur malignité.

ARTICLE VII.

De la Lésion de la Cornée transparente.

LA cornée transparente est la premiere exposée aux corps étrangers, elle peut-être froissée, contuse, piquée, déchirée : on s'en apperçoit aisément par la blancheur qui ne lui est pas ordinaire, par l'abondance des larmes qui s'écoulent souvent, par de petites pellicules qui s'enlèvent de dessus la cornée transparente, par son affaissement fur l'uvéa, ou par une couleur rouge dans toute son épaisseur. Cette maladie est pour l'ordinaire, accompagnée d'une inflammation de la conjonctive. Dans ce cas, il faut saigner une ou deux fois le cheval, le mettre à la paille & à l'eau blanche, lui bassiner l'oeil avec la décoction tiède de plantain & de fleurs de roses, fans y faire autre chose.

ARTICLE VIII.

Des Maladies de l'Humeur aqueuse.

L'HUMEUR aqueuse pêche par fa trop grande abondance, par fa diminution & son altération. La trop grande abondance arrive le plus souvent : elle vient souvent de coups donnés fur le globe de l'oeil, l'inflammation survient ; de-là, l'arrêt de l'humeur aqueuse dans la chambre antérieure,

Il faut dans ce cas, bassiner le globe de l'oeil avec la décoction tiède de racines de guimauve, & saigner le cheval. Quelquefois la cornée transparente étant crevée, l'humeur aqueuse s'écoule pour lors, mais elle se régénéré aisément, dès que la cornée est reprise.

De la Maladie appelée LUNATIQUE.

La lunatique n'est autre chose qu'un épaississement de l'humeur aqueuse, occasionné par son séjour dans la chambre antérieure de l'oeil, & par l'opacité de la cornée transparente. Elle est allez souvent héréditaire ; elle arrive sur-tout aux chevaux élevés dans les marécages. Dans ce cas, il faut appliquer un seton ou deux fous la criniere du cheval, avoir soin de le graisser & de le retourner dans la plaie, & laver les yeux avec de l'eau fraîche tous les matins.

ARTICLE IX.

De la Cataracte, ou Maladie du Cristallin.

LA cataracte est une opacité plus ou moins grande du cristallin, qui est tantôt blanche, tantôt jaune ; sa consistance est quelquefois molle, quelquefois dure. Il faut alors en venir à l'opération, qui consiste à extraire le cristallin.

Maniere d'extraire le Cristallin.

Il faut jeter le cheval par terre, lui faire contenir par quelqu'un la paupière supérieure, par le moyen d'un *speculum oculi* : ensuite contenir soi-même de la main gauche, la paupière inférieure avec le pouce, & mettre le doigt *index* sur la partie supérieure de la cornée transparente. On fait ensuite une section de la cornée transparente en commençant du côté du grand angle, si c'est du hors le montoir ou du petit angle, si c'est du montoir, & bien prendre garde de ne pas toucher avec l'instrument l'iris ou l'uvée : si le cheval retire trop son œil dans le fond de l'orbite, & que l'on ne puisse pas faire l'opération, il ne faut pas plonger tout d'un coup son instrument dans l'œil, de peur que la cornée transparente étant assaissée par la sortie de l'humeur aqueuse, on ne vînt à toucher l'iris : pour cet effet il faut introduire une fonde canelée dessous la cornée, & se servir des ciseaux, & éviter en coupant de faire des dentelures, ce qui retarderoit la réunion. Cela étant fait, on élève la cornée transparente, & l'on fait une incision transversale à la membrane du cristallin, on comprime légèrement la partie supérieure de l'œil, pour faciliter la sortie du cristallin : s'il est dur, ce que l'on appelle cataracte formée, il faut d'une seule fois ; s'il est mou, il faut se servir d'une curette pour enlever ce qui peut rester dans la membrane : on abaisse ensuite la cornée, & pour lors l'opération se trouve faite.

Appareil.

On applique pour appareil des compresses carrées, imbibées de vin miellé tiède, que l'on aura passé dans un linge fin : il faut couper la dernière compresse en croix dans le milieu, pour empêcher que l'œil ne soit comprimé, & pour pouvoir introduire aisément de la liqueur : on contiendra ces compresses par une grande bande, que l'on appliquera comme pour le

trépan, à l'exception que les croix se trouveront dans les parties circonvoisines de l'orbite, pour éviter la compression. Il faut avoir attention d'imbiber les compresses souvent ; on lèvera l'appareil au bout de huit jours, & l'on continuera la même chose, jusqu'à parfaite guérison.

CHAPITRE X.

DE LA CASTRATION.

LA méthode de couper les chevaux a été faite jusqu'ici d'une manière hasardeuse la plupart du tems par des gens de toute espece, qui n'ont aucune connoissance des parties qu'ils coupent. Cette opération se fait de trois façons. 1^o. En bistorquant les testicules du cheval, ce qui les fait tomber par gangrene. 2^o. Avec le feu. 3^o. Avec des billots. Cette dernière est la plus usitée ; & voici comme elle se pratique. Dès que les testicules sont hors du scrotum, l'Opérateur les tire avec violence, pour ne pas les laisser rentrer dans le bas ventre, & applique sur les côtés de chaque cordon deux billots longs de quatre à cinq pouces plus ou moins, & larges d'un pouce & plus. Ceux qui pratiquent cette opération, emploient le vitriol, le sublimé corrosif & les autres caustiques ; ils embrassent indistinctement le nerf & les vaisseaux, ce qui occasionne presque toujours la fièvre, des convulsions, & assez souvent la mort. D'ailleurs ils laissent les testicules pendans, trois ou quatre jours, qui, n'étant pas soutenus par le scrotum, tirent les cordons spermatiques, & occasionnent un éréthisme & une inflammation dans toute leur étendue, qui se communique au bas-ventre.

Maniere d'opérer.

Il faut jeter le cheval par terre du côté du montoir, lui prendre la jambe de derrière du hors le montoir, avec une plattelonge, & la lui passer par-dessus le col, pour pouvoir prendre les testicules. On en prend un, on y fait une incision à la peau jusqu'au corps du testicule ; on prend ensuite une aiguille courbe, dans laquelle on passe une ficelle cirée, que l'on porte dans le cordon spermatique, à un travers de doigt au-dessus du testicule, & on le coupe. Il faut avoir loin de palier la ficelle dans la substance du cordon, pour deux raisons : la première, c'est afin d'éviter de prendre dans la ligature le nerf spermatique, ce qui occasionne une irritation du genre nerveux, & qui fait périr le cheval : la seconde, est que la ficelle ne sauroit s'échapper, soit dehors, soit dans le bas-ventre. Il est essentiel de laisser pendre un bout de cette ficelle, qui tombe par la suppuration. L'autre testicule se coupe de la même manière : l'opération faite, il faut laver la plaie avec du vin chaud, & abandonner le cheval à la nature.

S'il y a une façon de couper les chevaux, ce doit être celle-là, parcequ'il n'en arrive jamais d'accidens, qu'il n'y a presque pas de douleur, & que les chevaux guérissent plus promptement.

CHAPITRE XI.

Description Anatomique de la Queue du Cheval.

AVANT que de faire la description de la queue du cheval, je vais parler de l'os sacrum, comme faisant la base de la queue, & donnant attache aux

muscles qui la font mouvoir.

L'os sacrum est si tué à la partie postérieure de l'épine, & supérieure du bassin, & approche assez d'une figure pyramidale ; il est composé dans les jeunes chevaux de cinq os, connus sous le nom de fausses vertèbres, & d'un seul dans les vieux. On y distingue deux extrémités ; l'une antérieure, qui est la plus large, & l'autre postérieure : deux faces, l'une interne & l'autre externe. On remarque à ces os, des éminences & des cavités ; savoir à l'extrémité antérieure, des apophyses transverses & un grand trou pour le passage de la moelle de l'épine, appelé canal vertébral. On remarque encore à cette extrémité deux facettes cartilagineuses, pour recevoir deux sautes, pareillement cartilagineuses, des apophyses obliques de la dernière vertèbre des lombes. On voit aussi deux échancrures, qui jointes avec ces mêmes vertèbres, forment un trou parfait à l'extrémité postérieure ; on aperçoit la continuité triangulaire du canal vertébral. A la face externe, on remarque cinq apophyses épineuses, & des apophyses transverses très irrégulières, qui étant offisiées ensemble, forment une face pour s'articuler avec les os des îles ; on y remarque aussi cinq paires de trous, ainsi qu'à la face interne qui communiquent ensemble ; mais les ouvertures de la face interne sont plus considérables : ces ouvertures servent de passage aux principaux troncs des nerfs sacrés.

La queue est formée de dix-sept ou dix-huit os, dont les trois & quatre premières ressemblent assez bien à une vertèbre.

Ces os sont mus ou ébranlés par le moyen de dix muscles, dont quatre élèvent la queue, & quatre l'abaissent, & deux la portent sur les côtés. Il faut ajouter à cela plusieurs paquets musculieux, bien distincts de ces muscles, qui la portent sur les côtés, lesquels prennent leurs attaches d'une vertèbre à une autre. Les muscles releveurs sont distingués en longs & en courts releveurs. Les longs releveurs viennent de la continuation des muscles sacrolombaires, & très longs du dos, rampent tout le long des parties latérales des apophyses épineuses de l'os sacrum, s'y attachent par leurs parties charnues, & vont en amincissant se terminer par de petites appendices tendineuses, aux apophyses demi-épineuses des premiers noeuds de la queue, & aux inégalités supérieures des derniers.

Les courts releveurs prennent leurs attaches, aux parties latérales des trois & quatre dernières apophyses épineuses de l'os sacrum, & vont se terminer de même que les précédents.

Les abaisseurs sont distingués de même en longs & en courts. Les longs prennent leurs attaches aux parties latérales de l'os sacrum, rampent le long de ce bord en s'y attachant, passent ensuite au-dessous, & lorsqu'ils sont parvenus aux deuxièmes & aux troisièmes nœuds de la queue, ils commencent à fournir plusieurs tendons qui vont se terminer à la partie inférieure de chaque nœud.

Les courts abaisseurs prennent leurs attaches dans la face interne de l'os sacrum, entre le deuxième & troisième trou, rampent tout le long de cette face, & s'y attachent de même, & vont se terminer à côté du précédent à chaque vertèbre. Ces muscles sont moins considérables que les premiers, par leur grosseur.

Les muscles latéraux sont, comme nous avons dit, deux en nombre ; ils sont très minces ils sont larges supérieurement ; ils ont leur attache fixe à la partie inférieure du bord latéral, & en se prolongeant aux apophyses transverses des premiers nœuds de la queue, & vont se terminer par des bandes tendineuses aux parties latérales de ces mêmes os.

Les artères sont au nombre de quatre principales ; elles viennent des artères honteuses internes, & de la vertébrale : les premières viennent du bassin, tout le long de la partie inférieure de la queue, entre les muscles abaisseurs ; les autres, sont situées de même que celles-ci supérieurement & latéralement entre les muscles.

Les nerfs qui font mouvoir la queue viennent des nerfs sacrés, qui en s'épanouissant forment exactement ce que l'on appelle queue de cheval.

Manière de couper la Queue à l'Angloise.

Il faut jeter le cheval par terre, du côté du montoir, préférablement à l'autre, pour avoir l'aisance d'opérer ; examiner ensuite la queue, prendre ses dimensions pour ne pas faire les incisions trop près les unes des autres, car il en résulteroit une feule plaie ; les bandes de la peau se déchireroient. On fait jusqu'à cinq incisions transversales, & cela vaut mieux, parceque

plus la queue a d'étendue, plus elle se recourbe & semble former par son crin un éventail. La queue étant retroussée, il faut faire la premiere incision à deux pouces du rectum, de peur que dans ce cas, l'on n'attaque les fibres du sphincter de l'anús, ce qui formeroit une plaie fistuleuse ; chaque incision doit fie faire en deux tems : dans le premier on incise la peau, & on met les muscles à découvert ; & dans le second on les coupe, il en est de même des autres incisions.

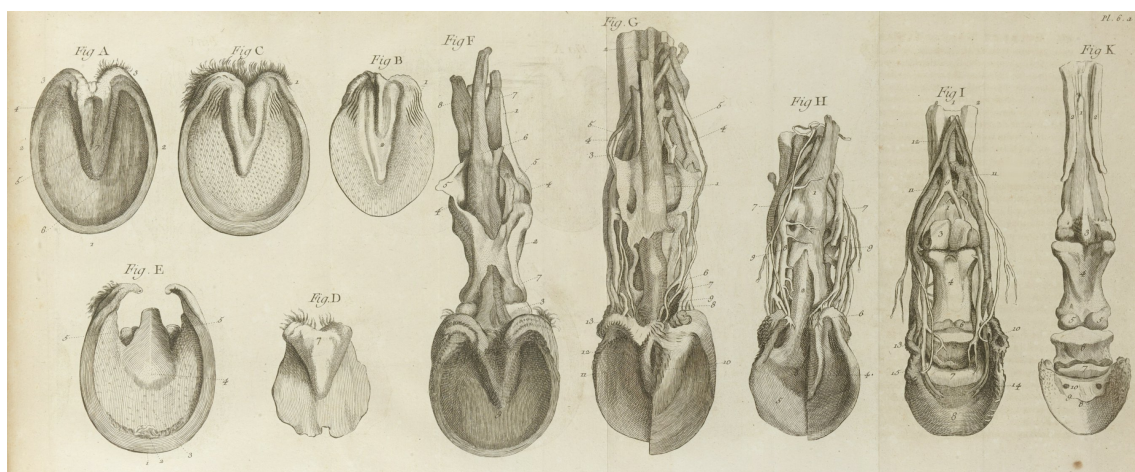
Il faut pour appareil mettre dans chaque incision des plumaceaux à sec, que l'on contiendra par un bandage à dix chefs, ou par une bande circulaire ; on laissera cet appareil trois jours, pour que la suppuration s'établisse, & l'on aura foin d'imbiber les linges avec du vin tiede ; quand le gonflement & l'inflammation à la queue feront passés, ce qui ne manque jamais d'arriver, que la suppuration fera bien établie, il faudra amputer la queue à la méthode ordinaire, à une distance égale des incisions. On appliquera dessus de la poudre de lycoperdon ; on évitera par-la les ravages que produit le feu, & on avancera la guérison.

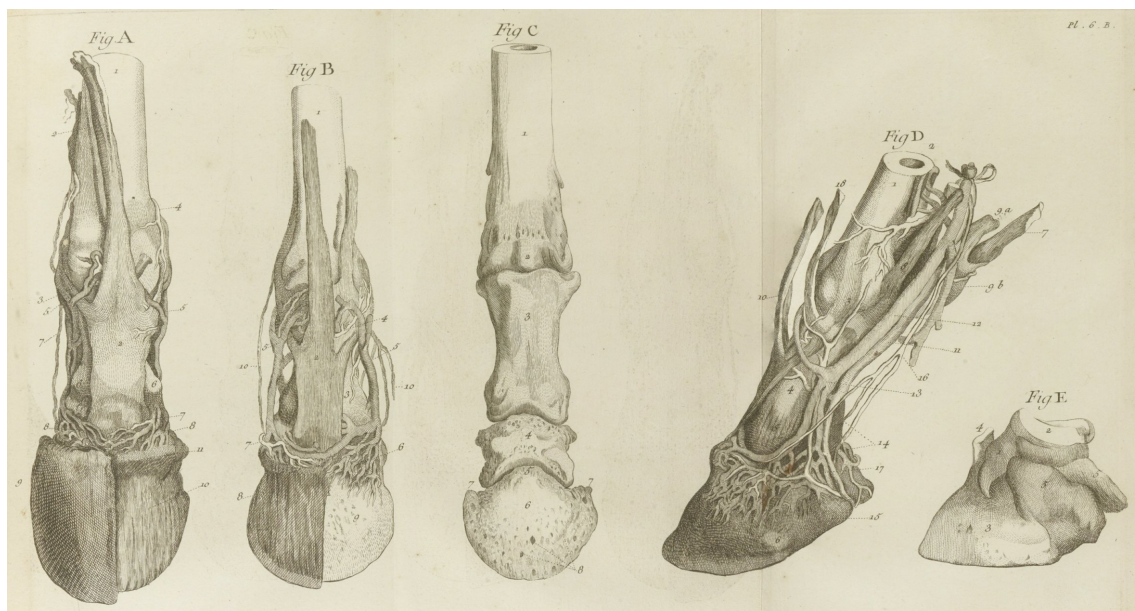
On se servira, pour les autres appareils, de digestif simple, ou bien du baume de térébenthine, & jusqu'à ce qu'il soit tems de mettre les defficatifs. Il faut laisser pendre la queue dans son état naturel ; car les muscles abaisseurs étant coupés, les releveurs antagonistes font leur effet dès le moment même, & mieux encore lorsqu'ils font guéris.

REMARQUES.

J'ai cru qu'il étoit d'autant plus nécessaire d'enseigner la méthode de couper la queue à l'Angloise, que personne n'a encore donné la description de la queue du cheval, ni parlé de la méthode de faire cette opération ; d'ailleurs ceux qui la pratiquent y joignent des appareils qui, bien loin d'être utiles, font souvent pernicious. J'en ai vu plusieurs exemples. Lorsque la section des muscles est faite. on a coutume de renverser la queue fur le dos, que l'on contient dans une espece de goutiere, comme il est représenté dans la traduction du livre de M. Bartlet, intitulé Gentilhomme Maréchal, planche II. En renversant la queue, on en force les noeuds, on ôte l'action des muscles releveurs ; de plus il se forme des plis au

commencement de la queue qui s'échauffent & forment une plaie qui fait tomber le crin. J'en ai vu dont les crevasses étoient si profondes, que l'on auroit dit que l'on avoit fait des incisions supérieurement. Outre cela le renversement occasionne une compression totale sur les vaisseaux, qui quelquefois intercepte la circulation du sang, l'inflammation s'en suit, de-là l'abcès, & quelquefois la gangrene, comme je l'ai vu arriver, joint à cela qu'il faut un mois, cinq semaines & plus, pour que la cicatrice se fasse entièrement ; au lieu que dans la manière dont je me sers, c'est l'affaire de quinze à dix huit jours au plus, & qu'il n'en arrive jamais rien de fâcheux. D'autres attachent une corde au bout de la queue, qu'ils font passer par-dessus un rouleau qui est placé au plancher au-dessus de la queue en ligne droite ; ensuite ils font passer cette même corde dans une poulie, au bas de laquelle ils mettent un poids de douze à dix huit livres, de façon que le cheval tient toujours la queue droite, soit qu'il aille à gauche, à droite, ou qu'il se couche. Cette manière est en quelque façon préférable à l'autre, parcequ'elle n'occasionne pas les crevasses ni les gales sur le tronçon de la queue ; mais en revanche cela tire la queue, occasionne l'inflammation, les tiraillemens des ligamens intermédiaires & des muscles releveurs, & retarde la guérison de beaucoup ; indépendamment c'est que cela ne sert à rien. J'en ai vu deux il n'y a pas long-temps, à qui il étoit survenu, deux dépôts entre la première section & l'anus.





CHAPITRE XII.

DU PIED DU CHEVAL.

IL n'est point de partie dans le cheval qui soit sujette à autant de maladies que le pied. On place ordinairement dans la jambe, dans l'épaule, ou dans d'autres parties, une infinité de maladies qui n'ont leur siege que dans le pied, parcequ'on ne voit ni plaie, ni tumeur apparente ; on dit que le mal n'est pas dans le pied, & on va chercher la maladie ailleurs. C'est une erreur commune encore aujourd'hui. Mon Pere est le premier qui ait découvert plusieurs maladies qui ont leur siege dans le pied. Après avoir dissequé nombre de pieds, il découvrit & l'extension & la rupture du tendon d'achille, ou tendon flechisseur du pied, la fracture de l'os coronaire, celle du pied & celle de l'os de la noix. Il vit que dans toutes ces maladies il n'y a aucun accident qui les manifeste, & remarqua, par des observations sui vies,

que le mal qui fait boiter le cheval est dans le pied, presque toutes les fois qu'on le place dans l'épaule, ou dans les hanches, & c.

Pour entendre & bien connoître les maladies du pied il est nécessaire d'en savoir la structure, & de connoître les parties dont il est composé ; c'est pourquoi j'ai cru devoir en donner une description un peu étendue...

ARTICLE PREMIER.

Description du Pied du Cheval.

LE pied du cheval est composé de parties dures & de molles. Les parties dures font les os : les parties molles font les chairs.

Toutes ces parties font contenues dans une boîte de corne, que l'on appelle *sabot*.

Le sabot a deux faces : l'une antérieure & supérieure, pour l'ordinaire convexe, qu'on appelle muraille ; je dis pour l'ordinaire, parcequ'au pied plat la muraille est concave : & l'autre inférieure, ordinairement concave, qu'on appelle sole, parcequ'au pied comble la sole est convexe. Il est bon de remarquer que les chevaux naissent assez souvent, avec des pieds plat ; mais non pas avec des pieds comble, qui ne le deviennent que par la ferrure.

La muraille est mince, molle & blanchâtre à sa racine : à mesure qu'elle s'éloigne de la peau, elle devient plus dure & plus épaisse ; elle est fibreuse extérieurement. Ces fibres font jointes étroitement les unes aux autres ; plus elle s'approche de terre, plus elle s'endurcit. Ces fibres se détachent par la macération : on les apperçoit encore aisément dans les sabots qui ont été exposés long-tems à l'air.

La partie interne de la muraille est cannelée ou sillonnée, elle est parsemée de petits filons ou cannelures, formés par des productions de fibres disposées en larmes. On remarque à sa partie supérieure interne, une demi gouttière, pour loger la chair de la couronne, dont je parlerai ci-après.

La muraille prend naissance de la peau, comme les ongles dans l'homme.

On la divise en muraille de la pince, en muraille des quartiers, & en muraille des talons.

La partie qui se présente la première en levant le pied du cheval, se nomme sole de corne. A cause de la différente nature de corne qui la compose, nous la diviserons en trois parties. .

La première est celle qui couvre immédiatement la sole charnue dans la partie interne, par le suc nourricier qu'elle reçoit de cette sole charnue, & qui sert à la régénérer : à proportion que les lames qui la composent s'en éloignent, elle devient plus sèche ; de manière que lorsqu'elle a pris toute sa nourriture, le surplus se desséchant & s'atténuant s'en va en écaille ; en sorte qu'on pourroit dire volontiers, qu'elle se dépouille elle-même d'un vêtement qui est inutile à conserver. Son principal usage dans cette partie là, est de préserver la sole charnue des accidens qui pourroient arriver, par la compression des corps solides, qui se présentent continuellement au pied de l'animal.

La deuxième est la partie qui forme les talons, & qui est produite par le contour postérieur & interne de la muraille, qui s'étend des deux côtés de la fourchette, pour venir s'unir avec la portion de la sole, dont nous venons de parler. Sa principale fonction est de servir d'arc-boutans aux deux talons, & d'empêcher qu'ils ne se rapprochent l'un de l'autre ; cette corne est liante, & ne s'écaille pas comme celle qui compose le reste de la muraille, parcequ'elle est perpétuellement nourrie par le suc qu'elle reçoit de la chair cannelée avec laquelle elle a de l'adhérence ; elle soutient aussi le tendon d'achilles, & sert de secours aux chevaux à qui la nature n'a pas donné une grosse fourchette.

La troisième enfin, est la partie moyenne qui est : fourchette ; c'est une corne molle & compacte, qui prend sa nourriture de la fourchette charnue, & qui est destinée par sa nature à se prêter à ses mouvemens, & à la garantir des impressions extérieures. Cette corne se débarrasse elle-même des accroissemens inutiles de sa substance, mais d'une différente manière de l'autre partie de la sole de corne, qui se desèche ; parcequ'ayant la nature d'une éponge, & par-là, se trouvant toujours imbibée de son suc nourricier, elle s'en va en espèce de filandres, telles que seroient les parties

d'une éponge qui se dessécheroit. Elle sert aussi à conserver le tendon qui prend son attache à la partie inférieure du pied, & qui se trouve garanti par la fourchette charnue, des extensions qui peuvent s'y faire.

Les parties tant dures que molles renfermées dans le sabot, font les suivantes.

1°. La chair de la couronne.

2°. La chair cannelée.

3°. La sole charnue.

4°. La fourchette charnue.

5°. L'os du pied.

Une partie de l'os coronaire.

7°. L'os de la noix.

8°. Leur ligament.

9°. Leurs capsules.

10°. La terminaison des tendons.

II°. Les arteres.

12°. Les veines.

13°. Les vaisseaux lymphatiques.

14°. Les nerfs.

15°. Les glandes synoviales.

16°. Les cartilages du pied.

ARTICLE II.

De la Chair de la Couronne.

LA chair de la couronne est une chair dure, grisâtre extérieurement, blanchâtre intérieurement ; elle est mammelonnée, & forme un bourlet qui

recouvre le tendon extenseur, à son attache sur l'os du pied, la partie inférieure de l'os coronaire & les cartilages, & va jusqu'à la sole charnue des talons en s'amincissant ; elle est : logée dans la demi-gouttière de la muraille, à l'insertion du poil : elle a très peu de vaisseaux sanguins, mais elle a beaucoup de houpes nerveuses.

ARTICLE III.

De la Chair cannelée.

LA chair cannelée est d'une substance bien différente de celle de la chair de la couronne ; elle est : composée de lames parallèles, entre lesquelles il y a des espaces, en forme de sillons, pour recevoir les prolongemens de la corne cannelée ; elle est parsemée de vaisseaux sanguins, & est très sensible : elle a, de même que la chair de la couronne, beaucoup de houpes nerveuses, & est adhérente à toute la convexité de l'os du pied.

La sole charnue recouvre toute la surface inférieure de l'os du pied à laquelle elle est : adhérente, excepté à l'endroit où s'attache le tendon fléchisseur du pied.

Elle recouvre aussi la fourchette charnue ; elle est cannelée à l'endroit des talons : dans le reste de son étendue elle est coriace, grainue & vergetée ; elle se replie sur les bords de l'os du pied pour aller s'unir à la chair cannelée, de sorte qu'on diroit que l'une n'est que la continuation de l'autre, & que les vaisseaux de la chair cannelée se continuent à la sole charnue : car lorsqu'elle est détruite jusqu'à l'os, & qu'elle est à découvert, on voit qu'elle se régénère par de petits boutons, comme l'herbe dans la prairie ; ces boutons s'élèvent des pores de l'os du pied, & forment tous ensemble la sole charnue. Elle a des prolongemens qui s'enchaînent dans les sillons de la sole de corne ; les filets

nerveux n'y paroissent pas en aussi grand nombre que dans la chair de la couronne & la chair cannelée. Elle est cependant très sensible.

La fourchette charnue est recouverte, comme nous l'avons dit, par la sole charnue ; elle recouvre postérieurement le tendon fléchisseur à l'endroit de son attache, & s'étend latéralement jusqu'aux cartilages. Il est difficile de dire quelle est sa substance ; on fait feulement qu'elle est mollassse, spongieuse & blanche ; elle ressemble assez à la chair de la couronne dans son milieu : elle a très peu de vaisseaux sanguins, & peu de nerfs ; car elle n'est pas sensible. Son usage est de servir de point d'appui & de coussinet au tendon d'Achilles ; c'est elle avec la fourchette de corne, qui soutient le poids du corps du cheval.

ARTICLE IV.

De l'Os du Pied.

L'Os du pied a la figure d'un croissant, ou d'un talon de femme renversé : on y remarque des éminences & des cavités. Les éminences sont au nombre de trois ; l'une à la partie antérieure & supérieure pour l'attache du tendon extenseur de cet os, & deux autres aux parties latérales pour l'attache des cartilages.

Les cavités sont plusieurs en nombre, 1^o. dans sa partie supérieure il y a deux facettes cartilagineuses qui sont l'empreinte des deux condyles de la partie inférieure de l'os coronaire.

2^o. Aux parties intérieures des apophyses latérales, on remarque deux trous, un de chaque côté, donnant passage à une veine.

3^o. Au-dessus de chaque apophyse latérale, deux enfoncemens inégaux pour l'attache des cartilages.

4^o. A la partie inférieure concave, on remarque une petite ligne transversale saillante en forme de croissant, pour l'attache du tendon fléchisseur.

5°. Un peu plus haut, deux trous donnant passage à deux artères principales, à deux veines, & à deux nerfs qui vont se distribuer dans la substance de l'os.

6°. Plusieurs inégalités aux parties internes des apophyses latérales, pour l'attache des ligamens de l'os de la noix.

7°. Plusieurs petits trous dans la surface supérieure & antérieure de cet os, donnant passage aux différentes ramifications des artères & veines qui vont se distribuer dans la substance de cet os.

ARTICLE V.

De l'Os Coronaire.

L'Os coronaire approche d'une figure quarrée ; il est situé en partie sur l'os du pied, & en partie sur l'os de la noix. On peut y distinguer six faces comme à un cube, savoir la supérieure, l'inférieure, l'antérieure, la postérieure, & les deux latérales.

On observe à sa partie supérieure deux facettes, enduites d'un cartilage, pour recevoir les deux condyles de l'extrémité inférieure de l'os du paturon ; à sa partie inférieure, on remarque deux éminences en forme de condyles, qui servent à son articulation avec l'os du pied.

Enfin, on remarque à la partie supérieure, antérieure, postérieure & latérales, plusieurs inégalités, donnant attache à plusieurs parties tendineuses & ligamenteuses.

ARTICLE VI.

De l'Os de la Noix.

L'Os de la noix ressemble allez par fa figure à une navette de Tisserand ; il est situé derriere l'os du pied & l'os coronaire, fur le tendon d'Achilles.

On y remarque, 1^o. deux facettes à fa partie supérieure, a l'endroit de son union avec l'os coronaire.

2^o. Plusieurs inégalités pour l'attache des ligamens.

Tous ces os font contenus & liés ensemble par des ligamens ; la plupart font, outre cela, enveloppés de membranes capsulaires, qui contiennent la synovie qui est une liqueur jaunâtre, destinée à lubrifier les surfaces des os, dans les articulations avec mouvemens.

ARTICLE VII.

Des Cartilages.

LES cartilages du pied font deux en nombre : leur figure est à-peu près triangulaire ; ils font situés fur les parties latérales de l'os du pied, s'étendent depuis le tendon extenseur du pied, jusqu'au repli de la muraille des talons, & sont attachés par des fibres ligamenteuses aux apophises latérales de l'os du pied. Ils font percés de quelques trous, pour laisser passer deux veines considérables ; ils font moitié dans le sabot, moitié dehors, ils ne font séparés de la peau que par le tissu cellulaire.

CHAPITRE XIII.

MALADIES DU PIED DU CHEVAL.

LE pied du cheval est sujet à un grand nombre de maladies : j'en connois plus de soixante ; les unes viennent de la ferrure, les autres viennent d'autres causes. Je vais commencer par celles qui viennent de la ferrure.

Les maladies qui viennent de la ferrure font de trois espèces : celles qui viennent de l'implantation du clou ; celles qui viennent de l'application du fer, & celles qui viennent du parement du pied.

ARTICLE PREMIER.

Accidens qui viennent de l'Implantation du Clou.

CES accidens font de trois sortes ; ou bien le clou entre dans la chair, & en est retiré sur le champ : c'est ce qu'on appelle *piquûre* ou *retraite*.

Ou bien le clou entre dans la chair, & y reste quelque tems ; c'est ce qu'on appelle *enclouure*.

Ou bien le clou, au lieu d'entrer dans la muraille, pénètre entre la muraille & la chair cannelée ; c'est ce qu'on appelle *clou qui serre la veine*, ou *pied serré*.

ARTICLE II.

De la Piquûre, ou Retraite.

ON est sujet à piquer le cheval dans plusieurs cas, 1^o. lorsque le fer est trop juste ou étampé trop gras : dans ce cas, ou pique la sole charnue ; si le clou entre trop avant, il perce la sole charnue & la chair cannelée : il perce quelquefois de part en part ; on voit pour lors sortir le sang du côté de la muraille, & du côté de la sole.

2^o. Lorsque le fer est étampé trop maigre, ou qu'il y a peu de corne, on est obligé de puiser¹ pour aller prendre la bonne corne ; la pointe du clou est tournée du côté de la chair cannelée qui est sujette dans ce cas, à être piquée.

On connoît que le cheval est piqué, par le mouvement qu'il fait.

3^o. Lorsque la pointe du clou n'a pas assez de force pour percer la corne en dehors, elle perce en dedans, pique la chair cannelée.

4^o. Lorsqu'on abandonne le clou, & qu'on ne le conduit pas jusqu'à ce qu'on fente, par la résistance que la muraille externe présente, qu'on est prêt de sortir, &. que le clou a gagné la partie externe de la muraille. Dans ces cas le clou va piquer la chair cannelée ; on s'en apperçoit parce que le cheval retire son pied.

5^o. Lorsque le clou est pailleux, il fait deux lames, dont l'une entre quelquefois dans la chair cannelée, & l'autre fort en dehors.

6^o. Lorsqu'en brochant on rencontre une souche, qui est une portion d'un vieux clou : cette souche renvoie la pointe du clou en dedans, & fait piquer la chair cannelée.

7^o. Lorsqu'on met des clous dans les vieux trous, & qu'on ne conduit pas le clou, on peut faire une fausse route & piquer le cheval.

8^o. Lorsqu'en brochant un clou, la pointe se rompt dans la muraille, pour lors le reste du clou n'ayant point de pointe, ne peut pas percer la muraille, & entre dans la chair cannelée.

On retire la partie supérieure du clou, & on laisse la partie inférieure, croyant qu'elle ne coude pas ; cependant elle fait souvent cet effet, & presse la chair cannelée. Dans ce cas il faut tâcher d'arracher la partie du clou qui

est dans le pied, avec les triquoises ou pinces faites exprès, appelées *bec de corbin*. Si on ne peut pas la pincer, il faut couper une partie de la muraille avec le rogne pied, pour aller chercher cette partie du clou.

Curation.

Dans la simple piquûre, lorsque l'on retire le clou sur-le-champ, il n'y a rien à faire ; elle est ordinairement sans danger. De cent chevaux piqués de cette façon, à peine y en a-t-il six qui boitent. Il faut seulement s'abstenir de mettre des clous dans le même trou, de peur de causer une irritation & l'inflammation.

Si cependant le cheval venoit à boiter, & qu'il se fût formé de la matière, il faudroit parer bien le pied, & faire ouverture jusqu'au fond de la piquûre, y mettre des tentes imbibées de térébenthine, & appliquer sur la sole de quoi l'humecter & la nourrir.

ARTICLE III.

De l'Enclouure.

ENCLOUER un cheval, c'est planter un clou dans la chair, & l'y laisser.

Causes de l'Enclouure.

L'enclouure ne diffère de la piquûre que parce que dans celle-ci on retire sur-le-champ le clou, au lieu que dans l'enclouure on le laisse ; ainsi les causes de l'enclouure sont les mêmes que celles de la piquûre.

Diagnostic.

On connoît l'enclouure, lorsqu'après avoir défermé & paré le pied, on voit que le clou est dans la chair ; ou lorsqu'en le pinçant avec les triquoises, le

cheval feint quand on touche l'endroit de l'enclouure.

Curation.

Si on s'apperçoit sur-le-champ, ou qu'on soupçonne, que le cheval soit encloué, il faut retirer le clou ; &. quoique le sang sorte par la sole de corne & par la muraille, il n'y a pas ordinairement de danger. C'est un mal léger, qui se guérit ordinairement de lui-même.

Mais s'il s'est formé du pus par le séjour du clou dans la chair, il faut, après avoir défermé le pied boiteux, faire une ouverture profonde entre la sole de corne & la muraille, & aller jusqu'au vif de la chair cannelée, & panser comme la piquure.

Si, malgré l'ouverture, la matière fusoit jusqu'au-dessus du sabot vers la couronne, ce qu'on appelle *souffler au poil*, il ne faudroit pas s'opposer à la sortie du pus de ce côté-là, comme font nombre de personnes qui appliquent des défensifs ou de forts astringens, ou qui mettent le feu dès qu'ils apperçoivent une grosseur à la couronne, qui annonce la fougue du pus ; ils ne font par-là qu'enfermer, comme on dit, le loup dans la bergerie. Le pus ne trouvant pas d'issue, séjourne sous la muraille, creuse, fuse & fait un ravage qui rend souvent la maladie incurable. Il faut au contraire favoriser la sortie du pus par le moyen des suppuratifs & des émolliens ; le pus ayant la liberté de s'écouler, le cheval guérit, sans aucun remède, dans l'espace de quinze ou vingt jours.

Si le clou a piqué l'os du pied (on s'en apperçoit parcequ'il en sort beaucoup de matière, & qu'en fondant on sent l'os à découvert), il faut dessoler le cheval, afin de donner ouverture à l'esquille que l'exfoliation de l'os doit faire tomber ; c'est le moyen de guérir le plus sûr & le plus prompt.

Il faut examiner avec soin s'il n'est pas resté dans l'endroit de la piquûre quelque reste de clou, & panser la plaie avec des plumaceaux chargés de térébenthine. Si la matière, en sejourant auprès des talons, avoit gâté le cartilage, il faudroit extirper la partie gâtée.

ARTICLE IV.

Maniere le dessoler.

ON prépare, si l'on veut, le pied à l'opération un ou deux jours avant ; cette préparation consiste à humecter le pied, afin de rendre la sole plus souple & l'opération moins douloureuse. Comme rien n'humecte mieux que l'eau, il faut appliquer sur la sole de la terre glaise bien imbibée d'eau simple.

La sole qui est poreuse, à-peu près comme une éponge, pompe l'eau & se ramollit dans peu de tems. On peut aussi dessoler sans préparation.

On commence par parer le pied du cheval, pour diminuer l'épaisseur de la sole, & la rendre souple, pliante & plus aisée à l'enlever ; on pare peu ou beaucoup suivant le besoin. Si la sole est épaisse, il faut parer beaucoup pour en diminuer l'épaisseur & la roideur ; si elle est mince & foible, il faut parer peu de peur qu'elle ne se casse, lorsqu'on fera effort pour l'enlever ; enfin, il faut que la sole soit dans un état convenable de souplesse & de force.

Il faut abattre en même tems de la muraille, & n'en laisser que ce qu'il en faut pour attacher le clou, parceque si on laissoit la muraille dans sa hauteur ; il y auroit dans le pied un grand espace qu'il faudroit remplir de plumaceaux, ce qui échaufferoit la sole charnue.

On prépare, selon la plaie, un fer pour tenir l'appareil, & on tient les clous affilés tout prêts ; il faut qu'ils soient courts & roides, afin qu'ils puissent percer la corne sans ployer.

Lorsque le pied est paré de la maniere que je l'ai dit, on cerne avec la cornière du bouterolle la sole tout autour de la muraille, afin de l'en détacher, on va jusqu'aux talons, & on coupe les arc-boutans ; on presse fortement le paturon avec une corde pour comprimer l'artere, & empêcher

l'hémorrhagie ; cela étant fait, on souleve la sole autour de la muraille avec la corniere du boutoir, ou avec le bistouri : il vaut mieux le faire avec la corniere, on a moins de grace, il est vrai, mais on fait moins de mal, car le bistouri pour l'ordinaire, coupe la sole charnue, & y fait des entailles qui aggravent considérablement le mal, & augmentent le danger de l'opération.

Ensuite on détache la sole de corne de la sole charnue avec un élévatoire ou leve-sole, qu'on introduit entre la sole de corne & la sole charnue, en commençant en pince & continuant fur les côtés, & prenant la muraille pour point d'appui. Lorsque la sole de corne a été ainsi soulevée, on la prend avec les triquoises, on la souleve en la renversant, faisant aux triquoises un point d'appui sur la sole du côté opposé à celui qu'on détache : lorsqu'un côté est détaché, on souleve l'autre avec les triquoises de la même façon ; lorsque la sole de corne est détachée des deux côtés, & en pince jusqu'à la fourchette, on la prend avec les triquoises du côté de la pince, & on la renverse fur les talons ; on l'enleve facilement lorsqu'on a eu soin de cerner la sole du côté des talons.

Lorsque la sole est enlevée, on examine le pied, & s'il y a quelque opération à y faire, on la fait fur le champ ; on attache avec quatre clous seulement, un fer préparé pour cela, tel qu'on le voit sur la planche des fers de dessolure, à la fin de ce Livre : on a soin de ne pas ferrer le fer, comme quand on ferre à demeure ; ensuite on fait le pansement suivant.

Pour premier appareil on met fur la sole charnue, des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine feule, ou chargés outre cela de térébenthine : la sole étant couverte de plumaceaux, on contient l'appareil par le moyen de deux éclisses de bois flexible, qu'on met en long, & d'une troisième en travers ; on tient ces éclisses prêtes, on les fait entrer entre le fer & la muraille, observant de ne pas comprimer la sole charnue en pince ; on enveloppe le saboc de remolade, qu'on contient avec un enveloppe & une ligature large : on ne leve ce premier appareil qu'au bout de cinq jours, de peur d'hémorrhagie. Le cinquième jour on leve l'appareil ; on panse avec des plumaceaux chargés de térébenthine, dont on couvre toute la sole charnue, & on continue ce traitement jusqu'à la fin de la guérison.

REMARQUES.

1°. Quand on souleve la sole de corne, il faut prendre garde de ne pas introduire l'élévatoire, entre l'os du pied & la muraille, comme on le fait assez souvent lorsqu'on dessole des pieds combles, parceque dans ce cas, l'os du pied saille ; on souleve pour ainsi dire l'os du pied, ou du moins on fait baisser la muraille, & l'os semble s'élever : cette manœuvre cause un mal grave & souvent fâcheux.

2°. Il faut prendre garde de ne pas introduire le leve-sole, entre l'os du pied & la sole charnue de peur de l'enlever.

3°. De ne pas meurtrir ni déchirer la sole charnue avec l'élévatoire, en appuyant dessus ou en biaisant.

4°. De ne pas comprimer en pansant la sole charnue en pince, ce qui causeroit des accidens fâcheux, comme l'inflammation de cette partie, une douleur extrême, la fièvre, & quelquefois la mort, j'en ai vu des exemples.

5°. De ne pas fatiguer ni endommager la sole charnue, de peur d'y causer une inflammation, de rendre la guérison plus difficile & plus longue.

ARTICLE V.

Pied serré, ou Clou qui serre la veine.

ON appelle clou qui ferre la veine, un clou qui comprime la chair cannelée ; or la chair cannelée peut-être comprimée par le clou, lorsqu'il penetre entre la muraille & la chair cannelée, lorsqu'il entre si peu dans l'épaisseur de la muraille qu'il touche presque la chair cannelée, & lorsqu'il coude.

1°. Le clou pénètre entre la muraille & la chair cannelée, lorsque le fer est étampé trop gras, ou lorsqu'il est étampé trop maigre par les raisons que nous avons dites ci-dessus.

2°. La chair cannelée peut-être comprimée lorsqu'il trouve une souche, parceque la pointe du clou passant devant la souche ou derriere, fait une espece de coin qui comprime la chair cannelée ; ou lorsque la contre-percure étant trop grande, le clou se tourne de côté, & fait élargir la corne ; ou lorsque le clou est trop fort de lame : dans tous ces cas, la chair cannelée est comprimée, les vaisseaux resserrés, la circulation arrêtée ; de-là, l'inflammation, & la formation de la matiere.

Diagnostic.

Le diagnostic est le même que celui de l'enclouure ; on s'en apperçoit en fondant avec les triquoises : l'endroit où le pied est plus sensible, est l'endroit du clou qui le ferre.

Si le clou ferre depuis peu, il n'y a qu'une simple inflammation ; s'il est ancien, il s'y forme de la matiere.

Curation.

Si on s'apperçoit fur le champ que le cheval a le pied serré, il faut déferre le cheval, ou du moins retirer le clou qui cause le mal, & n'en point remettre à la place ; mais si le mal est ancien, & qu'il y ait de la matiere, il faut mettre en usage les remedes de l'enclouure, dont je viens de parler.

CHAPITRE XIV.

ACCIDENS QUI ARRIVENT DE L'APPLICATION DU FER.

ARTICLE PREMIER.

Sole brûlée.

LORSQU'ON fait porter le fer à chaud sur la sole de corne, comme cela est très ordinaire, on brûle la sole de corne, & la sole charnue s'en ressent ; on l'échauffe & quelquefois même on la brûle : d'ailleurs le feu fait crispier les vaisseaux lymphatiques, qui fournissent la nourriture à la corne, les resserre, & la lymphe ne peut plus circuler ; il enlève outre cela toute l'humidité du pied, le deffèche & l'enflamme, & le cheval devient boiteux ; quelquefois la fièvre survient, & le cheval est en danger, & même j'en ai vu périr.

Diagnostic.

On reconnoît la sole brûlée, lorsqu'en blanchissant le pied, on voit sortir une eau rousse par les pores de la corne.

Remedes.

Il faut parer à la rosée, & cerner la sole autour de la muraille, comme si on vouloit deffoler & mettre dans la rainure des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'on arrose tous les jours deux fois, & on couvre de remolade le milieu de la sole.

ARTICLE II.

Sole échauffée.

LORSQUE le fer n'est qu'à demi chaud, & qu'on le tient long-tems appliqué sur le pied, on chauffe la sole charnue & la chair cannelée ; c'est ce qu'on appelle *sole échauffée*.

On s'imagine, parceque le fer n'est pas rouge, que le pied ne s'échauffe pas ; on parle, on regarde de côté & d'autre en tenant le fer sur le pied ; on appuie, avec les triquoises le fer sur la corne, afin de lui faire prendre l'impression du fer, pendant ce tems la chaleur pénètre dans le pied. Si la sole de corne est mince, le pied s'échauffe plus facilement. Si la sole est épaisse, elle garde plus long-tems la chaleur.

ARTICLE III.

Sole comprimée par le Fer.

LORSQUE la fole porte sur le fer, elle se trouve comprimée, & le cheval devient boiteux.

Remedes.

Il faut ajuster le fer suivant la conformation du pied. Voyez ci-après la ferrure des pieds plats.

ARTICLE IV.

Pieds serrés par les Fers trop voûtés.

LORSQUE les fers sont trop voûtés ils font l'effet d'une pincette, ils font resserrer les pieds foibles. Plus le poids du corps est considérable, plus le

pied est ferré : voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE V.

Talons foulés.

LORSQUE les éponges font trop fortes & trop longues, elles foulent les talons & les meurtrissent, & produisent des bleimes. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE VI.

Quartier renversé.

LORSQUE le fer est trop entolé sur les quartiers, & qu'il porte sur un quartier foible, il le fait renverser ; c'est ce qu'on appelle *quartier renversé*. On sent bien que dans ce cas il ne faut pas entoler le fer.

ARTICLE VII.

Faux Quartiers foulés.

SI le fer est long, le faux quartier portera dessus, & fera foulé. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE VIII.

Des Oignons.

L'OIGNON est une grosseur qui vient à la fole, plus souvent en dedans qu'en dehors.

Causes.

Cette élévation de la sole de corne n'est pas un vice de la fole, mais de l'os du pied, dont la partie concave est devenu convexe par la ferrure. Lorsque le fer ne porte que sur la muraille, il la fait renverser en dehors ; l'os du pied fuit la muraille il est pouffé en dehors, & peu à peu la partie concave, à force de se refléchir, devient convexe. La sole qui est appliquée sur l'os du pied, prend la même forme que l'os du pied dans cet endroit, & forme une élévation, qu'on appelle *oignon*.

Curation.

Il faut entoler le fer. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE IX.

De la Bleime.

ON appelle *Bleime* une rougeur à la sole des talons.

La bleime est de deux especes ; l'une est naturelle, & l'autre contre nature.

La bleime naturelle est celle qui vient aux pieds qui ont de forts talons, sans cause apparente ; & elle est de quatre especes.

Dans la premiere, il y a une rougeur qui vient d'un sang extravasé & desseché dans les pores de la sole de corne.

Dans la seconde, on voit une tache noire à l'a corne qui est fendue, qu'on diroit être un clou de rue ; en suivant cette tache, on trouve la chair cannelée noirâtre, & comme pourrie.

Dans la troisieme, on voit, en parant, sortir du pus de la chair cannelée des talons.

Dans la quatrieme, on s'apperçoit, en parant, d'un decernement de la muraille avec la sole des talons, causé par la matiere qui est noire & en petite quantité.

A ces quatre especes on peut en ajouter une cinquieme. Dans cette derniere la muraille des talons est renversée en forme d'huitre à l'écaille ; elle fait un rebord en dedans, qui comprime la chair cannelée des talons ; les arcabouts manquent à ces fortes de pied, s'il y a très peu de sole ; elle est très mince, & elle cede facilement, lorsqu'on la presse avec le pouce.

La bleime contre nature est celle qui vient de la ferrure. Les talons bas portant sur le fer, font meurtris, foulés & comprimés par le fer. C'est cette meurtrissure qui est la cause de la bleime contre nature ; voyez le remede de cette derniere espece à l'article de la Ferrure pour les talons bas.

Curation.

Dans la premiere espece, où le sang est extravasé & desséché, comme le cheval ne boite que lorsque le pied est : trop sec, il faut avoir soin de tenir le pied frais en l'humectant, & abattant du talon toutes les fois qu'on le ferre.

Dans la secondé espece, où il y a une tache noire à la corne de l'arcaboutant, & où la chair cannelée est gâtée, il faut faire ouverture avec le bouterolle ou la renette, & y introduire des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'il faut tenir comprimés, de peur que la chair ne surmonte.

Dans la troisieme espece, où l'on voit sortir, en parant, du pus de la chair cannelée des talons, il faut faire la même chose.

Dans la quatrieme, où la muraille est détachée de la sole de corne & de la sole charnue des talons, il faut abattre de la muraille du talon, parer à la rosée le pied & sur tout l'endroit du talon ; ensuite suivre avec les renettes

cette matiere noire qui est entre la muraille & la sole de corne, & faire le même pansement qu'aux autres.

La cinquième vient de la mauvaise conformation du pied ; les talons n'ont presque point d'arcboutans. La bleime n'est recouverte que de très peu de corne. Le cheval est : fort sensible à cet endroit, parceque la muraille se renverse & pince la chair cannelée. Il faut enlever, avec le boutoir, cette corne renversée, qui comprime la chair cannelée des arcboutans.

Quelquefois il vient du pus ; dans ce cas il faut faire ouverture, pour donner issue à la matiere ; mais il ne faut pas faire l'ouverture trop grande, de peur que la chair ne surmonte & ne forme une cerise. Il faut appliquer des. plumaceaux les uns sur les autres, afin de maintenir la chair qui bombe naturellement, & qui a du penchant à surmonter.

CHAPITRE XV.

ARTICLE PREMIER.

Clou de Rue.

ON entend par clou-de-rue, tout corps étranger qui pénètre dans la sole de corne ; soit que le cheval le prenne à l'écurie, ou dans la cour, ou dans la rue, ou à la campagne.

Il y a trois fortes de clous-de-rue ; le simple, le grave & l'incurable : le clou-de-rue simple est celui qui ne perce que la fourchette charnue, ou la sole charnue.

Le grave est celui qui pique, soit le tendon, soit les ligamens de l'os de la noix, ou l'artere, ou l'os du pied, Lorsqu'il pique l'arc-boutant, il n'est grave que lorsque la matiere a gâté le cartilage.

Le clou-de-rue incurable est celui qui offense l'os de la noix, ou l'os coronaire à leur partie cartilagineuse. Ils ne se guérissent pas, parceque les os ne s'exsolient jamais, à l'endroit de leur articulation, & se c on sument peu-à-peu par la carie.

Curation du Clou de Rue simple.

Si le clou n'a percé que la sole de corne, & qu'il n'ait point atteint la sole charnue (ce qu'on connoîtra s'il ne paroît pas de sang), il n'y a rien à faire, il se guérit de lui-même. Le clou-de-rue qui perce la fourchette en biaisant, & va gagner le paturon, n'est pas dangereux ; parceque la fourchette n'a presque point de sensibilité : le cheval guérie en marchant.

Si le clou a touché la sole charnue, mais légèrement, il n'est pas dangereux pour l'ordinaire ; de vingt chevaux piqués de cette façon, il y en a dix au moins, qui guérissent fans aucun remede. Cependant il est prudent de faire une petite ouverture pour y introduire, soit de l'essence de térébenthine, soit d'autres remedes convenables ; il faut aussi mettre quelque chose d'onctueux, pour humecter la sole de corne dans le pied.

Si le clou-de-rue a touché l'os du pied, ce qu'on connoît par le moyen de la fonde, il est rare que cet os ne s'exfolie pas. Alors il faut faire une bonne ouverture à la sole de corne, après avoir paré profondément le pied, afin de donner jour & issue à l'esquille. Il faut mettre sur cet os deux ou trois petits plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine simple, lever l'appareil au bout de six jours, continuer à panser la plaie de deux jours l'un, jusqu'à l'exfoliation faite ; puis se servir d'égyptiac, pour cicatriser. Cette maladie dure environ quarante jours.

Quelquefois la dessolure est le plus sûr pour avancer la guérison.

Curation du Clou de Rue grave.

Si le tendon a été percé récemment (on s'en apperçoit aisément, parcequ'on voit forcir la synovie), il faut deux ou trois mois pour le

rétablir ; il arrive quelquefois que le cheval boite, quoiqu'il soit guéri, mais cela est rare.

S'il ne sort point de synovie, & que néanmoins on soupçonne que le tendon est offensé (il faut s'en assurer par le moyen de la sonde) ; si on sent l'os, il est certain que le tendon a été percé : dans ce cas, il faut dessoler ; ensuite emporter l'endroit de la fourchette qui est piquée, & introduire une fonde cannelée dans le fond de la plaie, & dans la rainure de la sonde, un bistouri avec lequel on débride un peu le tendon longitudinalement, & non transversalement : il faut garnir tout le pourtour de la sole charnue, excepté l'endroit de la plaie, de plumaceaux d'étoupes imbibés d'essence de térébenthine ; introduire dans la plaie de petites tentes trempées dans le baume de Fioraventi, ou dans l'essence de térébenthine, & couvrir ces tentes de plumaceaux imbibés de la même essence.

On laisse le premier appareil sur la plaie pendant trois jours ; ensuite on la panse tous les jours, sur-tout dans les tems chauds. Pour les plumaceaux de la sole charnue, on les leve cinq ou six jours après la dessolure, ayant soin de les arroser tous les jours avec l'essence de térébenthine, de façon qu'elle pénètre jusqu'à l'os, sans lever les éclisses.

Quand on panse le cheval, il faut avoir soin de faire lever le pied du cheval très doucement ; il faut poulter avec le genou (si c'est le pied de derriere), la jambe du cheval ; afin que le cheval ne ploie pas le paturon, & ne pas mettre la main au pied de peur de causer une hémorragie.

Si au bout de quinze ou vingt jours, on ne voit point d'amandement, ou même que le cheval boite davantage, & qu'on apperçoive un gonflement dans le paturon, il faut encore débrider depuis la plaie jusqu'au paturon, en se servant de la fonde cannelée, comme nous avons dit ci-dessus : on peut aussi passer un seton qui traverse la plaie & le paturon, & imbiber le ruban du seton de baume de Fioraventi, ou d'essence de térébenthine.

Il ne faut pas se servir d'onguent corrosif, parcequ'il corroderoit la partie cartilagineuse de l'os de la noix, & causeroit un mal incurable.

Toutes les fois que le tendon est piqué, il faut qu'il s'exfolie, ou pour mieux dire, que l'escare tombe ; car les tendons piqués ne s'exsolient pas comme les os : la différence qu'il y a, c'est que dans le cas du tendon, le

cheval boite quelquefois long-tems après la cicatrice, & que dans celui de l'os, dès qu'il s'est exfolié le cheval est guéri, fans boiter & fans retour.

Si l'on soupçonne que le ligament qui unit l'os de la noix avec l'os du pied est piqué, il faut panser le cheval deux fois par jour, de peur que le ligament ne se gâte par le séjour de la matiere.

Si le clou-de-rue a percé dans la partie concave de l'os du pied, ce que l'on reconnoît, lorsqu'en sondant, on sent l'os du pied à découvert, il faut faire une ouverture pour donner jour à l'esquille qui en sortira ; mais le plus court est de dessoler. Ensuite on coupera le bout de la fourchette charnue ; & on se servira de la fonde cannelée, comme nous avons dit ci-dessus il faut éviter de fendre le tendon, parceque cette partie s'exfolie d'elle-même à l'endroit de son attache.

Si l'artere qui entre dans la partie concave de l'os du pied a été piquée, ce qui se connoît par l'hémorragie, il faut dessoler le cheval ; faire une ouverture comme nous l'avons dit ; faire de petits plumaceaux d'étoupes bien durs, chargés de térébenthine de Venise, ou trempés dans son essence, & les appliquer sur l'artere de façon qu'ils servent de point d'appui, afin d'arrêter l'hémorragie : on lèvera l'appareil au bout de six jours, & ensuite on pansera la plaie tous les jours de la même maniere.

Si le clou-de-rue, après avoir percé l'arc-boutant, attaque le cartilage à la partie inférieure, il faut faire l'opération du Javart-encorné ; c'est-à-dire qu'il faut couper une partie du sabot, pour extirper le cartilage qui est gâté. Voyez l'article du Javart encorné.

ARTICLE II.

Clous de Rue incurables.

JE n'en parlerai que pour les faire connoître, afin qu'on ne mette en usage aucune opération, ni aucuns remedes qui feroient une dépense inutile.

Les clous-de-rue font incurables, 1^o. lorsque le tendon a été piqué, & que par une fuite de cette piquûre, la matiere par son séjour a corrodé la partie cartilagineuse de l'os de la noix, & a altéré la synovie.

2^o. Lorsqu'on a appliqué sur les plaies de clous-de-rue, des onguens corrosifs qui ont fait le même effet sur cet os.

3^o. Lorsque le clou-de-rue a piqué l'os de la noix, ou l'os coronaire, parceque ces os font d'un tissu spongieux qui se corrode & se mine peu-à-peu, sans s'exfolier, parceque les cartilages dont ces os sont enduits, ne s'exfolient pas : ce qui fait que la plaie ne se cicatrise jamais, & qu'il en sort toujours une sanie sanguinolente. On reconnoît si ces os sont cariés par le moyen de la fonde ; si en fondant on sent que la surface de l'os est égale, unie & polie, c'est une preuve qu'on touche le cartilage, & que l'os n'est pas carié ; mais si on sent que la surface est inégale & raboteuse, c'est une marque que l'os est carié. Voyez la forme de l'os & les planches du pied.

ARTICLE III.

De l'Encastelure.

L'ENCASTELURE est un resserrement de la muraille à la couronne, aux quartiers & aux talons, & non un resserrement aux talons seulement, comme le pensent certaines personnes.

L'encastelure est naturelle ou accidentelle. La naturelle n'a pas ordinairement de fuites fâcheuses : elle ne fait pas boiter le cheval, pourvu qu'on ne pare pas le pied ; mais si on le pare, le pied deviendra plus encastelé.

L'accidentelle vient de ce qu'en parant le pied, on a détruit les arc-boutans de la muraille des talons, chaque fois qu'on a ferré.

Elle peut encore venir d'un ancien effort à la couronne, qui aura occasionné une inflammation dans toutes les parties contenues dans le

sabot, & une sécheresse dans la muraille de la couronne des talons & des quartiers.

Curation.

Il ne faut point parer le pied, il faut le tenir humide par des emplâtres humectans, comme la rémolade, la terre glaise, & c. qu'on mettra sur la sole ; & par les remèdes gras & onctueux, comme l'onguent de pied, qu'on mettra sur la muraille de la couronne.

ARTICLE IV.

Resserrement du Pied.

ORSQU'ON pare trop le pied, on ôte l'appui de la muraille, & le pied se resserre ; pour y remédier, il faut bien nourrir le pied, tant en dedans qu'en dehors.

ARTICLE V.

Des Quartiers serrés.

ON appelle quartiers serrés, un rétrécissement du pied à l'endroit des quartiers.

Cette maladie est naturelle ou accidentelle. Naturelle, lorsque le pied est naturellement ferré : c'est un vice de conformation, & un défaut dans le

cheval : je n'en parlerai pas ici. Accidentelle, lorsqu'elle vient de quelque cause accidentelle ; c'est de celle-ci qu'il s'agit ici.

Causes.

Les quartiers se resserrent lorsqu'on pare trop le pied, & qu'on détruit les arc-boutans ; alors la muraille n'ayant plus d'appui & d'étais se renverse, ferre le pied, comprime la chair cannelée, & fait boiter le cheval.

Curation.

Il faut tenir le pied gras, l'humecter, ne le pas parer, abattre du talon, & ferrer court, de façon que les talons ne portent pas sur le fer.

ARTICLE VI.

Pied desseché & resserré.

LORSQUE pour rappetisser & enjoliver le pied, on abat beaucoup de muraille, qu'on rape bien le sabot tout autour, & qu'on vuide bien le dedans du pied ; il reste exposé au contact de l'air, qui enlève une partie du suc & de la lymphe nourricière, dissipe l'humidité, desseche le pied & le fait resserrer.

ARTICLE VII.

Du Pied altéré.

LE pied altéré est un desséchement de la sole de corne.

Causes.

Ce mal vient souvent de ce qu'on a paré le pied jusqu'à la rosée, l'air a enlevé toute l'humidité du pied, & a fait resserrer la sole de corne de façon qu'elle comprime la sole charnue ; le cheval en devient boiteux.

Curation.

Il faut relâcher, adoucir & humecter la foie de corne, en appliquant sur la sole les remèdes dont j'ai parlé ci-dessus.

ARTICLE VIII.

De la Seime.

LA Seime est une fente qui se fait à la muraille, depuis la couronne jusqu'en bas.

Il y en a de deux especes : l'une qui vient aux quartiers ; l'autre en pince.

Celle des quartiers vient plus communément aux pieds de devant ; celle de la pince vient plus souvent aux pieds de derriere ; on appelle celle-ci *seime en pied de bœuf*.

Lorsqu'elle est bien ouverte, elle est plus difficile à guérir que celle qui vient aux quartiers, parceque la muraille est plus épaisse en pince qu'aux quartiers.

Causes.

Les seimes viennent de la sécheresse de la peau, de la couronne & de la muraille. Lorsque la muraille est : desséchée, elle n'a plus cette

humidité & cette souplesse nécessaires à toutes les parties ; elle se creve, se send, & forme les seimes.

La sécheresse de la muraille vient souvent de ce qu'on a trop paré le pied ou rapé le sabot. Lorsqu'on pare trop le pied, ou qu'on le rape, on ouvre les pores ou les vaisseaux qui vont porter la lymphe nourricière à la sole & à la muraille, on les expose au contact immédiat de l'air ; l'air enleve l'humidité du pied & cette espece de rosée qui nourrit le pied & la muraille, à-peu-près de même que l'air ou le soleil desseche un linge mouillé. Le pied desseché se racornit, se retrécit, fait fendre la muraille, & produit la seime,

Curation de la Seime.

Si la seime est commençante, il faut feulement rafraîchir les bords de la partie supérieure de la seime, aller jusqu'au vif, & y mettre des plumaceaux chargés de térébenthine. Lorsque la réunion est faite, il faut entretenir le sabot souple, en l'enveloppant d'onguent.

Si la chair cannelée surmonte & se trouve pincée entre les deux bords de la corne de la seime, il faut amincir ces deux bords avec le boutoir, & les rafraîchir depuis la couronne jusqu'à la fin de la seime, couper la chair, si elle surmonte de beaucoup, & appliquer dessus une tente chargée de térébenthine, ou imbibée de son essence, & proportionnée à la longueur & à la grandeur de l'ouverture, afin d'empêcher que la chair cannelée, ou la chair de la couronne ne surmonte ; ensuite mettre par-dessus un plumaceau un peu plus large, chargé de térébenthine, & enfin mettre par-dessus un autre plumaceau plus grand, qui recouvre une grande partie du sabot chargé d'onguent de pied, afin d'humecter la muraille & le pied, envelopper le tout d'un linge, & le contenir avec une ligature longue & ferrée, pour maintenir les parties, & empêcher que la chair cannelée ne surmonte ; ne lever le premier appareil qu'au bout de quatre ou cinq jours, le panser ensuite de même tous les trois jours.

Si la seime fournit de la matière, il faut la panser avec le digestif.

Si au bout de quinze jours ou trois semaines, la plaie fournit toujours de la matiere, il y a lieu de croire que l'os est carié ; on s'en assure par le

moyen de la fonde. Lorsqu'on sent l'os, on met une pointe de feu fur la carie, afin de favoriser l'exfoliation. On panse avec le digestif, & ensuite le traitement ci-dessus.

ARTICLE IX.

De la Foulure de la Sole.

ON appelle *soulure de la sole* lorsqu'elle est comprimée par un caillou qui s'est logé entre le fer & la sole de corne, ou par un amas de fable ou de terre qui a fait un mastic entre le fer & la sole.

Causes.

Cet accident vient toujours de ce qu'on a trop paré le pied, de ce qu'on a fait une espece de creux pour loger le caillou & le mastic qui s'y est formé, & de ce qu'on a tellement aminci la sole de corne, qu'elle ne garantit presque plus la sole charnue de la compression.

Curation.

Il faut ôter le fer pour enlever les corps qui compriment la sole charnue, nourrir le pied en le tenant humecté, & ne plus le parer.

Si la compression vient du fer, il faut le ferrer de façon que le fer porte fur la muraille & non fur la sole.

ARTICLE X.

De l'Excroissance des Arcboutans de la Sole des Talons.

IL arrive que le prolongement de la sole des talons fait boiter les chevaux : les arcboutans de cette fole étant trop forts, ce qui arrive à des chevaux qui ont une petite fourchette, ils font fonction de coins, & compriment la chair cannelée des talons, & occasionnent de la matiere. Le meilleur remede est de les parer, & d'entretenir la souplesse par des emplâtres relâchans.

ARTICLE XI.

De la Sole battue, ou Pied dérobé.

LORSQU'UN cheval a eu le pied bien paré, & qu'il vient à se déferer, la muraille n'ayant plus de soutien de la part de la sole de corne, s'éclate ; la sole porte à terre, comprime la sole charnue, & le cheval boite : c'est ce qu'on appelle sole battue.

Remedes.

Il faut mettre une déferre légère, & l'attacher avec de petits clous minces, & mettre dessus des onctueux, comme la rémolade, & c. Si la sole est extrêmement foulée, si le sang sort, & si le cheval boite considérablement, le plus court remede est de le dessoler.

ARTICLE XII.

De la Compression de la Sole charnue.

LORSQUE l'os coronaire, par quelque effort est pouffé contre l'os de la noix, il fait soulever l'os de la noix qui pouffe à son tour le tendon contre la sole charnue qui le trouve comprimée entre le tendon & la sole de corne, comme entre deux branches d'un étau. L'os coronaire pouffe l'os de la noix, avec d'autant plus de force qu'il fait un levier, ayant son point d'appui sur la partie supérieure de l'os du pied : il pousse avec plus de force l'os de la noix qui est mobile, & sur lequel il porte par sa partie postérieure ; de cette façon il écarte l'os de la noix & le tendon. L'écartement de l'os de la noix & du tendon, comprime & ferme la sole charnue entre la sole de corne & le tendon. Cette compression produit l'inflammation & exprime la synovie, qui étant extravasée s'épaissit facilement par l'inflammation, & soude souvent, en se coagulant, l'os coronaire, l'os de la noix, & l'os du pied ; de sorte que ces trois os ne font souvent qu'une même pièce, ce qu'on appelle *Ankylose* : il arrive même quelquefois que le tendon & les ligamens de l'os du pied & de l'os de la noix, se durcissent comme l'os, & que les cartilages s'ossifient. Dans ce cas, le cheval reste boiteux.

Diagnostic.

On reconnoît la compression de la sole charnue, lorsqu'après avoir bien paré le pied & rendu la sole de corne fort mince, le cheval marque de la sensibilité lorsqu'on le fonde.

Curation.

Il faut parer le pied à la rosée, & mettre dans le pied quelque chose d'onctueux pour humecter & relâcher les parties qui sont distendues par l'inflammation, & diminuer la compression de la sole charnue. On peut saigner à la pince, & mettre à l'entour du sabot ce qu'on auroit mis dans le pied pour l'humecter.

Il faut laisser le cheval en repos pendant douze ou quinze jours, sans le faire marcher : souvent il guérit de cette manière ; mais souvent aussi il est un, deux & même trois mois à guérir.

Quand il passe vingt jours, il faut le faire promener, ou labourer jusqu'à ce qu'il soit guéri. On peut même le faire travailler. J'en ai vu qui se font redressés en travaillant.

Lorsque le cheval boite tout bas, qu'il est sensible à la couronne lorsqu'on le presse avec le pouce dans cet endroit, & qu'il sent de la douleur au paturon lorsqu'on appuie le pouce sur le tendon, il ne faut pas tarder à le dessoler ; il n'y a pas de tems à perdre. Lorsqu'on l'a dessolé, il faut laisser saigner long tems le pied, afin de dégorgé les vaisseaux ; cette opération met la sole charnue hors de presse, & rémédie à l'inflammation du sabot, prévient les acidens, & les fuites de l'inflammation : c'est-à-dire les ankyloses, les ossifications & les exostoses. On fait le pansement de la dessolure.

Si le cheval n'est pas guéri au bout de quarante jours, ce qui est rare, il faut le mettre à la pâture, pendant six semaines ou deux mois.

Lorsque le mal est ancien, ce qui se connoît par une petite grosseur qui vient ordinairement au tour de la couronne, & parceque le pied malade est plus petit que l'autre, il n'est pas facile à guérir.

Il y en a qui mettent le feu autour de. la couronne, & de l'huile de laurier pour le pansement. Je pense qu'il vaut mieux mettre sur la sole de corne, de quoi l'humecter, après avoir bien paré le pied. Il est inutile de le dessoler dans ce cas.

ARTICLE XIII.

De l'Extension du tendon fléchisseur de l'os du Pied & des Ligamens.

L'Extension du tendon fléchisseur du pied & des ligamens vient de la même cause que la compression de la sole charnue, c'est-à-dire de l'effort de l'os coronaire sur le tendon ou sur les ligamens.

L'Extension du tendon arrive lorsque la fourchette ne porte pas à terre. Or elle n'y porte pas, 1^o lorsqu'elle est trop parée, & que les éponges font trop fortes, ou armées de crampon ; alors le point d'appui étant éloigné de la terre, l'os coronaire pese sur le tendon, & le fait allonger, jusqu'à ce que la fourchette ait atteint la terre.

2^o. Lorsque le pied du cheval porte sur un corps élevé, le pied est obligé de se renverser, l'os coronaire pese sur le tendon, l'oblige de servir de point d'appui au corps du cheval, & le distend.

Enfin, l'extension des ligamens vient des grands efforts, & des mouvemens forcés de l'os coronaire.

Diagnostic.

On reconnoît l'extension du tendon, par un gonflement qui regne depuis le genou jusque dans le paturon, & par la douleur que le cheval ressent en le touchant. On s'apperçoit encore mieux de cette maladie au bout de douze ou quinze jours, par une grosseur arrondie que j'appelle *Ganglion*, qui se trouve sur le tendon, qui forme par la suite une tumeur squirrheuse, dure, indolente, ronde, inégale, pour l'ordinaire fixe. Cette maladie est presque toujours prise pour la ner-serrure, quoiqu'elle soit bien distincte, & ne vient que de la cause ci-dessus. Voyez l'art. de la *Ner-serrure*. Il est rare que cette grosseur se dissipe entièrement, & que le cheval ne boite un peu.

Curation.

Dès qu'on apperçoit une enflure à la jambe, à l'endroit du tendon, il faut y appliquer des cataplasmes émolliens ; & si au bout de quinze ou vingt jours il reste une grosseur au tendon, il faut y mettre le feu en pointe, & mettre par dessus de la poix grasse & de la bourre ; le promener au bout de trois ou quatre jours, & le faire travailler une quinzaine de jours après : & ne point s'amuser à tenter d'autres remèdes, de peur que le ganglion ne perde son ressort.

ARTICLE XIV.

De la Rupture du Tendon fléchisseur du Pied.

ON s'apperoit que le tendon fléchisseur du pied est rompu, 1^o. par une tumeur qui furvient au bout de la fourchette, quand il est dessolé. 2^o. Par la douleur que le cheval restent au paturon & à la couronne, lorsqu'on le presse dans cet endroit. 4^o. Par le moyen de la fonde.

Curation.

On ne doit pas tenter la guérison de cette maladie, fans dessoler le cheval, & fans faire une ouverture à la sole charnue, pour donner jour & sortie à la partie du tendon qui doit tomber en pourriture ; souvent le reste du tendon s'épanouit, se colle sur l'os de la noix, & s'ossifie avec lui & avec l'os du pied : alors le cheval guérit, quoique souvent il boite après être guéri.

Pour premier appareil, il faut se servir de digestif jusqu'à ce que la partie du tendon gâtée se soit détachée ; ensuite ne mettre que de la térébenthine & son essence, & panser tous les jours. Il est à propos de mettre autour de la couronne un emplâtre émollient pendant douze ou quinze jours.

ARTICLE XV.

Fracture de l'Os Coronaire.

POUR reconnoître la fracture de l'os coronaire, on tire le pied en avant, on le tient d'une main, & on met le pouce de l'autre, sur la couronne ; on sent, 1°. au tact un petit cliquetis, qui se sent mieux lorsque le tendon est rompu. 2°. Parceque le cheval marche sur le fanon, le bout de la pince étant en l'air, si on le force à marcher avec cette fracture, sur-tout lorsque le tendon est rompu.

Il est inutile de tenter la guérison de l'os coronaire fracturé, parceque cet os étant comme la base & le soutien du reste du corps, & toujours en mouvement, il est impossible que les parties fracturées de cet os se réunissent & se soudent ensemble.

ARTICLE XVI.

De la Fracture de l'Os de la Noix.

IL n'y a rien qui fasse connoître la fracture de l'os de la noix, si ce n'est que le cheval sent de la douleur, tout autour du pied, lorsqu'on le fonde avec les triquoises : encore ce signe n'indique pas plus la fracture de l'os de la noix, que la compression de la sole charnue ; cependant dans le doute, il est à propos de tenter la guérison de la sole charnue, c'est-à-dire dessoler, & si au bout de trois semaines on ne voit point d'amandement, il y a tout lieu de présumer que l'os de la noix est cafté. Quelquefois il se forme un dépôt dans le paturon ; il faut dans ce cas abandonner le cheval, parceque les parties fracturées de cet os ne se soudent pas, non plus que l'os coronaire.

ARTICLE XVII.

Fracture de l'Os du Pied.

IL n'est pas plus aisé de reconnoître la fracture de l'os du pied, que celle de l'os de la noix. Cependant lorsque le cheval sent une douleur à la couronne, & qu'il y a un gonflement, il y a lieu de croire que l'os du pied est fracturé, cet os se casse ordinairement en deux parties.

Curation.

L'os du pied étant renfermé dans le sabot, & n'ayant qu'un léger mouvement sur la sole charnue, & enchassé entre la chair cannelée & la sole charnue qui est fortifiée par la sole de corne ; il n'est pas surprenant que les deux parties fracturées de cet os se réunissent & se soudent ensemble.

Il faut d'abord dessoler le cheval, le panser de même que nous l'avons dit ci-dessus ; le laisser en repos pendant six semaines, sans le faire marcher. On peut ensuite le mettre au labour pendant vingt ou trente jours.

Ces maladies dont je viens de parler, sont plus fréquentes qu'on ne pense ; car pour un cheval qui boite de la hanche ou de l'épaule, il y en a cent qui boitent du pied ; cela est prouvé & même démontré par les observations que mon père a faites sur ces maladies. Les dissections répétées qu'il a faites des pieds des chevaux atteints de ces maladies, lui en ont fait découvrir le véritable siège, & fait voir l'erreur où l'on avoit été avant lui sur le siège de ces maladies, qu'on plaçoit toujours dans l'épaule, ou dans la hanche, ou dans les jambes.

Ces accidents surviennent facilement. Mon père a remarqué & moi après lui, que l'os coronaire, sur-tout, se casse souvent au moindre mouvement, souvent sans un effort considérable. Mon père a vu un cheval se casser l'os coronaire en tombant, parceque le pied lui avoit manqué ; un autre par un mouvement subit causé par un coup de fouet ; un autre de même au premier pas qu'il fit pour marcher, étant attelé au carrosse, après avoir reçu un coup de fouet qui lui fit faire un sursaut.

J'en ai vu un se rompre le tendon fléchisseur du pied, étant à l'écurie, il avoit un fort crampon & le pied extrêmement paré. Mon père en a vu une

grande quantité d'exemples qu'il seroit trop long de rapporter ici ; j'ai chez moi un grand nombre d'os coronaires & dos de la noix fracturés, que j'ai dissequés.

On ne fera pas surpris que ces fractures soient si fréquentes & si faciles, si on fait attention à la situation de ces parties, & à la structure du pied.

L'os coronaire étant placé à la partie inférieure de la jambe, est chargé de tout le poids du cheval. que cet os portera par tous les points de la surface inférieure fur l'os du pied, & fur l'os de la noix, il n'arrivera aucun accident ; mais si cet os vient à faire quelques mouvemens déplacés, par quelque cause que ce soit, le poids du cheval aidera le déplacement de cet os ; cet os déplacé comprimera fortement le tendon d'Achilles & la sole charnue ; si le tendon ne trouve pas sur-le-champ un point d'appui, c'est-à-dire si le pied est élevé & éloigné de terre par des crampons, ou parce que la fourchette est : est : trop parée, il se rompra. Si dans les différens mouvemens du cheval, l'os du paturon porte inégalement, ou par secousses, fur certains endroits de l'os coronaire plutôt que fur d'autres, l'os coronaire souffrira beaucoup, & se cassera souvent dans cet endroit. Il en est : de même de l'os de la noix & de l'os du pied ; ces parties étant obligées de supporter tout le poids du corps, & étant d'une substance fragile, il n'est pas surprenant de voir ces parties exposées assez souvent aux accidens dont nous venons de parler.

ARTICLE XVIII.

Coup de boutoir dans la Sole.

LORSQU'EN parant le pied, on a donné un coup de boutoir qui a pénétré jusqu'à la sole charnue, il faut mettre sur la plaie un plumaceau de térébenthine, & la bien comprimer, de peur que la chair ne surmonte, ne

passé la fole de corne, & ne forme une éminence de chair que l'on appelle *cerise*. Il faut laisser cet appareil pendant cinq jours.

CHAPITRE XVI.

ACCIDENS QUI VIENNENT D'AUTRES CAUSES.

ARTICLE PREMIER.

Atteinte.

C'EST une meurtrissure ou une plaie à la partie supérieure de la couronne.

L'atteinte est un mal léger dans son commencement ; lorsqu'elle est négligée, & quelle est fur le talon, elle dégénere assez souvent en javart encorné.

L'atteinte vient d'un coup à la partie supérieure de la couronne, soit d'un autre cheval, soit par le cheval lui-même.

Curation.

Lorsque la plaie est légère, il faut la panser avec la poudre à canon, ou quelque poudre defficative.

Lorsque l'atteinte est profonde, on la panse avec la térébenthine & le digestif ; il en fort un petit bourbillon,

l'atteinte est guérie. Mais si au bout de neuf ou dix jours le bourbillon ne fort pas, & qu'il en forte du pus, il y a lieu de croire que l'atteinte a gagné quelques portions cartilagineuses, qui font en grand nombre placées les unes près des autres à la partie postérieure du talon, & qui ne font pas un corps continu dans ce cas il ne faut pas laisser reposer le cheval, parceque la matière séjournant seroit du ravage ; mais il faut faire marcher le cheval, afin de faire forcer la matière. Si au bout d'un mois ou six semaines le bourbillon ne fort pas, l'atteinte a gagné le corps du cartilage, & a dégénéré en javart encorné ; il faut dans ce cas se déterminer à l'opération. On peut cependant se servir encore du cheval pendant deux mois avant l'opération.

ARTICLE II.

Du Javart en général.

QUOIQUE le javart simple & le javart nerveux ne doivent pas être mis au nombre des maladies du pied, je suis obligé de les placer ici, pour ne pas les séparer du javart encorné, qui appartient au pied.

Un cheval boite ; on ne voit aucune cause apparente, on porte la main sur le paturon, on sent le poil mouillé d'une férosité puante, on presse le cheval à cet endroit, & il sent de la douleur. On frotte cet endroit de quelque graisse ; la peau se coupe en rond dans cet endroit, & il se détache un morceau qu'on appelle *bourbillon*. Le bourbillon tombé, il reste un creux dans la peau ; le creux se remplit peu à peu, & la plaie se cicatrise ; c'est ce qu'on appelle *javart simple*. Quelquefois il n'y a qu'une partie du bourbillon qui se détache, il en reste une partie au fond, la peau se referme, & cette partie du bourbillon qui a resté, corrode & creuse en dedans. Si le javart se trouve sur le tendon, il pénètre jusques sur la gaine du

tendon, & il prend le nom de *javart nerveux*. S'il est à la couronne, c'est-à-dire fur la partie supérieure du sabot, il prend le nom de *javart encorné*. A proprement parler, il n'y a pas d'autre javart encorné que celui-là.

Lorsque ce dernier vient fur la couronne à l'endroit des quartiers, c'est-à-dire fur le cartilage, & que l'humeur se porte en dedans, il gâte le cartilage, il le carie, & cela fait une maladie propre au cartilage, à laquelle on a donné le nom de *javart encorné*.

Il résulte de ce que je viens de dire, que tous les javarts font simples dans leur origine ; qu'ils ne reçoivent des différences qu'à raison des différentes parties qu'ils affectent, & du progrès qu'ils font ; & qu'il n'y en a, à proprement parler que trois especes : savoir, le javart simple, qui vient indifféremment depuis la couronne jusqu'au boulet ; le javart nerveux, qui vient fur le tendon ; & le javart encorné, qui vient fur la couronne, que j'appelle *javart encorné proprement dit*, pour le distinguer de la carie du cartilage, qu'on appelle mal à propos *javart encorné*, & que je suis obligé d'appeller (pour me conformer à l'usage) *javart encorné improprement dit*.

Dans le javart simple, il n'y a que la peau qui soit endommagée ; dans le javart nerveux, la gaine du tendon est affectée ; dans le javart encorné proprement dit, il n'y a que la peau de la couronne qui soit affectée ; dans le javart encorné improprement dit, le cartilage est gâté.

Siège.

Le javart a son siège dans la peau, ou plutôt dans les glandes de la peau. Ces glandes font destinées à filtrer une humeur visqueuse ; lorsqu'elle ne peut pas sortir, elle est obligée de s'accumuler, & de séjourner dans les glandes ; en séjournant elle distend les parois des glandes, & devient âcre ; par son âcreté elle corrode les parois des glandes & la peau, & produit un écoulement de matiere séreuse, & non un véritable pus, parceque l'humeur des glandes qui fournit à cet écoulement, ne se convertit pas en pus.

Le bourbillon qui en fort n'est autre chose que le corps de la glande, qui est composé d'une substance fibreuse ressemblant à un tissu cellulaire ferré.

ARTICLE III.

Du Javart simple.

C'EST celui qui n'attaque que la peau & une partie du tissu cellulaire.

Le javart simple vient ordinairement au paturon, plus souvent aux pieds de derriere qu'à ceux de devant ; il vient quelquefois aux côtés du paturon. Ce mal est plus commun à Paris qu'ailleurs, à cause de l'âcreté des boues qui en font la principale cause. Souvent le javart simple ne paroît pas, on ne s'en apperçoit que parce que le cheval boite, & qu'en portant la main au paturon, on sent le poil mouillé d'une matiere qui donne une mauvaise odeur.

Causes.

Le javart simple vient de tout ce qui peut faire séjourner l'humeur de la sueur & de la transpiration dans les glandes de la peau. Or ce qui peut retenir cette humeur dans les glandes, c'est 1°. la malpropreté qui forme une crasse sur les tuyaux excrétoires des glandes, & empêche la sortie de l'humeur. 2°. L'âcreté des boues qui se mêle avec l'humeur des glandes, & qui fait resserrer, en irritant, les tuyaux excrétoires. L'âcreté de l'humeur des glandes peut encore être une cause du javart simple.

Curation.

L'indication qu'on a, est de faire détacher le bourbillon, pour faire cicatriser la plaie ; il faut pour cela employer les suppuratifs, pour favoriser, par la fonte ou la suppuration, la sortie du bourbillon.

S'il y avoit des inégalités de chairs, c'est-à-dire des cerises, il faudroit les couper, pour rendre la plaie unie, & y appliquer un plumaceau de térébenthine, & ensuite ne se servir que de l'onguent égyptiac, jusqu'à

parfaite guérison. Si la plaie est peu considérable, on peut faire marcher le cheval, & le bassiner avec du vin tiède & de l'urine.

ARTICLE IV.

Du Javart nerveux.

LE javart nerveux est celui qui attaque la gaine du tendon, & peut être comparé au panaris dans l'homme, de la seconde & troisième espèce.

Cette espèce de javart se fixe dans le paturon, & vient de ce que l'humeur, ou la matière du javart simple, a fufé & pénétré jusqu'à la gaine du tendon.

On s'en aperçoit parce qu'après la sortie du bourbillon, il reste de la plaie une matière fétide & sanieuse, qu'il reste une petite ouverture & un fond, dont on s'aperçoit par le moyen de la fonde.

Curation.

Il faut introduire une fonde cannelée dans la plaie, & couper, avec un bistouri qu'on met dans la cannelure de la fonde, la peau dans toute l'étendue du mal, pour débrider & donner du jour à la plaie, ensuite mettre sur la partie de la gaine du tendon qui est gâtée, des plumaceaux chargés de digestifs, afin de faire détacher, par la suppuration, la partie gâtée, & mettre dans le paturon quelque chose d'émollient.

On donne mai à propos le nom de javart, 1°. à des bourbillons qui se détachent de la peau dans différents endroits, comme au boulet & au devant du pied ; ce ne sont que de petites plaies occasionnées par quelque coup que le cheval se donne quelquefois en se heurtant, ou qu'il reçoit d'un autre cheval ; elles ne méritent pas le nom de javart. 2°. On regarde comme javart nerveux une plaie avec enflure, qui s'étend depuis le boulet jusqu'au canon, qui fait boiter le cheval, & dont l'humeur est fi âcre, qu'il se détache une

partie de la peau au bout de deux ou trois jours. Ce n'est pas un javart nerveux ; c'est une plaie sur laquelle il faut appliquer des plumaceaux chargés de digestifs, pour diminuer, par la suppuration, l'inflammation & évacuer l'humeur acre qui en est la cause. Si les chairs poussent trop, ou qu'elles soient baveuses, il faut les ronger par l'application des plumaceaux trempés dans l'alun fondu, & déterger la plaie jusqu'à ce qu'elle soit cicatrisée.

On donne encore le nom de javart, aux dépôts qui surviennent à cette partie, & qui causent une grande inflammation, douleur & fièvre au cheval, parceque la matière produit une tension considérable, & fuse souvent dessous la peau : mais ce n'est qu'un dépôt ordinaire qu'il faut ouvrir lorsque la suppuration est faite, pour donner issue au pus qui est enfermé, & traiter ensuite la plaie comme un ulcère simple.

ARTICLE V.

Du Javart encorné proprement dit.

C'EST la même chose que le javart simple. La seule différence qu'il y a, c'est que le javart simple vient indifféremment depuis la couronne jusqu'au boulet, & que le javart encorné ne vient que sur la couronne, au commencement du sabot.

Causes.

Les causes sont, 1^o. celles du javart simple. 2^o. Une atteinte dégénérée. 3^o. Un coup que le cheval se fera donné lui-même, ou qu'il aura reçu d'un autre.

Curation du Javart encorné proprement dit.

Lorsque la tumeur ou la contusion à la couronne est récente, il faut y appliquer quelque léger résolutif, comme la térébenthine. Si la suppuration se forme, il faut la favoriser par les suppuratifs, comme le basilicon & les onguens onctueux : s'il y a un bourbillon, il faut tâcher de le faire suppurer, pour le détacher & le faire sortir avec les mêmes suppuratifs.

Mais si la contusion est au talon fur la pointe, & que le bourbillon ne se détache point au bout de quatre ou cinq jours, il faut faire marcher le cheval afin de faire sortir par le mouvement que fait le cheval, la matiere qui par son séjour pourroit gâter les parties voisines.

Lorsque le bourbillon est sorti ; ce mal est ordinairement fans danger, & la guérison prochaine. On en est sûr, lorsqu'après la sortie du bourbillon il n'en suinte aucune matiere. On peut cependant panser la plaie comme un ulcere simple, avec un peu d'onguent égyptiac pour la déterger, & procurer une bonne cicatrice.

Mais lorsqu'après la sortie du bourbillon il suinte de la plaie une matiere liquide, & qu'on sent, avec la fonde, du fond ou une cavité ; c'est le Javart improprement dit, dont je vais parler.

ARTICLE VI.

Du Javart encorné improprement dit.

ON donne communément le nom de javart encorné à la carie du cartilage, qui est placé fur la partie latérale & supérieure de l'os du pied. Ce qui a donné lieu à cette dénomination, c'est que le véritable javart encorné qui vient fur la couronne, creuse & affecte souvent le cartilage sur-tout lorsqu'il est négligé ou maltraité) ; mais on a tort de lui donner alors ce nom, ce n'est plus un javart, c'est une maladie particuliere du cartilage ; cependant je lui laisserai ce nom pour me conformer à l'usage, & je l'appellerai javart

encorné improprement dit, pour le distinguer du véritable javart encorné qui vient à la couronne.

Le javart encorné improprement dit est la carie du cartilage, avec un suintement d'une humeur, & tumeur dans la partie postérieure du pied, à l'endroit du cartilage.

Causes.

C'est, 1°. l'humeur du javart encorné, qui a pénétré jusqu'au cartilage.

1°. La matière d'une bleime, qui aura fusé jusqu'au cartilage.

3°. La matière d'une seime qui aura gagné le cartilage.

4°. Une atteinte dont l'humeur se fera portée en dedans jusqu'au cartilage.

5°. Une enclouure, dans laquelle le pus après avoir séjourné dans le pied, a remonté pour aller gagner le cartilage.

Enfin toute matière acre qui se porte sur le cartilage.

L'égratignure ou la coupure du cartilage.

Diagnostic.

On le connaît par le suintement continuel qui subsiste à l'endroit du cartilage, par l'enflure du pied à cette partie, par le fond qu'on sent avec la sonde.

Prognostic.

Le javart encorné improprement dit, est un mal fort grave & difficile à guérir : on le guérit cependant presque toujours en suivant la méthode que je vais donner ci-dessous.

Le javart encorné improprement dit, devient souvent incurable, 1°. par l'opération mal faite. 1°. Faute de faire l'opération à tems.

Je dis par l'opération mal faite, parcequ'il peut arriver qu'en opérant, on coupe le ligament, qu'on détruise la capsule, ou qu'on égratigne avec l'instrument, le cartilage de l'os coronaire ; dans ces cas, le cheval est estropié. Ce qu'il y a de suprenant, c'est qu'on l'estropie sans savoir ni

même soupçonner qu'on en soit la cause, & cela faute de connoître la structure du pied.

Le javart encorné devient incurable par un autre défaut de l'opération, c'est qu'on ne coupe du javart que ce qui paroît gâté, dans l'espérance que le reste se conservera, & que la plaie se cicatrisera ; mais l'expérience prouve que, dès que le cartilage a été une fois attaqué, il se gâte tout entier, & que si on n'en coupe qu'une partie, il faut revenir souvent à l'opération, parceque ce qu'on a laissé se gâte toujours de nouveau, jusqu'à ce qu'on l'ait entierement enlevé. Mais la matiere qui s'écoule du cartilage, séjourne pendant ce tems-là, affecte tantôt la capsule, tantôt le ligament, tantôt le cartilage de l'os coronaire, & le mal devient incurable.

Mon Pere est le premier, je crois, qui ait ainsi pratiqué l'opération suivante. Voyant que la méthode ordinaire n'avoit aucun succès dans ces maladies, & que le cartilage se gâtoit à mesure qu'on le coupoit, imagina de le couper entierement il y a plus de trente ans pour la premiere fois ; l'expérience seconda fa tentative & ses espérances. Depuis ce tems il a presque toujours guéri par cette pratique ; au lieu qu'auparavant il n'avoit eu aucun succès en suivant la méthode ordinaire. Plusieurs de mes Confreres, convaincus de l'avantage de cette pratique, l'ont adoptée, & la mettent en usage.

Il y a encore aujourd'hui nombre de personnes qui appliquent les caustiques, ou qui mettent le feu par raies, ou par pointes. Cela ne donnant pas issue à la matiere, & ne l'empêchant pas de séjourner, elle produit le même ravage que ci-dessus, & rend le javart encorné incurable.

Il y en a qui coupent le cartilage partie par partie, à mesure qu'il le gâte, mais ils ne guérissent pas, que le cartilage ne soit entierement coupé.

Curation du Javart encorné improprement dit.

Pour guérir le javart encorné improprement dit, il faut faire l'opération, c'est-à-dire couper le cartilage ; mais cette opération n'est pas facile. Il faut connoître parfaitement la structure du pied, la situation du cartilage, sa figure, ses attaches, son étendue, la situation des ligamens de la capsule, de

peur de toucher ces parties avec l'instrument, & d'estropier, fans ressource, le cheval.

Le cartilage est situé sur l'apophyse postérieure de l'os du pied ; il s'étend depuis la partie de l'os qui répond à la muraille des quartiers, jusqu'à la fin des talons ; il va supérieurement & postérieurement jusqu'au paturon, en devant jusqu'au ligament de l'os coronaire, dans l'endroit où il s'attache à l'os du pied ; souvent le cartilage s'ossifie.

Au lieu de ce cartilage, on trouve souvent un os qui forme une éminence aplatie continue avec le corps de l'os du pied ; elle occupe le même espace que le cartilage ; on ne trouve qu'un rebord cartilagineux sur cette éminence.

Maniere d'opérer.

On commence par parer le pied pour amincir la sole ; s'il y a de la matière sous la sole de corne, il faut dessoler le cheval. Il faut couper, avec le bouterolle, la corne qui est sur le cartilage, ensuite couper, avec la feuille de sauge ou le bistouri, le cartilage à la partie supérieure, c'est-à-dire, tout ce qu'on peut couper sans danger, observant de conserver la peau autant qu'il fera possible ; après on enlève peu à peu, avec la reinette, le reste du cartilage : sur la fin il faut mettre le doigt dans la plaie, pour sentir s'il reste encore du cartilage, ce qu'on reconnoît facilement au tact, & enlever, avec la reinette, tout ce qui reste.

Après l'opération, il faut mettre de petits plumaceaux d'étoupes au fond de la plaie ; par-dessus ceux-là, il faut en mettre d'autres un peu plus gros. Il faut que ces plumaceaux soient chargés de térébenthine, ou imbibés de son essence, mettre par dessus de gros plumaceaux secs, pour bien comprimer la plaie & empêcher l'hémorrhagie.

Il faut mettre sur la sole de la remolade, ou quelque chose d'émollient, pour humecter la sole, supposé qu'on ne dessole pas.

Il faut contenir ce premier appareil avec une compresse qui enveloppe le pied, & tenir la plaie comprimée avec une ligature longue de trois aulnes, il faut avoir attention que la ligature ne touche pas & ne comprime pas l'autre talon, parceque la compression pourroit y causer une plaie qui pourroit

dégénérer en javart ; il ne faut lever le premier appareil qu'au bout de huit jours, le panfer ensuite plus souvent avec la térébenthine, ou son essence, de même que ci-dessus.

Il faut prendre garde, en faisant les premiers pansemens, de lever trop haut le pied du cheval, de peur de l'hémorrhagie : c'est pourquoi si le javart est au pied de derriere, il faut que le Palefrenier avance son genou en avant pour soutenir le pied du cheval, qu'il faut laisser panché.

Si au bout de quinze jours ou trois semaines on s'apperçoit que la plaie fournisse beaucoup de matiere par un petit cul de poule, ce qui prouve qu'il y a du fond (il faut fonder pour s'en assurer) ; dans ce cas il faut faire ouverture, pour donner écoulement a la matiere ; s'il y a quelque reste de cartilage, il faut l'enlever par une nouvelle opération, & faire le même pansement que ci-dessus.

Avant de faire l'opération, il faut examiner s'il y a un cartilage, ou si c'est un os qui occupe la place du cartilage ; car, comme je l'ai dit plus haut, il y a quelquefois une éminence osseuse aplatie à la place du cartilage ; on sent au tact si c'est un os. Dans ce cas il n'est pas besoin de couper la corne, il faut feulement faire une ouverture à la peau vers la partie supérieure de cette éminence osseuse, pour couper le cartilage dont elle est : bordée supérieurement, & qui est : le siège du javart. Cette opération n'est pas dangereuse, parceque le cartilage est : éloigné du ligament & de la capsule. Le pansement est le même que ci-dessus.

REMARQUES.

Si le bourbillon fort ou se détache à la pointe du talon, & qu'il attaque le cartilage, il n'est point dangereux & n'exige point pour l'ordinaire l'opération. Le cheval guérit de lui-même, parceque le cartilage étant composé de plusieurs petits paquets ressemblants à une dentelle, ou s'insinue le tissu cellulaire qui les unit, il s'en détache de petites portions qui favorisent cette guérison : mais le moyen de la procurer plus surement, c'est l'exercice ; car si le cheval restoit à l'écurie, la matiere séjournant trop long-tems, gâteroit le corps du cartilage. L'expérience m'a fait connoître que le travail & l'exercice étoient un excellent remede.

ARTICLE VII.

De la Forme.

LA FORME est une grosseur plus ou moins considérable qui survient à la couronne, en dehors, plus aux pieds de devant qu'aux pieds de derrière. Il y en a de deux sortes ; l'une est naturelle, & l'autre contre-nature.

La forme naturelle est une tumeur dure à la couronne, qui gagne ordinairement la partie supérieure de l'os coronaire ; c'est une espèce d'exostose ; elle vient en dehors du pied ; j'en ai vu aux quatre pieds. Elle ne fait point boiter le cheval ; il n'y a point de remède à y faire. Cela ne doit pas s'appeler Forme, c'est un vice de conformation.

La forme contre-nature est une grosseur qui survient à la couronne, plus souvent en dehors qu'en dedans, par quelque accident, comme par quelque coup.

Causes.

La forme contre-nature peut venir, ou d'un coup, ou d'une humeur qui séjourne dans les vaisseaux de cette partie.

Curation.

La forme contre-nature qui vient d'un coup, est accompagnée d'inflammation, puisque le cheval est sensible lorsqu'on y touche ; elle demande les émolliens : il faut envelopper le pied de cataplasmes émolliens.

Si le cheval boite bien bas, on peut le dessoler. J'en ai vu de bons effets ; il faut laisser saigner long-tems afin de dégorgier les vaisseaux.

La forme qui vient du séjour d'une humeur à la couronne, se forme peu-à-peu ; elle fait boiter le cheval, lorsqu'elle est parvenue à un certain point :

elle demande qu'on amolisse la tumeur, & qu'on relâche les parties par des cataplasmes émolliens & relachans.

Si la tumeur subsiste après l'usage des cataplasmes émolliens, il faut y mettre le feu par rayes. Ces rayes doivent pénétrer jusques dans le sabot, & être éloignées l'une de l'autre, de cinq lignes de distance. Il faut mettre dessus des plumaceaux imbibés d'huile de laurier ; huit ou dix jours après l'opération, on peut envoyer le cheval au labour, pour se rétablir.

ARTICLE VIII.

De l'Etonnement du Sabot.

L'ÉTONNEMENT du sabot est un ébranlement qui se fait dans le pied du cheval, occasionné par un coup donné fur le sabot pour abattre le pinçon, ou par un coup que le cheval se fera donné contre quelque corps dur, comme une pierre, & c.

On s'en apperçoit, parce qu'en frappant fur la muraille, l'endroit où il a reçu le coup, est beaucoup plus sensible que le reste de la muraille.

Il faut bien parer le pied, saigner en pince, & mettre une emmiellure autour du sabot & dans le pied.

ARTICLE IX.

De l'Avalure.

L'AVALURE est la réparation de la corne d'avec la peau, à la couronne.

L'avalure peut occuper toute l'étendue de la couronne.

Elle vient de ce que la matiere ou le pus, à la fuite d'une enclouure, aura séjourné entre la chair cannelée & la muraille & aura fusé jusqu'à la couronne, & détaché la peau de la partie supérieure de la muraille. Elle ne fait boiter le cheval que lorsqu'elle est récente : le cheval n'eun boite jamais lorsqu'elle est descendue.

Curation.

Il faut mettre fur l'avalure une tente imbibée d'essence de térébenthine, & un plumaceau chargé de térébenthine par dessus, & couvrir la couronne d'onguent de pied, pour tenir le sabot frais, humecté & souple.

ARTICLE X.

De la Fourmilier.

LA fourmilier est un vuide qui se fait entre la chair cannelée & la muraille ; ce vuide regne ordinairement depuis la couronne jusqu'en bas.

Causes.

Cette maladie vient d'un coup fur la muraille, ou d'une altération de sabot, ou d'un desséchement de cette partie, occasionné par un fer chaud, que l'on aura lassé posé trop long-tems fur le pied ; ce qui désseche les vaiffeaux lymphatiques, enleve l'humidité du pied, & oblige la muraille de s'écarter de la chair cannelée. Cette maladie peut encore venir d'un coup, ou à la fuite d'une fourbure.

Curation.

Il faut ouvrir la muraille à la partie antérieure, & introduire dans l'ouverture des tentes chargées de térébenthine mêlée avec l'onguent de

pied ; ou bien raper la muraille jusqu'au vif, & panser la plaie avec la térébenthine mêlée avec l'onguent de pied.

ARTICLE XI.

Pied foible.

ON appelle *pied-foible* ou *pied-gras*, un pied dont les murailles font minces ; cela vient de nature : ces chevaux font plus sujets à boiter que d'autres ; on risque de les enclouer, ou de les serrer, ou même de les rendre boiteux en frappant fort fur les clous en les ferrant. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE XII.

Quartier foible.

ON appelle *Quartier-foible*, la muraille des quartiers lorsqu'elle est mince, plate, ferrée & quelquefois renversée à la partie inférieure ; cette maladie arrive plutôt en dedans qu'en dehors, & toujours aux pieds de devant.

C'est un défaut de nature ; il n'y a point de remède, si ce n'est la ferrure. Voyez l'article de la Ferrure.

ARTICLE XIII.

Quartier défectueux.

C'EST un quartier dont la corne est devenue raboteuse & filamenteuse, parcequ'on a coupé le cartilage, ou la muraille, parcequ'on a appliqué des caustiques qui ont trop agi sur cette partie, ou parcequ'on y a mis le feu.

Lorsqu'une seime a été mal guérie ou mal opérée, il se forme une fente au quartier par laquelle passe la chair cannelée, ce qui rend le quartier fistuleux ; ce mal ne se guérit jamais, fans une nouvelle opération : il faut y apporter plus de foin qu'à la première fois, & suivre le pansement ordinaire.

ARTICLE XIV.

Du Fic, ou Crapaud.

LE sic est une tumeur à la partie inférieure du pied : elle est à-peu-près de la nature du poireau. C'est une excroissance qui, quoique mollassse, a une certaine consistance ; elle est insensible & fans chaleur.

Le sic se divise par le bout en plusieurs filets, qu'il est facile de séparer avec le doigt.

Je distingue le fic en benin & en grave : le benin est celui qui n'attaque que la fourchette.

Le grave est celui qui attaque outre cela, ou la sole charnue, ou la chair cannelée des talons, ou celle des quartiers, ou la partie postérieure du cartilage.

Causes.

Le fic vient ou de l'âcreté de la lymphe nourricière, ou de la saleté, ou des ordures dans lesquelles trempe le pied, ou de l'âcreté des boues dans lesquelles marche le cheval, ou de ce que le pied a demeuré long-temps

dans le fumier, ou à la fuite des eaux du paturon : il survient aussi souvent à un cheval qui séjourne long-tems dans l'écurie.

Les sics arrivent plus souvent aux chevaux qui ont les talons hauts & la fourchette petite ; la fourchette se trouvant alors éloignée de terre, n'est point comprimée, l'humeur y séjourne & y produit les fics ; au lieu que les talons bas, laissant porter la fourchette à terre, elle est continuellement comprimée & en mouvement : il est rare que les sics surviennent à ces forces de pieds.

Lorsqu'il n'y a que la fourchette & la sole charnue qui soient attaquées, le cheval ne boite pas ; mais il boite lorsque les quartiers commencent à se dessouder : cela arrive lorsque le fic gagne la chair cannelée des talons.

Curation du Fic bénin.

Le sic benin est celui qui n'attaque que la fourchette.

On s'amuse ordinairement à couper le sic, ou à le bruler par les caustiques, voulant éviter de dessoler.

Mais il arrive souvent que ces moyens ne réussissent pas, parceque l'humeur du sic se portant sur les cotes au-dessus de la sole de corne, y produit de nouveaux sics ; il faut toujours en venir à la dessolure, & c'est le remède qu'on doit employer d'abord, lorsqu'on reconnoit que les racines du fic sont profondes, parcequ'il est inutile de détruire l'extrémité du sic, il reviendra toujours si on ne détruit pas les racines.

Lorsqu'on a dessolé, il faut appliquer sur la plaie pour premier appareil des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, qu'on aura foin de comprimer d'une manière unie, sur tout à la fourchette ; on lèvera l'appareil au bout de cinq jours ; on pansera ensuite avec l'onguent égyptiac l'endroit du sic, & le reste de la sole avec de la térébenthine, jusqu'à la guérison.

Curation du Fic grave.

Le fic grave est celui qui attaque la sole charnue jusqu'à l'os du pied, qui gagne quelquefois la chair cannelée des talons, & celle des quartiers ; de façon que les arc-boutans se détruisent, & obligent la muraille de s'écarter.

Comme c'est une maladie grave, qui paroît venir en partie de la corruption des humeurs qui abreuvent le pied, il est à propos de mettre le cheval au son & à la paille, de lui faire deux setons aux fesses, & un troisieme au poitrail, pour détourner de ce côté une partie de l'humeur qui se porte au pied.

Il faut le dessoler deux ou trois jours après, & couper avec la feuille de sauge le sic jusqu'à la racine.

Si l'os du pied étoit carié, comme il arrive assez souvent, il faudroit ratifier l'os pour emporter ce qu'il y a de gâté sur la surface de l'os ; ensuite y appliquer un peu de digestif, pour faire tomber l'esquille, & favoriser l'exsolation ; mettre sur le reste de la sole des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine.

Si au second appareil, on s'apperoit que les chairs soient baveuses, mollasses & filamenteuses, fournissant de la sérosité, ce qui prouve que la racine du fic n'est pas entierement détruite ; il faut les recouper avec les feuilles de sauge, & panser la plaie avec l'égyptiac jusqu'à la fin de la guérison.

Si le fic commence à attaquer la chair cannelée, il faut détruire, avec la renette, la racine du fic dans cette partie, & panser la plaie de même que ci-dessus, en appliquant des bourdonnets pour tenir la chair cannelée bien comprimée.

Si le fic gagne du côté de la couronne en allant du bas en haut, & que les quartiers soient dessoudés, il faut les couper pour avoir la liberté de couper le sic, & détruire, avec la renette, ce qui pourroit rester du fic dans la muraille. Appliquez dessus des plumaceaux imbibés d'essence de térébenthine, ou chargés de térébenthine. Le grand point est de bien couper le sic & de bien mettre l'appareil, & le tenir ferré avec une ligature large, & ne pas le lever avant quatre jours, de peur d'hémorrhagie ; ensuite panser avec l'égyptiac de deux jours l'un, jusqu'à la fin de la guérison.

Quelquefois la fièvre survient : il faut alors mettre le cheval à l'eau blanche, le saigner, & lui donner des lavemens émolliens.

Il se trouve quelquefois des chevaux qui ont des sics aux quatre pieds à la fois ; il faut dans ce cas préparer le cheval pendant quelques jours, avant

que d'en venir à l'opération que demandent tous les fics. Pour cela il faut faire boire au cheval des décoctions rafraichissantes, délayantes & purificatives, faites avec les feuilles de bourrache, de cerfeuil, de mauve, de pimprenelle, & c. le mettre à l'eau blanche, & détourner une partie de l'humeur qui se porte aux pieds, par le moyen des setons. Quatre ou cinq jours après, il faut faire l'opération fur deux pieds à la fois, l'un de devant & l'autre de derriere, du coté opposé ; & opérer fur les deux autres, lorsque le cheval ne souffrira plus.

Si le cheval avoit des eaux ou quelque poireau dans le paturon, il faudroit commencer par les guérir, parceque la sérosité s'écoulant du paturon dans le pied, empêcheroit la guérison du sic.

On peut prévenir souvent les fics, en abattant les calons lorsqu'ils font trop hauts, & en faisant porter par-là la fourchette à terre.

ARTICLE XV.

De la Cerise.

LA CERISE est une excroissance de chair qui arrive à la sole charnue, & qui surmonte la sole de corne ; cela arrive faute de compression.

Si la cerise est à la chair cannelée, il faut la couper, & la comprimer avec des plumaceaux ; elle guérit facilement.

Si elle est : à la sole charnue, elle est : plus dangereufe. Le plus court est : de dessoler : lorsqu'on a dessolé on la coupe, & on la tient comprimée.

ARTICLE XVI.

De la Fourbure.

LA FOURBURE consiste dans une roideur des tendons ; le cheval ne peut pas se remuer, & semble être tout d'une piece.

La sourbure vient le plus souvent d'un travail forcé, comme d'une course ou d'une marche longue & fatigante, sur-tout si le cheval passe tout d'un coup d'un grand chaud à un grand froid.

Le travail immodéré met le sang en mouvement, excite la chaleur & les sueurs ; les sueurs dissipent la férosité du sang, elles enlèvent cette humidité qui tient les fibres souples & capables d'un mouvement aisé ; elles apauvrissent le sang, & dessechent les fibres ; de-là la sécheresse, le défaut de souplesse, & la roideur des tendons.

2°. Par le travail outré, il se fait une grande déperdition d'esprits animaux ; de-là la perte du mouvement.

3°. Les fibres, ayant été tirillées & allongées par le mouvement & la fatigue, tombent dans l'atonie, & perdent leur ressort & leur ton.

La sécheresse des fibres resserre les vaisseaux lymphatiques ; elle les comprime de façon qu'ils sont, pour ainsi dire, effacés ; la circulation de la lymphe ne peut plus se faire dans la jambe ; la sérosité qui étoit destinée à humecter les tendons, & la lymphe qui devoit les nourrir, font obligées de séjourner dans le sabot ; de-là cet amas d'eau & de férosité qu'on trouve quelquefois dans le sabot, qui le cerne d'abord autour de la couronne, & qui le détache ensuite entierement.

La sourbure peut encore venir du trop long séjour du cheval dans l'écurie, fans exercice ; fans doute parce que les fibres, en demeurant longtemps dans l'inaction, se roidissent, & perdent leur souplesse. Il arrive assez souvent qu'un cheval malade, du pied de derriere sur-tout, devient fourbu de l'autre pied, qui étoit sain.

On voit encore quelquefois des chevaux devenir fourbus après avoir mangé du bled en verd.

Curation.

Il faut saigner une on deux fois ; lorsque la sourbure vient de ce que le cheval a passé subitement du chaud au froid ; ensuite froter les reins & les

quatre jambes avec de l'eau-de-vie & l'essence de térébenthine, pour y ranimer la circulation, & rendre le ton aux fibres.

On peut donner intérieurement un breuvage de trois chopines d'eau, dans lesquelles on fait dissoudre une bonne jointée de sel, & trois ou quatre oignons blancs pilés.

C'est un léger cordial & tonique qui ranime admirablement le cours des esprits animaux. Il faut tenir le cheval chaudement dans l'écurie, & le promener de tems en tems.

Lorsque la sourbure vient d'un travail forcé, il faut saigner le cheval, lui faire prendre par jour deux onces de thériaque & d'assa fœtida dans une pinte de vin. Lui donner plusieurs lavemens faits avec la décoction des plantes émollientes, lui frotter les quatre jambes avec du vinaigre où on aura dissous une demi-poignée de sel, lui frotter les quatre couronnes avec de l'essence de térébenthine, lui faire une bonne litière, & le tenir à l'eau blanche.

On peut aussi lui appliquer sur les reins un sac, dans lequel on aura mis un picotin d'avoine, qu'on aura fait bouillir légèrement dans le vinaigre.

CINQUIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLÉMENTS DE FERRURE.

POUR. apprendre à ferrer promptement, il faut accoutumer la main aux différens mouvemens du poignet, au maniment des tenailles, du ferretier, & des outils dont on se sert pour la ferrure.

Pour cela il faut, 1^o. prendre un morceau de plomb quarré ou de fer chaud, le tenir de la main gauche avec les tenailles, & frapper dessus avec le ferretier de la main droite, de façon que les coups portent également & à plomb, sur les faces du plomb ou du fer, & que le plomb en s'allongeant soit toujours également quarré ; se tenir droit en frappant : continuer cet exercice jusqu'à ce que les deux mains soient accoutumées, l'une à tourner, l'autre à frapper à propos, & qu'elles soient d'accord.

2°. Il faut prendre des quartiers de fer, les redresser ; plier des déferres, les remplir pour en faire des lopins.

3°. Faire rougir un morceau de fer quel qu'il soit, & le rendre quarré de la maniere que je l'ai dit ci-dessus.

4°. Mettre au feu un morceau de fer forgé, le faire chauffer & le retourner à propos, le prendre quand il est chaud avec des tenailles, le lâcher sur l'enclume, le pousfer avec un ferretier, & le recevoir avec les tenailles qu'on tient ouvertes ; ces exercices répétés, forment admirablement la main, la préparent & l'accoutument à faire avec aisance, les mouvemens nécessaires pour la pratique.

Quand par l'exercice, on a acquis l'aisance du mouvement, la justesse de la main, & le maniment des tenailles, il faut commencer à forger un fer. On fait chauffer à blanc un morceau de fer corroyé, & on le bat à deux, on recommande au frappeur de frapper doucement afin de donner le tems au Forgeron de tourner la main pour dégorger ; on porte la branche à la bigorne, pendant qu'elle est chaude, pour lui donner sa forme : ensuite on remet le fer au feu pour chauffer l'autre branche, & on la forge de même que la précédente ; on frappe à petits coups pour la recourber ; ensuite on tourne le fer sur le côté, enforte qu'on puisse frapper sur la branche qui est en l'air, pour rapprocher les deux branches, & leurs donner la figure de fer, ce qu'on appelle *monter à cheval* : ensuite on met le fer à plat sur l'enclume, pour l'unir ; il faut que le Frappeur & le Forgeron frappent également, afin que le fer soit égal d'épaisseur ; après cela on le bigorne pour lui donner la figure nécessaire, on revient sur l'enclume pour l'applanir. Lorsqu'on aura donné au fer la tournure qu'on demande, il faut l'étamper de la façon qu'il est marqué sur la planche, pour les bons pieds. Quand on leve des crampons, il ne faut pas les lever à la quart de l'enclume, car ils sont sujets à casser. Il faut s'accoutumer à les lever à la bigorne, ou mieux au milieu de l'enclume.

Quand on fait forger, il faut apprendre à donner le coup de boutoir & à parer le pied, afin de se mettre en état de ferrer sans estropier un cheval. Pour cela on commence à s'exercer sur les pieds morts ; on prend le pied d'un cheval mort tout nouvellement, on l'attache solidement à un bras du

Travail, ou à quelqu'autre endroit propre pour cela ; on abat d'abord du pied à tort & à travers, feulement pour se former la main & l'accoutumer à donner le coup de boutoir : on tient le boutoir avec la main droite, on appuie l'extrémité du manche sur le ventre, qui doit servir de point d'appui ; il faut que le poignet soit libre, afin de pouvoir tourner le boutoir en tous sens ; se tenir droit, pousser le boutoir avec le ventre, faire agir les reins, non le corps.

Remarquez que le boutoir ne doit jamais abandonner le ventre, que lorsqu'on est obligé de parer le pied autour d'un trou, comme autour de la piquûre d'un clou-de-rue, & lorsqu'on veut tourner les talons ; ce qu'on appelle ferrer à la Marchande.

Il faut prendre un second pied, l'attacher de même que le premier, abattre du pied, parer le dedans, & enlever des lames de corne épaisses & réunies, & ne point parer par chiquets : ensuite il faut examiner la grandeur & la forme du pied, pour y proportionner le fer ; choisir un fer qui ne soit point étampé, le présenter à froid au pied, pour voir s'il convient, le mettre au feu l'étamper, l'ajuster, le représenter, pour voir s'il a la tournure du pied. On peut, pour prendre ses mesures, le laisser quelque tems sur le pied, parcequ'on ne craint pas de l'échauffer, ce qu'il ne faudroit pas faire si le pied étoit vivant. Si le fer n'a pas la tournure du pied qu'il doit avoir, il faut courir à l'enclume pour l'ajuster ; s'il n'est pas chaud, il faut le faire chauffer pour lui donner la tournure nécessaire. Voyez ce que j'en dis à l'article de la Ferrure.

Le fer ajusté ; il faut prendre des clous convenables au fer & au pied, & ne pas les réduire trop, c'est-à-dire ne pas les battre trop, de peur de les casser, sur tout au rivet, & prendre garde qu'ils ne soient pas pailleux.

Il faut avoir un brochoir qui ne soit pas trop lourd, le tenir par le bout du manche, & ne faire agir que le poignet, en frappant sur le clou qu'il faut tenir avec deux doigts, de la main gauche, en commençant à l'enfoncer ; si la lame du clou venoit à ployer, il faudroit l'appuyer avec une branche des triquoises, frapper à petits coups jusqu'à ce qu'on sente de la résistance, frapper alors à grands coups pour chasser le clou en dehors, & dès qu'il est sorti, relever la lame avec le brochoir, de peur qu'elle ne blesse celui qui

pourroit tenir le pied ; frapper à grands coups les têtes des clous pour les faire entrer dans les trous de l'étampure, couper les lames près de la muraille ; mettre les triquoises fous la pointe du clou, & frapper fur la tête à grands coups de brochoir, pour faire relever la pointe ; couper avec le rogne-pied la corne qu'il y a entre le rivet, & la lame, à la sortie du clou ; mettre encore les triquoises fous le rivet, & frapper fur la tête des clous pour relever le rivet ; ensuite appuyer les triquoises fur la tête des clous, faire remonter le rivet avec le brochoir, & l'applatir fur le sabot, afin qu'il entre dans la corne.

Si le sabot étoit trop sec, il faudroit le faire tremper dans l'eau pendant trois ou quatre jours pour le mettre dans un état semblable à l'état naturel du pied vivant.

Lorsque cet exercice, répété plusieurs fois fur le pied, mort, aura donné une facilité & une aisance dans le maniment des outils, & une habitude de la ferrure, on pourra passer hardiment à la ferrure du vivant. La façon de ferrer les différens pieds, peut se voir dans le Traité que je vais donner ci-après fur la Ferrure.

Pour ferrer fans craindre & fans danger, il faut connoître parfaitement la structure du pied, fans cela on ne travaille qu'en aveugle, & on est exposé continuellement aux dangers de la Ferrure, qui font en grand nombre.

On commence par déferrer, on abat avec le boutoir, la partie superflue de la muraille, on coupe avec le rogne-pied la corne éclatée ; ensuite on met au feu le fer qu'on a choisi, pour l'étamper ; on lui donne la tournure du pied avant que de l'étamper, de peur de gâter l'étampure en l'ajustant, on en lui donnant la tournure.

Il faut bien examiner la muraille avant que d'étamper le fer, afin de ne pas l'étamper dans les endroits où il n'y a point de corne, comme aux quartiers serrés, aux faux quartiers, aux avalures, aux seimes, à la corne éclatée, & c.

Dès que le fer est ajusté, on le présente fur le pied, & on le laisse l'espace de tems feulement qu'il faut pour voir s'il en prend bien la tournure ; observer sur-tout de ne point appuyer long-tems le fer avec les branches des triquoises, comme font quantité de Garçons Maréchaux, qui échauffent le

pied, & rendent souvent par-là les chevaux boiteux. Si c'est un pied foible, il faut mouiller le fer dès qu'il est ajusté, & le présenter fur le pied fans tenailles.

Il ne faut point parer le dedans du pied, à moins qu'il n'y ait un oignon qui fasse tomber la sole ; car dans ce cas, il faut parer pour éviter de trop vouter le fer.

ARTICLE PREMIER.

Précautions à prendre pour serrer les Chevaux malins.

IL faut étudier le caractere des chevaux, connoître leur malice, & se servir de ruses pour les ferrer plus aisément.

Si le cheval compte (on appelle *compter*, lorsqu'il retire son pied à chaque coup qu'on lui donne), il faut commencer par frapper doucement, ensuite un peu plus fort, de ainsi en augmentant jusqu'à ce que le clou soit rivé.

Il y a des chevaux qui ne donnent pas le pied facilement, il faut les prendre par douceur, & les caresser ; leur lever les pieds de devant, & coulant tout de fuite la main le long du dos, venir à la jambe de derriere ; embrasser le jarret d'une main en dedans, de l'autre saisir la queue pour la faire servir d'appui ; serrer fortement le jarret avec le bras, ne point lâcher à moins qu'ils ne fassent de grands efforts, & qu'on ne courre risque d'être bielle. S'ils font mutins, il faut leur mettre les morailles, ou un torche né ; s'ils continuent à être difficiles, il faut leur ôter les morailles ou le torche-né, & leur envelopper la tête d'un linge simple, ou de quelque grosse couverture qui charge la tête. Si bien loin de s'adoucir ils deviennent plus médians, il faut prendre une platte-longe, l'attacher à la queue, palier la corde dans l'anneau de la plattelonge, mettre cette corde au paturon du pied qu'on veut ferrer, & tirer le pied à foi avec la platte-longe. Si le cheval vient

à s'abattre ou à se coucher, il faut cesser de lui boucher la vue, le mettre sur un terrain non pavé, ou s'il est pavé, le couvrir de fumier, faire tourner le cheval jusqu'à ce qu'il soit étourdi, & alors lui lever le pied : ce qu'on fait facilement, quand même il seroit habitué à ruer dans cette occasion, comme il arrive souvent.

Il y en a d'autres qui baissent la hanche, quelquefois jusqu'à tomber dès qu'on leur lève le pied : il faut dans ce cas, attacher une platte-longe à la queue, ensuite faire un tour au paturon, tenir la platte longe d'une main, appuyer l'autre sur la hanche, tirer en haut la platte longe pour faire replier la jambe. Lorsque la jambe est raccourcie, de manière que le pied soit dans une situation convenable pour être ferré, il faut approcher du jarret la main qui étoit sur la hanche, pour l'embrasser, le tenir comme on fait ordinairement pour ferrer, & ne point lâcher la platte-longe. Si le cheval tire fortement, & fait beaucoup de mouvement, quittez le jarret, & portez la main sur la hanche, tenant toujours la platte-longe ; laissez-lui, en suivant ses mouvemens, faire ses efforts, & lorsqu'il fera las, reprenez le jarret, comme auparavant. Il y a des chevaux qui, sans être méchans s'abandonnent, à la longueur du tems, sur celui qui les tient, il ne faut pas lâcher subitement le pied, parceque le cheval se trouvant privé tout-d'un-coup du point d'appui, tomberoit rudement & courroit risque de se blesser ; mais il faut conduire doucement le pied, à terre, il faut se mettre entre ses deux jambes de derrière & lui lever le pied sans platte longe, le cheval ne trouvant plus de point d'appui en dehors, restera tranquille & se soutiendra.

Lorsqu'on est obligé de mettre le cheval au Travail pour le ferrer, il faut, avant que de l'y mettre, tenir les fers tout prêts à porter sur le pied, & que les clous soient tous affilés pour ne pas faire languir le cheval dans le Travail ; on voit après cela s'il est bien contenu de toute part, avant que de lever le pied pour le serrer ; on lui lève le pied avec une platte-longe, on ne fait que deux tours à l'entour de la barre de fer, & on ne l'engage jamais, afin de pouvoir, selon la nécessité, mettre le pied à bas.

Si le cheval se débat & tire la jambe, il faut lui laisser faire ses mouvemens, & après continuer de le serrer, pourvu qu'il soit bien contenu dans le Travail ; cela se fait sans soupente : mais s'il se débat

considérablement, on met les soupentes. Quelquefois le cheval s'abandonne fur les soupentes, & court risque d'être suffoqué ; il faut alors lâcher promptement le pied, & le débarrasser du Travail, de peur qu'il ne périsse, ce qui arrive quelquefois. Il faut le laisser reposer un moment, & respirer à son aise, ensuite le remettre au Travail, & ne pas le gêner ; mais feulement le tenir court pour assujettir la tête, lui mettre les morailles, ou le torche-nez, lui reprendre la jambe, & ne faire qu'un demi-tour avec la corde autour de la barre, afin de pouvoir mettre bas sur-le-champ, si le cas le requiert. Lorsqu'on lâche la longe, il faut le faire doucement, de peur que le cheval ne se blesse en heurtant rudement son pied contre le pavé ; il faut le reprendre dès que le pied aura reposé à terre ; c'est de cette façon qu'on parviendra à le ferrer.

Si le cheval ne s'abandonne pas, & ne se couche pas fur la soupente, mais qu'il tire presque continuellement la jambe, il faut le lâcher & le reprendre souvent, jusqu'à ce qu'on soit venu à bout de le ferrer. Je dis qu'il faut le lâcher souvent, parce qu'en tirant la jambe, il peut le faire une extension au-dessus du jarret, qui fait boiter le cheval pendant un certain tems.

Il y en a qui se débattent tellement dans le Travail, qu'il faut les en tirer pour les ferrer à la platte-longe.

Au reste, pour ferrer un cheval il faut plus de hardiesse & d'adresse que de force ; avant que de terrer, le Maréchal doit avoir attention que le cheval n'ait pas la longe dans la bouche, ni fur le nez, quand on l'attache ; dans la bouche, car il est à craindre qu'en tirant la longe, il ne se coupe la langue ; fur le nez, parcequ'il y a danger qu'il ne se bouche la respiration. J'en ai vu plusieurs exemples. Quelques uns se font coupé la langue fur la longe. Un entr'autres s'étoit tellement ferré le nez en tirant la longe, qu'il perdoit la respiration ; à peine eut-on le tems de couper la longe.

J'en ai vu un autre qui tiroit la longe avec tant de force, qu'après lui avoir coupé la longe qui lui seroit extrêmement le nez, il tomba à la renverse, se releva, & alla tomber mort à cent pas de là.

Quand on déferre un pied foible ou un pied boiteux, il faut avoir attention d'oter les rivets des clous avec le rogne-pied, & de ne mettre les triquoises

que fur la branche du fer de dehors, parce que le quartier de dedans est toujours le plus foible, & que les triquoises foulent la sole.

CHAPITRE II.

PRATIQUE DE LA FERRURE.

LA FERRURE étant une partie essentielle de la Maréchallerie, j'ai tâché de donner fur cette matiere ce que j'ai trouvé de plus sur ; mais après avoir lu tous ceux qui ont écrit avant mon Pere fur la ferrure, je n'y ai rien trouvé de satisfaisant ni de conforme à la structure du pied.

J'ai examiné avec soin les différentes fortes de ferrures qui se pratiquent, non-seulement en France, mais dans les Pays Etrangers, je les ai comparées avec celle de mon Pere, & j'ai trouvé qu'elle l'emportait par ses avantages fur toutes les autres.

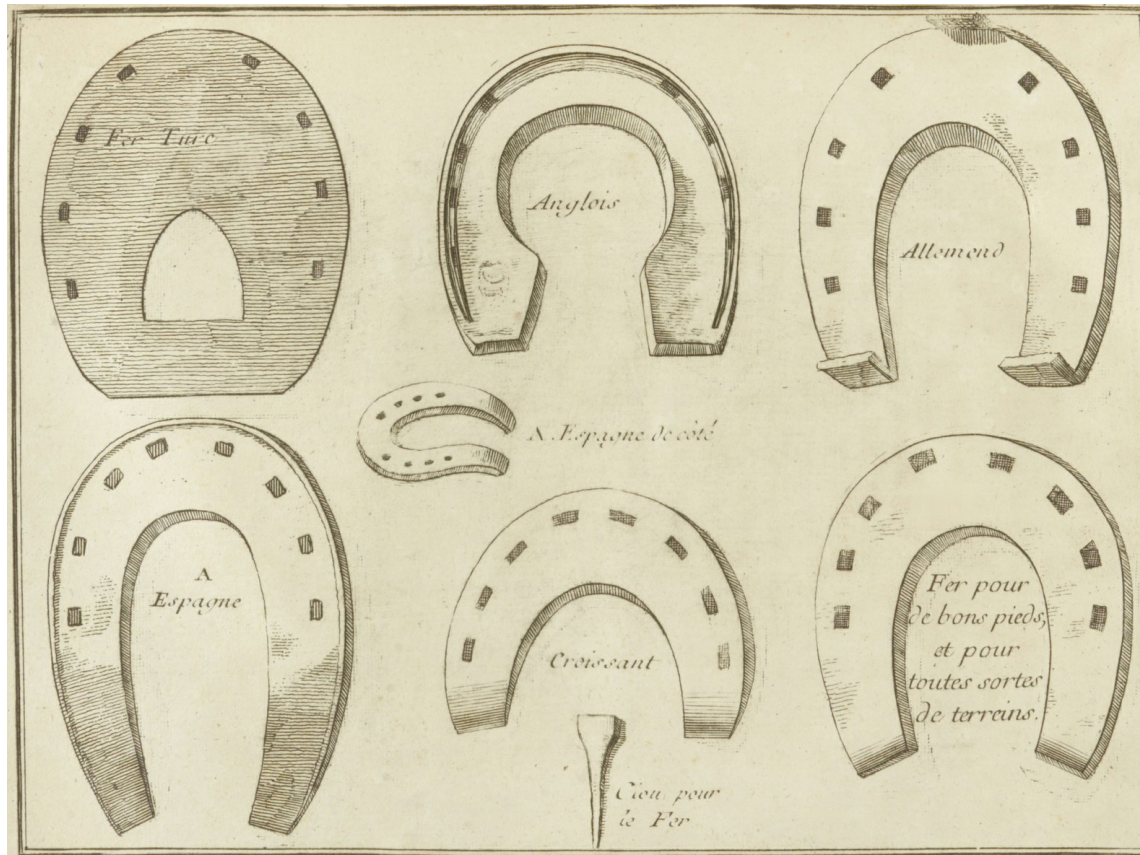
Ceux qui l'ont examinée d'un oeil juste & impartial, lui ont accordé leur suffrage ; la plûpart même des Maréchaux, obligés de se rendre à la vérité, ont approuvé cette ferrure, & après en avoir connu l'utilité & les avantages, l'ont enfin adoptée & mise en usage.

L'étude de l'anatomie, à laquelle je me livre depuis long-tems, la connoissance de la structure du pied du cheval, des différents ressorts que la nature y fait jouer, & des usages auxquels elle le destine, m'ont fait faire de mines réflexions & de solides observations.

Le cheval servant à porter ou à tirer différens fardeaux, s'useroit inmanquablement le pied, si on n'y remédioit. Un a donc eu recours à la ferrure, qui est une défense tant pour la muraille du pied que pour la sole. Celui qui la imaginée n'a sûrement point eu intention de parer la sole, ni de l'affoiblir en aucune maniere, il seroit allé contre son principe, & c'auroit été détruire son ouvrage que de creuser le pied : cependant un pied qui n'est

pas creusé & paré uniment, est regardé aujourd'hui comme mal ferré ; mais on reviendra aisément de cette erreur, si on fait attention que la ferrure n'est mise en usage que pour conserver le pied du cheval, & non pour l'affoiblir, en l'embellissant.

Planche 7.



Pour connoître les avantages de la nouvelle ferrure, il faut connoître la structure du pied ; la connoissance de l'une conduit à la connoissance de l'autre ; c'est pourquoi je renvoie à l'article de l'anatomie du pied, dont j'ai parlé avant que de parler des maladies du pied, & aux planches qui y font jointes.

Je vais dire deux mots des propriétés de la fourchette du cheval, & des avantages qu'il en retire.

1^o. Elle conserve les talons bas & foibles. La nature, pour suppléer à ce défaut de talons foibles, leur a donné une grosse fourchette fur laquelle ils

marchent, & qui leur sert de point d'appui.

2°. Les pieds plats & talons bas ont tous une grosse fourchette qui foulage les talons ; en effet tout le poids du corps tombe sur la fourchette & non sur les talons. Le contraire arrive aux bons pieds, car pour l'ordinaire ils ont une très petite fourchette, mais en revanche de forts talons, qui font fonctions de fourchette, & par conséquent soutiennent tout le poids du corps du cheval.

ARTICLE II.

Défauts de la Ferrure actuelle.

I.. LES fers longs & forts d'éponge font sujets, par leur poids, à ne point tenir fermement, & font péter les rivets.

II. Il faut de gros clous, à proportion de la force des sers, pour les tenir : ce qui fait éclater la corne ; ou souvent les grosses lames pressent la chair cannelée & la sole charnue, & font boiter le cheval.

III. Les chevaux font sujets à se déferer par la longueur des fers ; savoir, lorsque le pied de derrière attrape l'éponge du pied de devant, soit en marchant, soit en restant en place, & en mettant le pied l'un sur l'autre, ou bien entre deux pavés, dans les barres des portes, ou sur les ponts levis des villes de guerre, & dans les terres fortes.

IV. Ils marchent lourdement, par la pesanteur du poids des fers qui les fatiguent.

V. Les fers longs & forts d'éponge, éloignent la fourchette de terre, & empêchent le cheval de marcher sur elle ; alors si le cheval a de l'humeur dans la fourchette, il lui viendra un fic ou crapaud, parceque l'humeur séjourne ; ce qu'on évite en ferrant court : le cheval marchant sur la fourchette, l'humeur se broie, se divise & se dissipe plus facilement,

principalement aux pieds de devant, parceque l'animal s'y appuie plus que fur les pieds de derriere.

VI. Les fers longs & forts d'éponge, aux pieds qui ont les talons bas . les écrasent & les renversent, les soulent & font boîter le cheval (attendu qu'il a toujours le même point d'appui) ; quoiqu'on relève l'éponge, & qu'on voie du jour entre l'éponge & le talon, en levant le pied ; mais dès qu'il est à terre, le talon va chercher l'éponge, parceque le sabot est fléxible.

VII. Les fers longs & forts d'éponge, lorsque le pied est paré, la fourchette étant éloignée de terre, occasionnent plusieurs accidens, comme la rupture du tendon fléchisseur, ou l'extension du même tendon, & la compression de la sole charnue ; ce qui n'a encore été connu que depuis que je l'ai remarqué, & que j'en ai fait la découverte ; cela est aisé à démontrer.

VIII. Les fers longs font glisser & tomber les chevaux, parcequ'ils font l'effet d'un patin fur le pavé sec, tant en hiver qu'en été.

IX. Les fers longs font encore nuisibles, lorsque les chevaux se couchent fur l'éponge, ce qu'on appelle se coucher en vache, parceque pour lors ces fortes de fers les blessent au coude.

X. Les crampons font à supprimer fur le pavé, & ils ne font bons que fur la glace, ou fur une terre grasse, pour lors les crampons s'insinuent dans l'une ou dans l'autre, & retiennent le cheval ; au lieu que fur le pavé, les crampons glissent, principalement lorsque le pavé bombe, ce qui est très ordinaire à Paris, parceque le grand nombre des voitures arrondit en très peu de tems les carres des pavés, quand même les pavés feroient neufs. Pour peu que le cheval marchât, les crampons ne dureroient pas plus de sept à huit jours ; donc il est un mois ou cinq semaines, fans avoir de crampons, puisque la ferrure doit durer six semaines.

XI. Les crampons en dedans font sujets à estropier-le cheval, en croisant ses pieds fur la couronne, ce qui forme des atteintes encornées.

XII. Le cheval avec des crampons ne marche pas à son aise fur le pavé, & se fatigue.

XIII. Le cheval qui n'a qu'un crampon en dehors n'a point le pied à plomb, & ce crampon gêne l'articulation de l'os coronaire qui porte fur l'os du pied, le pied se trouvant alors de côté.

XIV. Si le cheval a le pied paré, & qu'il vienne a se déferer, il ne peut pas marcher qu'il ne s'écrase & ne s'éclate la muraille, & qu'il ne se foule la sole charnue, attendu que la muraille se trouve fans soutien, exposée à rencontrer des chicots & tessons de bouteille, de petites pierres tranchantes, & d'autres qui foulent la sole, & des clous-de-rue.

XV. Si les fers font longs & les talons creusés, les pierres & les caillous se logent entre le fer & la sole, comme le fable & la terre qui se mastique entre le fer & la fole, & font boiter le cheval.

XVI. Les pieds plats deviennent combles en voutant les fers pour soulager les talons & la fourchette, parceque plus les fers font voutés, & plus aussi la muraille s'écrase & se renverse, principalement le quartier de dedans, comme étant le plus foible ; pour lors, cela fait bomber la soie charnue, c'est ce qu'on appelle oignon, & met presque toujours le cheval hors de service.

XVII. Si la muraille est mince, & qu'on voute les fers, ces fortes de fers pressent tellement les deux quartiers, que l'os du pied & ce qui en dépend, se trouvent comprimés, comme quand nous avons des souliers justes qui nous font boiter. Ces fortes de fers font l'effet d'une pincette, ou pour mieux dire d'un étau : tout nuisibles que sont ces sers, encore faut-il être très bon Maréchal, pour ajuster un fer qui soit bien voûté, & dont les éponges puissent garantir les talons ; & c'est cette méthode qui toute difficile qu'elle est à exécuter, acheve de perdre les pieds plats des chevaux.

XVIII. Les pieds parés font exposés à être plus considérablement blessés par les clous-de-rue, tessons, chicots, & c.

XIX. La sole parée prend plus facilement la terre ou le fable, qui forme une espece de mastic entre le fer & cette fole : ce qui foule le pied, & fait boiter le cheval.

XX. Il arrive souvent, que lorsque la sole est bien parée, & que le cheval se trouve dans un endroit sec, la sole se seche par l'air qui la pénètre, qui lui ôte son suc & fa souplesse, de forte que la sole étant dans cet état de sécheresse, ferre & comprime la sole charnue, & fait boiter le cheval. Cette sole est si dure que le boutoir n'y peut entrer qu'avec grande peine. La

précaution que l'on doit prendre pour éviter cette sécheresse, c'est d'humecter la sole avec la terre ou la fiente.

XXI. Une habitude qu'il faudroit détruire, c'est celle qu'on a d'attendrir la sole de corne, de se servir d'un fer rouge avec lequel on brule cette fole, afin que le Maréchal & le Palefrenier aient moins de peine, l'un à parer & l'autre à tenir le pied du cheval ; mais il en résulte le plus souvent, qu'on échauffe la sole charnue, & qu'on rend par conséquent le cheval boiteux.

XXII. Un fer fort que l'on fait porter à chaud, quoiqu'il ne soit pas rouge, est nuisible, tant par rapport à son épaisseur, que parcequ'il arrive que dans l'opinion ou est le Maréchal, que ce fer n'est pas assez chaud, il le laisse trop long-tems appliqué, ce qui échauffe tellement le sabot, que la chair cannelée qui se trouve desséchée se détache par la fuite de la corne cannelée, & fait un vuide entre la sole & la muraille ; ce qui fait souvent boiter le cheval.

XXIII. Il arrive communément que pour faire un pied qui plaise à la vue, on le rogne tellement qu'on le pare jusqu'à la sole charnue, & que la chair se faisant jour à travers la sole de corne, la surmonte ; c'est ce qu'on appelle une *cerise*, & cela fait boiter le cheval, quelquefois un espace de tems assez considérable.

XXIV. Le pied paré est principalement cause que le quartier en dedans se resserre ; c'est ce qu'on appelle *quartier foible*, ou *quartier serré* ; ce qui fait boiter le cheval.

XXV. Il arrive aussi qu'un quartier se resserre, & même tous les deux, & quelquefois la totalité du sabot ; pour lors le sabot devient plus petit, & gêne toutes les parties intérieures du pied, ce qui estropie le cheval ; accident qui résulte de la parure du pied.

XXVI. Il résulte encore un autre accident, c'est que quand le quartier se refferre, il fait fendre le sabot dans sa partie latérale ; cet accident s'appelle *seime*, & le cheval devient boiteux.

XXVII. L'habitude de parer les pieds, & fur-tout les talons, qui en font les arcabouts, fait ferrer les deux talons, & les pieds s'encastellent, ce qui rend le cheval boiteux.

XXVIII. C'est un abus de raper les pieds des chevaux, cela altere le sabot, & forme des seimes.

XXIX. Ce qui doit faire connoître qu'il ne faudroit pas parer les pieds des chevaux, que cet usage est pernicieux, & que les Maréchaux en abusent souvent ; c'est que si un cheval se déferre plusieurs fois en un jour, on ne lui remet pas un autre fer qu'on n'ait diminué le pied avec le fer rouge, & qu'on n'ait de nouveau paré le pied avec le bouterolle, tant les Maréchaux ont contracté l'habitude de se servir, même par distraction, de cet outil ; en forte que le cheval n'a presque plus de pied, si, par malheur, cet animal se déferre quatre ou cinq fois en un jour. Il est vrai qu'il est rare que cela arrive ; mais comme cela arrive quelquefois, on met le cheval hors d'état de servir, en lui détruisant tout le sabot, par cette maniere d'user fans discernement du bouterolle. Ce que j'avance est si vrai, que j'ai vu des chevaux qui avoient marché nud pied, dont un quartier étoit tellement emporté, que les chevaux marchoient sur la sole charnue, les Maréchaux, pour les referrer, abattoient le quartier opposé. Je leur ai demandé la raison pour laquelle ils détruisoient ce quartier, qui avoit encore du soutien ; & je n'ai pu avoir d'autre réponse, si ce n'est qu'il ne falloit pas qu'un quartier fût plus haut que l'autre, parceque cela étoit d'usage.

XXX. Un autre défaut, c'est la mauvaise méthode d'étamper & contre-percer les fers avec des étampes & des poinçons trop gros, en forte que cela fait un trou extrêmement large, & que si-tôt que les clous, ou que les fers font un peu usés, cela ne tient plus à rien. Le fer bat, attendu que la lame du clou ne remplit plus le trou, parceque le clou a une tête qui forme quatre quarrés, lesquels portent sur le fer, & par conséquent empêchent cette tête de s'enfoncer dans l'étampure.

XXXI. On a pour habitude de mettre aux chevaux qui se coupent, des fers extrêmement forts en branches, ou un fort crampon, & cela dans l'idée de rejeter le sabot en dehors. Ils font leur effet dès que le cheval a le pied à terre ; mais dès qu'il leve le pied pour marcher, le pied se remet dans son à plomb, l'épaisseur du fer l'attrape.

XXXII. La plupart des Maréchaux, dans la vue de mieux parer, pouffent le bouterolle jusqu'au sang ; & pour arrêter l'hémorrhagie de la fourchette, ils

y mettent le feu. Cette opération finie, le cheval revient boiteux à l'écurie. Le Maître en demande la raison, mais inutilement, parce que le Maréchal & le Palfrenier font aussi ignorans, ou plutôt aussi discrets l'un que l'autre sur cet article.

XXXIII. Il y a des Maréchaux qui, croyant remédier aux talons encastellés, mettent des fers qu'ils appellent à *La pantoufle*. Ces fers font forgés & disposés de façon que le bord du dedans qui regarde la fourchette, est extrêmement fort, & le bord du dehors très mince : ils les ajustent, en sorte que le cheval appuyant dessus, l'épaisseur du dedans de l'éponge rencontrant le talon sur les arcboutans, le bord du dehors ne touche que peu à la muraille, à cause que l'éponge forme un talus de ce côté-là. Le but des Maréchaux est d'écarter les talons par ce moyen ; mais c'est en quoi ils se trompent, parceque loin de les écarter, l'épaisseur de l'éponge comprimant les arcboutans, les empêche de profiter, & les resserre encore davantage.

L'énumération de tant d'accidens qui résultent de la méthode ordinaire, fait sentir la nécessité de les éviter. Personne de l'Art ne peut disconvenir de ces accidens.

La plupart des Maîtres ne font point parer les pieds des chevaux, à moins que ce ne soit des chevaux qu'on veuille vendre, à qui l'on vuide le dedans du pied, afin de tromper l'Acquéreur ; & il est même rare de voir des Maîtres Maréchaux mettre de fortes éponges aux fers, si ce n'est à des chevaux qu'on veut faire paroître de plus haute taille.

On avoit peine à croire que les éponges minces fussent propres à rendre droits les talons bas & foibles, & à les conserver ; mais beaucoup de Garçons qui ont travaillé chez mon Pere, ayant ferré de ces fortes de pieds & sur-tout des pieds boiteux avec des fers à éponges minces, & en ayant vu la réussite, en ont fait part à plusieurs autres Garçons parcourant les Boutiques, ce qui en a fait répandre la manière parmi les Garçons en général ; & beaucoup de Maîtres, voyant qu'elle ne produisoit que de bons effets, la laissent pratiquer.

ARTICLE III.

Défauts de la Ferrure des Mulets, qui se pratique en planche à Fleurentine & grands Fers de derrière.

IL ne faut pas croire, comme pensent les Muletiers, qu'il faille que le mulet, pour bien marcher, soit ferré avec ces fortes de fers, c'est-à dire, avec des fers grands, larges, qui débordent en dehors & en pince de quatre à cinq pouces, & relevent en pince l'un plus que l'autre, ou moins, selon le caprice des Muletiers.

1^o. Les fers de mulets font beaucoup plus pesants que les fers des chevaux, & cela parce qu'ils font une fois plus grands & plus larges qu'il ne le faut ; ce qui fait que ces mulets marchent avec plus de peine ; on s'apperçoit en effet qu'ils levent le pied plus lentement. Les Muletiers appellent cela *marcher gravement*, fans s'appercevoir que c'est la pesanteur du fer qui produit cet effet.

1^o. Ils font sujets à se déferrer, tant à cause de la largeur que de la longueur & de la pesanteur du fer, fur tout quand ils font dans certaines terres où les fers demeurent. D'ailleurs, en se retirant d'un borbier ou d'une terre grasse & forte, ils relevent une quantité de terre avec leurs sers, qui fatigue extrêmement le mulet.

. 3^o. Quand ils se trouvent dans des chemins raboteux, des rocs & des terres gelées, ils ont de la peine à marcher avec leur fers larges ; attendu que le pied est beaucoup plus petit, & que si cette surface de fer ne porte pas précisément dans le milieu d'un caillou, ou d'une motte de terre gelée, ou d'autre chose, le fer fait la bascule, & fait faire un faux pas au mulet, parcequ'il n'a point d'appui.

4^o. Ils ne peuvent point aller dans les montagnes dont les chemins font extrêmement étroits, où il y a seulement de la place pour mettre leurs pieds

qui font ordinairement petits ; or un fer large ne peut y aller, fans exposer le mulet à faire de faux pas.

5°. Si le mulet se déserre, on ne trouve pas facilement des Maréchaux qui sachent les ferrer à la façon des Muletiers : c'est un usage que bien des Maréchaux n'ont pas, Cette difficulté fortifie le préjugé des Muletiers, à qui il semble que c'est un chef-d'oeuvre que bien ferrer un mulet. J'ai eu beau représenter que cette ferrure étoit nuisible, je n'ai jamais rien pu gagner. J'ai demandé les raisons pour lesquelles ils vouloient que les mulets fussent toujours ferrés de cette maniere, aucun n'a pu m'en alléguer une bonne : l'un m'a répondu que s'ils étoient ferrés autrement, ils ne pourroient point marcher ; l'autre, que cela avoir meilleure mine ; un troisieme, que ses Camarades se moqueroient de lui, s'il les faisoit ferrer autrement ; un autre enfin, que les mulets ne voudroient pas marcher, s'ils n'étoient pas bien chaussés. Je leur ai proposé de les faire ferrer de même, court, c'est-à-dire avec des fers justes à la longueur du pied ; mais ils m'ont répondu que non ; qu'ils ne meneroient point leurs mulets qu'ils ne fussent ferrés à leur gout ; que la ferrure qu'ils demandoient donnoit de la grace à marcher, & que de tout tems, on avoit ferré les mulets de cette façon ; qu'ils n'en vouloient point d'autre.

Il est difficile de faire entendre raison aux Muletiers ; non-seulement ils font entêtés, mais ils font des raisonnemens ridicules : il y en a un qui m'a dit que quand il vouloit punir ses mulets, il les faisoit marcher nuds pieds, c'est-à-dire fans fers ; qu'il leur ôtoit la sonnaille, & qu'ils étoient sensibles à cet affront. J'en ai entendu d'autres, qui conversoient avec leurs mulets, & qui les menaçoient, lorsqu'ils avoient fait quelques faux pas, qu'ils les feroient aller nuds pieds, qu'ils leur ôteroient la sonnaille, & qu'ils les mettroient derriere les autres.

ARTICLE IV.

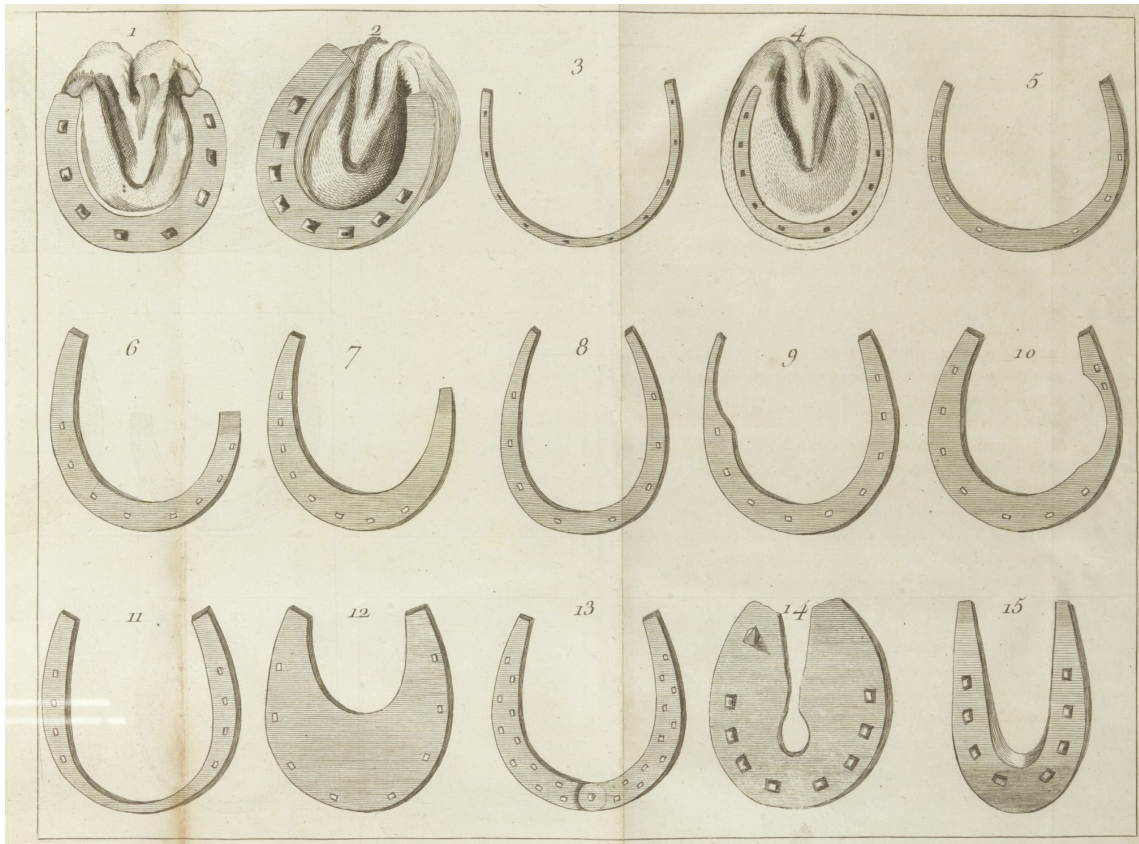
*Différentes Ferrures à mettre en usage, selon la structure du pied,
sur toutes sortes de terrains.*

PRATIQUE DE FERRER POUR MOINS GLISSER.

*Ferrure pour les bons pieds, & sur tout pour ceux qui
usent beaucoup & marchent sur toutes sortes de terrains.*

IL faut que les fers ne soient pas trop longs, qu'ils ne passent pas les calons, de façon que l'éponge soit au commencement de l'arc-boutant, & que les pieds, tant de devant que de derriere, ne soient point parés ; l'on doit feulement se contenter d'abattre l'excédent de la muraille, & l'abattre bien uniment, de maniere que le pied sole égal, fans cependant en vuider le dedans, ni parer la fourchette, mais la laisser faillir, s'il est possible, pour qu'elle soit plus haute que le fer, & qu'elle puisse porter à terre, Quoique le fer doive être égal de force & mince d'éponge, on observera néanmoins que la branche de dehors du pied de devant soit un peu plus forte & un peu plus couverte. Pour éviter que le cheval ne se pique le pied, & qu'il ne l'ait ferré par la lame du clou, l'on aura foin de ne pas étamper le fer trop gras, mais sur la même signe, afin que les trous soient égaux. Le fer devant garnir un peu plus en dehors, il doit par la même raison, y être étampé un peu plus gras qu'en dedans. Si l'on veut conserver la muraille du pied, on lui donnera un peu d'ajusture douce, fans relever les fers en les ajustant, fans les entoler, ni les vouter, de maniere qu'ils soient presque à plat. On doit avoir foin que le fer prenne bien le pied pour qu'il en garnisse tout le tour, un peu plus cependant en dehors qu'en dedans : il est nécessaire, dès qu'on le préfente fur le pied, de l'en retirer promptement, de peur de l'échauffer. On peut, avec une pareille ferrure, en y mettant deux clous à tête haute, se garantir de tous les dangers occasionnés par une terre grasse ou une pelouse ; même en tems de gelée, en en mettant trois, deux à la branche de dehors, près l'un de l'autre, & un à celle de dedans, pour

éviter qu'ils ne se décolent : on ira hardiment sur le pavé, sur le verglas & sur la neige.



Ferrure pour un Cheval pinçant des pieds de derrière, c'est-à-dire, qui marche continuellement sur le bout de sa pince, ce qui le rend sujet à se déferrer souvent.

Il faut, autant qu'il fera possible, que le fer soit étampé près du talon, faire un fort poinçon au fer en pince, & ne point l'entoler. Les branches de la voute du fer doivent être renversées en dedans du pied, comme si on vouloit le ferrer en pantoufle, de manière que la voute du fer approche la sole le plus que l'on pourra, dans toute son étendue,

Pour un Cheval qui s'attrape de la pince du pied de derrière, sur les éponges du fer de devant, qui le font déferrer, ce qu'on appelle forger.

Le devant de cette forte de ferrure doit être fait en croissant.

Il y a des chevaux qui forgent dans la voute du fer de devant, c'est-à-dire ou au lieu d'attraper les éponges, ils frappent le milieu du fer : pour obvier à cet inconvénient, il faut les ferrer en croissant de devant un peu plus long, & faire déborder en pince la corne des pieds de derriere. L'éponge d'un fer en pince doit être mince, & il doit avoir deux poinçons de chaque côté, à un pouce de distance l'un de l'autre. Ce forgeage n'est point sujet à se déferrer, mais il fait beaucoup de bruit en trotant ; ce qu'on peut éviter en faisant déborder la corne, attendu que les deux fers ne se toucheront point ; si cependant ce bruit ennuyoit, on pourroit se servir d'un fer étranglé. *Voyez la Planche : Fer en croissant incrusté.*

Ferrure pour un Cheval qui se coupe.

On doit lui mettre un fer à demi-branche en dedans ; que cette branche soit très mince & fans étampure, observant d'abattre un peu plus du quartier de dedans, parceque le cheval ayant moins d'épaisseur de ce côté-là, sera moins sujet à se couper.

Ferrure pour un cheval qui aura une fourchette dont il sortira du pus qui sent mauvais, & qui par la suite, faute d'y remédier, devient sic ou crapaud.

Pour prévenir cette mauvaise suite, il faut ferrer le cheval en croissant ; que les deux bouts d'éponge soient bien minces ; abattre beaucoup de talon, s'il en a, en forte que la fourchette puisse porter à terre, afin qu'elle fasse fa fonction ordinaire, pour y broyer & diviser l'humeur qui se fixe dans cette partie.

Autre ferrure pour un Cheval qui use considérablement en dehors du pied de derriere, ce qui arrive sur-tout parcequ'il s'appuie sur la branche du fer de ce côté, & tournant le pied à chaque pas qu'il fait, occasionne un double frottement sur le terrain.

Il faut pour ces fortes de chevaux, forger un fer dont la branche soit bien forte en dehors, & qu'il y ait tres peu de fer en dedans ; celle du dehors doit être couverte & étampée gras, afin que le fer garnisse.

Ce n'est qu'à ces fortes de chevaux qu'on doit observer cette ferrure, & c'est un abus que quelques Maréchaux commettent, de mettre, dans les autres cas que celui ci-dessus, un fer fort en dehors & soible en

dedans, ce qui, contre leur intention, fait que la branche de dehors s'use davantage ; ce qu'on peut facilement éviter, en employant un fer à-peu-près égal de force, excepte la branche de dehors, qui doit en avoir un peu plus. Ces chevaux ainsi ferrés, useront uniment. Pour prouver ce que j'avance, mettez un fer bien fort en dehors à un cheval qui marche bien, vous vous appercevrez qu'il n'y aura que la branche de dehors d'usée ; & si vous ne faites pas le ser plus fort en dehors qu'en dedans, le cheval usera également.

Ferrure pour un Cheval qui n'use qu'en pince.

Il faut faire un fer qui n'ait de la force qu'en pince, & Je faire diminuant d'épaisseur jusqu'aux deux bouts de l'éponge, l'en étamper le plus près qu'on pourra, relever & bien entoler la pince, ne point parer les pieds, & faire déborder le fer.

Ferrure pour les fourchettes puantes & petites.

Il se trouve des structures de pied, où on ne peut pas faire porter la fourchette à terre comme on voudroit ; pour lors il faut avoir attention, dès que l'on ferre, de bien parer le pied, sur-tout les arcabouts, pour donner jour à a pouvoir panser la fourchette. Il faut aussi couper la corne de cette fourchette, qui vous paroîtra pourrie, & qui doit sentir mauvais. On doit avoir soin, tous les quinze jours, de parer le pied avec le boutoir ; pour cela, il faut le déferrer, & que tous les huit jours on coupe la corne de la fourchette avec un bistouri, fans cependant la faire saigner. On doit aussi avoir foin de mettre tous les jours à cette fourchette du verd-de-gris trempé dans du vinaigre, que l'on portera avec une petite spatule, fans quoi le sic se formera ; on peut ferrer un peu plus long, & à eponges minces. On aura encore attention de ne point laisser d'humidité sous le pied, & de faire marcher souvent le cheval ; cette forte de ferrure ne convient qu'aux forts talons.

Ferrure pour un cheval qui a des seimes aux pieds de devant, au quartier de dedans, ou en dehors.

Il faut mettre un fer dont la branche soit plus courte du côté de la seime, c'est-à-dire un fer à demi-branche voyez la planche des fers, & que l'éponge soit mince, qu'elle ne passe pas la seime. On doit abattre de la muraille, à commencer depuis la seime jusqu'au talon, en forte que ce talon soit plus bas que l'autre. Si c'est un pied qui ait le talon foible, & qu'il en ait peu, il faut le ferrer en croissant, de maniere que la fourchette porte à terre ; ce qui soulagera beaucoup la seime. Il y a des chevaux, sur-tout ceux qui ont la muraille mince, que cette ferrure guérit en marchant, en faisant néanmoins une ouverture à la partie supérieure de la seime, c'est-à-dire à la couronne, & en la nourrissant. On observera que les seimes à murailles fortes font plus difficiles, & celles des pieds de derrière encore davantage. Je n'entrerais pas dans un plus grand détail à ce sujet, fur lequel on doit consulter les Observations fur l'Encyclopédie, de M. Ronden l'aîné.

Ferrure pour un Cheval qui a un quartier ferré en dedans, c'est-à-dire, un quartier où l'on voit un creux & une espece de rentrée au-dessous de la Couronne ; il y en a qui sont bomber la sole du même cote.

Si le quartier & la muraille font trop hauts, il faut en abattre, & ne point parer le dedans du pied, mais mettre un fer à demi-branche du même côté, la tenir mince à commencer du premier trou jusqu'au bout de l'éponge, & que la branche du dehors soit longue & forte. Il faut aussi vouter le fer, & que la branche du dedans soit plate, afin que tout le poids du corps portant fur la voute du fer & fur la branche de dehors, celle de dedans ne pose point à terre, quoique le cheval ait son pied d'à-plomb, de façon qu'on puisse passer une lame de couteau entre le talon & la terre.

Ferrure pour un cheval qui a un quartier mince & renversé en dedans du pied, & qui de ce même coté a le talon foible.

On doit, fans toucher au talon, employer, comme ci-dessus, un fer à demi-branche. Cependant si la muraille étoit renversée en dedans du pied, il faudroit alors, avec la corniere du boutoir, ôter ce qui seroit rabattu.

Ferrure pour un cheval qui aura une Bleime.

Il faut encore le ferrer à demi-branche, pour qu'il n'ait point de fer qui presse la bleime, ce qu'on peut éviter en abattant du talon, & en applatissant la corne qui la couvre.

Ferrure pour un cheval qui a le talon foible & sensible.

En le ferrant à croissant, la fourchette portera à terre, recevra par conséquent tout le poids du corps, ce qui soulagera les talons, puisque rien ne les pourra gêner ; mais l'on prendra garde de toucher à la fourchette, & on tiendra les bouts des éponges très minces.

Ferrure pour un pied foible, dont la muraille est mince.

Prenez un fer mince, dont les éponges viennent jusqu'au bout des talons, pour qu'on puisse y étamper des trous, & y mettre des clous. Observez aussi d'étamper de loin en loin, afin que les clous ne fassent pas fendre la corne, & abattez-en toute la mauvaise, parceque le fer portant dessus, seroit éclater la bonne ; d'ailleurs, s'il ne portoit point d'à-plomb, il ne tiendrait point ; ce dont on s'apperçoit facilement, quand en marchant il sonne le cas. Ayez bien foin que les clous soient brochés dans la bonne corne, & qu'ils soient déliés de lame : étampez maigrement les fers, ne les voutez point, faites-leur une petite ajusture, & ne les portez point à chaud sur le pied.

Ferrure pour des chevaux qui ont été fourbus.

Si la fourbure est descendue à la couronne des pieds de devant, ce qu'on appelle *cercle*, il faut les ferrer avec des fers longs & fortes éponges, attendu qu'ils ne marchent que sur les talons, qui s'useroient s'il n'y avoit pas sous eux du fer. On s'apperçoit de cette fourbure en faisant marcher le cheval ; il jette les deux pieds en avant ; ce qu'on appelle *marcher en nageant* ; on ne doit point les parer.

Autre. Ferrure pour un cheval dont la fourbure aura relâché l'os du pied, en sorte que l'os du pied sera relevé, ce qu'on appelle bombé. Cet os fait

crever la sole de corne & la charnue, ce qu'on appelle croissant.

Il faut un fer extrêmement couvert en pince, pour garantir cette sole, & que les éponges ne soient pas plus fortes que le reste du fer, en forte qu'il ne porte point sur la sole.

Façon d'ajuster les fers au pied comble.

On se servira d'un ferretier à bouche unie & ronde ; pour ajuster, on en donnera doucement des coups entre deux sers, un peu plus près cependant du bord du fer, pour qu'il ne soit pas relevé de si court ; &, afin de faciliter de faire une voute au fer, pour placer la sole qui bombe, on choisira une enclume dont la table soit un peu usée & creusée, on mettra le fer dans l'endroit où il y a un creux, & on donnera dessus des coups du ferretier, près les uns des autres, pour former une voute au fer, afin qu'il ne porte pas sur la sole : il faut être bon Ouvrier, & avoir le coup de serretier juste. Il en est de cette opération, comme de celle d'un Orfèvre, qui d'une plaque fait une gondole, & ne la fait qu'avec le marteau peu à peu. On doit encore, sans toucher à la sole, porter le fer à froid.

Ferrure pour marcher fermement sur une glace unie, sans glisser, & même plus sûrement que sur aucun, terrain.

Il faut des fers à trois crampons, c'est-à-dire, un à chaque bout du fer, & l'autre à la pince : voyez la Planche des fers & le fer allemand ; ce que l'on pratique dans le Nord.

Ferrure pour des pieds bien combles, c'est-à-dire, qui ont une sole qui bombe, & souvent les murailles écrasées & renversées sur la sole.

On doit, en ajustant le fer, le vouter de manière qu'il ne porte point sur la sole, qu'il soit couvert autant en dedans qu'en dehors, & qu'il n'ait pas beaucoup de force, mais que les éponges en aient également. Les fers doivent être étampés maigres, & les trous placés où il y a de la bonne corne

au pied. On doit ajuster le fer comme il est dit pour la ferrure des chevaux qui ont été fourbus, dont les pieds sont surmontés, excepté qu'il faut tenir les éponges plus minces en gagnant les talons, en sorte que la fourchette porte à terre pour soulager le pied : on aura bien soin de ne poser le fer à chaud que le moins qu'on pourra.

Ferrure pour rétablir les pieds que la ferrure aura gâtés & détruits, & quelle aura rendus combles.

Commençons par faire voir les défauts de cette ferrure qui ruine les pieds, afin qu'on s'en garantisse.

On ajuste ces fortes de fers ; on les met fort longs, & l'éponge forte, & on y fait beaucoup d'ajusture, c'est-à-dire que l'on relève les bords du fer tout autour avec ferretier, & ensuite on monte à cheval ; on appelle *monter à cheval*, lorsqu'on met le fer sur le côté que l'on frappe, avec le ferretier, sur la branche qui est en haut, ce qui le fait plier ; alors, étant ajusté, il fait une voûte dans son milieu, & par ce moyen empêche qu'il ne porte sur la sole ; mais cette manière de disposer le fer renverse la muraille, en sorte qu'elle sert d'appui à la pesanteur du corps du cheval, ce qui fait que cette muraille s'écrase de façon qu'elle se trouve plus basse que la sole ; c'est ce que l'on appelle *pied comble*. Cette difformité est occasionnée par la mauvaise construction du fer, qui fait l'effet d'une paire de pincette renversée, dont les branches sont en l'air ; en y mettant le pied & appuyant dessus, plus on appuiera & plus il enfoncera, en conséquence plus le pied se trouvera ferré. Il en est de même du pied du cheval qui placé dans un fer construit de cette manière se trouve déformé par la suite referré jusqu'au point de le faire boiter : ce qu'il y a de singulier, c'est que plus il boite, plus on voûte le fer, dans l'idée de soulager la sole & les talons, mais infructueusement.

Manière de rétablir ces sortes de pieds, & de les faire revenir comme la nature les a donnés.

Il faut mettre un fer mince tout plat, sans ajusture, que le fer ne porte que sur la pince & sur les talons, de façon qu'il ne touche point à la muraille, & que l'on voie un vuide entre lui & elle, pour donner aisance à

cette muraille de pousser : on attachera le fer à quatre ou cinq clous, on n'en mettra qu'en pince & point fur les quartiers ; on mettra ensuite le cheval en pature, ou au labourage, ou à tourner au moulin ; ou bien on le laissera six semaines ou deux mois à rien faire ; au bout de ce tems les quartiers feront pouffes & feront bons. On doit avoir soin, quand on le referrera, de ne donner d'ajusture au fer, que le moins qu'on pourra, & de ne le point mettre chaud fur le pied. Il faut abattre la pince, c'est-à-dire la racourcir, & ne point toucher à la muraille, à moins qu'il n'y ait de la corne éclatée, qu'on doit ôter. Cette muraille doit être venue de niveau avec la fole, ou à peu de chose près.

Il faut se garder de parer les pieds de toutes les ferrures ci-dessus, & se servir des clous que l'on voit à la Planche des Fers ; ce clou approche du clou de bande, & est de la forme d'un cône, en forte que plus on frappe le clou dans l'étampure du fer, & plus il entre jusqu'à son point ; pour lors il s'use avec le fer fans se décoller ; au lieu que les autres clous ne pouvant entrer dans l'étampure, attendu que leur tête porte en partie sur le fer, sont plus sujets à se décoller, & par conséquent tiennent moins.

Ferrure pour les pieds combles.

Il leur faut des fers un peu plus longs & plus couverts, pour garantir la sole. Si la fourchette est grosse, elle fera le même effet que ci – dessus ; si elle ne l'est pas, il faut mettre le fer un peu plus court, attendu qu'il y aura du talon qui suppléera à la fourchette. Il ne faut pas non plus parer les pieds, si ce n'est une excroissance de corne, qui nuise à porter le fer ; on la peut ôter fans amincir la sole.

Ferrure à demi-cercle pour la sureté du Cavalier, sur le pavé sec & plombé, tant l'hiver que l'été, soit en montant les montagnes, soit en les descendant au galop, sans glisser en aucune façon.

Le demi-cercle doit être de deux à trois lignes de largeur, sur une & demie d'épaisseur, pour que les trous en soient faits avec un poinçon ; on les doit contre-percer du côté qu'ils font étampés, afin que les clous soient enchassés dans l'étampure. Il faut faire au moins dix trous, qui

soient petits à proportion, pour qu'ils puissent feiblement soutenir la muraille. Il faut aussi que le fer du demi-cercle soit doux.

On abattra, selon la coutume, l'excédent de la muraille, observant néanmoins d'en laisser un peu davantage, afin de pouvoir y incruster le demi-cercle ; pour réussir, on fera une rainure dans le milieu de la muraille du pied, de la profondeur & de l'épaisseur du cercle, de manière qu'il soit enchassé dans la muraille, & que le bord déborde tout autour du demi-cercle, pour la faciliter de porter sur le pavé. Il faut que les deux bouts du demi-cercle soient incrustés dans les talons ; ce qui produira deux avantages mutuels ; l'un que la muraille conservera le demi-cercle, qui sans cela s'useroit promptement, à cause de sa minceur ; l'autre, que le demi-cercle réciproquement empêchera la muraille de s'éclater. Cette ferrure est avantageuse au cheval de monture ; elle l'est aussi au cheval de trait, excepté qu'elle ne résistera pas si long-tems. Cependant j'ai vu plusieurs chevaux qui, quoiqu'ils marchassent tous les jours, conservoient cette ferrure pendant trois semaines ; à plus forte raison, s'ils faisoient moins d'ouvrage, leur ferrure dureroit plus long-tems. Je dirai néanmoins qu'il y a une ferrure plus convenable aux chevaux de trait, c'est un fer qu'on enclave dans tout le fort de la muraille, observant aussi de la laisser déborder dans tout son contour ; on peut appeller ce fer *le Croissant enclavé* ; il doit être étampé extrêmement maigre ; voyez la Planche. Remarquez que ces deux dernières fortes de ferrures ne sont propres qu'aux chevaux qui ont des pieds forts.

L'usage de ferrer les chevaux me paroît bon & utile, & même nécessaire sur le pavé ; mais il s'agit de leur forme & de la manière de mettre les fers. En effet, nous nous trouvons plus agiles & plus adroits quand nous sommes chaussés à notre aise ; il en est de même pour les chevaux ; car un fer long & épais doit être à leur égard ce que sont au nôtre des sabots, c'est-à-dire, les rendre lourds, maladroits & chancelans. Pour s'en convaincre, il ne s'agit que de jeter les yeux sur un cheval de trait, lorsqu'il tire une voiture chargée ; qu'on soit attentif à le regarder un moment, on verra les peines & les tourmens que souffre cet animal, les pieds n'ayant pas de prise ; c'est en vain qu'il tente de pincer le pavé, chaque pas n'est qu'une

glissade, pour laquelle il reçoit souvent plus d'un coup de fouet qu'il n'a pas mérité ; les reins, la poitrine, les épaules, les jambes, les pieds, tout en souffre, tout est à la torture ; joignez à cela la crainte perpétuelle d'être fouetté à chaque pas qu'il fait sur le pavé, où il est impossible de tirer ferme ; le cheval souffre plus en pareille circonstance dans une lieue de chemin, que s'il en faisoit six ayant moins de fer ; les courbatures, les poumons enflammés, les fièvres, les fourbures, en un mot tous les accidens d'un cheval forcé en font les suites, que l'on attribue à bien d'autres causes ; mais ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le mauvais cheval ne souffre jamais tant qu'un bon, qui fait tous ses efforts, sans être pourtant plus épargné pour sa bonne volonté.

Ferrure pour empêcher les chevaux de glisser sur le pavé sec & plombé.

Il faut mettre un fer à croissant, voyez la Planche, c'est-à-dire un fer qui n'occupe que le pourtour de la pince, & dont l'éponge soit mince au bout, & se termine au milieu des quartiers, de manière que les talons ou la fourchette portent à plomb sur le pavé, tant du devant que du derrière, mais sur-tout des pieds de devant parce que le poids du corps du cheval y est plus porté, & plus le fer est court, moins le cheval glisse. Si le cheval a beaucoup de talon, on fera entrer les bouts de l'éponge du fer dans la muraille des talons, de façon qu'ils faillent : pour lors ils serviront de crampons, qui feront plus propres à garantir de glisser que des crampons de fer, qui s'useront moins.

Autre pour les chevaux qui ont la muraille mince & éclatée.

Il faut que les fers soient un peu plus longs, de manière que l'éponge vienne en s'amincissant sur les talons, afin que le bout ne porte pas sur la muraille, parce qu'elle l'écraserait, vu sa faiblesse.

Autre pour un pied plat qui n'a point de talon.

Il faut que les fers soient aussi un peu plus longs, & que les éponges viennent en amincissant, à commencer du premier tour du talon jusqu'au bout, enforte que la fourchette fasse le même effet que font fur la glace de vieux chapeaux que nous aurions fous nos souliers, qui seroit de les retenir tous court fur le pavé sec. On doit encore avoir foin de ne point parer le dedans du pied, ni la fourchette.

CHAPITRE III.

DE LA FERRURE DES MULETS.

ARTICLE PREMIER.

Principes de ferrer les Mulets solidement & avantageusement pour toute forte d'usage.

Ferrure pour un Mulet qui porte soit bât soit selle,

IL faut que le fer ne déborde le pied que d'une ligne en pince seulement, qu'il soit relevé ; pour cela on doit abattre beaucoup de la corne en pince, afin d'en procurer la facilité. On ne mettra point de clous en pince, parcequ'ils font buter le mulet ; les éponges ne doivent pas excéder le talon, & il ne faut point de crampons ; enfin le fer doit être égal de force par-tout ; voyez la Planche, vous y trouverez la forme. Pour rendre le pied

bien uni, on en abattra l'excédent, s'il y en a, avec le boutoir, & on ôtera la mauvaise corne avec le rogne-pied, sans cependant vuider le dedans du pied, ni ouvrir les talons ; mais on les laissera dans leur force, vu que lorsqu'ils sont parés, le pied se resserre, ce qui occasionne la fente du sabot ; c'est ce qu'on appelle *Seime*.

Ferrure pour un Mulet qui est exposé à marcher sur une glace unie.

Mettez un crampon un peu pointu en pince & à chaque éponge, on deux ou trois clous dont la tête soit faite en cône, de façon qu'il puisse mordre fur la glace. Il est indispensable de lui mettre des crampons pour marcher dans les montagnes, ou dans des terres grasses.

Ferrure pour donner aux Mulets une marche sure & ferme sur toute sorte de terrains, sur le pavé sec & plombé.

On doit les ferrer à cercle ; voyez la Ferrure a cercle : cette ferrure est plus facile aux mulets qu'aux chevaux, parce que le pied est beaucoup plus petit & la muraille plus forte que celle du cheval ; au lieu que dans celui-ci il y a des pieds gras & combles, dont la muraille est mince, auxquels cette ferrure ne convient point.

J'ai ferré des mulets à cercle, qui ont été plus de six semaines avec cette ferrure, quoiqu'ils marchassent tous les jours, & qu'ils portassent le bat. Elle est propre aussi pour un mulet qu'on veut monter. J'en ai terre qui ont été à l'Armée, à qui elle a duré pendant quatre mois.

Ferrure pour un Mulet qui tire une voiture.

Il faut le ferrer comme on ferre un cheval, c'est-à-dire que le fer ne déborde ni en pince ni en dehors, qu'il soit juste au pied, & fans crampons ; voyez la Planche de la Ferrure des Mulets. Le fer doit être un peu plus fort en pince qu'en éponge, & cela parce que le cheval use en pince, & que le fer s'use davantage. Il ne faut pas non plus parer le pied ni ouvrir les talons,

ARTICLE II.

Ferrure pour les Anes.

ILS ont le pied fait comme le mulet, on peut les ferrer de même, pour l'usage qu'on en veut faire.

Je pense avoir rempli le but que je m'étois proposé dans la description de cette nouvelle façon de ferrer ; mais comme il est survenu à mon Pere beaucoup d'objections à cet égard, & qu'elles me font réitérées tous les jours par des gens qui, prévenus par l'habitude de leur ancienne méthode, prétendent détruire celle qu'il a donnée, dont l'expérience fait voir la solidité, j'ai cru devoir inférer ces objections à la fin de cet Ouvrage, pour pouvoir les en désabuser.

PREMIERE OBJECTION.

ILS prétendent que cette ferrure soulera le talon, que de-là naîtront les bleimes.

Réponse.

Pour se convaincre du contraire, il suffit de faire attention que jamais les éponges ne plient, comme plusieurs le pensent ; que le poids du cheval force le sabot, déjà flexible par lui-même, à gagner l'éponge, de façon que le talon se trouvant comprimé comme dans une presse, cette même éponge & cette ferrure étant par conséquent courtes, & portant tout le poids de son corps sur le milieu du pied & sur la fourchette, le talon n'appuiera que légèrement sur le pavé, ce qui le garantira des bleimes & des foulures.

Seconde Objection.

Il y en a qui prétendent que les talons s'usent.

Réponse.

Pour prouver sans réplique que cela est faux, que le talon ne pourroit jamais s'user jusqu'au vif, & que la substance est de nature à croître plus qu'elle ne s'use, c'est que, lorsque les chevaux ont le talon fort, on est

obligé d'en abattre chaque fois que l'on les ferre. Il faut cependant convenir que le cheval usera du talon s'il marche en nageant ; ce qui vient d'un cheval qui a été fourbu.

Troisieme Objection.

On prétend qu'en ne parant pas les talons, on occasionne des bleimes.

Réponse.

Cela est d'autant moins vrai, que les bleimes qui surviennent aux chevaux dont les talons font forts, n'arrivent que parcequ'ayant paré l'arc-boutant jusqu'au vif, l'air le pénètre, le prive de son suc & le seche ; cette sole presse les vaisseaux, & le sang s'extravase, ce qui forme cette rougeur qu'on appelle *bleime*.

Cette espece de bleime ne fait boiter le cheval que lorsqu'ils'y forme de la matiere, ce qui arrive rarement ; le quartier se resserre quelquefois, n'ayant pas de soutien, comprime la chair cannelée, & produit cette rougeur.

Quatrieme Objection.

On dit que la fourchette doit être fatiguée, parceque le cheval marche dessus.

Réponse.

Je pourrois à la rigueur en appeller à l'expérience. Jamais cheval ferré à la nouvelle méthode n'a jusqu'aujourd'hui donné la moindre marque de fourchette fatiguée, ni de sensibilité ; & même je ne crois pas que personne puisse dire avoir vu boiter des chevaux étant vieux serrés, pour avoir marché fur la fourchette ; on verra que cela n'est guere possible, lorsque l'on réfléchira fur la structure toute particuliere de cette partie, comme je l'ai donnée dans ce Traité. C'est une substance matelassée, spongieuse, flexible, qui, par son ressort naturel, cede au poids du corps dans l'instant que le cheval appuie le pied fur le pavé, & se remet promptement.

Il y a cependant un cas où un cheval peut devenir boiteux en marchant sur la fourchette, mais dont on ne m'a jamais fait mention, c'est quand elle est dure & seche. L'observation & l'anatomie du pied m'ont fait voir qu'il pourroit boiter, parceque le cheval, en s'appuyant à terre, force cette partie dure contre l'expansion du tendon qui s'attache à l'os du pied, & le cheval pourroit boiter par la grande sensibilité de cette partie ; mais si on enleve le petit bout de la fourchette, il ne boitera pas.

Cinquieme Objection.

On dit que la fourchette fera plus sujette à avoir des sics ou crapauds.

Réponse.

Cela ne vient qu'à ceux qui ont des humeurs. Si l'on y remarque de la disposition, on pourra parer la fourchette, & le cheval marchera sur les talons, s'ils font forts, avec la même fureté sur le pavé sec & plombé.

Sixieme Objection.

On dit que le nerf se fatigue, c'est-à-dire que le tendon d'Achille se trouve tiraillé & souffre par la courte ferrure, parceque la fourchette porte sur le pavé.

Réponse.

C'est précisément tout le contraire.

Voyons les effets du poids du corps sur le tendon d'Achille dans les circonstances suivantes.

Si l'on ferre le cheval à crampons, il se trouve alors une grande distance entre la fourchette & le pavé, le poids du corps porte sur les crampons, la fourchette qui est en l'air cede, le talon s'allonge ; & si le cheval fait un mouvement violent & subit, la rupture de ce tendon est presque inévitable, parceque la fourchette ne peut pas gagner le pavé pour soulager le tendon, à qui elle doit servir de point d'appui ; si le tendon ne casse pas, le cheval

boitera long-tems, par la grande extension des fibres qui étoient prêtes à se rompre.

Si l'on ferre à éponges fortes, la fourchette est beaucoup moins en l'air ; le poids du corps peut à la vérité forcer la fourchette à gagner le milieu d'un pavé, & par-là sauver l'extension violente du tendon ; mais comme l'épaisseur des éponges empêche la substance de la fourchette de porter à terre, de céder & de rentrer en elle-même autant qu'elle en est capable par sa nature ; il faut que le tendon se cafte par un pas de surprise violent & subit, ou par toute autre circonstance égale.

Si l'on ferre fans éponges, la fourchette, qui porte tout le poids du corps du cheval, cede à chaque pas, & rentre, par son ressort, dans sa propre substance, le tendon n'est jamais dans un état de distraction ; ses fibres ne feront pas susceptibles d'une extension violente dans le cas d'un mouvement de surprise.

J'ose dire d'avance que jamais il n'arrivera rupture du tendon sur le milieu d'un pavé ; & si cela arrivoit, ce ne seroit que dans le vuide de deux pavés. Il s'enfuit deux choses également claires, qu'il peut arriver au tendon d'Achille tous les différens degrés de violence que l'on puisse imaginer depuis sa rupture totale jusqu'à la plus petite diffraction de ses fibres, qui le font boiter ; &. que c'est de la fourchette seule que dépendent tous ces différens degrés, comme il est démontré plus particulièrement dans ce que j'ai dit de la fracture de l'os coronaire & l'anatomie du pied du cheval, que l'on voit dans le Traité d'Observations.

Septième Objection.

On dit que le cheval fera plus sujet à prendre des clous de rue, & aux autres accidens qui viennent de la piquûre de la sole charnue,

Réponse.

Comme on ne pare pas le pied, la sole de corne fera toujours dans toute sa force, par conséquent moins susceptible à être percée que lorsqu'elle est extrêmement mince.

Huitieme Objection.

On allegue que le cheval n'est pas chauffe à son aise ; qu'il a de la peine à marcher, & qu'il doit boiter.

Réponse.

Si le cheval marche avec peine, ou s'il boite, cela ne peut pas provenir de la ferrure, si courte qu'elle soit mise, si ce n'est par les différens accidens qui arrivent souvent à la ferrure ordinaire, & qui peuvent arriver à la nouvelle, qui font 1°. le pied trop refermé ; 2°. la piquûre ; 3°. les clous qui ferment la chair cannelée ; 4°. le fer qui porte sur la sole ; 5°. quand les éponges pressent fur des talons foibles ; 6°. quand la foie est brûlée ; 7°. les coups de boutoir qui auront blesse la sole charnue. Par ma ferrure j'évite quatre de ces accidens ; 1°. que le talon ne soit foulé, parceque je n'y mets point de fer ; 2°. je conserve la sole, à laquelle je ne donne aucun coup de boutoir ; 3°. la sole charnue n'est jamais brûlée, ni blessée par le boutoir, puisqu'on n'y touche point. Que l'on évite les trois accidens ci-dessus, & je défie que l'on puisse faire boiter un cheval qui a bon pied, quelque court que soit le fer.

Neuvieme Objection.

On dit que le cheval est sujet à se déferrer, parce que le fer n'est attaché qu'avec de petits clous.

Réponse.

Il est certain qu'un fer court à petits clous tiendra mieux qu'un fer long à gros clous ; qu'il a moins de portée, que le levier est plus court, qu'il a encore moins de poids de fer, par conséquent il fatiguera moins les rivets, & n'écartera point la corne, comme un gros clou. De plus, j'en appelle à l'expérience : ceux qui font ennemis de la nouvelle ferrure n'ont qu'à mal river les clous, & le cheval se déferrera à leur volonté.

Dixieme Objection.

On prétend que les chevaux n'ayant point de crampons, feront plus sujets à glisser.

Réponse.

J'assure que plus le pavé fera sec & plombé, & que plus la fourchette ou le talon posera à terre, plus le cheval aura de fermeté ; & il glissera beaucoup moins que s'il avoit des crampons, quoiqu'à de fortes descentes ou à de forts reculemens ; ce qu'il y a de certain, c'est que moins il y aura de fer, moins il glissera, parceque s'il étoit possible qu'il pût s'en passer, il ne seroit point sujet à glisser.

La nouvelle ferrure de mon pere n'a contr'elle que le préjugé. L'Anatomie, qui m'a fait connoître la structure du pied, m'en a montré tous les avantages, & l'expérience me les a confirmés.

J'espere que par la fuite elle fera encore plus goûtée, & que l'on reviendra d'un préjugé qui n'a d'autres fondemens qu'une longue habitude ; comme d'une infinité d'erreurs & de mauvaises pratiques, qui font souvent dangereuses ou inutiles, dont je crois devoir donner un détail pour le bien de la Société.

FIN.

EXPLICATION

EXPLICATION

DE LA QUATRIEME PLANCHE

DU TRAITÉ DE LA MORVE.

FIGURE A,

Représentant l'Ostéologie de la tête, dont on a enlevé en partie les os de la face, pour laisser appercevoir les sinus en général.

- 1 LES sinus frontaux.
- 2 Cloison qui sépare les sinus.
- 3 Sinus hermoïde.
- 4 Espace considérable, ou fausse nasale, qui sépare l'os hetmoïde d'avec les cornets inférieurs du nez.
- 5 Sinus maxillaire supérieur.
- 6 Cloison osseuse, qui borne latéralement inférieurement les deux sinus maxillaires d'avec la cavité nasale.
- 7 Cloison osseuse, qui sépare le sinus supérieur maxillaire d'avec l'inférieur.
- 8 Sinus maxillaire inférieur.
- 9 Suture verticale, qui partage les os du crâne & de la face en parties égales.

FIGURE B.

La tête coupée verticalement, & vue dans sa partie intérieure.

- 1 LES sinus frontaux, vus de profil dans toute leur étendue.
- 2 Cloison osseuse, qui sépare les sinus droits d'avec les sinus gauches.
- 3 Les sinus sphénoïdaux.
- 4 Sinus ethmoïdaux.
- 5 Le cornet supérieur du nez.
- 6 Cornet inférieur du nez.
- 7 Vaisseaux de différens genres, qui se trouvent parsemés dans l'étendue de la membrane pituitaire qui recouvre ses deux cornets.
- 8 Replis & enfoncemens du cornet supérieur.
- 9 Terminaisons des deux cornets du nez avec la peau.
- 10 Rénure des os palatins maxillaires pour recevoir l'os vomaire.
- 11 Le cerveau,
- 12 Le cervelet.
- 13 La moelle allongée.
- 14 Epaisseur des os du crâne. 15 Partie du trou occipital.

FIGURE C.

Représentant la cloison cartilagineuse du nez, qui sépare les fausses nasales en deux parties égales.

- 1 PORTION de l'os vomaire, dans lequel la cloison est enchassée.
- 2 Vaisseaux arteriels & veineux qui se trouvent dans la substance de la membrane pituitaire, qui tapisse la cloison des deux côtés.

FIGURE D.

La Tête vue de face.

- 1 OUVERTURE faite, par le moyen du trépan, dans la partie la plus supérieure du sinus frontal.
- 2 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive des faisses nasales du sinus maxillaire supérieur dans la partie la plus haute.
- 3 Même ouverture faite dans la partie la plus déclive du sinus maxillaire inférieur.

Nota. Il faut remarquer que ces sinus communiquent tous ensemble, & que les injections faites au n^o. 1 doivent s'écouler par les deux autres ouvertures & par la narine du même côté.

FIGURE E.

Représentant une boîte de fer à fumer par les narines.

- 1 CORPS de la boîte.
- 2 Le chapiteau.
- 3 Coulis par laquelle on met les médicaments propres à fumer.
- 4 Espèce de poêle qui reçoit le corps de la boîte.
- 5 Calotte de fer dans laquelle se mettent les médicaments.

EXPLICATION

DE LA CINQUIÈME PLANCHE.

Représentant la Musaraigne, & l'Ostéologie de sa tête vue en différents sens.

- 1 LA Musaraigne.
- 2 La tête vue de profil.
- 3 La mâchoire inférieure détachée de la mâchoire supérieure.
- 4 La mâchoire supérieure vue postérieurement.
- 5 La tête vue de face.
- 6 La tête vue postérieurement avec la mâchoire inférieure.

7 Proportion ou grandeur naturelle de la tête de la Musaraigne.

8 L'hycoperdon dans son entier.

9 L'hycoperdon ouvert, d où l'on voit sortir la poudre.

EXPLICATION

DE LA SIXIEME PLANCHE.

Représentant le pied disséqué, vû inférieurement.

FIGURE A,

Représentant le Sabot.

1 LA muraille de la pince.

2 La muraille des quartiers.

3 La muraille des talons.

4 La sole des talons.

5 La sole des quartiers.

6 La sole de la pince.

7 La fourchette.

FIGURE B.

Démontrant la sole de corne enlevée de dessus la. sole charnue, figure C.

1 CORNE cannelée des talons.

2 Fourchette de corne.

FIGURE C.

1 La chair cannelée des talons de la sole charnue, se recevant réciproquement avec la corne cannelée, n^o. 1 , figure B.

FIGURE D.

I La sole charnue enlevée de dessus la sole charnue.

FIGURE E.

Représentant l'os du pied à découvert avec la terminaison du tendon fléchisseur du même os.

1 EPAISSEUR de la muraille.

2 Prolongation de cette même muraille.

3 Porosité de l'os du pied, dans laquelle s'implantent les fibres de la sole charnue.

4 Direction des fibres du tendon fléchisseur, & leur terminaison à l'os du pied.

5 Les deux éminences supérieures de l'os coronaire, vues postérieurement.

FIGURE F.

Représentant les parties tendineuses & ligamenteuses, depuis la partie moyenne de l'os du canon jusqu'à la partie inférieure du pied.

1 L'os du canon.

2 L'os du paturon.

3 L'os coronaire.

4 Ligament latéral de l'os du canon avec celui du paturon.

5 Ligament capsulaire & servant de gaine au tendon fléchisseur de l'extrémité.

6 Tendon fléchisseur de l'os paturon.

7 Tendon fléchisseur de l'os du pied.

8 Ligament tendineux de l'os du canon.

9 La sole de corne dans son entier.

FIGURE G.

Représentant la même jambe disséquée, dont la moitié de la fole de corne a été enlevée de dessus la sole charnue.

- 1 LIGAMENT capsulaire de l'os du canon à l'os du paturon.
- 2 L'os du canon.
- 3 Artere paturoniere.
- 4 Veine paturoniere.
- 5 Nerf paturonier.
- 6 Division de l'artere paturoniere.
- 7 Division de la veine & du nerf paturoniers. 8 Artere coronaire.
- 9 Nerf coronaire.
- 10 Portion de la sole de corne. 11 La sole charnue.
- 12 La fourchette charnue.
- 13 La chair de la couronne.

Figure H.

Représentant la sole charnue enlevée de dessus l'os du pied, & laissant appercevoir la terminaison du tendon fléchisseur.

- 1 LA gaine du tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 2 Le tendon fléchisseur.
- 3 L'insertion du tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 4 La sole charnue.
- 5 L'os du pied.
- 6 Subdivision de l'artere coronaire allant dans la substance de la fourchette.
- 7 Nerf paturonier.
- 8 Artere paturoniere.
- 9 Veine paturoniere.

FIGURE I.

*Démontrant la même extrémité dépourvue de ses parties
tendineuses & ligamenteuses,*

- 1 L'os du canon.
- 2 Les os styloïdes.
- 3 Les os sesamoïdes,
- 4 L'os du paturon,
- 5 L'os coronaire.
- 6 Les condyles de l'os du paturon.
- 7 L'os de la noix.
- 8 L'os du pied.
- 9 Artere canoniere.
- 10 Division de l'artere coronaire, qui va se distribuer dans la substance de la fourchette charnue.
- 11 Division de la veine canoniere.
- 12 Nerf canonier.
- 13 Les cartilages de l'os du pied.
- 14 Arteres & veines pédales entrant dans la substance de l'os du pied.
- 15 Anastomose des veines coronaires.

FIGURE K.

Représentant l'Ostéologie même jambe.

- 1 L'os du canon.
- 2 Les os styloïdes.
- 3 Eminences arrondies de l'os du canon, s articulant avec l'os du paturon.
- 4 L'os du paturon.
- 5 Les conduits de l'os du paturon.
- 6 L'os coronaire.
- 7 L'os de la noix.
- 8 L'os du pied.
- 9 Ligne saillante donnant attache au tendon fléchisseur de l'os du pied.
- 10 Trous par lesquels passent l'artere & les veines pédales.

11 Différens trous par lesquels fort la distribution des arteres & veines pédales.

EXPLICATION

DE LA SEPTIEME PLANCHE.

Représentant le pied dissequé vû anterieurement.

FIGURE A.

- 1 L'os du canon.
- 2 Le tendon extenseur de l'os du pied.
- 3 Portion tendineuse, servant de ligament au tendon extenseur de l'os du pied.
- 4 Ramification de l'artere canoniere rampante fur la partie anterieure de l'os du canon.
- 5 La veine pâtureniere vue antérieurement.
- 6 L'extrêmité anterieure de l'os du paturon.
- 7 Artere coronaire recouvrant le tendon extenseur.
- 8 Veine coronaire, s'anastomosant avec leurs congeneres, & entrant dans la substance de la chair de la couronne.
- 9 La muraille.
- 10 La chair cannelée.
- 11 La chair de la couronne.

FIGURE B.

- 1 L'os du canon.
- 2 Le tendon extenseur de l'os du pied.
- 3 L'os du paturon.
- 4 Ramification de l'artere patureniere.
- 6 Distribution des veines coronaires allant fur la surface de l'os du pied.
- 7 Artere coronaire.

8 La chair cannelée.

9 L'os du pied, dont on a enlevé la chair cannelée. 10 Nerf paturonier.

FIGURE C.

1 L'os du canon.

2 Substance cartilagineuse & arrondie de la partie inférieure de l'os du canon.

3 L'os du canon.

4 L'os coronaire.

5 Eminence antérieure de l'os du pied, donnant attache au tendon extenseur.

6 L'os du pied.

7 Eminence donnant attache au cartilage latérale de l'os du pied.

8 Différents trous par lesquels fait la distribution des vaisseaux sanguins.

FIGURE D.

Démontrant la même extrémité vue latéralement.

1 L'os du canon.

2 Cavité de l'os du canon, pour loger la moelle.

3 Ligament latéral de l'os du canon avec l'os du paturon.

4 L'os du paturon.

5 Ligament latéral de l'os du paturon avec l'os coronaire.

6 La chair cannelée.

7 Tendon fléchisseur de l'os du pied.

8 Tendon ligamenteux de l'os du paturon.

9 a Tendon du paturon.

9 b Partie du tendon fléchisseur de l'os du paturon, servant de gaine au tendon fléchisseur de l'os du pied.

10 Tendon extenseur de l'os du pied.

11 Arteres canonieres.

12 Veines paturonieres.

13 Artere & veine paturonieres.

- 14 Nerfs paturoniers.
- 15 Les cartilages de l'os du pied.
- 16 Nerfs canoniers.
- 17 Division de l'artere coronaire.
- 18 Tendon extenseur & abducteur de l'os du paturon.

FIGURE E.

- 1 L'os coronaire.
- 2 Les facettes cartilagineuses de l'os coronaire.
- 3 L'os du pied.
- 4 Terminaison du tendon extenseur à l'os du pied.
- 5 Les cartilages de l'os du pied.

PLANCHE VIII.

*Représentant des Fers de différens Pays ;
voyez la Planche.*

EXPLICATION

DE LA NEUVIEME PLANCHE.

Représentant plusieurs formes de Fers dont on doit se servir, tant pour la conservation des pieds, que pour leur rétablissement.

- 1 BoN pied ferré à croissant, donc la muraille des talons excède les talons ; cette serrure est propre pour aller sur toute forte de terrain.
- 2 Quartier foible, ferré de manière que tout le poids du corps porte sur la branche de dehors & sur la voute du fer, de façon que le quartier de dedans ne pose pas à terre, en observant que l'éponge de dedans soit mince.
- 3 Fer à cercle pour les chevaux de selle.
- 4 Pied ferré à cercle ; cette ferrure est propre pour aller sur le pavé sec & plombé.

5 Fer à demi-cercle, pour un cheval de trait ou de brancard, qui ira fur le même terrain.

6 Fer pour un cheval qui a une seime & une bleime.

7 Fer pour un cheval qui se coupe.

8 Fer pour un cheval dessolé & que l'on panse.

9 Fer échancré à l'éponge, pour un cheval encloué au talon.

10 Fer échancré au milieu de la branche, pour un cheval encloué au quartier.

11 Fer échancré au corps, pour un cheval encloué en pince.

Nota. Il faut remarquer que les trois fers précédens font faits de maniere que l'on ne soit pas obligé de les déferer chaque fois que l'on les panse.

12 Fer couvert pour un cheval nouvellement dessolé dont on veut se servir.

13 Fer à tout pied.

14 Fer couvert pour la chasse, & pour éviter les chicots.

15 Fer de mulets.

EXPLICATION

DE LA DIXIEME PLANCHE.

Table des Chevaux imparfaits.

FIGURE A.

1 PORTANT au vent, ou cheval portant la tête haute.

2 Oreille longue & mal placée.

3 Les yeux petits.

4 Les narrines peu fendues.

5 Sifleur.

6 Tiqueux.

7 Plaie au palais, provenant du lampas, ou feve que l'on a A / on a ôtée.

8 Barres offensées.

9 Langue petite.

10 Glande de morve.

11 Fistules aux avives,

- 12 Col allongé.
- 13 Fistule à la saignée du col.
- 14 Loupe au col.
- 15 Garot bas.
- 16 Dos de carpe.
- 17 Cote plate.
- 18 Fort trait, ou flanc retroussé.
- 19 Elancé.
- 20 Chevillé, ou ferré dans son devant.
- 21 L'épaule attachée.
- 22 Bouton & corde de farcin.
- 23 Loupe au coude.
- 24 Montrant le chemin de S. Jacques, ou faisant des armes.
- 25 Suros.
- 26 Loupe fur le boulet.
- 27 Seime en quartier.
- 28 Nerferure.
- 29 Long jointé.
- 30 Fourmilliere.
- 31 Faux quartier.
- 32 Croupe avalée.
- 33 Queue de rat.
- 34 Farcin.
- 35 Foureau petit.
- 36 Fistule au scrotum ou au foureau.
- 37 Varice provenant de la veine que l'on a barrée,
- 38 Vessigon en dedans.
- 39 Solandre.
- 40 Eparvin.
- 41 Canon menu.
- 42 Pinçart.
- 43 Passe-campagne, ou caplet.
- 44 Jardon.

- 45 Mule traversine.
- 46 Grape.
- 47 Javart dans le paturon.
- 48 Seime en pied de boeuf.
- 49 Huché fur son derriere.

FIGURE B.

- 1 Portant bas, ou cheval portant la tête balle. 2 Oreillard, ou oreilles panchées.
- 3 Les salieres creuses.
- 4 Les yeux larmoyans.
- 5 Fistule lacrymale.
- 6 Dragon.
- 7 Chanfrein renfoncé.
- 8 Le bout du nez gros.
- 9 Chancre.
- 10 Ecoulemens des narines.
- 11 La levre supérieure grosse.
- 12 La langue pendante.
- 13 Langue coupée.
- 14 La levre inférieure pendante.
- 15 Grosse ganache.
- 16 Joues charnues.
- 17 Les glandes parotides, ou avives.
- 18 Taupe.
- 19 Col court.
- 10 Col d'ache.
- 21 Fausse encolure.
- 22 Le gosier pendant.
- 13 Le garot gros.
- 24 Enfellé.
- 25 Le rein bas.

- 26 Flanc ferré.
- 27 Poussif.
- 28 Ventre de vache.
- 29 Hernie ventrale ou exomphale.
- 30 Testicules pendantes ou mal troussées, fistule aux bourses.
- 31 Pillant dans son foureau.
- 32 Epaule trop charnue.
- 33 Loupe au poitrail.
- 34 Avant-bras menu.
- 35 Malandre.
- 36 Tendon collé fur l'os.
- 37 Canon menu.
- 38 Droit fur son devant.
- 39 Atteinte encornée.
- 40 Couronné.
- 41 Fusée.
- 42 Molette.
- 43 Cercle, ou cordon.
- 44 Cornu, ou la hanche haute.
- 45 Cuisse plate.
- 46 Jambes menues.
- 47 Vessigon.
- 48 Solandre.
- 49 Molette.
- 50 Javart simple dans le paturon.
- 51 Javart encorné.
- 52 Varice.
- 53 Javart nerveux.
- 54 Poireaux.
- 55 Avalure.
- 56 Sous lui, ou les quatre jambes ensemble.
- 57 Bouton & corde de farcin.
- 58 Sifflet, ou rossignol.

59 Fistules à l'anūs.

60 Arqué.

FIGURE C.

Pied fourbu, dont la sole de corne est crevée, & lasse appercevoir les parties internes altérées de la pince.

1 Sole de la pince.

2 La fourchette.

3 La sole des talons bombée, ou ce que l'on appelle oignons.

4 La sole charnue.

5 L'os du pied.

6 La corne cannelée épaissie & détachée de la chair cannelée.

7 Muraille.

FIGURE D.

1 Pied encastelé.

2 Talon ferré.

3 Quartier ferré.

4 Bleime.

FIGURE E.

Représentant le pied plat.

1 Sole bombée.

2 Oignon.

3 Pied foible, ou muraille mince.

4 Muraille des talons renversée en huître à l'écaille.

5 Sole des talons très minces & détruits par l'oppression de la muraille.

Fin de l'explication des Planches.

ERRATA.

Page 25, ligne dernière, ou, lisez on. Page 420, ligne 19, Planche VIII, lis. Planche VII. Pag, 421, ligne 2 Planche IX *lif.* Planche VIII. Page 422, Planche X, *lis.* Planche IX.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre *l'Hyppotomie* : cet Ouvrage m'a paru mériter l'attention des personnes qui s'adonnent à cette partie, & être utile au Public ; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Août 1764, LEBAS.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & séaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le Sieur Lafosse Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de fa ccmpolition, qui a pour titre, *Instructions de Marèchallerie*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires ; à ces causes voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangete dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque que ce puisse être, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de celi qui aura droit de lui, à peine de consiscation des Exemplaires contrefaits, de trois

mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, donc un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression du dit Ouvrage, sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1715 ; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état ou l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très – cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Vice – Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & les ayant causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & séaux conseillers-Sécrets, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le douzieme jour du mois de Février, l'an de grâce mil sept cent soixante-six, & de notre Regna le cinquante unieme. Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.

sur le Resistre XVI de la Cambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 351, fol. 441, conformément au au

Règleme de 1723 , qui fait défenses art. IV, a toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'Article 108 du même Règlement. A Paris ce 4 Mars 1766.

AVIS AU RELIEUR
pour placer les Planches.

PLANCHE I. page 2.
Planche II. page 58.
Planche III. page 60.
Planche IV. page 128,
Planche V. page 224.
Planche VI, page 292.
Planche VII. page 372,
Planche VIII. page 384.
Planche IX. page 216,

DEL'IMPRIMERIE DE DIDOT.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Guide du maréchal ; ouvrage
contenant une connoissance
exacte du cheval, & la maniere
de distinguer & de guérir les
maladies / . Ensemble un traité
de la ferrure qui lui est
convenable. Par M. Lafosse,
maréchal des petites ecuries du***

Roi. Avec des figures en taille-douce

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1043185n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé

au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à

s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 C'est aller chercher la corne, avec la pointe du clou.

Table des matières

1. Page de titre
2. A SON ALTESSE CHARLES EUGENE DE LORRAINE,
3. PREFACE.
4. INTRODUCTION.
5. PREMIERE PARTIE. - L'HIPPOTOMIE EN GÉNÉRAL.
 1. CHAPITRE PREMIER. - DE L'OSTEOLOGIE.
 1. ARTICLE PREMIER. De la Tête,
 2. ARTICLE II. Du Tronc.
 3. ARTICLE III. Des Extrémités.
 4. ARTICLE IV. Des Os en général.
 2. CHAPITRE II. - DE LA SARCOLOGIE.
 1. ARTICLE PREMIER. De la Myologie.
 2. ARTICLE II. De l'Angiologie.
 3. ARTICLE III. De la Nevrologie.
 4. ARTICLE IV. De la Splanchnologie.
 5. ARTICLE V. DE L'ADÉNOLOGIE.
 3. CHAPITRE III. - DES SENS.
 1. ARTICLE PREMIER. De l'Organe de la Vue.
 2. ARTICLE II. Des Humeurs de L'œil.
 3. ARTICLE III. De l'Organe de l'Ouïe.
 4. ARTICLE IV. De l'Organe de l'Odorat.
 5. ARTICLE V. De l'Organe du Gout.
 6. ARTICLE VI. De l'Organe du Toucher.
 4. EXPLICATION - DE LA PLANCHE SECONDE.
 5. EXPLICATION - DE LA PLANCHE TROISIEME.
6. SECONDE PARTIE. ERREURS DE LA MARÉCHALLERIE.
7. TROISIEME PARTIE. DES MALADIES INTERNES DU CHEVAL.
 1. CHAPITRE PREMIER. - DE LA PATHOLOGIE.
 2. CHAPITRE II. - MALADIES INCURABLES.

3. CHAPITRE III. - DE L'INFLAMMATION.
4. CHAPITRE IV, - DE LA FIEVRE EN GÉNÉRAL,
5. CHAPITRE V. - MALADIES DE LA TÊTE.
 1. ARTICLE PREMIER. Du Vertigo.
 2. ARTICLE II. Mal de Cerf.
 3. ARTICLE III. Du Mal de feu, ou Mal d'Espagne.
6. CHAPITRE VI. - DES MALADIES DE LA POITRINE.
 1. ARTICLE PREMIER. De la Gourme.
 2. ARTICLE II, De la Gourme Maligne.
 3. ARTICLE III. De la fausse Gourme.
 4. ARTICLE IV. De la Morfondure,
 5. ARTICLE V. De la Morve.
 6. ARTICLE VI. De la Toux.
 7. ARTICLE VII. De la Pleurésie.
 8. ARTICLE VIII. De la Courbature.
 9. ARTICLE IX. De la Pulmonie.
 10. ARTICLE X. De la Pousse.
 11. ARTICLE XI. De l'Hydropisie de Poitrine.
7. CHAPITRE VII. - MALADIES DU BAS-VENTRE.
 1. ARTICLE PREMIER. Des Tranchées en général.
 2. ARTICLE II. De la Tranchée d'eau froide.
 3. ARTICLE III. Des Tranchées d'indigestion.
 4. ARTICLE IV, Des Tranchées de vent, ou Tranchées venteuses.
 5. ARTICLE V. Des Tranchées de Vers.
 6. ARTICLE VI. Tranchées de Bésoard.
 7. ARTICLE VII. Des Tranchées rouges.
 8. ARTICLE VIII. De la Suppression d'urine.
 9. ARTICLE IX. De la Rétention d'urine.
 10. ARTICLE X. De la Rupture de l'Estomach.
 11. ARTICLE XI. De la Rupture du Diaphragme.
 12. ARTICLE XII. De la Crudité du Chyle.
 13. ARTICLE XIII. Du Cours de Ventre, ou Dévoiement.

14. ARTICLE XIV. Du Gras fondu.
15. ARTICLE XV. De l'Hydropisie du bas-Ventre.
16. ARTICLE XVI. De la Rage.
8. QUATRIEME PARTIE. DES MALADIES EXTERNES DU CHEVAL.
 1. CHAPITRE PREMIER. - DES TUMEURS INFLAMMATOIRES.
 1. ARTICLE PREMIER. De l'Inflammation.
 2. ARTICLE II. Du Phlegmon.
 3. ARTICLE III. De la Suppuration.
 4. ARTICLE IV. De l'Ulcere.
 5. ARTICLE V. De la Gangrene.
 6. ARTICLE VI. De la Carie.
 7. ARTICLE VII. De la Taupe.
 8. ARTICLE VIII. Grosseur dans l'oreille.
 9. ARTICLE IX. Mal de Garot.
 10. ARTICLE X. Des Cors provenant de la foulure de la Selle ou du Bât.
 11. ARTICLE XI. Effort de Reins.
 12. ARTICLE XII. Des Meurtrissures du col.
 13. ARTICLE XIII. Hernies ventrales.
 14. ARTICLE XIV. De la Hernie Crurale
 15. ARTICLE XV. De l'Abcès à la cuisse.
 16. ARTICLE XVI. De la Maladie appelée vulgairement MUSARAIGNE, ou MUSETTE.
 17. ARTICLE XVII. De la Mémarchure, ou Entorse.
 18. ARTICLE XVIII. De l'Ecart.
 19. ARTICLE XIX. Jarret enflé.
 20. ARTICLE XX. De la Crampe.
 21. ARTICLE XXI. De la Nerfèrure.
 22. ARTICLE XXII. Des Varices.
 23. ARTICLE XXIII. Ouverture des Glandes Parotides, ou Avives.
 24. ARTICLE XXIV. De la Fistule à la Saignée du col.

25. ARTICLE XXV. Langue coupée.
26. ARTICLE XXVI. Blessure des Barres.
27. ARTICLE XXVII. Fistule aux Bourses.
2. CHAPITRE III. - DE L'ERYSIPELE.
3. CHAPITRE IV. - DES TUMEURS ERYSIPELATEUSES.
 1. ARTICLE PREMIER. Farcin.
 2. ARTICLE II. Des Dartres & de la Galle.
 3. ARTICLE III. De l'Ebullition.
 4. ARTICLE IV. De la Malandre.
 5. ARTICLE V. De la Solandre.
 6. ARTICLE VI. Arrête.
 7. ARTICLE VII. De la Mule Traversine.
 8. ARTICLE VIII. Des Eaux aux Jambes.
4. CHAPITRE V. - DES TUMEURS LYMPHATIQUES.
 1. ARTICLE PREMIER. Tumeurs des Testicules.
 2. ARTICLE II. Du Vessigon.
 3. ARTICLE III. Capelet, ou Passe-Campagne.
 4. ARTICLE IV. Du Jardon.
 5. ARTICLE V. De la Courbe.
 6. ARTICLE VI. De l'Eparvin.
 7. ARTICLE VII. Du Suros.
 8. ARTICLE VIII. Loupe sur le Boulet.
 9. ARTICLE IX. De la Molette.
 10. ARTICLE X. Des Porreaux ou Fics.
 11. ARTICLE XI. Des Porreaux aux Paturons.
5. CHAPITRE VI. - DE L'ŒDÈME EN GÉNÉRAL.
 1. ARTICLE PREMIER. De l'Enflure des Jambes.
6. CHAPITRE VII. - DES TUMEURS SARCOMATEUSES.
 1. ARTICLE PREMIER. Cheval couché en Vache.
 2. ARTICLE II. Des Tumeurs au Poitrail.
 3. ARTICLE III. Cheval Tiqueux.
 4. ARTICLE IV. Cheval époiné.
 5. ARTICLE V. Flanc retroussé, ou Fortrait.

6. ARTICLE VI. Du Cheval huché sur son derriere.
7. ARTICLE VII. Cheval arqué.
8. ARTICLE VIII. Cheval bouleté.
9. ARTICLE IX. Faire des Armes, ou montrer le chemin de S. Jacques.
10. ARTICLE X. Du Cheval droit sur son devant.
11. ARTICLE XI. Du Cheval froid & pris dans les épaules.
12. ARTICLE II. Effort de Hanche.
7. CHAPITRE VIII. - DU TRÉPAN.
8. CHAPITRE IX. - MALADIES DES YEUX.
 1. ARTICLE PREMIER. De l'Enflure des Paupieres.
 2. ARTICLE II. Des Verrues ou Poireaux.
 3. ARTICLE III. Du Relâchement des Paupieres.
 4. ARTICLE IV. De la Jonction des Paupieres.
 5. ARTICLE V. Maladies des Glandes des Yeux.
 6. ARTICLE VI. De l'Inflammation de la Conjonctive.
 7. ARTICLE VII. De la Lésion de la Cornée transparente.
 8. ARTICLE VIII. Des Maladies de l'Humeur aqueuse.
 9. ARTICLE IX. De la Cataracte, ou Maladie du Cristallin.
9. CHAPITRE X. - DE LA CASTRATION.
10. CHAPITRE XI. - Description Anatomique de la Queue du Cheval.
11. CHAPITRE XII. - DU PIED DU CHEVAL.
 1. ARTICLE PREMIER. Description du Pied du Cheval.
 2. ARTICLE II. De la Chair de la Couronne.
 3. ARTICLE III. De la Chair cannelée.
 4. ARTICLE IV. De l'Os du Pied.
 5. ARTICLE V. De l'Os Coronaire.
 6. ARTICLE VI. De l'Os de la Noix.
 7. ARTICLE VII. Des Cartilages.
12. CHAPITRE XIII. - MALADIES DU PIED DU CHEVAL.
 1. ARTICLE PREMIER. Accidens qui viennent de l'Implantation du Clou.

2. ARTICLE II. De la Piquûre, ou Retraite.
3. ARTICLE III. De l'Enclouure.
4. ARTICLE IV. Maniere le dessoler.
5. ARTICLE V. Pied serré, ou Clou qui serre la veine.

13. CHAPITRE XIV. - ACCIDENS QUI ARRIVENT DE
L'APPLICATION DU FER.

1. ARTICLE PREMIER. Sole brûlée.
2. ARTICLE II. Sole échauffée.
3. ARTICLE III. Sole comprimée par le Fer.
4. ARTICLE IV. Pieis serrés par les Fers trop voûtés.
5. ARTICLE V. Talons foulés.
6. ARTICLE VI. Quartier renversé.
7. ARTICLE VII. Faux Quartiers foulés.
8. ARTICLE VIII. Des Oignons.
9. ARTICLE IX. De la Bleime.

14. CHAPITRE XV.

1. ARTICLE PREMIER. Clou de Rue.
2. ARTICLE II. Clous de Rue incurables.
3. ARTICLE III. De l'Encastelure.
4. ARTICLE IV. Resserrement du Pied.
5. ARTICLE V. Des Quartiers serrés.
6. ARTICLE VI. Pied desseché & resserré.
7. ARTICLE VII. Du Pied altéré.
8. ARTICLE VIII. De la Seime.
9. ARTICLE IX. De la Foulure de la Sole.
10. ARTICLE X. De l'Excroissance des Arcboutans de la Sole
des Talons.
11. ARTICLE XI. De la Sole battue, ou Pied dérobé.
12. ARTICLE XII. De la Compression de la Sole charnue.
13. ARTICLE XIII. De l'Extension du tendon fléchisseur de l'os
du Pied & des Ligamens.
14. ARTICLE XIV. De la Rupture du Tendon fléchisseur du
Pied.

15. ARTICLE XV. Fracture de l'Os Coronaire.
16. ARTICLE XVI. De la Fracture de l'Os de la Noix.
17. ARTICLE XVII. Fracture de l'Os du Pied.
18. ARTICLE XVIII. Coup de boutoir dans la Sole.
15. CHAPITRE XVI. - ACCIDENS QUI VIENNENT D'AUTRES CAUSES.

1. ARTICLE PREMIER. Atteinte.
2. ARTICLE II. Du Javart en général.
3. ARTICLE III. Du Javart simple.
4. ARTICLE IV. Du Javart nerveux.
5. ARTICLE V. Du Javart encorné proprement dit.
6. ARTICLE VI. Du Javart encorné improprement dit.
7. ARTICLE VII. De la Forme.
8. ARTICLE VIII. De l'Etonnement du Sabot.
9. ARTICLE IX. De l'Avalure.
10. ARTICLE X. De la Fourmilier.
11. ARTICLE XI. Pied foible.
12. ARTICLE XII. Quartier foible.
13. ARTICLE XIII. Quartier défectueux.
14. ARTICLE XIV. Du Fic, ou Crapaud.
15. ARTICLE XV. De la Cerise.
16. ARTICLE XVI. De la Fourbure.

9. CINQUIEME PARTIE.

1. CHAPITRE PREMIER. - ÉLÉMENTS DE FERRURE.
 1. ARTICLE PREMIER. Précautions à prendre pour serrer les Chevaux malins.
2. CHAPITRE II. - PRATIQUE DE LA FERRURE.
 1. ARTICLE II. Défauts de la Ferrure actuelle.
 2. ARTICLE III. Défauts de la Ferrure des Mulets, qui se pratique en planche à Fleurentine & grands Fers de derrière.
 3. ARTICLE IV. Différentes Ferrures à mettre en usage, selon la structure du pied, sur toutes sortes de terrains.
3. CHAPITRE III. - DE LA FERRURE DES MULETS.

1. ARTICLE PREMIER. Principes de ferrer les Mulets
solidement & avantageusement pour toute forte d'usage.
2. ARTICLE II. Ferrure pour les Anes.
10. EXPLICATION DE LA QUATRIEME PLANCHE DU TRAITÉ DE LA MORVE.
11. Notes
12. À propos de cette édition numérique